LE

MARÉCHAL DAVOUT

LA DUCHESSE ET LE DUC

DE NEWCASTLE

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

ÉMILE MONTÉGUT

LE MARÉCHAL DAVOUT

SON CARACTÈRE ET SON GÉNIE

LA DUCHESSE ET LE DUC DE NEWCASTLE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

AVANT-PROPOS

La Révolution française, selon toute apparence, n'a plus guère de secrets à nous découvrir; tous ses témoins importants, ou à peu près, ont été entendus, et ses dernières révélations importantes ont été faites, il y a déjà trente ans, avec les papiers de Mirabeau et la correspondance échangée entre le célèbre tribun et le comte de la Marck. C'est au tour du premier Empire maintenant de lever les derniers voiles dont une grandeur jalouse voulut que la vérité fût recouverte pour le plus grand profit de son autorité et le plus grand éclat de sa gloire. Jusqu'à une date récente, les panégyristes ont eu seuls la parole sur cette mémorable époque; le premier Empire a eu cette fortune que le bien qu'on en pouvait dire

a été dit tout de suite, et a été dit seul, sans contradiction sérieuse ni démenti de quelque valeur, en sorte que, sous l'influence de cette apologétique passionnée, la légende napoléonienne s'est emparée aussi sûrement de l'opinion des classes lettrées qu'elle s'était emparée déjà de la foi naïve des classes populaires. Le règne de cette période exclusivement apologétique est désormais terminé, et comme rien ne saurait arrêter la divulgation de la vérité lorsque l'heure en est venue, c'est sous le second Empire même, si intéressé pourtant à maintenir les opinions reçues, que nous avons vu commencer pour l'ère napoléonienne l'époque critique. A la correspondance officielle de Napoléon, recueillie et éditée par les soins du gouvernement impérial, répondirent la correspondance du roi Joseph, si remplie de récriminations douloureuses contre le despotisme fraternel, les plaidoyers habilement accusateurs des *Mémoires* de Marmont, les récits discrètement acerbes du général Miot de Mélito. Depuis lors nous avons eu les *Mémoires* du général Philippe de Ségur, qui sut allier à l'admiration la plus fervente pour le maître de son choix l'équité la plus sévère. L'époque actuelle, on sait par quel concours de circonstances, est singulièrement favorable à toute divulgation qui permettra de

continuer cette enquête contradictoire commencée sous le second Empire et en dépit de lui; on a pu le voir tout récemment à la curiosité éveillée par les spirituels *Mémoires* où Mme de Rémusat a pour ainsi dire humanisé le bronze impérial en en dévoilant les faiblesses, voire même les petitesses intimes. Tout document nouveau, pourvu qu'il porte la marque de l'authenticité, tout témoignage, pourvu qu'il émane d'une source directe, seront sûrs d'être bienvenus auprès du public contemporain. Les papiers et la correspondance du prince d'Eckmühl, publiés par sa plus jeune fille, viennent donc bien à leur heure; ils y viennent doublement bien, et parce qu'ils introduisent devant nous un des plus grands personnages du premier Empire, et parce qu'il y a pour un Français d'aujourd'hui un intérêt très particulier à connaître de près le vaillant homme par qui la Prusse fut écrasée, plus que par aucun autre, en 1806, et qui, selon le mot heureux de Lamartine, aurait mérité d'être appelé Davout le Prussique, comme Scipion portait à Rome le surnom d'Africain.

Ce n'est pas que ces papiers dévoilent rien de très important, au point de vue politique ou militaire; mais ils révèlent mieux que cela : ils révèlent un être moral, une âme pleine de grandeur

et un cœur plein de bonté. Tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher Mme la marquise de Blocqueville — et ceux-là sont nombreux parmi les écrivains tant anciens que nouveaux de ce temps-ci — savent quel culte ardent elle porte à la mémoire de son illustre père. Jamais cette expression de piété filiale, qui donne une portée religieuse au plus pur des sentiments humains, ne fut justifiée d'une manière plus noblement touchante. Ce que ce père à peine entrevu a laissé à sa fille, c'est mieux qu'un souvenir dont elle a le droit d'être fière et la joie de se parer, c'est pour ainsi dire sa présence invisible de génie protecteur sans cesse réclamé comme appui, sans cesse interrogé comme conseil. Cette enthousiaste piété filiale a inspiré à Mme de Blocqueville une tentative originale, celle de laisser le maréchal se révéler lui-même devant la postérité, tel qu'il fut dans le secret de sa vie privée, par le moyen de ses lettres intimes et les témoignages des siens.

Je dis que la tentative est originale, car elle est jusqu'à cette heure sans précédents dans la littérature historique qui se rapporte au premier Empire. Que savons-nous en effet des hommes marquants de cette époque? En chacun d'eux nous ne voyons que l'acteur, mais l'homme

même nous échappe, impuissants que nous sommes à le suivre au delà de son rôle officiel et extérieur. Peu soucieux pour la plupart des choses littéraires et souvent neufs aux arts sociaux, les compagnons d'armes de Napoléon et les auxiliaires de sa politique ont laissé échapper un des plus enviables privilèges de la célébrité, celui d'être leurs propres peintres et de conquérir ainsi pour leurs personnes autant de sympathie qu'ils avaient conquis d'admiration ou de respect pour leurs actions. Cette regrettable discrétion qu'ils ont gardée sur eux-mêmes a été imitée, semble-t-il, par ceux qui les entouraient; rares sont les révélations d'un caractère réellement autobiographique qui nous ont été faites par les témoins du temps, rares les traits anecdotiques intéressants pour l'étude morale de l'homme. Aussi, tandis que le moindre officier du règne de Louis XIV ou le plus chétif mondain du règne de Louis XV nous est connu par le menu dans toutes les amusantes particularités de sa nature, nous ne voyons jamais les hommes de l'Empire autrement que dans le feu de l'action, en grand uniforme, dans un appareil de pompe, et sous une lumière uniformément radieuse de gloire militaire. De là une impression de sécheresse et d'aridité chez celui qui étudie

l'histoire de cette période; il trouve, non sans raison, que les oasis rafraîchissantes y font quelque peu défaut. Voici cependant un de ces vaillants hommes de guerre, un des plus grands, le plus grand même, au dire des vrais juges en ces matières, qui se présente à nous dans toute la simplicité de la vie habituelle, se laisse aborder avec cordialité, et nous raconte, avec une bonhomie sans préméditation, non comment il fut guerrier illustre, mais comment il fut époux, fils, frère et ami, non comment il sut vaincre, mais comment il sut aimer. Pascal se moque, dans une de ses pensées, de la ridicule erreur d'imagination qui nous fait nous figurer Aristote et Platon comme des pédants en robe longue et en bonnet pointu, tandis que c'étaient d'honnêtes gens conversant volontiers avec leurs amis. Le livre qui fait le sujet de ces pages nous rend le service de dissiper une erreur analogue, et nous montre que les héros que nous nous figurons toujours en casque et en armure peuvent être heureux de déposer cet attirail de guerre, pour sentir de plus près les battements des cœurs qu'ils aiment, et peuvent vivre avec les hommes sans les terrifier de leur majesté.

Nous nous permettrons cependant de contredire l'auteur de ces *Mémoires* sur quelques points.

Mme de Blocqueville a ouvert son livre par une esquisse plutôt morale que biographique, où elle a rassemblé tous les traits du caractère du maréchal dans la pensée de répondre à ses détracteurs et de venger sa mémoire des injustices dont il eut à souffrir. Qu'elle nous permette de lui dire que son imagination nous semble avoir singulièrement grossi le nombre de ces détracteurs et exagéré ces injustices. Passe pour les plaintes qu'elle élève contre la conduite de Napoléon envers Davout. Il est certain que l'Empereur — nous le savons pertinemment depuis la publication des *Mémoires* du général Philippe de Ségur — prit mal son parti de la victoire d'Auerstaedt, qu'il fit tout ce qu'il put pour en dissimuler l'importance, et qu'il s'efforça contre toute évidence de la transformer en un simple épisode de la bataille d'Iéna; néanmoins il y eut là, à tout prendre, plus d'égoïsme encore que d'injustice, et ces manœuvres de duplicité n'allèrent pas — le titre de duc d'Auerstaedt en fit foi, quoique tardivement — jusqu'à priver le maréchal des avantages de sa victoire. Il est certain encore que l'Empereur garda toujours envers Davout quelque froideur; mais cette froideur ne se traduisit jamais, que nous sachions, par un manque de confiance ou par une marque de défaveur, ou par

une dépréciation quelconque de ses grands talents militaires. Nous comprenons également les reproches que Mme de Blocqueville adresse au second Empire à propos du singulier oubli qu'il a fait du maréchal Davout dans la distribution des statues militaires du nouveau Louvre, car les reproches sont cette fois amplement mérités. Il est inexplicable en effet qu'un tel homme de guerre ait été oublié dans une décoration monumentale destinée à représenter les gloires de l'époque impériale. Quant aux injustices des partis politiques, de l'opinion et de la postérité, je crois pouvoir affirmer à l'auteur que son zèle filial l'abuse complètement. Jamais personne à ma connaissance n'a élevé le moindre doute sur le génie militaire de Davout et n'a eu l'envie de lui contester l'importance de ses victoires. Qu'un tel homme ait eu des ennemis et des jaloux, cela n'est que trop explicable; ce qu'on peut nier c'est que ces ennemis aient eu pouvoir de lui nuire, que leurs manœuvres aient eu prise sur l'opinion et que leurs calomnies aient été seulement connues d'elle. Il a encouru à un moment donné la défaveur de la Restauration, mais cette défaveur qu'il devait à sa fidélité à Napoléon n'était pas, à tout prendre, une injustice. Les actes d'un homme de cet ordre ne peuvent être pris indifféremment, et

il était assez naturel que le gouvernement de Louis XVIII eût préféré que le défenseur de Hambourg arborât le drapeau blanc spontanément et sur la première rumeur de la chute de Napoléon, plutôt que d'en attendre l'ordre accompagné de la notification officielle de la révolution accomplie.

Il est assez naturel encore que la seconde Restauration lui ait gardé quelque rancune de son rôle pendant les Cent-Jours et qu'elle l'eût mieux aimé hors de France avec Louis XVIII qu'en France auprès de Napoléon. Restent enfin certaines fausses représentations de son caractère et de son cœur que sa fille réussit sans grande peine à détruire; est-elle bien sûre cependant que ces fausses représentations aient jamais eu un véritable crédit? Le maréchal par exemple a été dépeint comme brusque, dur, bourru, presque impoli, tandis qu'il était, nous dit Mme de Blocqueville, la courtoisie même; mais elle se trompe, si elle croit que cette qualité fut ignorée des contemporains. Voici une anecdote que je rencontre dans une biographie de Henri Heine récemment publiée en Angleterre. Pendant une de ses campagnes en Allemagne, le maréchal avait rencontré le jeune Henri Heine sur les bords du Rhin, et comme on parlait quelques

années après, entre voisins, des généraux de l'Empire, le père de Heine, pour répondre plus victorieusement à certaines attaques, évoqua le souvenir de Davout. « Heinrich, dit-il en se tournant tout à coup vers son fils, n'est-ce pas que c'était un *aimable homme*? » Comme il est assez improbable que cet Allemand soit le seul contemporain qui ait remarqué ces qualités aimables du maréchal, on peut regarder cette anecdote comme une preuve à peu près certaine que Davout a toujours été connu pour ce qu'il était, ce qui ne veut pas dire que les jugements calomnieux ou erronés lui aient pour cela manqué. Tout homme qui exerce le commandement est assuré de faire des mécontents, et certaine note vengeresse de Mme de Blocqueville contre un historien contemporain atteste que le maréchal en avait fait quelquefois.

Cette querelle une fois vidée, il ne nous reste plus qu'à profiter des documents qui nous sont offerts. Nous aurions peut-être préféré un autre classement des matières, nous aurions désiré peut-être des élucidations plus nombreuses, surtout pour toute la partie militaire de ces papiers. Tels qu'ils sont, cependant, ces documents abondent en faits curieux qui fournissent les éléments d'une histoire véritablement neuve du maréchal.

C'est à ces faits inédits, ou mal connus, que nous voulons nous attacher particulièrement en nous imposant la réserve de nous en tenir à ceux-là seulement qui nous sont racontés, comme dit le titre de ces *Mémoires*, par le maréchal même ou par les siens.

PREMIÈRE PARTIE

LE MARÉCHAL DAVOUT

I

LES ANNÉES HEUREUSES

1789-1810

I

ORIGINES DE LOUIS DAVOUT. — Mme DAVOUT MÈRE.
L'HOMME EN GERME DANS L'ENFANT.

Louis Davout naquit à Annoux, département de l'Yonne, le 10 mai 1770, un peu moins d'une année, par conséquent, après le grand capitaine dont il devait être un si illustre et si essentiel lieutenant. Comme un certain orgueil plébéien s'est toujours complu à voir dans les ducs et princes de l'empire de glorieux parvenus, fils de leurs propres œuvres, ayant, à l'instar du don Sanche de Corneille, leur épée pour mère et leur bras pour père, nous allons étonner peut-être quelques-uns de nos lecteurs en leur apprenant que le vainqueur du duc de Brunswick et du prince Charles n'était pas un homme

d'extraction nouvelle, mais appartenait à une famille d'ancienne noblesse bourguignonne, qui remonte par actes authentiques au commencement du XIVe siècle et qu'on trouve sous l'étendard des ducs de la maison de Valois mêlée aux guerres de cette lugubre époque. Son père, Jean-François d'Avout, qualifié chevalier et seigneur d'Annoux, était au moment de la naissance de son fils, ainsi qu'en témoigne l'acte de baptême du maréchal, lieutenant au régiment de Royal-Champagne cavalerie; sa mère, Adélaïde Minard de Velars, descendait d'Antoine Minard, président à mortier au parlement de Paris sous Henri II, ardent magistrat dont le zèle catholique dans le procès d'Anne Dubourg lui valut d'être assassiné par une arquebuse protestante en 1559. Louis Davout n'était donc pas le premier de sa race; l'éditeur des nouveaux mémoires a tenu justement à l'établir, non dans la mesquine pensée de retirer un nom glorieux aux classes dont le maréchal épousa et servit la cause, mais au contraire avec l'intention de rehausser la justice de cette cause. « Il faut tenir à ses ancêtres, dit Mme la marquise de Blocqueville, avec une fierté pleine de finesse, ne fût-ce que pour avoir le droit de se faire le champion de la liberté sans paraître prendre un tel rôle par un misérable sentiment d'envie. » S'il est quelqu'un, en effet, qui puisse être cru sur parole lorsqu'il affirme que la seule aristocratie est celle de l'âme, c'est bien celui qui peut se vanter d'une antique origine, car celui-là ne peut être suspect de partialité.

On aime à tout savoir sur les ascendants des hommes célèbres. Nous n'avons malheureusement

aucun détail sur le père de Louis Davout, qui mourut lorsque son fils était encore enfant; mais il n'en est pas ainsi pour sa mère, dont les présents mémoires nous offrent une correspondance assez étendue. Cette correspondance, toute familière, nous la montre à découvert; ce fut une personne d'une âme en bon équilibre, d'un caractère égal et modeste, sans ambition ni vanité mondaine, avec une préférence marquée pour la vie tranquille et à demi obscure. Au moment le plus resplendissant de la carrière militaire de son fils, dont elle suit les succès avec bonheur, mais sans éblouissement d'aucune sorte, nous la trouvons tout occupée dans sa retraite de Ravières à filer du lin que lui a envoyé la mère de la maréchale, Mme Leclerc, une autre personne pleine de bonhomie bourgeoise et de patiente humeur devant les vicissitudes de la fortune. « On dirait de la soie; aussi j'ai bien du plaisir à tourner ma roue. Je viens d'en acheter à 1 fr. 12 la livre, mais aussi quelle différence! c'est le jour et la nuit. » Un trait remarquable de son caractère, c'est l'aisance avec laquelle elle sait garder son rang de mère sans prétendre pour elle-même à celui que la fortune a fait à son fils, sans se hausser pour y atteindre, sans se diminuer pour s'en écarter. Cette grandeur, elle la regarde comme chose naturelle et légitimement due à celui à qui elle est échue; pour elle, se renfermant dans son rôle maternel, elle n'intervient dans cette existence princière que pour les questions qui en intéressent le ménage intérieur, et qui peuvent en troubler le huis clos — médisances mondaines dont il faut se méfier, jalousies conjugales qu'il faut se

garder d'exciter, — ou pour en contempler de loin le. rayonnement du fond de sa petite ville, en compagnie de quelques bons voisins et amis de longue date. « Je ne puis me dispenser de vous dire un bon mot de notre pasteur, écrit-elle à son fils en 1808; le temps nous menaçait d'un orage, et j'ai fait : « On « dirait que les nuages se dirigent du côté de la « Pologne ». M. le curé de répondre : « M. le maréchal « Davout ne peut craindre le tonnerre, il n'est jamais « tombé sur les lauriers ». — Tout le monde l'a fort applaudi, et moi très contente. » Quel contraste cette gentille scène de vie provinciale fait apparaître entre cette existence paisible et celle de l'homme qui sortait d'écraser la Prusse et qui commandait alors presque souverainement en Pologne! Ne dirait-on pas un aimable tableau de genre en face de quelque tragique page de Gros?

Ce que fut Louis Davout pendant les années de l'enfance et de l'adolescence, cette mère si sensée nous l'a dit dans sa correspondance en deux mots qui sont un portrait achevé, où l'on peut retrouver sous les traits de l'enfant les qualités éminentes de l'homme de guerre que nous connaissons. « Le détail que vous me faites de Joséphine (la fille aînée du maréchal) est charmant; sa bruyante gaîté annonce un heureux caractère et une longue vie. Il me semble voir son père dans son enfance; *il faisait beaucoup de tapage avec un grand sang-froid*, et je n'ai jamais connu d'enfant plus doux. » L'homme tint ce que promettait l'enfant. Toute sa vie, à Auerstaedt, à Eylau, à Eckmühl, à Hambourg, Louis Davout fit grand tapage avec un sang-froid parfait.

Son âme fut pour ainsi dire comparable à un tonnerre sans craquements, et il y eut toujours dans ses actes militaires tous les effets de la furie guerrière la plus irrésistible sans aucun des symptômes extérieurs qui en révèlent la présence. Nul chef d'armée ne sut écraser ses ennemis, ce qui est le comble du tapage, avec une fermeté plus tranquille, ni regarder le péril en face avec un plus hautain mépris. C'était un bronze qui renvoyait la défaite avec une impassibilité terrible; si jamais batailles présentèrent un air de fête, à coup sûr ce ne sont pas celles de Davout, qui méritent au contraire de rester classiques comme étant quelques-unes de celles qui font apparaître l'image exacte de la guerre dans toute sa tragique beauté. La nature l'avait sacré pour le commandement en le douant d'une inflexibilité taciturne qui le disposait à l'action plus qu'aux paroles; mais ce taciturne avait, quand il le fallait, des mots à l'avenant de ses actes où son caractère se peint tout entier, des mots d'une portée sombre et d'une mâle allure, faisant aussi grand tapage avec sang-froid. Le Davout que nous venons de décrire n'est-il pas tout entier dans cette allocution au moment de la surprise d'Auerstaedt faite pour troubler les plus hardis courages : « Le grand Frédéric a dit que c'étaient les gros bataillons qui gagnaient la victoire : il en a menti, ce sont les plus entêtés. Faites comme votre maréchal, en avant! » Et ce qu'on peut appeler la religion de l'homme de guerre n'est-elle pas tout entière dans ce mot admirable au matin d'Eylau : « Les braves mourront ici, les lâches iront mourir en Sibérie ». Je dis bien la

religion de l'homme de guerre, car ce mot, qu'est-il sinon le résumé inconscient de ce culte de la vaillance par lequel l'antique Odin apprit à ses Scandinaves que toute vertu est contenue dans le courage et tout vice dans la lâcheté?

II

DAVOUT PENDANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE. — IL COMMANDE LE 3e BATAILLON DES GARDES NATIONALES DE L'YONNE. — SON AMITIÉ POUR MARCEAU. — EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

Élevé, non à l'école de Brienne, comme quelques biographes l'ont dit à tort, mais à l'école militaire d'Auxerre, puis à celle de Paris, nous trouvons Davout, au moment où s'ouvre la Révolution française, officier comme son père au régiment de Royal-Champagne cavalerie. Ce qu'il était physiquement à cette époque, un portrait de famille gravé par les soins de l'éditeur et placé en tête des présents mémoires nous l'apprend d'une manière charmante. C'était un joli jeune officier d'un front superbe qu'une calvitie précocement menaçante laissait déjà tout à découvert, de traits délicats et mâles en même temps, d'une physionomie à la fois douce et peu endurante, d'un air juvénilement sentimental tempéré par je ne sais quelle ironie étouffée qui semble rire au fond de l'âme. Les yeux sont longs, profondément enfoncés

sous des sourcils proéminents, ouverts comme avec peine, affectés d'un léger strabisme, tous signes manifestes de la myopie bien connue du futur maréchal. Ce qu'il était au moral, les extraits de ses cahiers de lecture que sa fille nous donne, un peu trop abondamment peut-être, sont là pour l'attester. Qui le croirait cependant? les habitudes studieuses dont témoignent ces cahiers lui avaient fait dans son entourage une réputation de rêveur impropre à la vie pratique. Il y avait notamment dans ce régiment de Royal-Champagne, où il servait comme lieutenant, un certain major, son propre cousin, qui, ne pouvant se figurer un officier français sous la forme d'un rat de bibliothèque, confiait sentencieusement à son carnet de poche ce pronostic fâcheux : « Notre petit cousin Louis lit les philosophes et n'entendra jamais rien à son métier ». On ne nous dit pas si ce juge pénétrant des caractères vécut assez pour entendre parler d'Auerstaedt, d'Eckmühl, de la retraite de Russie, de la défense de Hambourg; mais voilà qui prouve une fois de plus que, si l'on tient à être apprécié de travers, on peut s'adresser aux siens en toute assurance.

Entré dans la vie avec la Révolution, il en partagea tous les espoirs et, comme il était naturel à son âge, toute la première turbulence. Nous le voyons emprisonné à Arras en 1790 pour avoir protesté contre le renvoi de trente cavaliers de son régiment pour cause d'opinion. Bientôt remis en liberté, il vécut dans la retraite jusqu'en 1792, où nous le trouvons enrôlé volontaire et commandant le 3e bataillon de l'Yonne. Un peu plus d'un an après, vers la fin de 93, il don-

nait spontanément sa démission et allait partager la prison de sa mère, arrêtée pour correspondance avec certains émigrés. Parmi ces incidents de la vie de jeunesse de Davout, il en est un qui doit nous occuper particulièrement, son rôle comme commandant du 3e bataillon de l'Yonne. Sur ce sujet nous avons les renseignements les plus directs, les plus abondants et les plus authentiques, la série même des rapports adressés par le jeune officier aux administrateurs de son département. Ils sont singulièrement curieux ces rapports, moins encore pour les faits qui s'y rencontrent — et ces faits ont cependant leur importance, — que parce qu'ils nous permettent de mesurer avec la plus extrême exactitude le degré thermométrique des passions républicaines de Davout pendant les deux terribles années qui suivirent la chute de la monarchie. Ces passions, il faut le dire, sont portées au plus haut degré de chaleur et d'énergie. Nous apprenons par ces rapports que Louis Davout fut adversaire ardent de la politique des girondins, et qu'il n'avait pas attendu pour se prononcer à cet égard que la fortune se fût déclarée contre cet infortuné, mais coupable parti.

Les conspirateurs de l'intérieur et les ennemis déclarés de la république, écrit-il le 2 juin 93, trouveront toujours le bataillon sur leurs pas prêt à s'opposer à leurs infâmes projets. Car notre patriotisme n'est point équivoque ; il n'est point de circonstance ; nous sommes et nous mourrons, telle chose qui arrive, républicains. L'âme de Pelletier est passée dans les nôtres, c'est assez vous dire quelles sont nos opinions et quelle sera notre conduite dans la crise où peut-être va nous plonger de nouveau une faction

qui cherche à mettre la guerre civile entre les départements et Paris. Nous espérons qu'aucuns de nos concitoyens ne se laisseront égarer par la perfide éloquence de quelques-uns de ces agents républicains. Déployez toute votre énergie, elle est plus que jamais nécessaire; surveillez tous ces Tartufes modérés, ces hommes suspects; surveillez-les de si près qu'ils perdent dès ce moment l'espoir de réaliser leurs infâmes projets.

Ces lignes, disons-nous, sont datées du 2 juin 1793, c'est-à-dire du moment même où s'achevait à Paris la révolution commencée le 31 mai. Comme il était à peu près matériellement impossible que la nouvelle en fût arrivée au camp sous Cambrai, où se trouvait alors Davout, il faut en conclure que les sentiments dont elles témoignent n'ont rien dû aux circonstances et étaient chez lui de plus ancienne date. Ennemi déclaré de la gironde, faut-il admettre pour cela qu'il fût partisan de la montagne? Nous croyons plutôt qu'il faut dire qu'il fut en tout temps partisan déclaré de l'unité de pouvoir et de la prépondérance de l'État? Nous en avons pour preuve une lettre écrite peu avant l'émeute du 1er prairial 1795 à son compatriote Bourbotte, qui, comme on le sait, paya de sa vie, en compagnie de Romme, Ruhl, Soubrany et autres, cette tentative de résurrection terroriste. Cette lettre, connue depuis longtemps, est fort belle, et Davout s'y montre aussi tiède pour la montagne que nous venons de le voir ardent contre la gironde. Ce qui lui déplaît visiblement avant tout, c'est l'esprit de secte dans lequel il voit un agent d'anarchie et de guerre civile, et un obstacle malfaisant à l'établissement d'un gouverne-

ment vraiment national qui ne tienne compte que de la patrie. Et dans son ardeur antigirondine de 1793, et dans ses répugnances antijacobines de 1795, on sent également l'élément premier de l'opinion qui allait se former dans les camps aux dépens de tous les partis, l'embryon de l'ordre futur dont il devait être un si ferme défenseur.

A la distance où nous sommes de ces formidables années, et de sang-froid comme nous le sommes, il est d'ailleurs fort difficile de se rendre un compte exact de l'influence que les événements dans leur rapidité vertigineuse exerçaient sur le langage et le ton des acteurs contemporains. Si les paroles que nous avons citées plus haut vous paraissent trop incandescentes, songez que la rédaction du rapport d'où nous les détachons a coïncidé avec la trahison de Dumouriez, que le jeune officier en a été témoin, qu'il s'est même mis à la poursuite du général fugitif, et que par conséquent elles ont été écrites sous le coup de l'indignation excitée par cette défection. Quelques lignes plus bas en effet nous trouvons les détails suivants sur cette poursuite jusqu'ici à peu près ignorée, mais qui appartient à double titre à la grande histoire, et parce qu'elle se lie à l'une des crises les plus importantes de la Révolution, et parce qu'elle est la première apparition sérieuse de Louis Davout sur la scène de l'histoire. Davout s'excuse sur l'exigence de ses devoirs militaires du retard qu'il a mis à rendre compte aux administrateurs de l'Yonne de cette action dont la Convention nationale les a déjà félicités, et fait suivre ces excuses de ce récit plein de véhémence juvénile :

Un autre motif m'a empêché de vous donner des détails sur la fusillade de Dumouriez, le voici : c'est que j'eusse été obligé de blâmer la conduite de quelques individus qui ont fait manquer en partie le projet que j'avais conçu pour sauver la république de la crise où la jetaient les trahisons de ce monstre ; la vérité m'eût forcé de dire que si l'ôn n'avait pas ralenti l'ardeur des volontaires, si on n'avait pas crié en retraite, nous tenions Dumouriez ; son cheval avait été blessé sous lui, onze chevaux de sa suite étaient pris, l'Escaut était là qui lui fermait toute retraite, nous étions sur le point de le joindre puisque nos balles l'atteignaient, et c'est le moment que l'on a choisi pour crier en retraite ! Les volontaires ignorant ce qui se passait derrière eux n'ont pu faire autrement que d'obéir à cet ordre, et Dumouriez nous a échappé. J'en ai déjà dit plus que je ne voulais sur cette affaire, je laisse à ceux qui le voudront, au conseil d'administration, s'il le désire, à instruire nos concitoyens qui savent ceux qui, dans cette occasion et dans bien d'autres, ont bien mérité ou démérité de la patrie.

A la manière dont cette expédition est présentée, on voit que Davout la regarde comme son œuvre personnelle, qu'il avait engagé à sa réussite son jeune orgueil et l'honneur de son bataillon, et qu'il a ressenti comme une demi-trahison l'ordre fâcheux de retraite qui l'a fait échouer.

Ces rapports font mieux que nous révéler le Davout des premiers jours qui va mûrir si vite au feu des événements, ils nous donnent la clef du Davout véritable et définitif, de celui que l'histoire connaît seul. On y sent, même au milieu des illusions révolutionnaires, une âme opiniâtre avec feu, animée d'une légitime ambition, qui s'est sondée, a reconnu sa valeur, se sent sûre d'elle-même et ne permettra,

pas qu'on la méconnaisse. Ses moindres mots respirent une confiance invincible en ses facultés de commandement. Et ne croyez pas que cette effervescence républicaine lui fasse jamais oublier les lois de l'ordre nécessaire à toute armée. Ce n'est pas lui qui confondra jamais la liberté propre au soldat avec la liberté propre au citoyen. Dès le premier jour de sa vie militaire, il sait que la discipline est la condition essentielle de la guerre, et il s'applaudit de la trouver autour de lui stricte, sévère et acceptée comme légitime. « Non, citoyens, écrit-il dans un rapport daté du 4 septembre 1792, jamais vous ne verrez aucune délibération quelconque de la part de vos frères du 3e bataillon de l'Yonne, qui savent combien les délibérations des corps d'armée sont illicites et en même temps attentatoires à la liberté et à l'égalité. » C'est déjà le langage de l'homme qui, plus tard, dans un ordre du jour daté de Breslau, en 1807, prononcera ces remarquables paroles : « Bravoure et discipline, telles sont les bases de la morale du soldat ». Il sait aussi dès le premier jour que la probité est la vertu indispensable à toute administration militaire, et il est prêt à applaudir à toute mesure de sévère justice capable d'inspirer la terreur aux fripons et la confiance aux spoliés ou exploités. « Nous sommes maintenant occupés à débrouiller les finances du bataillon qu'une administration illégale de six semaines seulement a plongées dans un chaos qui, lorsqu'il sera débrouillé, mettra au grand jour le brigandage, et, suivant toute apparence, quelques individus qui se sont justement acquis la réputation de *lâches* pourront aussi fort bien mériter celle

de *fripons*, ces deux qualités coïncidant parfaitement. »

Les talents militaires d'un homme de cet ordre n'étaient pas de ceux qui peuvent rester ignorés, pas plus que son caractère n'était de ceux qui se laissent dédaigner. Appelé au commandement d'une division dès 1793, il refusa cependant ce grade, ne se croyant pas l'expérience nécessaire pour l'occuper, et c'est avec le titre de général de brigade que nous le retrouvons, en 1795, à l'armée de Rhin-et-Moselle.

C'est à cette époque qu'il se lia avec le général Marceau d'une amitié qui paraît avoir été des plus vives et des plus réciproques. Une belle lettre, remplie d'expansion, de bonne humeur, et tout empreinte de cette fraternité républicaine qui régnait dans les armées d'alors nous en a conservé le témoignage. Les deux compagnons d'armes rêvèrent même, paraît-il, un instant, une intimité plus étroite encore : introduit par Davout au sein de sa famille, Marceau songea à épouser la sœur de son ami, Mlle Julie Davout, depuis femme du général comte de Beaumont. La mort arrêta ces projets en fleur, comme elle mit fin aussi à une autre illustre amitié, celle de Desaix, qui fut l'introducteur de Davout auprès de Bonaparte peu avant la campagne d'Égypte. Si, comme le veut un proverbe populaire, nous devons être jugés par nos amitiés, rien ne plaide davantage en faveur de l'élévation de nature et de la noblesse de sentiments de Davout que d'avoir su conquérir l'affection des deux plus pures gloires des armées républicaines.

Sur la campagne d'Égypte, les présents mémoires

ne nous donnent qu'un seul document, une lettre du 18 nivôse an VII, datée du camp de Belbia et relative à la prise d'El-Arisch par le grand vizir; mais le récit que le jeune général y fait de cette affaire humiliante suffit pour révéler l'accent, ou mieux le *timbre* propre de cette âme en qui le mot de *lâcheté*, toutes les fois qu'il doit être prononcé, rend une résonance extraordinaire. Pour Davout, ce mot exprime le crime entre tous ineffaçable. Dès sa première jeunesse, on a pu le voir par nos citations précédentes, ce sentiment était porté au plus haut point, en sorte qu'on peut dire que le mot sublime du matin d'Eylau fut, non l'heureuse inspiration d'une heure terrible, mais l'expression laconique de ce qui fut le catéchisme militaire de toute sa vie. Voici le récit de cette affaire, où, sans blâmer ouvertement le commandant de la place, le jeune général le stigmatise d'un dédain voilé en accolant à son titre militaire le titre de monsieur, comme César, un jour qu'il avait à se plaindre d'une légion, ne trouva pas de meilleur moyen d'en punir les soldats que de les flageller du nom de *quirites*.

Je vous invite, mon camarade, à me faire connaître ce qui pourra venir à votre connaissance sur l'armée du grand vizir, qui, comme vous en êtes sans doute déjà instruit, s'est emparé d'El-Arisch, le 9 de ce mois, après un siège de huit jours; mais son armée, au lieu d'exécuter la capitulation et de laisser sortir et retirer tranquillement sur Kadish les Français qui défendaient le fort, s'est rejetée sur cette malheureuse garnison, qui a été assassinée à l'exception d'une centaine d'hommes que l'on a faits prisonniers. Un soldat de cette garnison, voyant cette infâme trahison, a été mettre le feu au magasin à poudre

et a donné la mort, par ce généreux dévouement, à plus de deux mille de ces brigands qui, par leur conduite, ont appris à ceux d'entre nous qui seraient assez lâches pour se rendre dans les combats que nous pourrons avoir avec eux, le sort qui nous est réservé.

Le chef de bataillon Grandpéré a été du nombre des assassinés; les Turcs ont poussé la cruauté, auparavant de lui couper la tête, jusqu'à lui faire faire plusieurs fois le tour du fort entièrement nu et en le frappant à chaque pas; quelques autres officiers des plus distingués de cette garnison ont eu un pareil sort. Le commandant de place, M. Cazal, n'a pas été assez heureux pour avoir ce traitement : il a survécu à son déshonneur.

Lorsque cet officier *a pris sur lui de capituler*, le fort était encore sans brèche, et il n'avait eu que vingt hommes tués ou blessés depuis le commencement du siège. Les Turcs n'auraient peut-être jamais pu parvenir à faire une brèche, puisqu'ils n'avaient que du 8, du 3 et du 5.

III

MARIAGE DE DAVOUT AVEC Mlle AIMÉE LECLERC. Mme CAMPAN. — CARACTÈRE DE LA JEUNE MARÉCHALE.

Revenu en France avec Desaix après la bataille d'Héliopolis, Davout se trouvait marqué d'avance pour un des grands rôles du régime inauguré par le 18 brumaire. Dès le premier jour, Bonaparte eut les yeux sur lui et mit la main à sa fortune. Nous ne voulons pas parler seulement de tous les titres dont Davout fut investi successivement pendant les années du consulat, commandant en second de la garde des consuls, général de division, bientôt maréchal de France, mais d'une faveur tout autrement rare, qui montrait assez en quelle estime le nouveau maître de la France tenait le jeune soldat. C'est sous ses auspices et ceux de Joséphine que s'accomplit le mariage de Louis Davout avec Mlle Aimée Leclerc, et en parlant ainsi nous ne craignons pas de trop nous avancer, car nous avons pour nous l'autorité même du maréchal, qui, dans ses lettres intimes à sa femme, lui rappelle à vingt reprises différentes

que c'est au premier consul qu'ils doivent leur heureuse union. Mlle Aimée Leclerc était la sœur du général Leclerc, premier mari de Pauline Bonaparte et par conséquent beau-frère du premier consul; en favorisant cette union, Bonaparte rapprochait donc Davout de sa propre famille aussi étroitement qu'il pouvait en être rapproché, sans en faire directement partie, et semblait dire qu'il l'associait d'avance à toute la grandeur qu'elle allait atteindre. Mlle Aimée Leclerc, de son côté, était digne de cette union. Née d'une famille d'excellente bourgeoisie, qui allait devenir sous le consulat et l'empire une famille toute militaire, elle unissait à une rare beauté une grande fermeté de caractère et cette loyauté du cœur qui seule fait les tendresses sûres et sensées. Elle avait reçu la meilleure éducation qu'il fût possible de recevoir au sortir du grand déluge, éducation qui aurait suffi pour la mettre d'emblée au niveau de la haute fortune que cette union allait lui faire, quand bien même elle n'y aurait pas été préparée de longue date par les leçons d'une mère excellente, les exemples de la famille et les dons d'une nature foncièrement droite et sans petitesses d'aucune sorte. Son éducatrice mérite bien de nous arrêter un instant, car elle ne fut autre que la célèbre Mme Campan, l'ex-femme de chambre de Marie-Antoinette et l'auteur de curieux *Mémoires* pour lesquels nous demanderons la permission d'être moins sévère qu'on ne l'a été maintes fois.

Au sortir de la Terreur, Mme Campan eut l'idée d'établir à Saint-Germain-en-Laye une institution pour les demoiselles, où elle pût sauver du naufrage

de l'ancien régime ces principes de bonne éducation, ces traditions de politesse et ces méthodes de tenue correcte qui méritaient de lui survivre, en les modifiant légèrement pour les mettre au ton du jour. C'est dans cette institution que furent élevées à cette époque la plupart des jeunes filles de la haute bourgeoisie et de ce qui restait encore de noblesse en France. Mme Campan fut donc pour les hautes classes de la société française au sortir de la Révolution à peu près ce qu'avait été, sous les dernières années de la monarchie, Mme de Genlis pour l'aristocratie libérale, et si l'empire put avoir une cour, c'est en partie à elle qu'il le dut. Cette personne, sinon supérieure, au moins peu commune, grâce à son institution, se trouva dès la première heure de la fortune de Bonaparte en relations presque intimes avec tous les membres de sa famille et de celle de Joséphine. Rien de plus étrange que d'entendre, dans les lettres qu'à cette date de 1800 elle adresse à son élève, Mlle Leclerc, l'ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette nommer familièrement ces futures reines et ces princes en voie d'éclosion : « J'irai demain à Paris, et j'y verrai pour vous l'aimable Caroline et Hortense », dit-elle dans une de ces lettres. Dans une autre elle invite Mme Davout et son mari à venir prendre dans son pensionnat un thé qui leur sera servi par les plus grandes de ses ex-compagnes, et ajoute : « Il n'y aura d'hommes que vos maris, Jérôme, Eugène et Henri ». Caroline est la future reine de Naples, l'épouse de Murat; Hortense, la prochaine reine de Hollande; Eugène est le prince Beauharnais; Jérôme, le futur roi de Westphalie. Quoi

donc! il n'y a pas plus de huit ans que Mme Campan vivait auprès de la reine Marie-Antoinette et de Louis XVI, et la société française a été à ce point renouvelée! Connaissez-vous rien qui soit mieux fait pour donner avec plus de vivacité le sentiment que la figure du monde est dans un perpétuel changement, pour parler comme Bossuet après saint Augustin?

C'est avec une parfaite justesse que l'éditeur des papiers de Davout dit de ces lettres de Mme Campan à son élève, qu'elles sont comme un trait d'union entre l'ancien régime et l'époque impériale; cependant il faut bien vite ajouter que les affinités d'idées et de sentiments sont plus grandes avec l'empire qu'avec l'ancienne monarchie. Par sa naissance, Mme Campan appartenait aux classes nouvellement émancipées, et le ton de ses célèbres *Mémoires* nous dit assez qu'elle servit la famille royale avec fidélité plutôt qu'avec enthousiasme, et qu'elle observa les mœurs de l'ancien régime avec réserve et équité, mais sans engouement. Il y avait chez elle et chez les siens un certain fonds de libéralisme discret; elle-même et Mme de Genlis se sont chargées de nous apprendre quel rôle son frère, le citoyen Genet, avait joué dans le parti du duc d'Orléans; quant à elle, elle ne trouva rien dans ses souvenirs qui pût l'empêcher d'applaudir au régime napoléonien et de le servir avec toute l'ardeur qui était compatible avec son humeur sensée. En lisant les lettres que nous présentent ces mémoires, il me vient à la pensée que l'influence qu'elle a exercée sur les générations de l'empire a été plus forte qu'on ne l'a dit et qu'on ne l'a su, et qu'on a attribué à de plus illustres une

action qui lui appartient. On connaît les modes de costume, d'esprit, et j'oserai dire de cœur de l'époque impériale, les femmes *sensibles* et *essentielles*, la sentimentalité conjugale, la maternité attendrie, et d'ordinaire on en fait honneur à l'influence prolongée de Jean-Jacques Rousseau, mais on peut soutenir, sans amour aucun du paradoxe, que cet honneur revient bien plus directement à Mme Campan. Son originalité en matière d'éducation, c'est d'avoir donné à tout ce que lui avait appris l'ancien régime des formes et des couleurs bourgeoises. L'idéal de femme qu'elle avait conçu et qu'elle s'efforçait de façonner, était celui d'une ménagère femme du monde, qui vécût pour son mari sans l'enfermer dans son amour comme dans une solitude, et qui fît profiter son intérieur de toutes les élégances et de toute l'animation qu'exige la vie mondaine. Écoutez plutôt ces conseils à son élève et cette esquisse de la femme selon ses préférences :

Vous allez être une de celles qui réaliserez ce qu'on a caractérisé de *ma chimère*, occupée de convenir à tout le monde et de faire le bonheur d'un seul; soignée dans les moyens *décents* de plaire, mais pour donner uniquement à son mari le plaisir d'avoir une femme aimable. *Une bonne tête unie à un bon cœur sont nécessaires pour savoir bien aimer et pour aimer constamment.* Croyez-vous qu'un mari puisse être jamais infidèle, quand il trouvera réunis dans sa femme de la grâce et de la simplicité dans les manières, du goût dans sa parure, mais de la modestie dans la mise et de l'économie dans la dépense; quand elle aura le matin veillé aux plus petits détails d'ordre dans sa maison, inspecté jusqu'à la propreté qui y est nécessaire, et que le soir elle recevra ses amis avec empressements,

égards et politesse; quand elle entretiendra son jugement par des lectures utiles, et partagera son temps entre l'aiguille et le crayon; quand elle n'aura jamais de caprices, connaîtra les prérogatives des hommes, et se réservera seulement le droit modeste et aimable de la représentation? Il faudrait rencontrer un être odieux pour n'être pas sûre de son bonheur.

Est-ce qu'à la lecture de ce programme de vie sensé et aimable vous ne voyez pas apparaître l'image d'une grande dame du temps de l'empire dans un intérieur à la fois somptueux et ordonné, sans fouillis et sans nudité, revêtue du costume décent et défavorable à la beauté qui était alors à la mode : corsage montant, jupe longue et traînante, manches plates, ceinture marquée trop haut de manière à faire ressortir les signes des fonctions maternelles plutôt que les élégances de la forme? Une vision qui attendrit plus qu'elle ne fascine et qui appelle l'estime plus qu'elle ne provoque la séduction!

Mlle Aimée Leclerc, la future princesse d'Eckmühl, était extrêmement belle, d'une beauté imposante et fière qui la sacrait pour les pompes des fêtes royales et dont nombre de contemporains ont pu admirer jusque dans ses dernières années les superbes vestiges. Nul mensonge dans cette beauté, qui tenait non à ces charmes passagers destinés à s'évanouir avec les années, mais à ce qu'il y a dans l'être humain de plus indestructible, c'ést-à-dire la forme et la structure même. Comme sa belle-sœur, la future princesse Borghèse, la nature l'avait créée avec une franchise exempte de toute mièvrerie et une correction pleine de magnificence. Nous ne craignons pas

d'appuyer sur cet aimable sujet, car, si la beauté sous tous les régimes a toujours eu une influence sociale considérable, elle eut sous le régime consulaire une importance de premier ordre et fut pour ainsi dire un des instruments politiques du nouveau régime. Ce n'était pas sans arrière-pensée personnelle que Bonaparte s'occupait de marier ses lieutenants et qu'il leur voulait des compagnes dignes d'eux; mais il faut convenir que cette arrière-pensée avait sa grandeur. Vous rappelez-vous cette première scène des mémoires de Consalvi, envoyé par le pape Pie VII comme négociateur du concordat auprès de Bonaparte? Il arrive aux portes d'un palais entouré de gardes en grand uniforme, traverse de vastes salles où partout l'image de la puissance militaire s'impose à ses regards, et lorsqu'enfin une dernière porte s'est ouverte et qu'une dernière tenture est tombée, il est ébloui par le plus inattendu des spectacles, le premier consul siégeant comme un roi au milieu de sa famille, de ses généraux reluisants de l'or de leurs costumes, et de leurs femmes étincelantes de bijoux et de pierreries. Il avait cru être envoyé chez une nation veuve de toutes ses splendeurs, et il tombait au milieu d'une cour aussi magnifique par la pompe et plus séduisante par le choix des personnes, toutes saisies par la grandeur dans la fleur même de leurs années, qu'aucune de celles que ses yeux avaient jamais vues. Le service que l'incomparable artiste politique demandait à la jeunesse et à la beauté, c'était de montrer à l'Europe, après la grande tourmente, le miracle d'un printemps social qui fût la justification

visible de la prétention qu'affichait la France de s'être renouvelée par la Révolution. Le renouveau était là évident dans ces fiers jeunes gens revêtus de l'uniforme, et dans ces femmes toutes brillantes de grâce et d'élégance. Il fallait qu'on sût que cette France ne s'était pas tellement décapitée elle-même qu'elle ne fût désormais que le séjour de la tristesse, de la laideur et de la médiocrité. « Nous avions toutes vingt ans, et ils avaient tous trente ans », disait un jour devant nous la maréchale d'Eckmühl, repassant le souvenir de ses jeunes années. Quelques semaines après, nous lisions les mémoires de Consalvi et nous comprenions toute la portée de ces mots si simples.

Si le premier consul avait trop compté sur les services de représentation officielle que cette belle personne pouvait rendre à ses réceptions et à ses fêtes, il dut éprouver quelque désappointement. La maréchale, on le voit par ses lettres intimes, ne goûtait que médiocrement les fatigants plaisirs du monde, et s'abstenait d'y paraître autant qu'elle pouvait. Elle préférait la tranquille existence de son Savigny, même avec un peu de solitude, à toutes les pompes de la cour. Embellir cette noble demeure, en diriger les constructions et les plantations, surveiller sa laiterie, ses moulins et sa basse-cour étaient son occupation favorite; pour elle, ces soins de ménagère étaient tout plaisir, et le reste était tout corvée. Les simples visites semblent avoir été pour elle une charge trop lourde; il n'y a pas pour ainsi dire une lettre de son mari qui ne fasse foi de cette disposition qui le contrariait vivement, et souvent même

l'affligeait. A chaque instant, il la rappelle à ces devoirs d'étiquette dont leur position commune lui fait une loi. « Es-tu enfin allé voir Mme Bonaparte, va donc voir Mme Bonaparte, je te recommande instamment d'aller chez Mme Bonaparte », est le refrain presque obligé de chacun de ses billets. Il est aisé de voir à cette insistance que le maréchal craint les impressions défavorables que ces lenteurs de sa femme peuvent créer chez le premier consul et chez Joséphine, et les situations embarrassantes où cette circonstance peut le placer.

A bien y regarder, on aperçoit autre chose peut-être que l'ennui du monde dans ce peu d'empressement de la maréchale, et cette autre chose est, croyons-nous, la quasi-parenté qui l'unissait à la famille du premier consul, et plus tard de l'empereur, et qui était faite pour rendre les relations souvent difficiles et toujours délicates. Dans une telle situation, la susceptibilité s'effarouche plus aisément, la timidité redouble, l'imagination s'exagère le plus mince incident, et l'on trouve de la froideur dans le moindre geste, de la défaveur dans le moindre regard, de l'indifférence dans le plus court silence. Nous voyons que la maréchale avait été plusieurs fois affectée de l'attitude de Joséphine à son égard. S'il y avait eu en effet quelques froissements, il ne faut guère en chercher la cause que dans certains incidents qui étaient nés de cette quasi-parenté. La maréchale Davout était la sœur du général Leclerc, et elle avait pour ce frère si prématurément enlevé une affection des plus profondes. Peut-être le second mariage de Pauline Bonaparte succédant si vite au

premier lui fut-il une blessure trop sensible pour qu'elle réussît à la cacher, et peut-être cette piété fraternelle mal dissimulée fut-elle prise avec déplaisir par la famille consulaire. Qu'il y ait eu en tout cas certaine piqûre qui ait été ressentie vivement par Pauline Bonaparte, et par suite par son entourage, cela n'est pas douteux, car une lettre du maréchal nous apprend que sa femme avait eu à se plaindre de procédés inconvenants de la part du prince Borghèse pendant une visite à Savigny. Cette piqûre d'ailleurs n'était pas précisément une de ces *misères* pour lesquelles les femmes se brouillent entre elles, selon un mot philosophique de Thiers à propos de je ne sais quelle querelle entre femmes de la cour impériale. Pauline avait un fils du général Leclerc, un fils bizarrement nommé Dermide par le premier consul par suite du goût non moins bizarre qu'il afficha toute sa vie pour les poèmes d'Ossian, goût dans lequel, pour le dire en passant, il nous a toujours paru que la politique avait plus de part que le sentiment littéraire. La maréchale voulut retenir auprès d'elle l'enfant de son frère et fit à cet effet, à plusieurs reprises, des démarches auprès du premier consul, qui parut un moment disposé à consentir, mais finit par laisser l'enfant à sa mère. Le petit Dermide accompagna donc Pauline Bonaparte à Rome dans la demeure des Borghèse; un an après il était mort, ce qui fut pour la maréchale un grand chagrin en même temps qu'une justification de ses trop légitimes appréhensions. Cet événement n'était pas pour la guérir de son éloignement pour les pompes officielles; on en eut une preuve à ce moment

même. Lorsque le consulat céda place à l'empire, la maréchale Davout fut désignée pour faire partie de la maison de l'impératrice mère, sur la demande même de Mme Lætitia. Cette faveur assujettissante fut reçue avec désespoir par la maréchale, et cette fois avec un profond ennui par Davout, qui la laissa libre de faire à sa volonté, en lui conseillant cependant d'accepter pour ne pas paraître agir par égoïsme et s'attirer le reproche d'ingratitude. La maréchale suivit le conseil de son mari, mais à la première occasion elle prétexta son état de santé et se démit de sa charge. Que cette retraite ait été mal prise par l'empereur, qui, comme on le sait, aimait peu qu'on se dérobât à ses volontés, cela n'a rien d'inadmissible, et qui nous dit que ce n'est pas dans les incidents que nous venons de passer en revue qu'il faut chercher une des causes de cette froideur dont l'auteur de ces mémoires l'accuse envers le prince d'Eckmühl? C'est là sans doute une cause plus mesquine que la victoire d'Auerstaedt et les vues prêtées à Davout sur la Pologne, mais l'histoire du verre d'eau de la reine Anne est de tous les temps, et nous croyons fort qu'elle a joué un rôle considérable dans les rapports de ces deux grands hommes d'action.

IV

LE GÉNÉRAL LECLERC. — DAVOUT A L'ARMÉE D'ITALIE.

Parmi les documents rassemblés dans ces nouveaux mémoires nous trouvons une longue correspondance de la famille Leclerc, dont la partie la plus intéressante revient, cela va sans dire, à l'individualité la plus remarquable de cette famille, l'infortuné mari de Pauline Bonaparte. Ces lettres adressées de Saint-Domingue, tant à son beau-frère Davout qu'à son beau-frère le premier consul, et aux ministres de la guerre et de la marine d'alors, écrites d'un excellent style militaire, où la correction ne nuit en rien à la vivacité, sont d'un effet dramatique saisissant. C'est l'appel d'un naufragé, luttant contre toute espérance et employant ses dernières forces à faire des signaux de détresse à un heureux navire qui vogue sous un vent favorable, pavillon déployé, trop loin de lui pour le voir et l'entendre. Le vulgaire proverbe que les absents ont tort reçoit ici une effroyable justification. « Depuis le 21 germinal, écrit Leclerc au ministre de la marine, je n'ai

reçu aucune lettre de vous. J'ai correspondu avec vous très exactement, et vous ne répondez à aucune de mes lettres; l'abandon où vous me laissez est cruel. Je vous demande des effets d'hôpitaux, d'artillerie.... Rien! pas une de vos lettres ne me dit si le gouvernement était satisfait de ma conduite; on a besoin d'encouragement dans la position où je me trouve. » — « Nos hôpitaux sont toujours encombrés, écrit-il au premier consul à la date du 14 thermidor an x, mes généraux de division sont tous au lit, et la majeure partie de mes généraux de brigade; mon ordonnateur est très malade et mon administrateur est assez mal. Les employés et officiers de santé sont morts en grande partie. La marine est écrasée. La maladie fait des ravages affreux à bord des bâtiments. Je serai sans argent et ce n'est que les douanes qui me rendent six cent mille francs par mois. » — « La position n'est pas bonne, mon cher Davout — écrit-il le 5 vendémiaire de l'an IX, avec ce reste d'espérance que l'on voit parfois aux agonisants à leurs suprêmes minutes, — mon armée entière est morte ou mourante; tous les jours on vient tirer à mes oreilles au Cap, et je ne puis que repousser les coquins et rester sur une défensive pénible.... Je vous embrasse ainsi que ma chère sœur. *Je serai avec plaisir le parrain de votre fils.* » Mélancoliques paroles quand on songe à la fin si prochaine, et dont l'accent de confiance est plus lugubre qu'un toscin d'agonie! On ne peut s'empêcher de trouver réellement barbare de la part du premier consul l'abandon de ce beau-frère si dévoué, qui, lorsqu'il apprend la nouvelle de la transformation du pouvoir

consulaire en 1802, fait taire un instant toutes ses inquiétudes pour lui adresser, en son nom et au nom de l'armée de Saint-Domingue, une adresse de félicitations enthousiastes, et qui, au milieu de sa suprême détresse, écrit à Davout ces lignes, où respire tant d'affectueuse admiration pour l'ingrat dominateur : « Adieu, mon cher Davout; plaignez-moi : depuis mon départ de France, je suis constamment à la brèche; que dis-je? félicitez-moi d'être à même de donner au premier consul de grandes marques de dévouement et de justifier sa confiance. »

Cet abandon, si cruel qu'il soit, ne nous semble pas cependant motiver l'hypothèse de préméditation criminelle que l'éditeur de ces documents ne craint pas d'émettre à l'égard du premier consul. En dépit des actes coupables que l'on peut lui reprocher, nous nous refusons à reconnaître la nature de Bonaparte dans un projet aussi pervers que celui d'envoyer son beau-frère au-devant d'une mort certaine. Il y a bien de la finesse et bien de la vérité dans ces mots par lesquels Mme de Blocqueville essaie de préciser la vraie nature de son accusation : « Il y a des énormités que l'on commet sans consentir à en avoir conscience, car on n'oserait certainement pas les accomplir si on les regardait bien en face »; mais, même avec cette atténuation, nous repoussons une telle hypothèse. Le machiavélisme de Bonaparte — il en eut un — fut un machiavélisme de tête, qui, il faut le dire à sa louange, ne descendit jamais dans son cœur, et qui, tout en le rendant capable d'une certaine jactance d'inhumanité, ne se traduisit jamais par de froides méchancetés ou des noirceurs de

parti pris. Pour être juste à cet égard pour Bonaparte, il faut toujours se rapporter à cette parole d'un vrai libéral, Sismondi, dans une de ses lettres à la comtesse d'Albany : « J'ai l'expérience de l'histoire, et je vous déclare que je n'y ai jamais rencontré de fondateur de dynastie ou de gouvernement qui ait moins versé le sang par politique ». Ce jugement nous paraît l'équité même; tenons-nous-y jusqu'à révélation du contraire, car l'impartiale histoire n'a pas la complaisance des passions et ne se paye pas d'hypothèses.

A l'époque de son mariage, 1801, Davout était général de division, commandant la cavalerie de l'armée d'Italie, et c'est en cette qualité qu'il prit part à la bataille de Marengo. Parmi les papiers qui se rapportent à cette époque, nous trouvons une pièce singulièrement caractéristique en ce qu'elle témoigne ouvertement, et cette fois sans réserve ni réticence, de cette confiance invincible en lui-même que nous avons déjà notée comme un des traits les plus essentiels de Davout. C'est une pièce adressée de Milan, à la date du 19 thermidor an VIII, au ministre de la guerre, et relative à certains arrêtés de l'autorité militaire supérieure qui scindaient le commandement dont il avait été investi; la pièce vaut d'être citée tout entière, tant elle donne le *ton* juste de cette âme née pour le commandement :

J'ai l'honneur de vous rendre compte que je suis arrivé depuis le commencement de ce mois à cette armée, et que l'arrêté qui me donne le commandement de la cavalerie n'a eu son exécution qu'en partie.

L'intention primitive du général Masséna a été de l'exé-

cuter, mais le général Laboissière, à qui le général en chef avait déjà donné le commandement, a représenté qu'il était très ancien général de division. Le général Masséna a adopté un tempérament auquel j'ai cru devoir me soumettre en ce qu'il a l'air de reconnaître l'arrêté du gouvernement qui me concerne et de lui obéir. Il a donné au général Laboissière le commandement de sa réserve de cavalerie, composée de la grosse cavalerie de l'armée. Ce général ne doit correspondre qu'avec le général en chef; cependant en ligne je commanderai toute la cavalerie; hors cette circonstance, je ne commande que les hussards, chasseurs et dragons.

Il ne m'appartient point, citoyen ministre, d'examiner si ce tempérament peut être nuisible au service, j'ai accédé par les raisons que je viens de déduire. J'avais observé au général en chef que, s'il tranchait et exécutait à la lettre les ordres du gouvernement, il pouvait être tranquille sur les obstacles d'obéissance qu'il prétendait que j'éprouverais, que tous les petits moyens de la jalousie et des autres petites passions m'étaient très indifférents, et que, *dans vingt-quatre heures*, une fois mis en possession du commandement, *tout le monde aurait obéi*, et que, depuis que je connaissais quelque chose à ce que c'était que le commandement, j'avais bien su mépriser toutes ces misères et utiliser les hommes selon le talent.

V

DAVOUT ÉPOUX. — CARACTÈRES DE SON AMOUR POUR LA MARÉCHALE.

La correspondance du maréchal Davout avec sa femme remplit à peu près tout le deuxième volume de ces *Mémoires*. Elle va de 1801 à la fin de 1810, embrassant ainsi le commandement de l'armée du Nord pendant les années du consulat — poste difficile qui lui fut assigné aussitôt après son mariage et où il rendit à Bonaparte de si utiles services, — Austerlitz, Auerstaedt et la guerre de Prusse, Eylau, le commandement de Pologne en 1807, et enfin cette mémorable campagne de 1809, où il marcha par une suite de combats terribles à cette sanglante bataille de deux jours qui lui valut son second titre, harcelant et étreignant pour ainsi dire la fortune de son poignet de fer pour qu'elle lui livrât la victoire qu'il réclamait d'elle, c'est-à-dire la série entière des années radieuses, sans jours sombres, sans gloire ingrate comme le seront les années qui vont suivre. On se tromperait cependant beaucoup si l'on croyait

que c'est le grand homme de guerre que ces lettres mettent particulièrement en lumière. Assurément il n'en est pas absent, nous le verrons bientôt; mais ce n'est pas lui qu'elles sont avant tout ambitieuses de nous montrer, c'est un second Davout, plus inconnu de la postérité, l'homme privé, le chef de famille, le héros au repos pendant les rapides minutes de trêve que lui laisse l'action, cette maîtresse impérieuse de toutes ses heures. Arrêtons-nous devant ce second Davout, et voyons s'il ne justifie pas exactement le mot du père de Henri Heine : « Heinrich, n'est-ce pas, que c'était un aimable homme? »

L'étendue de cette correspondance, que nous sommes loin d'avoir tout entière (l'éditeur n'ayant pu nous donner que les lettres qui sont en sa possession ou qui lui ont été communiquées), suffirait seule à nous faire comprendre combien fut forte et soutenue cette affection conjugale. Davout est vraiment un modèle d'exactitude maritale; à peine se passe-t-il un jour sans qu'il écrive à la maréchale, à qui cependant cette ponctualité suffit à peine; pendant les quatre années de commandement de l'armée du Nord surtout, où il était moins engagé dans le feu de l'action qu'il ne le fut à partir de 1805 et qu'on peut appeler les années de miel de ce mariage, les lettres pleuvent sans discontinuer d'Ostende et d'Ambleteuse sur l'austère demeure de Savigny, que les époux avaient acquise dès le début de leur union. Davout aime sa femme comme un bourgeois et comme un amant, c'est-à-dire avec familiarité et avec passion, mélange qui est peut-être

la meilleure manière d'aimer et celle qui résiste le mieux à l'action du temps, l'universel destructeur. Rien de fardé ni d'artificiel dans cet amour, nul sacrifice aux conventions du monde, nul souci des formes aristocratiques et de cette politesse conjugale mise à la mode par l'ancienne société, instrument prétendu de mutuel respect et trop souvent en réalité actif agent de création de ce mur de glace qui s'élève si rapidement entre les cœurs les mieux épris. Oserai-je dire qu'il a encore une troisième manière de l'aimer, beaucoup plus inattendue que les deux premières? Aurait-on jamais imaginé un Davout jeune premier, amoureux comme un enfant libre de toute autre préoccupation que la poursuite de son bonheur, et trouvant sans recherche pour exprimer ses sentiments les *concetti* les plus ingénieux, et les motifs les plus heureux de sonnets à la française ou de *lieds* à l'allemande? Cependant ce Davout a existé en toute vérité. Il aime en poète, et comme on ne nous croirait pas sans preuves, nous allons en demander quelques-unes à cette correspondance, où elles abondent.

« Je m'attends à bien des questions, écrit-il dans une de ses lettres de 1801, pour savoir d'où je tiens ces particularités. C'est que je suis avec toi en intention, en esprit. Mon corps est resté à Bruges, j'ai envoyé le reste à Paris. *Ce sont des espions qui ne te quittent pas*, et qui toutes les nuits me font de fidèles rapports; oui, ma petite Aimée, toutes les nuits ils me parlent de toi. » N'est-il pas vrai qu'il y a dans ces lignes la matière d'une jolie chanson d'amour à la manière de Heine, et de fait il nous semble qu'il

s'en trouve une sur un motif analogue dans l'œuvre du nerveux poète. « Je t'assure, ma petite Aimée, que, pour peu que tu continues, je ferai de toi une petite Amazone. Comment! *tu ne veux pas douter de la fortune pour en obtenir plus souvent les faveurs!* Mais tu connais donc le secret de notre état? Ce sont ceux qui mettent cette théorie en pratique qui sont les braves par excellence. » C'est le style même que l'on pourrait supposer à Othello écrivant à Desdémone, et Davout, sans y songer, s'est rencontré dans cette phrase avec le grand poète anglais, tant la petite Amazone semble une traduction libre de *la belle guerrière* du Maure amoureux. « Malgré mes occupations, dit-il après une légère querelle que lui avait cherchée la maréchale, il faut que je trouve le temps de m'entretenir avec toi; à la fréquence de mes lettres, tu dois voir que cela m'est nécessaire pour supporter ton absence.... Aimée, je t'écrirais des sottises que cela ne doit te toucher qu'un moment, parce que cela ne tient ni au cœur ni à la tête.... Voilà assez de métaphysique de sentiment, je ne te fais pas l'injure de croire que tous ces raisonnements t'étaient nécessaires pour apprécier l'âme de ton petit Louis; *elle est toute de feu pour mon Aimée, et les mille baisers que je t'envoie t'assurent de cet élément.* » D'aucuns trouveront peut-être dans ces lignes l'accent du dernier siècle finissant, et il y est en effet, car n'est-il pas vrai qu'on ne s'étonnerait pas de les trouver au bas de quelqu'une des lettres de Mirabeau à Sophie, voire même, en changeant le sexe, de Mlle de Lespinasse à M. de Guibert? Ce qui est certain toutefois, c'est que cette marque est

inconsciente et qu'en dépit d'elle le sentiment garde toute sa spontanéité.

Que dites-vous encore de l'amusante anecdote de volière que voici : « Je ne croyais pas, ma petite Aimée, qu'il pût se trouver quelque circonstance où il fût, sinon permis, au moins excusable de battre sa moitié. Cependant tu prends tellement le parti du pauvre faisan qui, se voyant frustré dans ses espérances de se reproduire, est entré en fureur contre sa femme et s'est porté à des extrémités telles que la pauvre malheureuse eût succombé sans tes secours et ton intervention, tu prends tellement, dis-je, le parti du faisan que l'on pourrait croire que tu approuves sa brusquerie. Je ne partage pas ton indulgence pour le faisan, ma petite Aimée : les maris doivent dans des circonstances pareilles consoler leurs femmes, toujours plus sensibles et par conséquent plus affligées de ces malheurs. » Ou nous nous trompons fort, ou cela est par le ton, l'enjouement, la moralité piquante, de la meilleure plaisanterie française. Notez pour plus de saveur que cette moralité est une gracieuse leçon conjugale indirectement adressée à la maréchale, qui se désespérait de ne mettre au monde que des filles et avait laissé percer plusieurs fois la crainte que cette circonstance ne refroidît pour elle son mari, soupçon que Davout avait repoussé avec tendresse en assurant sa femme que les filles qu'elle lui donnait lui seraient aussi chères que des garçons. Nous pourrions multiplier nos citations, mais il faut se borner, et celles que nous venons de donner suffiront sans doute pour montrer que ce soldat sévère savait se dérider en

face des siens et leur présenter un tout autre visage que celui dont il regardait l'ennemi.

Ce n'est vraiment pas assez de dire, comme nous venons de le faire, qu'aimer en bourgeois et en amant est la meilleure manière d'aimer, nous devrions dire que c'est la plus complète, car c'est la seule qui embrasse l'être aimé dans son intégrité, corps et âme à la fois. Davout nous en est un exemple. Comme il aime sa femme en bourgeois, sa tendresse est minutieusement inquiète de tout ce qui regarde son bonheur matériel, et comme il l'aime en amant, elle est soucieuse à l'excès de tout ce qui peut lui conserver son bonheur moral. Aux plus longues distances et dans les moments les plus critiques, il voit par les yeux du cœur les nécessités de son ménage, non seulement dans les lignes principales, mais dans les plus menus détails; il multiplie les combinaisons pour alléger à sa femme le double fardeau que lui fait leur existence divisée, et pour ménager son repos en la rassurant sur la dépense. D'ordinaire c'est le mari qui est obligé de rappeler sa moitié aux règles de la bonne économie domestique; ici, au contraire, c'est lui qui stimule la femme à ne respecter ces règles que juste autant qu'elles ne seront pas contraires à l'agrément de sa vie. Il la presse, autant qu'il est en son pouvoir, de prendre sa part des plaisirs du monde, de ne pas s'ennuyer à la campagne, de louer un hôtel à Paris et d'y fréquenter les réunions agréables et les spectacles. « J'ai vu avec peine, ma chère Aimée, que tu as rejeté ma proposition d'employer l'argent du bien d'Italie à t'acheter des diamants », écrit-il, en 1802, époque à

laquelle sa fortune n'était encore qu'à ses débuts et où il l'avait grevée d'avance par la lourde acquisition de sa terre de Savigny; mais il venait alors de perdre son premier enfant, et toute considération d'économie disparaissait devant le désir de créer une diversion à la douleur de sa femme. « Je ne suis pas du tout de l'avis de la petite Aimée sur l'emploi qu'elle fait de son argent, écrit-il un an plus tard; en le mettant à se donner ce qu'elle appelle des chiffons, elle m'eût fait bien plus de plaisir qu'en l'employant à me donner des *surprises*. J'ai cherché à deviner ce qu'elle me préparait, mais en vain. Pour en revenir aux chiffons, ils sont nécessaires, ma bonne amie, ne les néglige pas trop. Je sais bien que ta figure, ta tournure n'en ont pas besoin, mais ils sont reçus dans le monde, et, je t'en conjure, pense un peu à toi. »

Ne pouvant réussir à donner à sa femme des goûts mondains, il ne veut au moins laisser échapper aucune occasion de la flatter dans ceux qui lui sont particuliers. Il sait qu'elle aime son jardin, et il lui envoie de Belgique des oignons de tulipes et de renoncules; il sait qu'elle aime son rôle de ménagère, et il lui envoie d'Allemagne du linge de Saxe. Il est d'autres soins de nature moins matérielle qu'exigent les bons mariages, et Davout s'en acquitte avec un tact parfait. Mille inquiétudes, et quelques-unes de nature bien cuisante, obsèdent l'imagination de Mme Davout toujours séparée de son mari. Depuis la fable antique de Vénus et de Mars, les femmes aiment les victorieux; et Davout, elle le sait, n'est pas de ceux qui sont faits pour être à l'abri des pro-

vocations de la beauté. Bonaparte n'a-t-il pas eu la cruauté de lui faire certaines plaisanteries sur les belles dames de Gand à son retour de Belgique? Joséphine n'a-t-elle pas vu le général rire avec une jolie personne et ne l'a-t-elle pas menacé d'en prévenir sa femme? Pendant qu'elle varie ainsi de vingt manières diverses le mot du pigeon de La Fontaine : *L'absence est le plus grand des maux*, Davout met toute son âme à l'assurer qu'il ne méritera jamais du moins qu'elle lui applique le vers suivant de la fable : *Non pas pour vous, cruel!* Il marche droit à ces fantômes de jalousie, les dissipe, et l'apaise par des serments d'invariable affection dont le ton de loyauté indique qu'ils méritent d'être crus. S'il reçoit quelquefois des reproches, Davout n'en adresse jamais à sa femme, et c'est en cela peut-être que se montre le mieux toute la délicatesse de cet amour. Il y avait cependant un sujet qui aurait justifié ses plaintes, la négligence de sa femme à cultiver ses rapports d'amitié et de parenté avec la famille consulaire, négligence qui, nous l'avons vu, lui avait été très sensible. Plus d'un mari en pareil cas se croirait autorisé à reprocher à sa femme les difficultés de situation où cette négligence pourrait le mettre, les obstacles ou les retards qu'elle pourrait apporter à sa carrière, les mécomptes qu'elle pourrait faire subir à son ambition, et ces reproches ne paraîtraient ni injustes ni mal fondés. Davout évite cependant d'en exprimer aucun, et le seul blâme qu'il inflige à cette négligence est la prière mainte fois répétée de ne pas la faire dégénérer en ingratitude.

VI

DAVOUT FILS ET FRÈRE. — SON ATTITUDE VIS-A-VIS DE SA FAMILLE.

La même bonté éclate dans ses rapports avec tous les siens, mais avec cette nuance fort curieuse à noter qu'il n'eut jamais avec aucun d'eux la familiarité que nous venons de lui voir avec sa femme. Ce n'est pas qu'il les aime moins, mais il les aime autrement. Même avec ceux qui lui sont le plus proches par le sang le tutoiement est banni; pour sa mère il montre une tendresse profondément respectueuse, pour ses frères une amitié protectrice pleine de générosité. On pourrait dire avec exactitude que Davout aima ses proches avec les formes de l'ancienne société, et qu'il aima sa femme avec l'expansion ennemie de la contrainte qui caractérise l'esprit nouveau. Cette différence dans les formes de l'affection est toute à l'honneur de l'homme qui a su la comprendre et la pratiquer. La seule bonne manière d'aimer ses parents sera toujours, en effet, de les aimer à la façon de l'ancien régime, c'est-à-dire avec

déférence, retenue et respect, et la manière la moins périlleuse d'aimer sa femme sera toujours de l'aimer avec une vivacité assez intime pour écarter toute froideur. La générosité dont cette correspondance, tant avec sa mère et ses frères qu'avec sa femme, donne un si grand nombre de preuves, montre bien d'ailleurs que cette absence de familiarité n'impliquait pas une diminution d'affection. Dès qu'il eut conquis à la pointe de son épée sa magnifique dotation de Pologne, il s'empressa d'associer tous ceux qu'il aimait à son opulence.

Il est bien juste, ma chère mère, écrit-il en 1808, que vous vous ressentiez de la grande fortune que je tiens de l'empereur. Je prendrai des arrangements aussitôt après ma rentrée en France pour que vous puissiez vous en ressentir et établir vos dépenses en conséquence ; en attendant je vous enverrai de temps à autre quelques fonds. Vers la fin de ce mois, ou dans le courant de l'autre, je vous ferai passer 12 ou 1500 francs ; je vous prierai de donner sur cette somme de 2 à 300 francs à cette pauvre Fanchonnette (sa nourrice). Il n'est pas en mon pouvoir de lui rendre ce qu'elle a perdu, mais assurez-la que je lui donnerai des secours et que j'aurai soin de son aîné.

Alexandre m'a fait part de vos projets de mariage pour lui. Connaissant l'amitié que je lui porte, vous ne pouvez douter de mon désir d'une réussite, si la jeune personne, aux conditions de la fortune qu'elle a, joint de bonnes qualités physiques et morales ; mon amitié pour mon frère ne peut consister en des mots, et je me regarderais comme un très mauvais frère si, malgré que je ne tienne pas la brillante fortune que j'ai d'héritage, mais des bienfaits de mon souverain, je ne faisais rien que des vœux pour l'établissement d'Alexandre. Je vous autorise à annoncer que je m'engage à lui donner 100 000 francs ; je payerai la moitié au moins

de cette somme comptant; quant à l'autre moitié, les intérêts jusqu'au remboursement, qui aura lieu au plus tard dans les deux ans. Indépendamment de cet avantage, vous pouvez lui donner et je vous autorise à lui céder tous les avantages que vous m'aviez faits pour mon mariage, c'est-à-dire la maison, le bien de ***, et même je m'engage à acheter du général de Beaumont le bien de Ravières, à la condition qu'Alexandre ne pourra jouir de tous ces derniers articles qu'après votre mort, et lui et moi souhaitons que ce ne soit pas de si tôt.

Alexandre Davout, militaire comme son frère, dont il était un des aides de camp, n'avait sans doute pas parcouru une aussi magnifique carrière que son aîné; cependant sa position n'était pas de celles qui sont à dédaigner. Il était colonel, baron d'empire, commandant de la Légion d'honneur, et à ces divers titres il réunissait encore une trentaine de mille livres de rente, dont le maréchal détaille les chiffres dans une seconde lettre à sa mère. C'est ce frère déjà si bien pourvu que nous venons de voir doter, et ce fait parle avec assez d'éloquence en faveur de la générosité du maréchal.

Sa bienfaisance ne s'arrêtait pas à sa famille; ses officiers, ses serviteurs, ses anciens maîtres, ses amis, en ressentaient journellement les effets. Ici c'est une vieille nourrice qu'il soutient, là c'est un jeune aide de camp aux prises avec des embarras pécuniaires, dont il veut payer les dettes, plus loin c'est un ancien professeur, principal du collège d'Auxerre, une autre fois c'est un vieil ami de sa famille tombé dans l'indigence auquel il fait passer à diverses reprises des secours considérables. Quant à sa protection, il est

toujours prêt à l'étendre sur quiconque en est digne; mais il est un point qu'il faut se garder d'aborder avec lui si l'on n'a pas de goût pour les refus, le service militaire. Qu'on n'essaye pas de lui arracher à cet égard la moindre complaisance; les êtres qui lui sont les plus chers, femme, mère, frère, sont sûrs d'être repoussés, et de manière à n'avoir pas envie de revenir à la charge. Lisez les deux fragments de lettres suivants, et dites si le sentiment du devoir militaire parla jamais un plus ferme et plus moral langage. La première de ces lettres est adressée à sa femme, à cette Aimée si chérie, si soignée, à laquelle il ne refusa jamais rien et qu'il grondait de ne pas assez lui demander.

Ostende, 9 frimaire an XII. — J'ai reçu, ma petite Aimée, tes lettres des 2, 3 et 4 frimaire. Tous ces petits détours que ton adresse prend pour m'inviter à empêcher un conscrit, *désigné par le sort pour l'armée active,* de rejoindre l'armée ne sont point capables de me faire commettre une pareille inconséquence. Si on se relâche sur les lois de la conscription, il n'y aura bientôt plus d'armée française, et si nous avions jamais une guerre continentale, le gouvernement serait obligé d'avoir recours à des levées en masse et autres moyens qui soulèveraient les esprits sans rien produire. Je ne puis donc entrer dans ta commisération....

La seconde lettre est bien plus significative encore. Elle est adressée à sa mère, et il s'agit de ce frère Alexandre pour lequel nous connaissons l'affection du maréchal :

Vous me dites, ma chère mère, que votre désir est qu'il soit nommé général de brigade; je ne pense pas que votre

désir se réalise, et j'estime assez mon frère pour être convaincu qu'il ne partage pas ce désir, auparavant au moins le rétablissement de sa santé, puisque tant qu'il sera dans l'état où il est, il ne pourra pas servir l'empereur. Il ne faut pas, ma chère mère, avoir de ces idées que rien ne justifie, et vous me connaissez assez pour être persuadée que je ne les partagerai pas lorsqu'elles seront contre mes devoirs; lorsque vous m'en exprimerez de pareilles, vous m'affligerez en me mettant dans la nécessité de ne pas les seconder ou de les improuver. Quant à ce que vous demandez pour Charles (un second frère), j'ai mis sous les yeux de l'empereur ses services, et Sa Majesté a eu la bonté de le nommer chef d'escadron. J'espère qu'il continuera à se bien comporter, et il trouvera en moi un bon frère.

Parmi ces papiers de famille, il en est un très exceptionnel, d'une réelle et sérieuse beauté. C'est une lettre écrite par le prince d'Eckmühl à son frère Alexandre pour lui annoncer la mort de leur mère survenue en 1810, lettre que la fille du maréchal a raison d'appeler antique, tant l'âme qui s'y révèle apparaît ferme devant les cruautés de la nature, stoïque envers elle-même et pleine de mâle sensibilité. Voici cette lettre que tout lecteur ayant l'expérience des choses vraiment nobles nous remerciera de lui fait connaître :

Ravières, ce 8 septembre 1810. — Mon cher Alexandre, sur la nouvelle qui m'a été donnée que notre mère était indisposée, ma femme et moi nous sommes venus à Ravières pour lui donner nos soins; nous avons entendu faire avec bien du plaisir l'éloge de votre femme, tout ce que nous avons entendu dire d'elle ne peut qu'ajouter au désir que nous avions de faire sa connaissance. Vous et

moi sommes très heureux par nos femmes. Aussi est-ce un devoir pour nous de faire leur bonheur. Je vous avoue que ce qui m'a fait supporter le malheur que j'ai éprouvé en perdant un fils unique, c'est l'idée que je me devais à mon excellente Aimée et à mes autres enfants. Sans cette idée la vie m'eût été odieuse. Le moment, mon cher Alexandre, de mettre cette morale en pratique de nouveau est arrivé. Ainsi, supportez tous les malheurs domestiques avec fermeté; ce serait un crime que de s'y abandonner quand on a comme vous une femme estimable et un enfant en bas âge. Lorsqu'on est seul dans le monde, on peut sans inconvénient ne point vouloir lutter contre la mauvaise fortune; mais ce n'est point notre cas. Imitez-moi donc, supportez, par les considérations qui nous sont communes, le malheur commun que nous venons d'éprouver. Notre mère n'est plus. Je pars à l'instant avec mon Aimée, que je ne pourrais laisser plus longtemps ici dans l'état où elle est.

Achevez votre guérison, je vous le répète, et *montrez-vous un homme.* Assurez votre excellente femme de tout notre attachement. Vous savez que nous vous portons depuis longtemps ce sentiment; comptez que nous vous le conserverons.

Que le cœur est poète, cela est chose connue depuis longtemps; ce qui est plus contestable et plus contesté, c'est qu'il puisse être artiste au même degré, et cependant ici nous le voyons artiste accompli. La plus superficielle lecture de cette admirable lettre suffira pour faire apercevoir l'habile bonté avec laquelle elle a été composée. Quels ménagements exquis pour empêcher que la nouvelle que le maréchal doit annoncer à ce frère toujours malade, alors en traitement, et qu'il sait plus faible que lui, soit trop cruelle, pour ouater en quelque sorte le coup qu'il va recevoir! Quelle science instinctive des gra-

dations dans cette succession d'étapes par lesquelles il l'achemine à la fatale vérité! La lettre commence presque sur un ton d'indifférence, annonçant une indisposition de leur mère, puis, de la manière la plus naturelle, et comme un incident né d'une réunion de famille, il lui transmet l'éloge de l'être qui lui est le plus cher, sa jeune femme, afin d'éveiller doucement en lui le sentiment des devoirs qui le lient à elle, et que ce sentiment devançant la triste nouvelle le prépare à l'entendre avec plus de fermeté; il insiste sur ce sentiment, il se donne en exemple, et par cette insistance qui devra nécessairement faire naître chez le lecteur de la lettre un certain étonnement, il crée un pressentiment du fait irrévocable que la ligne suivante va révéler. Quant à lui, il a pris de longue date l'habitude d'imposer silence à la douleur, et il ne se dément pas même en cette circonstance. C'est un chef-d'œuvre que cette lettre, qui serait classique depuis longtemps si elle se rencontrait parmi les *epistolæ* d'un Sénèque ou d'un Pline le Jeune, et qui mériterait de le devenir si le sentiment qui l'a dictée n'était à la fois trop haut et trop compliqué pour la plupart des hommes.

VII

CARACTÈRE MILITAIRE DE DAVOUT. — SA MODESTIE. — SON RÉCIT DE LA BATAILLE D'EYLAU. — BATAILLE D'AUERSTAEDT.

Parler du militaire tel qu'il transperce dans ces lettres à la maréchale d'Eckmühl et à ses autres parents, c'est encore parler de l'homme privé, tant il y parle avec retenue de ses actions les plus glorieuses. Davout avait horreur de se mettre en scène pour une occasion quelconque, il détestait l'affiche, comme on dit vulgairement, et ces *Mémoires* nous en fournissent quelques exemples remarquables. Désigné par les électeurs de l'Yonne pour présider le collège électoral de ce département, il refusa cet honneur bien naturel, et il fallut pour le lui faire accepter que le Ministre de l'intérieur d'alors lui en fît un devoir. Entre Austerlitz et Auerstaedt, la municipalité d'Auxerre décréta qu'un buste en marbre du maréchal serait placé dans la salle de l'hôtel de ville où se réunissait le conseil, afin de donner au plus illustre enfant du pays un témoignage d'admiration

et de respect. Davout pria le conseil municipal de ne pas donner suite à sa délibération, n'estimant pas que ses actions lui méritassent encore une marque d'honneur de cette nature. Ces sentiments, il les conservait même avec ses proches, et il laissait volontiers la renommée les informer en détail de ses succès militaires. Encore l'éloge de ces succès l'indisposait-il fréquemment lorsqu'il lui revenait par l'organe des siens sans qu'il l'eût en rien provoqué. La maréchale l'ayant un jour félicité sur son éloquence militaire en reçut une réponse légèrement froissée et comme une semonce amicale. « Tu es bien indulgente, bien prévenue en ma faveur, ma petite Aimée, pour trouver que je suis éloquent sur les champs de bataille et en parlant aux troupes.... Je garantis ma bonne volonté, mon zèle et mon dévouement, il ne faut pas me supposer autre chose; quant à l'éloquence, permets-moi, ma chère Aimée, de rire de tes éloges. J'ai le mérite d'exprimer ce que je pense sans la plus petite prétention. » Cet éloge de son éloquence lui était valu par un discours qu'il avait prononcé à une fête donnée par les Polonais en l'honneur de la bataille d'Auerstaedt, discours auquel les journaux du temps avaient fait une publicité qui lui avait fort déplu, « ayant beaucoup plus d'envie, dit-il dans cette même lettre, de servir de mon mieux l'empereur que me voir cité dans les journaux *quand ce n'est pas dans un bulletin* ».

S'il se plaisait ainsi à s'effacer, ce n'était pas par une étroite modestie, qui chez un tel homme aurait été faiblesse plus que vertu, c'était au contraire par une juste conscience de sa valeur qui lui faisant trouver

une bataille gagnée chose toute naturelle pour lui et allant de soi, le détournait de toute manifestation extérieure de contentement et de toute ivresse d'amour-propre. Cette légitime fierté lui fit détester toute sa vie les petits manèges politiques par lesquels les hommes se poussent en avant, se prônent eux-mêmes et mettent leurs services au-dessus de ceux de leurs rivaux : c'est aux hommes sans valeur, pensait-il et disait-il, à user de tels moyens; mes actions parlent pour moi, et elles sont assez hautes pour que je n'aie pas à craindre qu'aucun rival indigne essaye d'y atteindre et d'en diminuer l'importance. Quant à me servir de mes actions pour écraser celles des autres, c'est un autre genre d'indignité dont se rendre coupable serait la preuve que la fortune s'est trompée en me fournissant des occasions de gloire que je ne méritais pas. Aussi, dans cette longue correspondance intime, ne surprend-on ni la plus légère jalousie des succès d'autrui, ni la plus petite impatience devant les lenteurs d'équité du souverain, ni le plus petit dépit devant la non-réalisation de ses espérances. « Il faut attendre, désirer même, les bienfaits de notre souverain, écrit-il à sa femme, et je n'ai jamais murmuré lorsqu'ils n'arrivent pas aussitôt qu'on les souhaite. Il y a toujours autant de bonheur au moins que de justice lorsqu'on en est l'objet, car si votre amour-propre vous dit que vous les avez autant mérités que tel ou tel, la justice dit que mille autres les ont mérités au moins autant que vous, et ces mille autres cependant seront oubliés parce que la fortune n'aura pas fait connaître leurs services. » Nombre de grands capitaines ont proclamé que c'était

à la fortune plutôt qu'à eux-mêmes qu'ils devaient leurs succès, mais avez-vous souvenir d'aucun qui ait fait cette confession avec plus de noblesse, d'une manière moins blessante pour l'égalité et avec un plus délicat sentiment du droit?

A la fin d'une des lettres écrites après Auerstaedt, Davout parle des débris de la *jactancieuse armée prussienne* qu'il avait vaincue. Cette épithète robuste exprime admirablement le contraire de tout ce qu'il fut. Dans ces lettres intimes c'est à peine si un mot çà et là jeté en courant vient nous rappeler que le personnage qui parle est quelqu'un de plus qu'un mari heureux ou un propriétaire soigneux qui envoie ses recommandations au plus cher de ses intendants. Ses relations de batailles, rares et sommaires, sont remarquables par l'absence complète de tout accent d'égoïste personnalité. Après Austerlitz, il se contente d'écrire à sa femme qu'il a eu dans cette journée son bonheur ordinaire. Cette discrétion sur sa personne n'étonne cependant pas trop pour cette bataille où il n'eut, comme on le sait, qu'une action secondaire soutenue principalement par la division Friant, mais elle est la même pour Eylau, où il eut un rôle si considérable; elle est presque la même pour Auerstaedt, qui ne releva que de son initiative; nous ne disons rien d'Eckmühl, les lettres qu'il écrivit à la maréchale après ces deux célèbres journées s'étant perdues ou n'étant pas en la possession de l'éditeur de cette correspondance. Mais laissons ce héros sans jactance nous raconter lui-même quelques-unes de ses batailles; c'est le meilleur moyen de bien connaître la nature de cette discrétion, qui n'excluait

d'ailleurs, comme on va le voir, ni le talent de peindre à grands traits, ni le don des expressions fortes. Lisez ces fragments sur Eylau, et dites si ces impressions de la première heure, rédigées en toute hâte, n'ont pas saisi et rendu avec vigueur le caractère de cette journée tel qu'il reste fixé dans les imaginations par les récits laborieusement composés des historiens et la mise en scène pathétique du chef-d'œuvre de Gros.

Nous prenons nos quartiers d'hiver, et je t'assure que les Russes n'auront pas cette fois l'envie de les venir troubler; la grande et sanglante bataille du 8 (février 1807) les a dégoûtés de l'envie de nous combattre; je dis *sanglante*, car elle a fait de l'*impression même sur les individus de l'armée victorieuse*. Il est vrai que ces individus ne sont pas ce qu'il y a de mieux dans notre armée; mais cela explique la grande terreur qui règne dans l'armée vaincue. Elle est telle que, obligée d'évacuer un pays qui n'offrait plus de subsistances pour les hommes et les chevaux et par conséquent de faire une retraite d'une trentaine de lieues devant une armée — objet toujours délicat, — les Russes n'ont pas osé nous suivre. Toutes ces réflexions, ma bien bonne amie, sont peut-être trop du métier, mais la femme d'un militaire doit s'abonner à en entendre de pareilles....

Cette bataille du 8 a produit, à en juger par ta lettre, un effet que j'ai remarqué sur bien des figures habituées à faire des campagnes jusque-là peu meurtrières; maintenant on n'est point satisfait d'une bataille à moins que tout un pays, beaucoup de places fortes et cent mille prisonniers n'en soient le résultat. L'empereur, ma bien bonne Aimée, nous a gâtés par tous ses prodiges; dans cette journée, il avait assez bien manœuvré pour pouvoir espérer ce résultat; mais les tempêtes, les plus grandes contrariétés et le destin en avaient autrement décidé. Cette bataille devait être gagnée après avoir été bien disputée;

mais le gain devait se borner au champ de bataille. Cependant ce n'est point peu de chose, car plus le champ de bataille a été disputé, plus l'armée qui est forcée à l'abandonner après des pertes immenses doit renoncer à l'espoir de vaincre à l'avenir. Chaque jour nous apercevons que les Russes ont perdu cet espoir et qu'ils ne se relèveront pas de sitôt des pertes majeures qu'ils ont faites; nous, au contraire, nous les réparons chaque jour. Jamais les Russes n'ont plus désiré la paix que depuis cette journée, et il est vraisemblable que leur empereur finira par céder à ce vœu. Ainsi il est présumable que ce sera la dernière bataille qui se donnera d'ici à longtemps. J'ai vu avec plaisir, ma bonne petite Aimée, que le bulletin n'avait pas fait mention de ma légère blessure, car tu n'aurais pas manqué de croire que l'on avait mis *légère* pour en imposer, et ton imagination bien ingénieuse à te tourmenter t'aurait fait supposer ton Louis blessé dangereusement....

N'est-ce pas là une esquisse d'une touche magistrale et n'y sentez-vous pas l'impression de glaciale horreur de cette bataille sanglante, premier avertissement donné par le destin au vainqueur de l'Europe et prophétie des boucheries effroyables que tient en réserve un avenir prochain? Le soleil d'Austerlitz s'est voilé, et c'est sous un ciel blafard et sur un champ de neige que la victoire s'est abattue d'un vol contraint et d'un visage sévère. Il lui tarde visiblement de changer de camp, et elle restreint maintenant ses faveurs à sa seule présence. Eylau, c'est le point tournant de la fortune de Napoléon. Désormais la guerre va changer de caractère, et d'héroïque et lumineuse qu'elle avait été jusqu'alors elle va devenir sauvage et implacable. Vous aurez aussi certainement remarqué au passage la piquante obser-

vation de Davout sur les exigences insensées de l'opinion de l'époque, observation qui démontre à quel point les nations se blasent vite sur toute chose, et combien il est inutile pour les retenir de les mettre au régime des prodiges, la surprise au bout de peu de temps leur paraissant manquer d'imprévu et le miracle de nouveauté.

Des deux grandes batailles de Davout, Auerstaedt et Eckmühl, Eckmühl sombre, acharnée, meurtrière, opiniâtre, est peut-être la plus typique, en ce sens que c'est elle qui exprime le plus pleinement le génie sévère de son auteur; mais Auerstaedt est la plus originale par l'imprévu de la situation, la plus primesautière par l'élan et l'entrain de l'action. Les documents nouveaux nous manquent, nous l'avons dit, pour la première de ces deux batailles, mais nous sommes plus heureux avec la seconde, que Davout lui-même va nous raconter sans vanité d'auteur, de sa plume simple et mâle.

Ma bien bonne petite Aimée, depuis neuf jours il m'a été impossible de t'écrire faute de communications. Crois que, sachant apprécier les inquiétudes que mon silence t'aura données, j'ai été moi-même très tourmenté. J'espère qu'à l'avenir je serai plus heureux; peut-être que, malgré mon silence, tu auras eu connaissance auparavant cette lettre des rapports sur les opérations de l'armée qui auront dissipé tes inquiétudes sur ton Louis, en même temps que tu auras éprouvé une grande joie de voir qu'une belle occasion s'était offerte de chercher à mériter les marques d'estime et de bienveillance de mon souverain.

Le 14, le roi de Prusse, le duc de Brunswick, les maréchaux de Mœllendorf, Kalkreuth, enfin tout ce qui restait à l'armée prussienne des anciens compagnons de gloire du

grand Frédéric, avec 80 000 hommes, l'élite de l'armée prussienne, ont marché sur moi qui leur ai évité une partie du chemin. Aussi, dès les sept heures du matin, la bataille a commencé, elle a été très disputée, et très longue et très sanglante; mais enfin, malgré l'extrême inégalité des forces (le corps d'armée n'était fort que de 25 000 hommes), à quatre heures du soir la bataille était gagnée, presque toute l'artillerie de l'ennemi en notre pouvoir, beaucoup de généraux ennemis tués, parmi lesquels se trouve le duc de Brunswick. Ce succès inespéré est dû au bonheur qui accompagne les armes de notre souverain et au courage de ses soldats; la terreur est dans l'armée prussienne; aussi cette guerre peut-elle être regardée comme finie. Pour mettre le comble à ta satisfaction, je t'envoie copie de la lettre que m'a écrite l'empereur, et l'annonce que je n'ai pas été blessé dans cette glorieuse et sanglante journée. Toi, ma petite Aimée, dont l'existence est employée à ajouter à la considération de ton mari, qui as vécu de privations pour payer mes dettes, et empêcher par là qu'on ne puisse croire que mes affaires étaient dérangées, tu ressentiras, j'en suis certain, une vive joie d'apprendre que j'ai eu le bonheur de remplir les intentions de l'empereur et d'acquérir quelques titres à son estime et à sa bienveillance.

Sur cette bataille d'Auerstaedt, ces mémoires contiennent nombre de documents nouveaux. Malgré l'intérêt qu'ils présentent, nous les passerons sous silence par l'excellente raison qu'en ayant obtenu communication, il y a quelques années, par une faveur toute bienveillante, nous avons pu déjà en faire connaître quelques-uns des plus curieux [1], par exemple les piquants récits anecdotiques du général

1. Voir *Souvenirs de Bourgogne. Auxerre et le maréchal Davout*, Paris, Hachette.

de Trobriand, aide de camp de Davout et envoyé par lui auprès de Bernadotte pour l'arracher à l'inaction calculée dont, comme on le sait, il refusa de sortir. Toutefois parmi ces documents il en est un fort curieux, quoique secondaire, dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs. C'est un court billet dont le prince de Talleyrand accompagna l'envoi à la maréchale de la note officielle sur la bataille d'Iéna, note où Auerstaedt était présenté à dessein comme un simple épisode d'Iéna; le voici :

Madame,

Je m'empresse de vous donner connaissance d'une note que je viens de recevoir du quartier général sur la victoire d'Iéna. M. le maréchal Davout en est revenu, suivant son usage, avec une belle branche de laurier que vous pourrez ajouter, Madame, à sa collection précédente. Je vous prie, Madame, d'agréer, etc.

Ce billet est précieux, non pour ce qu'il dit, mais pour ce qu'il ne dit pas. Talleyrand, malgré sa clairvoyance, a-t-il été lui-même dupe à la première heure de la ruse impériale, ou bien, en fin renard politique, a-t-il flairé l'intention du maître et a-t-il rédigé en conséquence ce billet où, comme on le voit, il libelle en quelque sorte l'injustice commise en confondant inconsciemment ou en feignant de confondre ces deux batailles en une seule?

VIII

INJUSTICE DE NAPOLÉON ENVERS DAVOUT. — AMOUR ET INALTÉRABLE FIDÉLITÉ DE DAVOUT POUR NAPOLÉON.

Ce n'est pas la moindre gloire du maréchal Davout d'avoir éveillé par ce succès d'Auerstaedt, non pas la jalousie, comme on l'a dit, mais l'ombrageuse personnalité de Napoléon. Il est certain que l'empereur fut coupable envers Davout de la pire des injustices, l'injustice par duplicité et dissimulation. Subtilement il essaya (le mot n'est pas trop fort) d'escamoter au maréchal sa victoire et de le réduire contre toute évidence au simple rang de collaborateur de sa gloire impériale [1]. Cette injustice lui a été reprochée à bon droit, et lui-même s'en est repenti; cependant, pour dire toute notre pensée, rien ne

1. Voir sur cette conduite de l'empereur envers Davout après Auerstaedt et Iéna, les mémoires du général Philippe de Ségur, récemment réimprimés sous le titre *Un aide de camp de Napoléon* (Firmin Didot, 1894). L'historien de la grande armée, qu'on ne soupçonnera certainement pas de partialité contre l'empereur, juge cette conduite comme la fille même du maréchal, et plus sévèrement encore peut-être.

nous paraît plus explicable que cette conduite, pour peu qu'on réfléchisse à la politique que suivit toujours Napoléon et qui lui était jusqu'à un certain point commandée par sa situation de souverain parvenu. « La différence entre vous et moi, écrivait à Béranger un des chefs du libéralisme sous la Restauration — Benjamin Constant, si ma mémoire est fidèle, — c'est que je crois, au contraire de vous, la liberté beaucoup plus assurée sous une vieille dynastie que sous une nouvelle. » Ce que ce libéral disait des libertés publiques, on peut le dire bien mieux encore d'une certaine justice, de celle qui s'applique aux individualités éminentes et aux actes exceptionnels. Un souverain d'une vieille dynastie peut être juste envers ses serviteurs sans craindre pour son autorité, et peut voir sans jalousie leurs succès les plus éclatants, parce que le pouvoir traditionnel dont il est investi le dispense d'être leur égal par la nature. Mais il n'en va pas ainsi avec un souverain qui, comme Napoléon, a acquis son pouvoir par son prestige personnel et à la pointe de son épée; ses serviteurs, dont il n'était hier encore que le compagnon d'armes, sont trop près de lui pour qu'il n'ait pas à craindre de les voir rétablir par leurs actions l'égalité rompue entre eux par son titre trop nouveau de souverain. En outre, un tel pouvoir, reposant sur cette opinion accréditée que le chef de l'État ne saurait être remplacé parce que nul ne pourrait faire les mêmes choses que lui, tout doit nécessairement émaner du souverain et se rapporter au souverain. Napoléon avait raison lorsqu'il se représentait toujours comme l'homme de la fatalité, car

la nécessité est le véritable titre d'une telle souveraineté; mais que devient ce titre si les événements, trouvant d'autres moteurs, se chargent de prouver que ni la nature, ni le destin n'ont dit leur dernier mot en enfantant une grande personnalité? Dans de telles conditions, toute victoire qui n'est pas remportée, soit par le souverain en personne, soit sous sa direction immédiate, peut bien être un triomphe pour la nation qu'il commande, mais ne vaut pas mieux pour lui qu'une défaite, car elle porte atteinte à son pouvoir. Cela dit, il est facile de comprendre quel déplaisir secret lui fut cette surprise d'Auerstaedt. Comment donc! il y avait eu deux batailles livrées en même temps, et de ces deux batailles il y en avait une qu'il n'avait pas prévue et qui avait été gagnée sans sa participation! Comment! la principale armée prussienne n'était pas celle qu'il avait battue à Iéna, c'était celle que Davout avait battue à Auerstaedt! Mais alors la bataille où il commandait était donc la moins importante des deux! mais alors le véritable vainqueur de la Prusse, celui qui l'avait mise dans l'impossibilité de résister, ce n'était pas lui, c'était Davout! Autrefois, il est vrai, tels et tels de ses lieutenants avaient remporté des victoires pour leur propre compte, mais il y avait longtemps de cela, c'était à l'aube première de sa gloire, et eux-mêmes semblaient avoir perdu la mémoire qu'ils pussent rien faire de pareil. D'un coup d'œil Napoléon vit la situation originale que cette bataille faisait à Davout et le rang exceptionnel qu'elle allait lui créer parmi ses compagnons d'armes, et alors, ne pouvant la détruire, il la couvrit de son

ombre, dissimula la vérité sans la nier, atténua et éteignit le succès de son lieutenant autant qu'il put, et retint la récompense qui en aurait été la constatation authentique.

Il ne fut cependant pas sans remords de cette dissimulation peu loyale et de ce déni de justice peu digne d'un victorieux comme lui. Ce qui prouve mieux peut-être que le titre de duc d'Auerstaedt qu'il accorda par la suite à Davout la réalité de ces remords, c'est un fait fort curieux consigné dans les présents mémoires, fait où le besoin de réparer et de rendre hommage à la vérité est manifeste. Dans ses dernières années, la vieille maréchale d'Eckmühl se plaisait à raconter que lorsque l'empereur l'avait revue à Paris pour la saluer duchesse d'Auerstaedt, il lui avait dit ces paroles remarquables : « Votre mari s'est tracé un chemin à l'immortalité. En Italie, j'ai vaincu Mélas avec des forces bien inférieures en nombre, mais j'avais divisé ses corps. » Tardive réparation cependant : l'injustice de Napoléon avait eu des conséquences qui se continuent encore aujourd'hui. Il est certain, par exemple, que cette victoire d'Auerstaedt, si complète, si originale, si décisive par ses résultats, si admirée de tous les véritables juges en matière militaire, n'a jamais eu la popularité dont tant de batailles moins importantes restent entourées, et à quoi cela tient-il, sinon à la demi-obscurité que lui fit l'égoïste duplicité de Napoléon? Mais si notre peuple n'en a pas gardé un souvenir en rapport avec son importance, il n'en a pas été de même du peuple dont elle consomma la ruine. Une anecdote contemporaine, trop curieuse pour

n'être pas citée, mais dont nous laissons la responsabilité à l'éditeur de ces documents, atteste la fidélité de la mémoire prussienne. Pendant son séjour à Paris, en 1867, l'empereur actuel d'Allemagne, visitant une après-midi la salle des maréchaux aux Tuileries en compagnie du maréchal C..., qui lui avait été donné pour *cicerone*, se complut à se faire nommer chacun de ces hommes de guerre à mesure qu'il s'arrêtait devant un buste nouveau. « Et celui-ci, quel est-il? demanda le roi quand il fut arrivé devant le buste de notre héros. — Davout. — Et quel titre portait-il? — Il était prince d'Eckmühl. » Un silence, puis brusquement et d'une voix forte le roi foudroya son interlocuteur de ces paroles : « Il s'appelait aussi le duc d'Auerstaedt, la Prusse le sait ».

Ce déni de justice fut un coup très sensible pour Davout, non seulement parce qu'il essayait de le frustrer d'une partie de sa gloire méritée, mais parce qu'il portait atteinte en même temps à l'idole qu'il s'était formée et qu'il avait adorée jusqu'alors avec une confiance qui est un modèle de la foi militaire parfaite. Nous nous sommes trop avancé, en effet, en disant que les lettres du maréchal Davout ne sont pleines que de sa femme et de l'amour qu'il ressent pour elle; il y a dans cette correspondance une autre personne et un autre amour qui occupent au moins autant de place, la personne et l'amour de Napoléon. Cet amour, fondé d'abord sur une admiration sans bornes, va si loin qu'il lui fait identifier en Bonaparte patrie, civilisation et humanité. Davout ne conçoit pas la France sans Bonaparte et la Révolution autrement que par lui; c'est en lui que l'une et

l'autre ont réellement la vie, le mouvement et l'être. Aussi quelles craintes lorsque quelque événement semble menacer ou menace en effet cette existence en qui tout se résume pour lui! Un jour une lettre de sa femme lui apporte l'histoire de l'homme en casaque rouge qui s'est dressé subitement devant le premier consul — le fameux petit homme rouge de Béranger et de Henri Heine, — et aussitôt son imagination lui a présenté le spectacle de la France ressaisie par l'anarchie et du chaos renaissant. « L'histoire de cet habit rouge me fait encore frissonner, tu sais assez que ce n'est pas par intérêt. Pour moi je sais bien que *je n'ai de salut que dans le premier consul; je n'en veux point chercher d'autre;* mais l'impression que m'a faite ton récit n'a été que pour le consul. Que deviendrait ma patrie s'il venait à nous manquer? Mon imagination ne me fournit dans cette hypothèse que les plus affreux spectacles et l'avenir le plus funeste. Il est toujours sauvé par des circonstances extraordinaires.... » Ne surprenez-vous pas dans ces paroles l'accent même de la religion?

C'est qu'en effet c'est une religion véritable pour Davout que ce culte de Bonaparte. Toujours dans ces premières années, l'accent que nous venons de noter se maintient : « Partout où le consul passe, écrit-il pendant le voyage de Bonaparte en Belgique, il sème l'enthousiasme, et *il avance dans les pays conquis de vingt-cinq ans l'époque où tous les intérêts se confondront avec les nôtres* ». Comme tous les croyants fervents et sincères, Davout ne s'interroge jamais sur l'objet de sa croyance. Pour ce grand homme de guerre comme pour le plus naïf des hommes du

peuple, Bonaparte est un créateur de miracles, un artisan de prodiges, le génie même qui s'est fait chair, la lumière qui a lui subitement dans les ténèbres et que pour leur bonheur les ténèbres ont comprise. Ce n'est donc pas un maître qu'il s'est choisi arbitrairement, c'est un maître qui s'est imposé à son âme, auquel il s'est donné tout entier, et qu'il a fait vœu de servir avec constance, fidélité et désintéressement.

Sur ce dernier sentiment surtout Davout se montre d'une délicatesse scrupuleuse, qui met sa renommée à l'abri de ce genre de reproches qui ont atteint plus d'un de ses compagnons. « Je n'aurai jamais d'autre fortune que celle que le premier consul (ou l'empereur selon la date des lettres) me fera », répète-t-il sans cesse à sa femme. C'est donc en vain qu'elle l'entretient de leurs affaires embarrassées. « Je ne demanderai certainement au premier consul rien de plus que ce que j'en ai reçu, répond-il; plutôt vendre notre Savigny que de laisser soupçonner que le vil motif de l'argent est pour quelque chose dans mon dévouement. » Jusqu'à l'époque de sa dotation d'Eckmühl, le maréchal n'eut pas de demeure à Paris, ce qui était un grand embarras pour la maréchale, qui insistait souvent auprès de son mari pour qu'il s'ouvrît à l'empereur sur ce chapitre. Davout promit à sa femme de faire à l'empereur cette demande; mais, quand il fallut l'exécuter, il se conduisit comme les amoureux timides qui remettent toujours leur déclaration au lendemain, et finalement ce projet de sollicitation, toujours renvoyé de quinzaine en quinzaine, resta en suspens pendant des années sans

qu'il pût trouver un jour favorable. Aussi, fort de ce désintéressement, Davout se croyait-il à l'abri, non seulement de toute disgrâce, mais de toute marque de froideur, et rejetait-il bien loin tous les conseils de défiance et tous les avis que la maréchale lui faisait passer sur les manœuvres secrètes de ses rivaux et les menées ténébreuses de ses envieux. D'ailleurs sa prudence égalait sa fidélité. Comprenant et acceptant les exigences du pouvoir que la France s'était donné, il s'était fait une loi d'imposer à ses paroles une retenue constante, de ne tenir jamais compte des détails où sa vanité seule pourrait être intéressée, et de s'effacer dans toutes les occasions où il était moins utile à l'empereur qu'à lui-même qu'il se montrât. Un exemple remarquable de cette prudence, c'est le refus motivé de l'hommage que le conseil municipal d'Auxerre avait voulu lui décerner après Austerlitz, hommage et refus dont nous avons déjà fait mention. Qu'avait-il donc à craindre, puisque son unique souci était le service du souverain, et n'avait-il pas bien le droit de se moquer des inquiétudes de la maréchale lorsqu'elle lui écrivait que nombre de ses lettres lui arrivaient décachetées? Il fallut l'affaire d'Auerstaedt pour lui prouver que faire son devoir n'assure pas toujours contre l'injustice et pour lui révéler le colosse de personnalité égoïste auquel il avait affaire.

C'est de cette époque qu'il faut dater la sourde mésintelligence qui devait désormais séparer Davout et Napoléon, sans aboutir jamais à une rupture ou à une disgrâce, mésintelligence toujours respectueuse du côté de Davout, discrète quoique souvent acerbe

du côté de Napoléon, soigneusement voilée de silence et qui attendit pour éclater les scènes tragiques de la campagne de Russie. A partir d'Auerstaedt, le ton de cette correspondance change sensiblement. Ce n'est point d'abord qu'il doute de l'empereur, mais il a entendu siffler à ses oreilles les serpents de la jalousie, et il est entré en méfiance de ceux qui l'approchent. « Je suis très flatté, écrit-il à la maréchale, de l'impression qu'ont faite sur toi les éloges que l'empereur a bien voulu donner à ma conduite.... *J'aurai plus besoin que jamais de sa bienveillance; ceci n'est pas trop en faveur de mes collègues, mais enfin c'est la vérité.* Peu me pardonneront le bonheur que le 3e corps a eu de battre avec vingt-cinq mille hommes au plus, dont mille seulement de cavalerie, l'armée du roi de Prusse.... Si je me réjouis de cet événement, je te jure, quelque gloire que cela me donne, c'est plus parce qu'il a été utile à mon souverain que pour tout autre motif. Je m'en serais réjoui de bien bon cœur si cela était arrivé à un de mes camarades. » Le commandement de Pologne (1807-1808) vint bientôt donner un nouvel aliment à cette mésintelligence. Les Polonais, croyant les circonstances favorables, s'agitaient beaucoup pour amener l'empereur à reconstituer le royaume de Pologne et se montraient disposés à accepter le roi français qu'il voudrait leur donner, soit un prince de sa famille, soit même un de ses lieutenants, et un parti favorable au vainqueur d'Auerstaedt commençait à se former. Que se passa-t-il réellement alors entre Napoléon et Davout? L'inquiétude du souverain éveillée depuis cette contrariante bataille

qui avait soudainement donné une rivale à celle d'Iéna le porta-t-elle à accueillir comme fondés les soupçons que la malveillance faisait courir sur les projets de Davout? le capitaine victorieux qui se sentait grandi ouvrit-il réellement son cœur à l'ambition, rêva-t-il sérieusement un trône et eut-il l'espérance que la main de l'empereur l'aiderait à s'y asseoir? Dans tout ce qui nous est dit sur ce sujet, nous ne voyons rien d'assez précis pour autoriser autre chose que des conjectures; un fait seul est positif, c'est que Davout se déclara ouvertement pour la reconstitution de la Pologne et que l'empereur fit obstinément la sourde oreille à tout projet de ce genre. Si Davout avait eu d'ailleurs les velléités ambitieuses qu'on lui prêtait, il se serait bien vite aperçu qu'il y avait un obstacle insurmontable à ses visées dans le commandement qu'il exerçait en Pologne. De qui le tenait-il en effet? De l'empereur, qui était défavorable à la reconstitution polonaise, en sorte que Davout se trouvait par sa position obligé de décourager des espérances qui lui apparaissaient comme sacrées et de combattre les idées mêmes dont il s'était déclaré partisan. Les contrariétés de cette fausse situation sont si vives qu'elles lui arrachent à lui, l'homme ferme et circonspect par excellence, un cri de dégoût et de lassitude. « Crois qu'à l'avenir je serai plus exact, puisque tu attaches autant d'importance à recevoir de mes nouvelles, écrit-il à la maréchale à la date de novembre 1807. Je n'aimais pas à t'en donner lorsque je me trouvais dans un de ces moments de contrariété, parce que mon style s'en ressentait et devait alors t'affecter; mais lorsque

j'y serai, je ne t'entretiendrai que de moi et je serai laconique. Depuis un mois j'en éprouve du reste beaucoup moins. *C'est malgré cela un rude métier que je fais, parce que l'empereur l'a voulu, et qui est bien peu dans mes goûts.* »

Il est évident qu'il y a à cette époque entre ces deux âmes un état d'hostilité sourde qui se traduit chez Davout par un stoïcisme amer, chez Napoléon par de brusques rudesses et un ton de froid mécontentement. Par exemple, Davout ayant cru devoir faire remarquer au maître l'insuffisance de ressources où certaines réductions nouvellement opérées vont le laisser pour couvrir les frais de sa maison militaire, l'empereur lui répond sèchement que sa dotation bien administrée doit rapporter 300 000 francs, tandis que celle du maréchal Lannes ne produit que 150 000 francs. Eh bien, qui le croirait? l'effet le plus certain de cette mésintelligence est de faire apparaître sous un jour plus éclatant la fidélité de Davout. Il faut citer, pour faire comprendre à quel point cette fidélité est admirable, quelques fragments des lettres de ces deux années 1807-1808. Rien ne peut l'ébranler, ni l'injustice des soupçons, ni la fausseté des accusations, ni la perspective même d'une disgrâce possible. L'empereur fût-il inique envers lui, son dévouement restera le même; il s'est donné une fois et pour toujours. Et puis, par derrière l'empereur, il y a la France qu'il ne conçoit pas sans lui, et cette pensée suffirait, même fût-il privé de ses faveurs, pour qu'il désirât encore le maintien de son pouvoir et la continuation de ses triomphes.

17 novembre 1807. — Je sers mon souverain du mieux que je peux, et les petites intrigues et jalousies ne m'ont jamais inquiété pour deux puissantes raisons : la première qu'elles ne peuvent avoir d'influence sur lui, la deuxième que, me conduisant dans l'intention de faire tout ce qui peut et doit être bon pour son service, je suis parfaitement tranquille sur les résultats. J'appelle être tranquille sur les résultats, ma chère Aimée, de ne pas craindre une disgrâce. Mon dévouement sans bornes à l'empereur, l'indifférence que j'ai pour mes intérêts, le désintéressement que j'apporterai dans toutes mes actions, mille et mille raisons, toutes aussi bonnes, et qui, alors même que je ferais des fautes, m'inspirent la plus grande tranquillité, parce que mes intentions sont toujours droites, me dictent que la disgrâce n'aurait aucun motif fondé, et dès lors elle me serait indifférente. Je trouverais dans l'attachement de ma petite Aimée, dans celui de mes enfants et dans ma propre conscience, non seulement mille motifs de consolation, mais le vrai bonheur, car il serait à espérer que les petites jalousies me laisseraient tranquille.

24 novembre 1807. — .... Si je passe un jour sans me donner le plaisir de t'écrire, crois que la faute n'en tient qu'à mes occupations. Elles sont toujours bien ennuyeuses et bien discordantes avec mes goûts ; mais dans cette circonstance comme dans toutes, je ne consulterai que ce que prescrit le service de l'empereur.... Ma chère Aimée, ma conscience me rassure tellement que je ne redoute rien que d'être au-dessous des bienfaits de Sa Majesté. Si jamais elle me retirait sa bienveillance, je ne l'eusse point mérité, et je n'en éprouverais aucun mécontentement. Mes vœux pour l'empereur, mon admiration, ma reconnaissance seraient les mêmes, et mon bonheur particulier peut-être plus certain. Je m'y livrerais tout entier, et j'y trouverais mille satisfactions que je ne peux pas espérer dans les grandes places.

19 février 1808. — .... Je suis comblé des bienfaits de l'empereur. Eh bien, je te jure que demain il me les reti-

rerait que je ne lui en porterais pas moins ces sentiments d'admiration et d'amour que tout bon Français doit éprouver pour le sauveur de notre patrie, parce que rien ne peut m'empêcher d'être bon Français....

22 janvier 1809. — .... Tant que de tels désagréments ne me viendraient pas de l'empereur, je n'y ferais aucune attention. S'ils me venaient de l'empereur, alors le sentiment qui me fait agir et qui me fait valoir quelque chose, celui de servir, de mériter l'estime du libérateur de ma patrie, de celui qui l'a portée au plus haut degré de gloire, dont tous les moments sont consacrés à la France, alors, dis-je, le jour où ce véhicule me manquerait, je me retirerais en continuant à faire des vœux pour la conservation de jours si précieux à la France....

La véhémence de ces sentiments pourra surprendre aujourd'hui; mais songez, pour la comprendre, que c'est un lieutenant de Napoléon qui parle, que nous sommes en 1809, au lendemain de Tilsitt, et que l'on croit la paix assurée, l'Europe vaincue et la nouvelle société française à l'abri de toute aventure sous la tutelle de l'empire.

En nous révélant un Davout inconnu, celui de l'intimité, un Davout bon et cordial, humain, familier, ces mémoires n'ont pas effacé pour cela le Davout de la tradition, le chef militaire inflexible, taciturne, stoïque, laconique, opiniâtre, car, tout en montrant les traits du premier, ils n'ont pas cessé, on vient de le voir, de nous laisser présente l'image du second. Est-ce donc que ce sont deux hommes distincts, et sommes-nous ici en présence d'un de ces caractères à faces multiples qui font penser à l'homme ondoyant et divers de Montaigne? Non, la nature du maréchal est essentiellement simple, sans

complexité d'aucune sorte. C'est un personnage tout d'une pièce, d'une personnalité nettement tranchée, et pour lequel les nuances changeantes n'ont jamais existé. La contradiction entre les deux hommes que nous avons montrés n'est qu'apparente et ne peut embarrasser que si, parlant comme le vulgaire, on consent à appeler dureté ce qui est justice, et farouche humeur ce qui est sérieux d'esprit ou rectitude de caractère. « Lorsque Dieu créa le cœur et les entrailles de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. » C'est à propos des héros que le grand orateur sacré prononce cette parole mémorable, et nous avons vu que Davout n'est pas pour la démentir. Mais cette parole a besoin d'être comprise et complétée. Oui, lorsque Dieu crée les entrailles de quelqu'un de ces hommes qu'il désigne pour le commandement ou sacre pour l'autorité, il y met premièrement la bonté, mais il l'y met tout au fond, comme base de toutes les autres vertus, il l'y cache, pour qu'elle n'y soit connue que de celui qui la possède, de manière que, restant ignorée, elle puisse être à l'abri des atteintes de la perversité ou des séductions de l'hypocrisie, et pour mieux rendre invulnérable celui qu'il doue de cette sainte faiblesse, il l'arme d'une indomptable énergie, revêt son visage d'un masque de sévérité et met dans le son de sa voix un accent de menace. Ce secret de la contradiction apparente qui se remarque en Davout comme en tant d'autres grands hommes d'action, c'est cette sage précaution de l'esprit qui mène le monde pour préserver contre tout abus des natures inférieures ses créatures d'élite; il n'en faut pas chercher d'autre.

II

LES ANNÉES SOMBRES

1810-1816

AVANT-PROPOS

Combien elle était sagace, la pratique religieuse de cet ancien qui, toutes les fois qu'il lui arrivait un événement heureux, s'empressait de supplier les dieux de lui envoyer bien vite quelque accident fâcheux qui pût paraître contre-balancer sa fortune propice et conjurer les revanches du mauvais sort! Rien de plus judicieux que cette prière à quelque point de vue qu'on l'examine. D'abord, sans misanthropie aucune, on peut dire qu'il est bon qu'un homme présente toujours quelque côté où le prochain puisse mordre; c'est là un fait d'expérience si constant que personne n'y contredira. Un accident fâcheux, pourvu qu'il soit sans trop de gravité, a l'inappréciable avantage de désarmer la malice des ennemis en la satisfaisant. En outre, si tout se paye,

comme le disait Napoléon, il faut donc payer son bonheur, et par conséquent, si on peut obtenir de le payer à prix réduit, comme c'était le but de cette prière, la transaction sera de celles dont il y aura lieu de se féliciter. Enfin cette prière révélait que son auteur s'était élevé à la connaissance de cette loi invariable qui veut que les chances heureuses et malheureuses se partagent à peu près également l'existence humaine. Notre ancien redoutait pour cette raison d'épuiser les chances heureuses et essayait de se préserver des malheureuses en leur faisant leur part, ce qui n'était pas si mal raisonner. Si l'alternance des deux séries est inévitable et s'il est vain de vouloir s'y soustraire, il reste à savoir cependant si les effets de la mauvaise ne peuvent pas être combattus ou amoindris. Notre ancien le croyait, tous les grands hommes d'action l'ont cru, et c'est cette conviction qu'exprimait Cromwell, lorsqu'il parlait de ne laisser à la fortune que ce qu'on ne peut lui ôter par prudence, constance et labeur.

Nous n'avons jamais mieux compris peut-être combien la lutte contre ses effets, tout inégale qu'elle est, est toujours possible, qu'en lisant les deux derniers volumes de la publication que Mme la marquise de Blocqueville a consacrée à la mémoire de son illustre père. Pour qui lit attentivement, le contraste est grand en effet entre ces volumes et les précédents. Dans les premiers, nous assistions au déroulement des chances heureuses; alors tout était lumière, victoire, triomphe; mais voilà que l'année 1809 est venue et qu'elle a marqué le point culminant de cette fortune. Désormais il n'y a plus de

place dans la destinée de Davout que pour la série des chances contraires. Tristes années, que celles qui sont comprises entre les dates de 1811 et de 1816. Tout est sombre en lui et autour de lui. Sa foi en Napoléon n'est plus entière comme autrefois, sa confiance en sa propre étoile s'est obscurcie. Le sort s'acharne à ne l'entourer que de circonstances défavorables ou à ne lui présenter que de décevantes occasions de gloire. Ces champs de Russie, où il combattra si bravement, il les traversera sans y trouver une bataille qui soit l'égale d'Auerstaedt et d'Eckmühl; cette défense de Hambourg, où il montrera des qualités de premier ordre, s'effacera au milieu des péripéties de l'effondrement de l'empire; les tâches que lui imposera la volonté d'un maître impérieux seront ingrates pour sa renommée autant que périlleuses pour son honneur. Et cependant, en dépit de la malignité du sort, il n y aura dans la seconde partie de cette carrière, non plus que dans la première, un seul revers, une seule défaite, une seule flétrissure à l'honneur; bien mieux, de tous ces éléments ingrats il réussira à tirer une gloire nouvelle, stérile en comparaison de celle qu'il avait acquise déjà, mais une gloire véritable. Et à quoi ce résultat a-t-il tenu, sinon à l'opiniâtreté sagace avec laquelle il a su arracher à la fatalité tout ce qui pouvait lui être disputé par prudence, fermeté et loyauté? Ces relations si sourdement tendues entre lui et Napoléon, à quelles fâcheuses extrémités ne pouvaient-elles pas aboutir si, au lieu d'y porter son endurance stoïque et sa discrétion pleine de fierté, il y eût porté l'orgueil rancuneux d'un Moreau, la cauteleuse finesse

d'un Bernadotte, voire simplement l'ardeur violente d'un Ney ou d'un Murat? Quel piège pour l'honneur de tout autre que cette mission de Hambourg où il lui était si facile d'imprimer à son nom cette marque sinistre qui distingue dans l'histoire les exécuteurs des volontés royales implacables! C'étaient là de difficiles et souvent délicates épreuves; pourtant Davout a réussi à en sortir intact et toujours égal à lui-même, en sorte que ces chances contraires sous lesquelles il pouvait sombrer n'ont été que la rançon de sa gloire et l'équivalent de ces accidents inoffensifs que demandait la prière de l'avisé dévot de l'ancien monde.

I

VIE DE FAMILLE DE DAVOUT ENTRE 1809 ET 1815. — SES OPINIONS SUR LES FEMMES ET L'ÉDUCATION. — SON STOICISME.

Dans la première partie de cette étude nous avons dit quels rapports tendus existaient depuis la bataille d'Auerstaedt entre Napoléon et Davout. La conscience de l'injustice commise du côté de Napoléon, le sentiment de l'injustice subie du côté de Davout avaient, comme de concert, élevé entre eux un mur de glace que rien ne put plus jamais fondre entièrement. De là une situation douloureuse dont nous avons entendu Davout se plaindre maintes fois dans sa correspondance avec la maréchale et que, dans Ségur, nous voyons Napoléon déplorer avec une tristesse probablement sincère devant le vainqueur d'Eckmühl même, après la fameuse querelle avec Berthier, à Marienbourg : « Il m'arrive quelquefois de douter de la fidélité de mes plus anciens compagnons d'armes, et je m'empresse de repousser de si cruels soupçons ». Cette situation, les ennemis qui ne pouvaient

manquer à Davout l'exploitaient auprès de l'empereur, dont ils s'appliquaient à raviver ou à accroître les défiances, et leurs manœuvres réussissaient d'autant mieux que Davout n'était presque jamais présent pour les prévenir ou les confondre, et que son caractère altier dédaigna toujours de leur accorder la moindre attention. Les talents mêmes de Davout pour l'administration militaire étaient tournés contre lui et servirent maintes fois de prétexte pour lui refuser les occasions d'un accroissement de gloire, car Napoléon, qui les connaissait par heureuse expérience, l'employait le plus qu'il pouvait à lui créer ou à lui conserver des armées, tâche difficile, qui réclame des facultés au moins égales à celles que demandent les champs de bataille, mais qui parle moins à l'imagination du vulgaire que la plus petite victoire. C'est ainsi que nous le voyons de 1810 à 1812 cantonné sur l'Elbe, organisant l'armée du Nord, immobilisé à Hambourg en 1813 et en 1814, confiné au ministère de la guerre en 1815, pendant le suprême effort de la dernière lutte. De tels hommes aiment les querelles franches et à ciel ouvert, comme le prouvèrent dans la campagne de Russie les scènes de Marienbourg, de Dorogobouge et de Gumbinnen; mais cette lutte sourde contre une froide malveillance qui refuse de se déclarer était pour lui, il nous le fait sentir à maint passage de sa correspondance, la plus irritante des souffrances. Presque désenchantée de cette mâle passion de la guerre qui lui avait été si chère, son âme, par nature d'un sérieux terrible, se replia sur elle-même, s'enveloppa plus que jamais de taciturnité, et il vint un moment où cet homme si forte-

ment trempé ne respira plus que du côté de la famille.

Eh bien, ce sentiment même par lequel désormais — c'est lui qui nous le dit — il était seulement heureux, il ne pouvait le connaître que contrarié et le satisfaire qu'à la dérobée. Dure existence en vérité que celle d'un soldat de ce temps-là! Depuis son retour d'Égypte, c'est à peine si Davout avait revu la France autrement que pour assister comme grand dignitaire aux cérémonies qui marquaient un changement dans le régime napoléonien. Il y était revenu pour les cérémonies du sacre, et six ans après pour le mariage de l'empereur avec Marie-Louise; les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne s'étaient partagé le reste de ses années. Dans cet exil que lui faisait sa haute situation, il n'assistait que de très loin aux péripéties des existences qui lui étaient chères. Des enfants lui naissaient sans qu'il pût les voir entrer dans le monde, et il s'écoulait souvent de longs mois avant qu'il leur donnât ses premières caresses; il y en eut même qui moururent avant qu'il eût le temps de les connaître. Cette compagne qu'il adorait, il ne pouvait l'appeler auprès de lui que dans les rares moments d'éclaircie, entre deux batailles, pendant une trêve ou un armistice, au lendemain d'une paix bien vite rompue, et c'était toujours pour un temps trop court à son gré. Encore la maréchale, retenue qu'elle était en France par les soins de sa maison et les affaires de la fortune commune dont elle avait la direction, par ses fréquentes grossesses, par la santé de ses enfants, ne pouvait-elle pas toujours profiter de ces occasions fugitives; de quoi le maréchal se lamentait et souvent se dépitait. Les seules querelles qu'il ait

jamais faites à la maréchale, cette longue correspondance en fait foi, eurent toujours pour origine le mécontentement où il était de ne pas la voir assez souvent. Il y a dans les négociations conjugales (c'est le mot propre) qu'il employait pour faire aboutir ses désirs, une délicatesse où se trahit une âme aussi digne que tendre. Quand il appelle la maréchale auprès de lui, l'invitation n'est jamais expresse; il se contente d'insinuer qu'il serait heureux si elle profitait de telle ou telle circonstance favorable. La maréchale montre-t-elle quelque hésitation ou oppose-t-elle un refus motivé, il n'insiste plus; mais à l'accent singulier de tristesse par lequel il exprime ses regrets, tristesse qui n'est jamais mêlée d'un reproche, on sent que son cœur susceptible a éprouvé un frisson de froid, et que battant pour ainsi dire en retraite, il se réfugie en lui-même pour souffrir seul, sans vouloir se soulager en faisant porter à sa compagne la responsabilité de sa déception.

Mais aussi quelle ivresse lorsqu'il a pu se sentir époux et père en réalité pendant quelques semaines! Les premières lettres qui suivent chacune des visites de sa femme nous le disent. La vivacité du souvenir récent prolonge pour ainsi dire la présence de la maréchale, après qu'elle s'est éloignée, comme le jour se prolonge encore après que le soleil a disparu derrière l'horizon; elle a laissé après elle des traînées d'amour qui, dans les premiers moments au moins, dissimulent son absence; elle a remis le cœur de son mari au ton d'une vie passionnée dont il refuse d'abandonner l'habitude et qu'il continue ingénieusement après le départ par le moyen des songes. La

personne aimée n'est plus là, mais les yeux ont gardé d'elle une image toute fraîche qu'ils transmettent à l'âme pendant les heures où le sommeil la délivre de la vulgaire tyrannie de la perception immédiate. Il se voit encore entouré de la famille qui vient de le quitter, il reçoit les caresses de ses enfants, partage leurs jeux, et au réveil son premier soin est de noter ces rêves heureux. Ces rêves sont si nombreux qu'ils finissent par constituer une particularité psychologique des plus significatives; ils suffisent à dire en effet combien Davout aimait les siens. La rédaction en est quelquefois très gaie, et plus souvent encore touchante; mais, pour mettre le lecteur mieux à même d'en juger, tirons de cette correspondance deux ou trois exemples de ces hallucinations d'amour.

Thorn, 21 avril 1812.

Après le départ de la maréchale. — La nuit passée, j'ai été avec mon amazone de Stettin, et lorsque j'ai eu la certitude que c'était un rêve, j'ai éprouvé un chagrin bien vif; pendant plus d'une heure j'étais comme un enfant; il me semblait depuis bien longtemps, mon Aimée, que mon attachement pour toi ne pouvait plus s'accroître, mais ce dernier voyage m'a donné la certitude du contraire....

Dresde, 18 mars 1813.

Ta lettre m'est parvenue sur les minuit; je me suis endormi après sa lecture, et pendant tout mon sommeil j'ai été dans mes rêves avec toi et nos enfants. Louis est à *dada*, nos deux petites me tiraient par le nez pour que je m'occupe toujours d'elles. Aimée était avec Jules sur mon autre genou, et c'était d'elle que j'étais le plus occupé.

6

Hambourg, 13 août 1813.

Au lendemain d'une visite de la maréchale pendant l'armistice. — Ma chère Aimée, j'ai éprouvé, le dernier mois qui vient de s'écouler, que plus je te connaissais et plus mon amour et mon attachement pour toi s'augmentaient; je conserverai bien longtemps le souvenir des vingt jours que j'ai passés avec toi et nos deux filles. J'étais très ému en me séparant de vous; j'ai cherché des distractions, j'ai parcouru toute l'île de Wilhemsbourg, le beau parc qui est achevé; j'étais parvenu à mon objet; mais en rentrant ici, mon émotion et ma peine se sont renouvelées très vivement. J'ai cru entendre, étant à causer avec quelques officiers, un cri d'une de nos petites, je me suis levé précipitamment pour courir; la réflexion m'a arrêté....

Schwerin, 26 août 1813.

J'ai passé toute la nuit avec mon Aimée et nos enfants. Je ne regrette pas cette illusion, puisque ce sont les seuls plaisirs que je puisse goûter loin de toi. Nous célébrions ta fête, celle de Louis et la mienne : j'ai dû faire des impromptus que tu as beaucoup applaudis, et qui t'ont étonnée, ne me connaissant pas poète. Je regrette de les avoir oubliés, je te les transcrirais. Je me rappelle que j'avais dans ce moment l'amour-propre de tous les poètes : je trouvais ces impromptus charmants!

Vous avez remarqué sans doute par l'histoire des héros de tous les temps qu'il est un certain ordre de superstitions qui, bien loin d'être une marque d'imperfection, est au contraire un indice de souveraine élévation d'esprit ou d'extrême puissance d'amour. Le vulgaire des incrédules y voit le point de faiblesse par où les hommes rares se rattachent à la commune

humanité, les esprits mieux avisés sont tentés d'y voir au contraire le point par où ils s'en séparent. Non seulement l'âme du maréchal se complaisait aux rêves, mais nous la surprenons en quasi flagrant délit de superstition de tendresse. Le troisième volume de ces Mémoires nous en présente un exemple à la fois lugubre et charmant.

En 1810, la maréchale ayant trouvé à Savigny une délicieuse branche de rosier portant une rose épanouie, deux boutons à demi ouverts et un troisième encore fermé, l'avait donnée à son mari en lui disant : « Voilà ta femme, tes deux filles et notre Napoléon ». Le maréchal la met à sa boutonnière et continue seul sa promenade. La cloche du dîner ne le ramenant pas en dépit de son exactitude ordinaire, la maréchale étonnée sort pour le chercher et le trouve sombre, agité, repassant partout où il avait passé pour retrouver le malheureux troisième bouton. Tous se prirent à chercher avec zèle, car le prince d'Eckmühl était adoré de ses serviteurs, mais le charmant symbole du petit Napoléon demeura introuvable. Six semaines plus tard mourait d'une congestion cérébrale ce splendide enfant, orgueil et joie de ses parents.

De tels détails sont d'infaillibles révélateurs de la nature secrète, et après les avoir lus, on n'est pas tenté de trouver exagérée l'application que l'auteur des présents Mémoires fait à son père de cette parole de Michelet : « Les plus forts sont les plus tendres ».

Si les deux premiers volumes de ces Mémoires nous ont montré en Davout le fils, le frère et l'époux, les deux derniers nous révèlent le père, et c'est peut-être dans ce rôle qu'apparaît le mieux toute la mâle originalité de sa nature. Ses rôles précédents

il a pu les remplir en entier, mais ce dernier il ne peut le remplir qu'incomplètement, fragmentairement, par les conseils, par les vœux, condamné qu'il est par sa situation à n'être pour ainsi dire père qu'*in partibus hostium*. Des préoccupations de la nature la plus élevée se mêlaient à ces tristesses de l'absence. Il se demandait ce que serait l'éducation de ses enfants, surtout celle du seul fils qu'il eût alors, et du seul que la mort dût épargner. Il voudrait transmettre à ce fils, comme le legs le plus précieux de son héritage, les sentiments qui remplissent son âme, pour qu'il soit à son exemple un dévoué serviteur de la France et de l'empereur que, dans ces années de 1811 et de 1812, il identifie encore complètement avec la nation. Il veut qu'il soit élevé sans mollesse, qu'il ait les mêmes passions que lui, les mêmes haines vigoureuses de tout ce qui est ennemi du nom français. Plus tard, lorsque la paix désirée le ramènera auprès de cet enfant, s'il ne trouve pas sa jeune âme montée au ton de patriotisme militant où il la désire, ne sera-t-il pas trop tard pour faire passer en lui ces souffles d'ardeur guerrière? A maintes pages de cette correspondance, ces inquiétudes paternelles s'expriment avec un tel accent de sombre colère contre nos ennemis d'alors et très particulièrement contre l'Angleterre, qu'involontairement, par une association d'idées qui n'a rien de forcé, le souvenir se reporte à ce grand homme de guerre de l'antiquité qui fut un si bon haïsseur de Rome, et qu'on se dit que c'est à peu près ainsi qu'Amilcar devait faire passer ses colères dans l'âme du jeune Annibal.

Une opinion fort particulière, et tellement caractéristique qu'elle suffirait seule à donner la clef de la nature de Davout, augmentait encore cette inquiétude. Le maréchal redoutait pour son fils l'influence de l'éducation maternelle, et cela par la raison que, selon lui, la préoccupation innée, instinctive des femmes est de dresser les enfants à la prévenance envers leur sexe, en sorte qu'elles font tout tourner en recherches de formes aimables, et qu'en polissant ainsi le caractère, elles courent risque de l'émasculer. Elles façonnent l'enfant à la croyance qu'il n'y a pas de devoirs supérieurs aux égards qu'elles ont droit d'exiger, tandis que la véritable éducation consisterait à lui apprendre qu'il y a beaucoup de choses qu'un vaillant homme doit mettre au-dessus de la crainte de ne pas leur plaire. Cette Aimée, dont il estime si fort le jugement — certaines lettres nous diront bientôt combien cette estime était fondée, — eh bien! il se défie d'elle sur ce chapitre de l'éducation, et toutes les fois qu'il en est question entre eux, il la semonce amicalement, mais avec une fermeté qui se refuse à toute transaction. Alors il s'élève, sans y songer et en laissant courir sa plume, aux considérations les plus élevées et à la plus réelle éloquence. Si les présentes pages trouvent des lectrices, c'est à elles qu'il appartient de se prononcer sur cette opinion de Davout; aussi, pour les mettre à même de juger avec impartialité des raisons du procès qu'il fait à leur sexe, nous placerons sous leurs yeux trois admirables lettres qui résument avec une netteté sans égale ses pensées sur ce sujet et montrent à découvert le stoïcisme qui faisait le fond de son être.

Hambourg, 21 janvier 1812.

A Dieu ne plaise que j'interprète comme tu fais les sentiments de mon excellente amie! je sais que ses observations lui sont dictées par son attachement et par notre intérêt commun. Cela me suffit pour interpréter tout en bonne part..., je désire que tu ne prennes pas en mauvaise part mes réflexions sur les sentiments que tu veux donner à Louis sur ton sexe. Jamais, mon Aimée, nous ne serons du même avis à ce sujet. Si j'avais à juger ton sexe d'après toi, je serais en accord d'opinion; mais je le juge tel qu'il est; et l'homme qui se laisse dominer par lui, qui s'en occupe beaucoup, ou je me trompe, ou il sera toujours de l'espèce des médiocres. A qui les femmes donnent-elles leurs suffrages, leurs préférences? C'est à celui qui s'occupe beaucoup d'elles parce qu'elles rapportent tout à elles, à leur vanité. Ainsi, par exemple, le général Friant, qui n'a pas le verbiage du général X..., ni du général V..., ne sera pas apprécié; et ces individus, qui ne sont peut-être propres qu'à avoir des prévenances ou des petits soins, seront préférés, et l'homme qui sert bien l'État ne le sera pas. Les femmes ont toujours été ainsi faites et ont eu cet esprit dans tous les rangs. Tout le monde connaît la *leçon de Louis XIV*.... Ce roi, si faible cependant envers les femmes, s'apercevant que la duchesse de Bourgogne riait de la vilaine figure d'un militaire, lui dit : « Madame, vous avez tort; cet homme est le plus bel homme de mon royaume, car il en est le plus brave ». Je te parle ici avec tout le désintéressement possible, car je ne veux d'autre préférence que la tienne; or, dans la place où je suis, on est toujours préféré, parce que les femmes vous préfèrent uniquement parce que vous avez le pouvoir. Ainsi, qu'un genéral en chef soit vilain, soit heureux ou malheureux à la guerre, peu importe; il est général en chef, cela est suffisant. Je sais bien, et par ton exemple même, qu'il y a des exceptions, mais ce sont des exceptions.

Voilà bien de l'érudition en pure perte; je ne convertirai pas mon Aimée; mais lorsque notre *Bouton de rose* [1] sera en âge d'être laissé à son père, le bon sens de mon amie l'abandonnera à mes soins.... En attendant cet âge, mon Aimée, ne souffre pas qu'on l'amollisse, élève-le un peu durement, pour que les bivouacs ne lui paraissent pas si extraordinaires....

Hambourg, 16 février 1812.

Lorsque je t'ai annoncé que je redoutais pour mon fils l'éducation que tu pourrais lui donner, je n'ai pas eu l'intention de t'affliger, mais je t'ai exprimé ma conviction. Tu voudrais lui inspirer des idées sur ton sexe, sur les égards, les déférences qu'on lui doit qui n'en feraient qu'un homme fort ordinaire dans notre état. Je ne doute pas que cela ne lui valût du succès dans les cercles de femmes, mais je doute fort que cet ascendant que ton sexe aurait sur lui le rendit bien propre à occuper dignement de grands emplois pour le service de son souverain. J'en appelle à ta conscience. Certes, je t'estime plus que presque toutes les autres femmes : eh bien! où en serais-je si tes propos avaient pu m'influencer dans différentes occasions? Si tu m'avais communiqué ton humeur, dont je n'ai jamais pu connaître le motif, est-ce que cela n'eût point ralenti mon zèle et mon amour pour le service de l'empereur, qui seuls peuvent me soutenir dans le travail rebutant et l'isolement où je suis, et auquel je succomberais si, à chaque minute, je n'étais soutenu par l'amour de mes devoirs! Ce sont peut-être des circonstances qui ne se présenteront plus qui m'ont fortifié dans mes opinions. Mes inquiétudes sur l'éducation de mes enfants ne s'étendent pas

1. Louis, second fils du maréchal, avait été surnommé par ses parents *Bouton de rose* en souvenir de la mélancolique anecdote que nous avons rapportée plus haut.

sur nos filles; je sais qu'elles seront bien élevées par toi, que leur éducation sera d'autant meilleure qu'elles auront sous les yeux la conduite de leur mère.

Hambourg, 21 février 1812.

Nous avons bien de la peine à nous entendre, mon amie. Je ne prétends pas élever notre petit Louis dans une mauvaise idée des femmes : à Dieu ne plaise! mais je ne négligerai rien pour qu'elles ne puissent avoir aucune influence sur lui. Je ne crois pas être malhonnête envers ton sexe : tu as même fait la remarque que j'avais plus de procédés vis-à-vis de lui que la plupart des hommes; mais je me suis toujours défendu de me laisser influencer par lui. Parcours notre histoire de France, et j'aime à croire que tu partageras mon opinion. Certes les femmes avaient bien de l'esprit, et un ton parfait, sous la régence d'Anne d'Autriche; malheureusement elles n'avaient que trop d'esprit, et, pour des querelles de vanité, elles ont soufflé le feu de la discorde et été en grande partie la cause des troubles du temps. On cite encore un des grands seigneurs qui s'est jeté dans le parti contraire au roi pour les beaux yeux d'une femme. Ayant perdu un œil à la bataille Saint-Antoine, il se présenta le soir du combat chez elle, et pour la toucher, il lui dit que pour l'amour d'elle, en faisant la guerre au roi, il a perdu un œil, mais que pour le même motif il l'eût faite aux dieux. Vois de nos jours le sort des pays où les femmes ont une grande influence. La Prusse a été perdue par elles, et deux fois l'Autriche, encore par les femmes, a été poussée à la guerre. Tout cela n'est point écrit pour contrarier tes idées, mais pour justifier les miennes. Si toutes te ressemblaient, toutes seraient de bonnes mères de famille, et cela vaut bien ces petites réputations du moment acquises souvent aux dépens de ses devoirs.

Le stoïcisme, venons-nous de dire, faisait le fond de l'être de Davout. En effet, on en remarque en lui les germes dès un âge si tendre, qu'on est autorisé à avancer cette assertion; il faut cependant s'entendre sur ce point. On aura certainement remarqué dans les lettres qui précèdent que la fermeté des principes n'y nuit en rien à la tendresse des sentiments. Davout sait rester inflexible sur le sujet le plus chatouilleux pour les ambitions innées du cœur féminin, sans que cette inflexibilité affecte aucun caractère tranchant et puisse blesser celle dont il nie résolument les privilèges traditionnels. Un tel art des ménagements n'existe pas à ce degré de délicatesse chez les stoïciens de nature, qui sont d'ordinaire d'un dogmatisme plus absolu et se distinguent rarement d'ailleurs par ces ardeurs amoureuses qui sont si puissantes chez Davout. Il faudrait donc en conclure que ce stoïcisme était plutôt acquis que naturel, mais acquis comment? Ce n'était pas par expérience; le stoïcisme qui est dû à l'expérience, naissant d'ordinaire d'une réaction indignée contre la fortune ou contre les hommes, n'est en somme qu'une variété de la misanthropie, et se laisse aisément reconnaître à ses allures de violence, au ton chagrin de son humeur, à sa complaisance pour les paroles acerbes, et tel n'est jamais le cas de Davout. Plus nous étudions attentivement son caractère, et plus nous restons persuadé que son stoïcisme avait été créé par la réflexion, c'est-à-dire qu'il s'était proposé de bonne heure un certain modèle moral et qu'il s'était appliqué en toute circonstance à le réaliser en lui.

Ce stoïcisme tout volontaire enté sur une nature

passionnée était bien fait pour frapper, et il semble en effet avoir frappé plus d'un contemporain. Voici à ce sujet une singularité qu'il serait téméraire sans doute de donner comme un fait certain, mais qui est trop curieuse pour n'être pas signalée. Le chevalier de Boufflers, dont la vie se prolongea jusqu'en 1815, se trouva ainsi, quoique appartenant à une génération bien antérieure, le contemporain de Davout en tout temps, et il l'avait connu certainement. Davout, en effet, était parent de la célèbre Mme de Montesson, dont Boufflers fréquentait le salon sous le consulat, et où la maréchale racontait qu'elle l'avait souvent rencontré. Boufflers avait été militaire dans sa jeunesse; en cette qualité, il devait être plus particulièrement curieux que les autres beaux esprits de l'époque de comparer la nouvelle génération de soldats qui s'élevait sous ses yeux dans des circonstances si extraordinaires avec celle qu'il avait connue sous l'ancien régime, et l'originalité d'un caractère tel que celui de Davout ne pouvait manquer de le frapper. Ce fut un talent fort léger sans doute, mais qui eut souvent des démangeaisons d'être sérieux; or jamais ce prurit bizarre n'a été aussi évident que dans une certaine œuvre de ses dernières années, un conte oriental où ce genre, cher depuis les *Lettres persanes* à tous les libertins de la plume, a subi une transformation qui n'est pas sans quelque noblesse. *Le Derviche*, tel est le titre de ce conte dont la date est 1810, se passe dans une Inde de fantaisie où l'on voit cependant que l'auteur a profité des premières révélations des orientalistes, et a pour héros principal un soldat de fortune du nom de Mohély qui offre avec

Davout des caractères de ressemblance fort étroits. Mohély est un Davout peint avec imperfection sans doute, surtout sous le rapport de la couleur, qui est d'une sentimentalité fade, mais avec une précision dans le dessin des traits principaux qui fait soupçonner une intention de portrait. Même taciturnité noble, même sérieux d'âme, même sensibilité contenue, même dédain des vains propos et des intrigues de caserne, même mépris des lâches et des soldats de parade, même amour de la discipline, et, ce qui est plus extraordinaire, même manière d'entendre la guerre et de se renfermer avec fermeté dans les lois strictes qu'elle impose sans les exagérer ni les amoindrir. Voilà pour les traits de caractère ; quant au roman même de Mohély, il n'est pas non plus sans offrir plus d'une analogie avec l'histoire de Davout. Mohély est au service d'un conquérant indien que Boufflers nomme le grand Ackbar et dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître Napoléon. Enfant, il avait été exactement ce que fut Davout bambin au rapport de sa mère, c'est-à-dire faisant grand tapage avec grand sang-froid, avec cela le fils le plus respectueux et le plus soumis. Il est présenté comme le fils d'un derviche qui l'avait maudit dans sa jeunesse pour son trop d'ardeur à chasser, malgré sa défense, les bêtes féroces, et s'était repenti plus tard de sa malédiction ; ici l'analogie cesse d'être claire, mais si l'on ne perd pas de vue que ce conte est écrit en plein empire par un ex-émigré d'opinions assez flottantes, il n'est pas impossible que ce derviche ne soit là pour représenter l'ancienne société française à laquelle appartenait Davout par sa naissance, et dont

il s'était si nettement séparé à l'époque de la Révolution. Il est évident qu'en écrivant ce conte, Boufflers avait dans l'esprit un certain type militaire qu'il a voulu présenter comme l'idéal du soldat, par opposition au type bruyant et fanfaron qui était traditionnellement plus en faveur. Est-ce Davout qui, sans le savoir, a posé pour cet idéal du vieux Boufflers, ou cette rencontre est-elle fortuite? Ce qui nous persuade qu'elle ne l'est pas, c'est que, outre toutes les analogies que nous avons signalées, on retrouve textuellement dans ce conte quelques-unes des formules militaires les plus caractéristiques de Davout et qu'il se plaît à répéter le plus fréquemment, celle-ci par exemple : faire à l'ennemi tout le mal nécessaire, mais ne lui faire que le mal nécessaire, et réprimer impitoyablement tout mal qui n'aurait pas pour but unique le succès de la guerre. C'est cette règle, toujours présente à l'esprit de Davout, qui a dirigé toute sa carrière militaire, que nous le voyons appliquer dans ses gouvernements de Pologne et de Hambourg avec une invariable fermeté, et regretter de ne pas trouver suivie dans la campagne de Russie, où elle aurait prévenu les désordres qui, dès les premiers mouvements de la grande armée, marquèrent cette colossale entreprise. Voici enfin une dernière raison qui, venant après toutes les autres, paraîtra peut-être décisive. Mohély, qui garde toujours son visage voilé pour cacher une certaine blessure gagnée un jour qu'il a sauvé la vie de son souverain et empêcher ainsi par modestie que l'auteur de cet acte ne soit découvert, est représenté par Boufflers comme un héros méconnu, victime de ses hautes qualités et que

son trop grand amour du silence laisse dans une sorte d'infériorité; c'est la situation même de Davout à la date de ce conte, et il faut avouer que cette blessure voilée de Mohély représente assez bien la douleur discrète dont le vainqueur d'Auerstaedt souffrait depuis cette journée.

II

AMITIÉS ET HAINES DE DAVOUT.

Après les affections de la famille, l'amitié est peut-être le sentiment que Davout a le plus fortement éprouvé, et il l'a connu d'autant mieux que, ne disséminant pas les forces de son cœur, il pouvait les porter tout entières sur ceux qu'il avait une fois choisis, et ceux-là furent toujours en petit nombre. Son amitié était aussi durable que forte, car, n'étant pas déterminée par les qualités brillantes, l'éclat du rang ou les vulgaires entraînements de la nature, mais par les qualités solides à l'user, elle ne s'adressait qu'à cette race d'hommes qui n'ont jamais besoin d'indulgence et se trouvait ainsi assurée d'avance contre tout incident qui aurait pu la faire cesser ou l'amoindrir. La sévérité qu'il portait en toutes choses, le protégeant contre les choix douteux ou les sympathies passagères, le servait en cela merveilleusement. Quant au genre d'amitié que la vie des camps engendre et favorise plus que tout autre, Davout ne lui sacrifia jamais. On peut dire de lui en toute exac-

titude qu'il eut des intimes et ne connut pas la camaraderie. En aucune occasion, nous ne surprenons chez lui la tolérance, si souvent dangereuse, qu'entraîne presque nécessairement cette forme un peu vulgaire de l'amitié. Dès que l'intérêt de ses fonctions l'exigeait, il arrêtait net toute familiarité, même la plus naturelle et la plus légitime; nous avons dit, dans un précédent chapitre, comment il exigeait le respect des formes hiérarchiques, même au sein de sa famille. Nous ne croyons pas que jamais personne ait mieux connu la portée du fameux adage : Familiarité engendre mépris. C'est là un adage passé à l'état de lieu commun, dira-t-on peut-être. Sans doute, mais toute saine morale n'est faite que de lieux communs, et la vie n'a d'honnête direction qu'à la condition de ne prendre conseil que des lieux communs. Un tel homme n'était guère capable de se laisser, par complaisance amicale, induire en sottise.

Voici, entre beaucoup d'autres, deux exemples très remarquables de la résistance immédiate qu'il savait opposer aux empiétements téméraires ou irrespectueux de la camaraderie. Il était lié avec Oudinot par la plus ancienne confraternité d'armes, si bien que, lorsqu'ils s'écrivaient, même pour les nécessités du service, ils employaient le tutoiement et se dispensaient des formules officielles obligatoires. Il était à peine installé au ministère de la guerre en 1815 qu'il apprit qu'Oudinot s'était reporté sur les places frontières, et particulièrement sur Metz, que menaçait l'ennemi sous le coup des colères soulevées par le retour de l'île d'Elbe. Croyant, ou peut-être feignant de croire que cette démonstration patriotique im-

plique une adhésion au second gouvernement de Napoléon, Davout écrit à Oudinot sur le ton de leur ancienne camaraderie pour le féliciter et l'engager à persévérer de la part de l'empereur, dont, lui dit-il, il lui transmettra désormais les ordres. La réponse d'Oudinot, écrite avec la même familiarité, ne se fait pas attendre. Affirmative sur le point de la défense patriotique du territoire, elle repousse toute adhésion au gouvernement de Napoléon avec une franchise quelque peu balbutiante et une dignité mêlée d'un certain trouble assez naturel en telle circonstance à un duc et maréchal de l'empire. Immédiatement toute familiarité cesse du côté de Davout, le tutoiement disparaît, et sans essayer d'une gronderie ou d'une supplication amicale où il aurait compromis son caractére et son autorité, il expédie à son vieux camarade l'ordre de se retirer dans ses terres, en Lorraine, avec la plus froide politesse administrative.

Le second exemple est plus significatif encore. Davout avait été en longues et bonnes relations avec Rapp, qu'il avait couvert plusieurs fois contre les boutades souvent brutales et injustes de Napoléon, pendant que ce général commandait à Dantzig. Or, un jour de cette même année 1815, dans une heure de mauvaise humeur, Rapp, ayant envoyé à Davout une réclamation à propos d'un certain officier, s'en attira cette réponse, dont la verdeur ne laisse rien à désirer et qui mérite d'être citée comme témoignage de la fermeté avec laquelle Davout savait imposer le respect, même aux hommes les plus rapprochés de lui dans l'échelle hiérarchique :

6 mai 1815.

Mon cher Rapp, je me suis borné à vous envoyer la commission de l'officier Thabet, mais je vous déclare d'amitié que, si je recevais une seconde lettre de ce style, je cesserais d'être ministre de la guerre ou vous cesseriez de commander un corps d'armée. Vous n'avez pas fait dans cette circonstance preuve de sagacité. Vous devez me connaître assez pour savoir que de pareils moyens sont indignes de mon caractère. Je ne connais cet officier ni d'Ève ni d'Adam; j'ai signé sa commission, comme tant d'autres, de confiance. S'il est indigne de porter notre uniforme, adressez-moi des plaintes, il en sera fait justice. S'il n'est pas en état d'être officier d'état-major, faites-le connaître, on le changera. En attendant, employez-le où vous le jugerez à propos; mais point de ce style ni de cette manière d'agir. Je vous le répète, je ne le souffrirai pas.

Depuis les jours de sa jeunesse où il avait vu périr à de si courts intervalles tous ceux qu'il aimait le plus, Marceau, Desaix, son beau-frère Leclerc, Davout avait toujours été heureux du côté de ses amitiés. La mort, qui faisait sur les champs de bataille tant et de si riches moissons, n'avait touché à aucun de ses compagnons d'armes préférés, mais enfin, en 1812, la chance contraire l'emporte, et il n'y a plus une seule bataille, pas même un simple combat qui ne lui enlève quelqu'un de ceux qu'il tient le plus en estime. C'est Gudin qui ouvre la marche, Gudin qui avait presque toujours servi sous ses ordres, celui de ses généraux qu'il affectionnait le plus et à juste titre, car il était pour ainsi dire un autre lui-même, un Davout au second plan,

dont la valeur réglée, selon l'expression de Ségur, *n'aimait à affronter que les dangers utiles*, Gudin tombe les deux jambes emportées par un boulet à la bataille de Valoutina. A partir de ce moment la correspondance du maréchal est un véritable nécrologe; pas une lettre qui ne renferme quelque annonce de mort. Aussitôt après Gudin meurt Montbrun, qui avait aussi servi sous ses ordres, et dont il avait dit un jour plaisamment, après une de ces équipées que sa sévérité tolérait peu et dont le brillant officier était trop souvent coupable : « Si j'avais deux Montbrun, j'en ferais pendre un ». Presque en même temps lui arrive de Paris la nouvelle de l'assassinat du général Hulin, avec lequel il avait été en bons rapports depuis l'époque du consulat, caractère rude et un peu brutal, s'il faut en croire les récentes révélations de Mme de Rémusat sur la mort du duc d'Enghien, mais qu'il aimait pour l'amour que ce soldat portait à Napoléon. Puis c'est le tour de Bessières, puis celui de Duroc, de toutes ces pertes la plus sensible peut-être au cœur de Davout. D'autres moins illustres et pouvant moins se promettre de laisser leurs noms à la postérité, mais chers à Davout par l'estime qu'ils lui ont inspirée dans leurs fonctions plus modestes ou plus obscures, disparaissent en même temps, le comte de Chaban, son utile et dévoué collaborateur dans l'administration de Hambourg, et un certain colonel Grosse, un de ces vaillants dont les chefs seuls connaissent les éminentes qualités et qui sont le sel des armées. La douleur qu'il ressent de ces pertes répétées s'ajoute à la somme déjà si grande de ses souffrances et contribue

à assombrir encore sa vie. Sans doute tous ces morts ne sont pas également regrettés : il en est qui n'emportent qu'une parole d'estime, d'autres qu'un adieu attristé, mais trois au moins sont pleurés avec de véritables larmes, Gudin, Duroc et cet obscur colonel Grosse. Arrêtons-nous un instant devant ces expressions de virile douleur qui nous diront comment ce stoïque savait aimer.

A douze lieues de Smolensk, sur la route
de Moscou, 20 août 1812.

J'ai à te donner, ma chère Aimée, une bien mauvaise commission, celle de préparer Mme la comtesse Gudin à apprendre le malheur qui vient d'arriver à son bien estimable mari dans un combat où sa division s'est couverte de gloire. Il a eu une cuisse emportée et le gras de l'autre jambe fracassé par un obus qui a éclaté près de lui : il est peu vraisemblable qu'il en revienne. Il a supporté l'amputation avec une fermeté bien rare : je l'ai vu peu d'heures après son malheur, et c'était lui qui cherchait à me consoler. On ne me remue pas facilement le cœur, mais lorsqu'une fois on m'a inspiré de l'estime et de l'amitié, il est tout de feu. Je versais des larmes comme un enfant. Gudin a observé que je ne devais pas pleurer ; il m'a parlé de sa femme et de ses enfants, dit qu'il mourait tranquille sur leur sort, parce qu'il connaissait toute la bienveillance de l'empereur envers ses serviteurs, et qu'il emportait avec lui la certitude que je ferais ce qui dépendrait de moi pour sa famille. Tu peux assurer Mme Gudin, si elle a le malheur de perdre son mari, que je justifierai dans toutes les occasions les sentiments et la confiance de son mari. Je prendrai près de moi ses aides de camp....

Moscou, 20 septembre.

....La lettre du duc de Frioul a préparé Mme Gudin à son malheur. Celles de moi, qu'elle a dû recevoir le lendemain ou le surlendemain, lui en auront donné la triste confirmation. Assure-la que je serai fidèle aux engagements que j'ai contractés vis-à-vis du général à ses derniers moments, et que je porterai à ses enfants le même intérêt qu'aux nôtres. J'ai rarement éprouvé dans ma vie des sentiments aussi pénibles que ceux que m'a causés la mort de Gudin, dont je savais apprécier toutes les belles qualités. Je serai fidèle à l'amitié et à l'estime que je lui portais.

A la mort de Duroc, la douleur de Davout est d'une vivacité exceptionnelle; il y revient jusqu'à trois fois.

Haarbourg, 29 mai 1813.

Ma chère Aimée, en apprenant les résultats heureux et décisifs de la bataille de Bautzen, j'ai reçu la nouvelle la plus affligeante, celle de la mort du duc de Frioul, qui a été tué par un boulet perdu. J'ai ressenti dans ma vie très fortement deux pertes : celles du général Desaix et de ton frère; celle du duc de Frioul m'a autant frappé. C'est une perte irréparable pour l'empereur. Je cherche à me faire illusion, j'ai lu au moins dix fois la lettre où le major-général m'annonce ce malheur, espérant toujours avoir mal lu. Je ne pourrais t'entretenir aujourd'hui d'autre chose : je te quitte pour ce motif.

Hambourg, 5 juin 1813.

J'ai reçu, mon amie, ta lettre du 30 mai. Lorsque tu écriras à la duchesse de Frioul, parle-lui des vifs regrets que je partage avec tous les fidèles serviteurs de l'empereur et les bons Français. Cette perte est irréparable pour

l'empereur. J'ai lu la relation de ses derniers moments; ce récit a renouvelé ma douleur, il m'a fait verser des larmes comme un enfant. Tu sais que ton Louis n'est pas prodigue de son estime, il en portait une bien grande au grand maréchal, qui avait un beau caractère, et c'est surtout sous ce rapport que cette perte est irréparable : l'empereur pourra trouver quelqu'un d'aussi attentif, ce qui lui sera difficile, mais il n'en trouvera pas d'aussi exempt que lui des petites passions.

Hambourg, 6 juin 1813.

J'ai encore lu ce matin le *Moniteur* qui rend compte des derniers moments du duc de Frioul. Quelle perte, mon amie, pour l'empereur, dont il avait toute la confiance! Il avait justifié cette confiance par sa conduite, depuis qu'il était près de la personne de l'empereur. Il avait un tact, un aplomb, un sang-froid extrêmes. Je le regrette vivement et ne me puis faire à sa perte; c'est surtout mon dévouement pour l'empereur qui m'occasionne ces regrets; cependant je dois avouer qu'il y entre aussi quelque chose qui m'est personnel, car j'ai eu occasion d'être convaincu que jamais le duc de Frioul n'a partagé, pour ce qui me concerne, les petites passions de bien des gens; il a toujours apprécié mon dévouement, et, sous ce rapport, il m'a conservé dans toutes les circonstances estime et amitié. Excuse-moi, mon amie, de ne t'entretenir que de ce triste sujet, mais j'en suis rempli, et avec qui pourrais-je mieux m'épancher qu'avec mon excellente Aimée?

L'oraison funèbre du colonel Grosse est singulièrement originale dans sa brièveté. C'est tout à fait une oraison funèbre à la Davout, mâle, laconique, militaire, où éclate brusquement son mépris de la gloire jactancieuse et intrigante.

Massow, 22 août 1813.

Nous avons eu hier une rencontre avec l'ennemi qui, pour le bruit, a été assez vive. Heureusement que notre perte est insignifiante pour le nombre. J'en ai fait une qui m'est bien sensible, celle de Grosse. Il a été tué d'une balle; j'ai peu connu d'hommes aussi intrépides, aussi actifs : *il avait une grande quantité d'actions éclatantes qu'il ne s'occupait pas de faire valoir.*

N'est-ce pas que cette dernière phrase formerait une épitaphe d'une nouveauté peu commune et bien faite pour trancher avec les banalités élogieuses qui composent trop ordinairement ce genre de littérature funèbre?

Ceux qui aiment fortement font, dit-on, les meilleurs haïsseurs. En était-il ainsi pour Davout? Si l'énergie du caractère prouve quelque chose en telle matière, nous croyons bien que ses haines devaient être d'une solidité à l'épreuve de la mort et du temps; ce qui est tout à fait certain, c'est qu'elles étaient aussi peu nombreuses que ses amitiés. Ce n'était pas le premier offenseur venu qu'il en honorait, et tout bien compté il n'y en a guère que trois qui aient été tout à fait sérieuses : Berthier, Murat et Bernadotte. Quant aux autres ennemis qu'on pourrait citer, il se contentait de ne pas les aimer, et nous ne voyons pas qu'il ait jamais dépassé à leur égard ce qu'on peut appeler la haine passive ou négative. Du reste, nous en sommes réduits aux conjectures sur ce sujet, car les haines de Davout sont parmi les moins loquaces qu'il y ait eu jamais.

Ce qu'étaient ces haines pour Berthier et Murat, nous le savons par les scènes de Marienbourg, de Gumbinnen et autres; mais c'est Ségur qui nous l'apprend, et Davout n'ajoute rien à ce que nous a révélé l'historien de la grande armée. Tous ceux qui ont lu l'admirable récit de la campagne de 1812 se rappelleront certainement la dispute de Berthier et de Davout à Marienbourg en présence de l'empereur. Voici tout ce que nous rencontrons sur ce grave incident dans la correspondance du maréchal : « Je n'ai pas eu une occasion pour te donner de mes nouvelles depuis mon départ de Marienbourg, où j'ai eu le bonheur de voir l'empereur; j'éprouvais ce besoin; quelques mots de lui me donnent une nouvelle ardeur et me fortifient contre l'envie qui vous poursuit lorsqu'on ne s'occupe que de ses devoirs et qu'on fait tout pour les remplir ». Rien autre chose, on le voit, qu'une allusion indirecte et lointaine, tellement lointaine qu'il serait impossible de la remarquer si la date ne vous avertissait que ces discrètes paroles s'appliquent, non à quelqu'un de ces ennuis quotidiens dont toute profession est fertile, mais à une querelle mémorable que Ségur nous dit avoir été de la plus extrême violence. Pour Murat, la discrétion est plus grande encore. Dans les lettres écrites de Russie, nous ne surprenons pas la plus petite trace de ressentiment qui puisse faire soupçonner à la maréchale quels orages il a soulevés ou subis, et il ne tient qu'à elle de croire que, fatigues physiques et périls mis à part, la vie de son mari est la plus sereine du monde. Il attend pour décharger son cœur que la campagne soit finie; mais

à Thorn, après le départ précipité de Murat, il éclate enfin et se soulage de sa colère concentrée, à sa façon laconique, par ces deux brusques lignes, vibrantes d'un sentiment facile à nommer : « Tu sauras sans doute que le roi de Naples nous a quittés sans crier gare; c'est le vice-roi qui commande : les affaires de l'empereur ici ne pourront qu'y gagner ».

Tout autre est le caractère de la haine que lui inspire Bernadotte. Si invétérée, si profonde, si tenace est celle-là, qu'il en oublie sa discrétion ordinaire et qu'il s'y livre avec le plus redoutable emportement. Que depuis la journée d'Auerstaedt, Davout n'eût pour Bernadotte aucun sentiment de reconnaissance ou d'estime, on pouvait aisément le soupçonner; mais quelle était l'étendue et la force de ce ressentiment, voilà ce que les papiers qui nous sont aujourd'hui livrés nous révèlent pour la première fois. Jusqu'à l'accession de Bernadotte au trône de Suède, on ne voit pas que cette rancune, assez légitime, ait jamais cherché occasion de se faire jour. Les relations des deux maréchaux restèrent ce qu'elles devaient être entre dignitaires de cet ordre, froides et réservées du côté de Davout, polies avec une pointe aigre-douce du côté de Bernadotte, ainsi qu'en témoigne certain billet, daté de 1808, qui contraste singulièrement par le ton piqué avec les billets antérieurs à l'affaire d'Auerstaedt, billets fort bien tournés, d'une courtoisie empressée et où se lit le désir évident de plaire. Les événements de 1813 donnèrent enfin à cette animosité longtemps refoulée le prétexte d'éclater. L'expression en fut terrible, et, bien qu'elle soit restée enfermée dans une lettre

intime destinée à rester secrète, les oreilles durent singulièrement tinter à Bernadotte un certain soir du mois de septembre 1813, s'il est vrai que toute parole prononcée avec passion va sûrement atteindre celui qu'elle concerne.

Quelques troupes danoises et françaises relevant du commandement de Davout ayant incendié un petit village du nom de Schönberg, le général suédois Wegesach écrivit au général danois commandant à Lubeck pour se plaindre de cet acte, qu'il se plaisait, disait-il, à attribuer à un officier ignorant les lois de la guerre dans les États civilisés, et pour menacer, en cas de récidive, de représailles du prince héréditaire de Suède. Ce ne fut pas le général commandant à Lubeck qui répondit, ce fut Davout lui-même, et sa réponse fut rédigée de sorte que, passant pardessus la tête du général suédois, elle pût atteindre son ancien ennemi devenu roi, et lui crier que sa conduite avait tenu tout ce que promettait son inaction à la journée d'Auerstaedt. Mais cette réponse, il ne lui suffit pas de l'avoir dictée et d'être sûr qu'elle arrivera à son adresse; puisque cet acte de justice ne doit pas être rendu public, il veut au moins qu'il ne reste pas ignoré de la personne dont l'estime lui importe le plus, et, contrairement à ses habitudes de réserve, il envoie à la maréchale copie de la lettre du général suédois et de sa propre réponse, accompagnées de commentaires sur le caractère de Bernadotte, où la véhémence pathétique des malédictions passionnées s'unit à la solennité religieuse de l'anathème. Par une coïncidence des plus singulières, le jour où il annonce cet envoi à la maré-

chale est celui même où il apprend la mort de Moreau, et il se plaît à associer dans un même sentiment d'exécration ces deux illustres coupables envers la patrie. Nous donnerons cette réponse au général suédois et la lettre d'envoi à la maréchale; ce sont des pièces du plus grave intérêt et qui désormais appartiennent à l'histoire.

Ratzbourg, 11 septembre 1813.

On assure que ce misérable Moreau a été tué dans les affaires de Dresde : il ne méritait pas cette mort. La postérité en fera justice, ainsi que de tous ces misérables ambitieux qui sacrifient à leur passion patrie et religion. J'ai eu occasion d'exprimer hier ces sentiments à un grand ennemi. Demain je t'enverrai sa lettre et copie de ma réponse.

Réponse à M. le général Wegesach.

Ratzbourg, 10 septembre 1813.

Monsieur le lieutenant général, votre lettre de Wismar à son excellence le général commandant les troupes danoises à Lubeck a été envoyée à M. le maréchal prince d'Eckmühl, commandant les troupes françaises et alliées sur le bas Elbe.

Son Excellence a ordonné de faire prendre des informations sur le fait qui fait l'objet de votre lettre, c'est-à-dire l'incendie de quelques maisons de Schönberg, Son Excellence ne tolérant à la guerre que le mal nécessaire.

Si ce fait n'est point le résultat de ces malheurs qui sont si fréquents et qui ont toujours fait de la guerre un véritable fléau, il sera fait justice des coupables.

M. le maréchal, du reste, n'a pu voir qu'avec plaisir,

mais sans étonnement, combien les usages barbares d'incendier le pays révoltent un général suédois, quoique ces maximes aient été tout récemment proclamées par des gouvernements avec qui l'empereur Napoléon est en guerre.

Son Excellence m'a ordonné aussi de vous faire observer, sur votre exposé, *que la guerre ne se fait de la part des nations alliées et européennes contre l'empereur et roi notre souverain que pour la liberté et l'indépendance*, que la postérité jugera si c'est là le véritable motif de cette guerre ou si elle n'est point enfantée par l'esprit monopoleur des Anglais et suscitée par quelques ambitieux qui sacrifient à leurs passions religion et patrie. J'ai l'honneur, etc.

Signé : CÉSAR DE LAVILLE.

Ratzbourg, 12 septembre 1813.

Je t'envoie, ainsi que je te l'ai annoncé, la traduction de cette lettre du général suédois et copie de la réponse que je lui ai fait faire, le tout pour toi seule. Chaque jour de mon existence avec toi m'a donné la conviction de ta discrétion et du prix que tu attaches à ce que je t'apprécie sous ce rapport. Ne vois pas dans les derniers mots de la réponse l'expression d'un sentiment ou d'une passion personnels. Je ne suis pas plus exempt des petites passions que les autres hommes ; mais je les combats avec bien du soin, et dans cette circonstance, si j'ai signalé ce misérable Bernadotte, c'est par la conviction où je suis qu'il est un des artisans de la guerre actuelle. Je me rends la justice que je n'ai jamais consulté mes affections particulières lorsqu'il a été question de mon souverain. Je n'ai jamais eu contre cet homme le moindre fiel ; je l'ai méprisé, lorsque j'ai eu connaissance — et des preuves — de son excessive vanité et qu'il n'avait que l'apparence des bonnes qualités. Tous les coups de canon qu'il fait tirer contre l'empereur et les Français sont autant de titres qu'il

acquiert au mépris de la postérité. Cet homme doit tout à l'empereur et au sang des Français; l'empereur a exercé envers lui les plus grands actes de clémence; — cela ajoute à l'infamie de sa conduite; j'espère que la justice divine se montrera sévère à son égard.

Une seule expression de cette terrible haine ne lui suffit pas; il y revient à plusieurs reprises et chaque fois pour l'accentuer davantage. Sur la fin de ce même mois de septembre 1813, le bruit d'une déroute du prince de Suède courut à Paris, sur quoi la maréchale fait part à son mari de cette petite scène d'intérieur où se reflètent d'une manière significative les passions du temps. « Léonie (la fille cadette de Davout), entendant dire que le prince de Suède a été battu complètement, a dit : « Il a « trahi l'empereur, qui lui a fait tant de bien : il fau- « drait le pendre! — Mais pourquoi ne veux-tu pas « qu'il meure d'un boulet? — Parce qu'il y a trop de « braves qui meurent comme cela! » A ce mot de sa fille, Davout répond par ce commentaire fort bref, mais d'une inexorable précision : « Les réflexions de Léonie m'ont fait plaisir. Elle a exprimé une idée juste : un traître ne devrait finir — quel que soit son rang — que par la main du bourreau et non de la mort des braves. »

III

CAMPAGNE DE 1812. — DAVOUT EN FUT-IL PARTISAN? GUIGNON OPINIATRE QUI LE POURSUIT PENDANT LE COURS DE CETTE EXPÉDITION. — DÉSESPOIR PLUS FORT QUE SA PRUDENCE.

Le retour de la guerre en 1812, dans les conditions où elle s'ouvrait, était peu fait pour diminuer l'état d'âme passablement sombre que nous avons essayé de décrire. Dès le début de la campagne de Russie, Davout semble avoir eu peu d'illusions, ce qui n'est pas pour étonner de la part d'un esprit si clairvoyant. Nous lisons dans une lettre adressée de Thorn à la maréchale, le 13 janvier 1813, presque aussitôt après la fin du désastre : « Je ne veux pas aujourd'hui entrer dans des détails, d'autant plus qu'il y en a quelques-uns qui pourraient t'affliger; ils te donneraient la preuve que mes pressentiments de tristesse auparavant notre départ se sont réalisés ». Ces lignes semblent assez claires; gardons-nous cependant d'en exagérer le sens et la portée. Mme la marquise de Blocqueville s'en autorise pour avancer que son père

avait été opposé à cette fatale campagne; nous sommes obligé de lui dire qu'à notre humble avis, elle nous paraît se tromper sur l'interprétation qu'il faut donner de ces pressentiments. Ils signifiaient simplement, croyons-nous, que Davout augurait mal de la conduite de cette guerre, des chefs qui lui seraient donnés, des voies et moyens qui seraient employés; quant à l'entreprise elle-même, nous sommes plutôt porté à penser qu'il en admettait la légitimité et la nécessité. Peut-être nous trompons-nous à notre tour, ce qui serait excusable, Davout ayant été le moins parleur des héros; toutefois, nous soumettrons en toute déférence à sa fille les très nombreuses raisons qui nous font penser ainsi.

Et d'abord l'affection bien connue de Davout pour la Pologne. Nous avons dit dans un chapitre précédent l'opinion qu'il avait essayé de faire prédominer en 1807 et en 1808 dans les conseils de l'empereur et qu'il n'a pas tenu à lui que cet infortuné pays n'ait été reconstitué. L'estime qu'il avait réussi à gagner pendant son gouvernement de Pologne avait été si vive qu'il s'était formé un commencement de parti en sa faveur; la politique de Napoléon avait coupé court aux espérances qu'il avait pu concevoir alors, mais ces espérances n'étaient peut-être pas si bien éteintes qu'il pût voir avec déplaisir une entreprise qui s'annonçait comme devant réaliser le projet qu'il avait lui-même recommandé. Tout le monde, en effet, pensait alors que la reconstitution de la Pologne était sinon l'unique, au moins le principal but de la guerre, et Napoléon lui-même autorisait à penser ainsi lorsqu'au début de la campagne, il la qualifiait

de seconde guerre de Pologne. Il y avait de si fortes présomptions pour que Davout ne fût pas défavorable à la guerre que, dans l'entourage de l'empereur, nous apprend Ségur, on l'accusait ouvertement de l'avoir désirée et que les Polonais le considérèrent toujours comme un de leurs plus fermes appuis et lui restèrent constamment fidèles. C'est lui, en effet, qui, malgré l'opposition de Berthier, présenta à l'empereur les députés lithuaniens, et l'on sait l'amitié qui l'unissait à différents chefs de la Pologne, notamment au prince Poniatowski. Voici une seconde raison, moins forte que la précédente, mais qui a cependant son prix. On connaît l'opinion que Ségur a exprimée dix fois au cours de son *Histoire* : si la guerre de Russie eût abouti, elle aurait eu pour résultat de mettre la civilisation européenne à l'abri de la catastrophe qui engloutit l'ancien monde. Eh bien, cette opinion, nous voyons Davout l'exprimer par avance en termes presque identiques à ceux qu'emploiera Ségur. « Cette campagne n'aura pas été la moins extraordinaire de celles de l'empereur et la moins utile pour nos enfants, écrit-il de Wiazma à la maréchale; cela les mettra à l'abri des invasions des hordes du Nord. » Enfin Davout considérait cette entreprise non seulement comme légitime, mais comme possible, et c'est lui-même qui nous le dit dans une relation de la défense de Hambourg écrite sous sa dictée par le général César de Laville.

Cette relation curieuse à tous les titres débute par une apologie de la conduite du prince d'Eckmühl pendant la campagne de 1812 et des résolutions qu'il recommanda à diverses reprises durant le cours

de l'expédition. On y lit ces paroles qui portent leur commentaire avec elles : « L'histoire impartiale dira que c'est peut-être aux méfiances qui furent manifestées dès le commencement de la campagne envers ce chef (Davout) et à l'inconcevable confiance que Napoléon eut en deux hommes dont la conduite a prouvé plus tard la légèreté que peuvent être attribués, en grande partie, les malheurs d'une campagne dans laquelle les troupes françaises de toute arme montrèrent plus de courage qu'à aucune époque, mais dans laquelle la direction a manqué. Napoléon fit cette guerre plutôt en empereur qu'en général. Dans le moment décisif, après la bataille de la Moskowa, il était malade, et la grande direction de l'armée était entièrement livrée à Berthier, prince de Neufchâtel, et surtout au prince Murat, roi de Naples. *Peut-être cette campagne, qui après l'événement a été qualifiée d'extravagance, aurait-elle eu d'autres résultats et eût-elle décidé irrévocablement la grande lutte entre le nord et le midi de l'Europe, sans quelques fautes capitales dont la source se trouva dans la funeste influence dont j'ai parlé plus haut.* » Ainsi l'opinion du maréchal est formelle et peut se résumer ainsi : la catastrophe ne dit pas que le succès fût impossible, elle dit qu'il fallait à cette campagne d'autres chefs, d'autres mesures, et chez l'empereur un meilleur état de santé.

Ce n'est pas tout encore ; il est une dernière raison, la plus probante de toutes, quoiqu'elle soit purement psychologique. Sa correspondance nous le dit ; depuis 1810, son inaction lui pesait précisément à cause des relations de froideur où il était avec Napoléon ;

il aimait trop ardemment ce personnage fascinateur pour ne pas souffrir démesurément de la défaveur voilée qui les tenait éloignés l'un de l'autre. Dès lors comment n'aurait-il pas salué avec une joie secrète une entreprise qui lui donnerait de nouvelles occasions de victoires et lui permettrait par leur moyen de se redresser devant l'empereur et de lui dire : Quel est donc celui de vos compagnons d'armes qui vous a mieux servi, surtout qui peut mieux vous servir que moi? Ce qui prouve qu'il y eut beaucoup de ce sentiment chez Davout, c'est le zèle extraordinaire qu'il montra dans toute cette campagne, zèle qui n'échappa pas à l'attention de ses ennemis et dont ils se firent une arme contre lui auprès de l'empereur. D'un homme aussi circonspect tout se remarque, et il est visible que Davout se prodigue par l'action et par le conseil. On sent qu'il a mis tout son cœur non seulement à travailler pour sa part au succès de l'entreprise, mais à saisir une occasion qui affirmera une fois encore sa supériorité et forcera l'empereur à la reconnaître. Regardez-y bien, et toute l'histoire de Davout en 1812 se résumera dans la poursuite opiniâtre de cette occasion.

Dix fois il crut l'avoir trouvée et dix fois elle lui échappa, non par le fait de la fatalité, mais, circonstance plus irritante et plus amère, par le fait de quelque rival de gloire. A Mohilow, il tenait cette victoire désirée : le refus d'obéissance du roi Jérôme, en permettant à Bagration de lui échapper, réduisit sa bataille à n'être qu'un glorieux combat. A la Moskowa, il crut avoir trouvé le moyen d'obtenir un succès décisif en employant la manœuvre qui lui

avait réussi à Wagram, il échoua par le refus de Napoléon d'accéder à sa proposition. Après Malojaroslavetz, lorsqu'il fallut se décider pour une ligne de retraite, il proposa la route de Medyn et Smolensk comme étant la plus courte et celle qui fournirait le plus de ressources : ce fut la route proposée par Murat qui fut choisie, au grand dommage de l'armée. De quelque côté qu'il se tourne, il ne rencontre qu'entraves. Dès le début de la campagne, comme si on craignait que la fortune ne répondît trop vite à son appel, on ampute son corps d'armée de trois divisions et on brise ainsi dans sa main ses instruments d'action. On le place sous le commandement de Murat, c'est-à-dire du chef militaire le plus opposé à sa nature qui se puisse concevoir, et le moins disposé à recevoir ses inspirations, et on le met ainsi dans l'alternative ou de refuser son concours ou de coopérer à des manœuvres qu'il juge des fautes. Les talents qui jusqu'alors lui avaient été tournés à louange lui sont tournés à reproche. Organisateur et administrateur militaire de premier ordre, il n'avait rien négligé pour que son corps d'armée pût tenir la campagne sans être à la merci de ces accidents qui relâchent la discipline et abattent le moral du soldat. « Tant de soins devaient plaire, dit Ségur, ils déplurent, ils furent mal interprétés. D'insidieuses observations furent entendues de l'empereur. Le maréchal, lui disait-on, veut avoir tout prévu, tout ordonné, tout exécuté. L'empereur n'est-il donc que le témoin de cette expédition? la gloire en doit-elle être à Davout? « En effet, dit Napoléon, il semble « que ce soit lui qui commande

l'armée. » Pendant la retraite, fidèle encore à cet esprit d'ordre qui avait toujours été un de ses principaux moyens de succès, il impose à ses troupes et il obtient d'elles, en dépit de leurs cruelles souffrances, une marche lente et méthodique, afin d'éviter toute précipitation qui aurait l'apparence d'une déroute et par là enhardirait l'ennemi : « Mais, dit un témoin, l'empereur se plaignit de la lenteur avec laquelle marchait le premier corps et blâma le système de retraite par échelons qu'avait adopté son chef, disant qu'il avait fait perdre trois jours de marche et par là facilité à l'avant-garde de Miloradovitch les moyens de nous atteindre ».

A cette malveillance, qu'il ne put jamais vaincre, malgré tous ses efforts et toutes ses preuves d'affection — la première personne que rencontra l'empereur au sortir du Kremlin fut Davout, encore souffrant de ses blessures de la Moskowa, qui se faisait transporter à travers les flammes pour mourir avec lui, — le hasard vint encore ajouter les malentendus et les confusions. Forcé d'évacuer Smolensk, il crut ne pas pouvoir attendre Ney, qu'il fit prévenir du danger qu'il courait, et qui, malgré cet avis, s'obstina à rester jusqu'à entier accomplissement des ordres qu'il avait, dit-il, reçus de l'empereur. On sait les conséquences fatales et glorieuses de ce retard; comment Ney, coupé de Davout par l'armée ennemie, fut obligé de se frayer un chemin par des prodiges d'héroïsme et comment Davout fut accusé de l'avoir abandonné. Il n'en était rien, et au fond, Ney n'avait été victime que de sa propre obstination; mais l'héroïsme dont il avait fait preuve le rendait alors l'objet

de l'admiration de l'armée et le favori de l'empereur; or, dans de tels moments et sous l'empire de tels sentiments, on est peu disposé à peser froidement les faits, et il n'y a pas droit de réponse pour la contradiction. Enfin, il vint un jour où l'implacable rigueur de la nature eut raison de son génie méthodique et de son stoïcisme même, où ses soldats, jusqu'alors soutenus par la discipline qu'il leur avait fait accepter, et préservés par sa prévoyance contre l'extrême misère, connurent à leur tour les horreurs de la famine et du dénuement. Davout, nous dit Ségur, à plusieurs reprises montra des marques du plus extrême abattement, et on l'entendit s'écrier que des hommes de fer pouvaient seuls supporter de pareilles épreuves. Ce qui s'entassa de douleurs dans son âme pendant cette cruelle campagne, on pouvait aisément le soupçonner, mais sa correspondance nous le révèle aujourd'hui d'une manière certaine. Ses souffrances morales furent si amères qu'elles lui firent connaître le désespoir et l'amenèrent jusqu'à la pensée du suicide. C'est lui-même qui fait ce grave aveu dans une lettre à la maréchale écrite presque immédiatement après le retour.

Thorn, 15 janvier 1813.

Je t'avais promis, mon Aimée, à l'époque de ton rétablissement, de t'expliquer quelques phrases obscures sur notre campagne : il faudrait entrer dans trop de détails sur les peines d'âme qu'a éprouvées ton Louis; elles ont été si vives que, malgré qu'il te soit très attaché ainsi qu'à ses enfants, il se serait détruit s'il avait eu une heure de suite

des idées d'athéisme. Ce qui l'en a empêché, c'est l'espérance qu'il reste quelque chose de nous : alors notre souverain appréciera ses amis et ses ennemis : fasse le ciel qu'il les connaisse bientôt, car ils nous font bien du mal! Peut-être qu'il les connaîtrait déjà, si je n'étais pas aussi délicat....

Je suis dans l'intention de déchirer cette lettre, et cependant je la laisse partir, étant persuadé qu'elle ne te causera aucune peine : elle te rappellera mes malheureux pressentiments de Stettin. Le mal prévu est devenu si grand que l'empereur ouvrira les yeux.

IV

DISCRÉTION PLEINE DE NOBLESSE DE DAVOUT PENDANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

En 1816, lorsqu'il eut entrepris de raconter la mémorable expédition dont il avait été un des acteurs, le général Philippe de Ségur écrivit à Davout, pour lui demander quelques notes sur les opérations de son corps d'armée, une belle lettre que nous donnons plus loin, lettre qui, certainement, ne resta pas sans réponse. Ce sont ces notes de Davout qu'il serait utile de connaître pour nous renseigner sur ses actions militaires, car sa correspondance de Russie ne nous apprend à peu près rien à cet égard. Tantôt par modestie pour ce qui le concerne, tantôt par prudence et de crainte que ses lettres n'arrivent pas à leur adresse, tantôt par tendresse pour la maréchale qu'il craint d'alarmer, Davout couvre de son silence les difficultés sans cesse renaissantes, les événements désastreux et les souffrances de cette campagne, dont il ne parle jamais que de la manière la plus rassurante. Il faut ajouter aussi que, pendant toute la marche en

avant et même jusqu'après Moscou, un peu d'illusion se mêle à cette réserve. S'il ne se montre pas plus pessimiste, c'est que, quelque clairvoyant qu'il soit, lui-même ne soupçonne pas l'étendue des dangers qui menacent l'armée; mais il est très difficile de distinguer dans ses paroles la part qui revient à la discrétion et celle qui revient à l'illusion. Les Russes se dérobent et chaque jour frustrent l'empereur de la bataille qu'il attend : « Tant mieux! écrit Davout à la maréchale, la campagne se fera presque tout entière avec les jambes; ce ne sera qu'une longue promenade militaire ». Cependant la promenade devient lugubre, et les étapes sanglantes ne peuvent en rester longtemps cachées. Force est bien alors à Davout de changer quelque peu de langage, mais pas une de ses paroles ne trahit la moindre inquiétude sur l'issue de la guerre. Dans chacun des heurts sauvages des deux armées, il voit une justification de l'entreprise napoléonienne. « Il était temps, écrit-il, de faire cette campagne; les préparatifs des Russes étaient formidables et le seraient devenus bien davantage encore. » Au départ de Moscou, un temps superbe favorise les premiers mouvements de retraite, et Davout s'en réjouit avec une confiance qu'il essaye de faire partager à la maréchale. « En général, on exagère beaucoup la rigidité de ce climat. Les grands froids n'ont lieu que vers la fin de novembre et ils durent trois mois. » Quant aux événements qui le concernent directement, Davout n'en informe la maréchale que lorsqu'il n'y a plus à les révéler aucun inconvénient pour la tranquillité de sa chère correspondante.

Voici un bien noble exemple de cette discrétion par tendresse. Après la bataille de la Moskowa, il écrit à sa femme : « J'ai été aussi heureux qu'à Eylau ; j'ai eu un cheval tué et deux contusions insignifiantes ». Ces deux contusions étaient cependant deux blessures graves; mais la maréchale les aurait probablement ignorées jusqu'à la fin de la campagne sans un incident qui se présenta peu après et où le point d'honneur militaire propre à Davout se montra dans toute sa sévérité. Un officier appartenant à sa famille ayant demandé à quitter son poste sous prétexte de santé, le maréchal écrivit à sa femme pour lui recommander de ne pas le recevoir, et se trouva amené à lui révéler la vérité afin qu'elle ne pût se méprendre sur les raisons de cette apparente dureté.

Un officier qui abandonne son poste en prétextant une indisposition ou une légère blessure n'a aucune idée de l'honneur ni l'amour de ses devoirs. Je traite fort mal tous ceux de cette espèce; juge de ce que je dois éprouver de sentiments et d'idées pénibles. Je ne l'eusse jamais cru capable d'oublier ce qu'il se devait jusqu'à ce point....

J'ai été mis hors de combat à la bataille du 7 septembre par deux blessures : une au bas-ventre, — une contusion de boulet — et l'autre à la cuisse droite par un biscaïen : elles ont été assez fortes pour m'empêcher de trotter; mais je me serais regardé comme un bien mauvais serviteur de l'empereur et un homme sans cœur si j'eusse quitté le champ de bataille, et j'y suis resté pour prêcher d'exemple et inspirer la plus grande fermeté aux troupes. Je t'ai laissé ignorer ces détails, mon Aimée, pour t'éviter des inquiétudes; c'est la circonstance qui m'a mis dans le cas de t'en parler, et aussi parce que je suis guéri. Je n'ai pas cessé de commander et j'ai toujours suivi le corps

d'armée en wurst. J'ai éprouvé beaucoup de douleurs jusqu'à notre entrée à Moscou; mais là, ayant pu prendre des bains et du repos, me soigner, l'inflammation s'est dissipée au bout de quarante-huit heures. Les escarres sont tombées, la suppuration s'est bien établie, et maintenant les deux plaies se cicatrisent : dans deux ou trois jours je pourrai monter à cheval comme auparavant. Je marche, je vais en voiture sans éprouver la plus légère douleur. Je jure par mon Aimée, par nos enfants, que je te dis toute la vérité : ainsi, ces détails ne peuvent que te donner une nouvelle confiance dans ma bonne fortune. C'est dès le commencement de la bataille que j'ai reçu la première blessure, et une heure après, l'autre. Elles ne m'ont pas empêché de rester jusqu'à la fin : j'ai donc le droit de trouver mauvais un manque de fermeté.

Cette page est absolument héroïque; en voici une seconde qui ne l'est pas moins, qui l'est peut-être davantage. C'est une lettre datée du 12 décembre, c'est-à-dire des dernières semaines de la retraite. Songez que celui qui l'écrit tient la plume en plein air par un froid de 25 degrés, que son uniforme tombe en loques, qu'il ressent peut-être les souffrances de la faim et qu'autour de lui la campagne est semée de morts et de mourants. Cependant il ne lui échappe pas une plainte, pas même une simple mention de ses souffrances, qu'il essaye même de faire disparaître sous les préoccupations que lui inspirent les êtres qui lui sont chers.

Je profite, ma chère Aimée, de l'estafette pour te rassurer sur la santé de ton Louis : elle est, malgré la rigueur de la saison, très bonne. Tu trouveras mon écriture tremblée, je te jure par toi que la seule raison en est au froid qu'il fait, et que je sens d'autant plus que je t'écris en plein air

pour ne pas manquer cette estafette. Desessart part demain pour Paris, il va bien. Beaupré, malgré son grand âge, s'en tire assez bien. Beaumont et les deux Fayet ne sont que fatigués. J'envoie mille baisers à mon excellente Aimée, qui est peut-être, à l'heure où je lui écris, dans les douleurs : puisse mon Aimée me donner un second fils! Cependant, si c'est une fille, elle sera bien accueillie. J'envoie mille caresses à l'enfant chéri qui est Louis et à nos deux petites. Assure ta bonne mère de ma tendresse.

V

SOMBRE ÉTAT D'ESPRIT DE DAVOUT AU SORTIR DE RUSSIE. — FAUSSE LETTRE DE DAVOUT PUBLIÉE PAR LE « MONITEUR ».

Il n'était pas aussi calme, on le sait, que nous le voyons s'efforcer de le paraître. Exaspéré par tout ce qu'il avait souffert et tout ce qu'il n'avait pu empêcher, il rentra en Pologne l'âme pleine d'une redoutable colère dont la prophétique apostrophe à Murat, à Gumbinnen, fut le gros coup de foudre et dont nous surprenons les sourds grondements dans les lettres à la maréchale postérieures au retour. Ses ennemis s'aperçurent de cette irritation et en profitèrent sournoisement pour répandre les bruits les plus fâcheux sur son état d'esprit. C'est lui-même qui nous l'apprend par l'organe du général César de Laville dans la relation qu'il fit rédiger de la défense de Hambourg. « Tandis que M. le maréchal employait le temps, comme on l'a vu, aussi utilement et avec autant d'activité pour le bien du service (il s'agit des premières opérations entreprises sous le commande-

ment du prince Eugène après le départ de Murat), ses détracteurs murmuraient à Paris que sa tête était dérangée. Cependant le prince vice-roi le chargeait des opérations les plus compliquées. Il eût été curieux, en remontant à la source, de trouver que partie de ces bruits se répétaient presque sous les yeux de ceux qui lui donnaient ces marques de confiance. » Et ailleurs encore : « Des individus rentrés en France à la suite de Napoléon, par suite de cet esprit de dénigrement que l'envie commande et que la légèreté et l'irréflexion adoptent volontiers, faisaient courir à Paris des bruits inquiétants et mensongers sur l'impression que les malheurs, les chagrins et le froid avaient produite dans son organisation. » Une de ces calomnies, due sans doute à quelque facétieux qui devait goûter le vaudeville et le jeu de Brunet, était vraiment assez plaisante. Le maréchal, racontait-on, avait été pris de telle folie pendant la retraite, qu'il pinçait le nez de ses aides de camp. Il n'y avait jamais eu de nez pincé cependant que celui du maréchal, et cela par ce même César de Laville dont nous venons de citer la relation. Un jour qu'ils causaient ensemble pendant la retraite, César de Laville, s'apercevant que le nez du maréchal gelait. lui avait sans avertissement préalable infligé une friction de neige, service que Davout, surpris et croyant à une brusque attaque, avait récompensé d'abord d'un vigoureux coup de poing. Mme la marquise de Blocqueville, qui nous donne cette rectification vraisemblable, s'étonne de l'effronterie des calomniateurs à l'égard du maréchal. L'imparfaite nature humaine étant donnée, rien n'est cependant

plus explicable. Des scènes comme celles de Marienbourg et de Gumbinnen ne sont pas sans laisser des rancunes chez ceux qui les subissent, et ceux-là, quand ils s'appellent Murat et Berthier, ne manquent pas de complaisants, de flatteurs et d'instruments pour servir leurs haines. Quant à la forme de la calomnie qui fut employée contre le maréchal, elle est celle que tout homme d'expérience avouera avoir vu invariablement employer lorsque la victime était d'humeur violente. Commettez l'imprudence d'éclater, fût-ce par le plus juste motif, et vous serez déclaré fou, tandis que vous ne serez qu'indigné, et c'est là ce qui en toute évidence était arrivé à Davout.

Cette accusation de folie n'était à tout prendre que l'exagération mensongère d'un fait certain, c'est que les souffrances morales qu'il avait éprouvées pendant la campagne, jointes à de trop nombreuses causes de mécontentement, avaient eu la puissance de tirer pour la première fois le maréchal de son sang-froid, jusqu'alors imperturbable. C'est ici l'occasion de faire remarquer qu'il n'y a rien de plus délicat que de se prononcer sur de tels états d'âme et de trouver le mot juste qui peut leur convenir. Mme de Blocqueville n'admet pas qu'on dise de son père qu'il fut abattu par les événements. Soit : nous croyons en effet volontiers qu'il fut plutôt exaspéré qu'abattu, bien que ce dernier mot soit celui dont se sert Ségur; cependant les documents qu'elle produit, la lettre de Thorn que nous avons citée par exemple, ne témoignent-ils pas de sentiments qui vont plus loin même que l'abattement? Qu'importe après tout? lorsque les circonstances sont extrêmes, il est bien naturel que

les sentiments le soient aussi, et d'ailleurs n'est-il pas évident que l'abattement d'un tel homme n'est pas celui d'une femmelette, et peut-on s'y tromper?

Voici une anecdote qui en dit long à cet égard. Elle est connue de tous les lecteurs de Ségur, mais elle peint avec trop d'énergie la nature propre à Davout pour ne pas être rappelée dans une esquisse de son caractère.

Davout traversait, lui troisième, X... (une ville prussienne). Cette ville attendait les Russes; sa population s'émut à la vue de ces derniers Français. Les murmures, les excitations mutuelles, et enfin les cris se succédèrent rapidement; bientôt les plus furieux environnèrent la voiture du maréchal, et déjà ils en dételaient les chevaux, quand Davout paraît, se précipite sur le plus insolent de ces insurgés, le traine derrière sa voiture, et l'y fait attacher par ses domestiques. Le peuple, effrayé de cette action, s'arrêta, saisi d'une immobile consternation, puis il s'ouvrit docilement et en silence devant le maréchal qui le traversa tout entier, en emmenant son captif.

Voilà un homme abattu qui fait encore une assez fière figure, on en conviendra, d'où il faut conclure que les mêmes mots prennent un sens fort différent selon les personnes auxquelles ils s'appliquent.

A ces bruits malveillants sur l'état moral de Davout, se rapporte indirectement un singulier incident ignoré jusqu'ici et qui révèle une fois de plus les étranges services que Napoléon exigeait de la presse soumise à ses ordres. Ennuyé d'entendre ses ennemis crier victoire, il fit insérer dans le *Moniteur* deux prétendues lettres de Davout et de Ney tendant à établir qu'en toute rencontre les Russes avaient été

battus, et qu'en définitive c'était le froid seul qui avait triomphé de la grande armée, lettres où les signataires n'avaient jamais mis la main. Avis aux historiens de l'avenir. Ils devront savoir désormais que ces documents sont de fabrique impériale, et cependant ils devront malgré cela se garder de leur refuser toute créance, car au fond ces lettres reproduisaient assez exactement les opinions des deux maréchaux et ne faisaient que répéter ce qu'on leur avait entendu exprimer mainte fois. Nous ne pouvons fournir aucune preuve pour ce qui est de Ney, mais pour ce qui est de Davout, il est certain que, dans ses lettres à la maréchale, il met une insistance extraordinaire à établir que l'armée n'a été détruite que par l'hiver et que les Russes ne peuvent se vanter d'une seule victoire. Puisque ce sont là leurs opinions, qu'elles concordent avec les miennes et qu'elles sont utiles à ma politique, pensa Napoléon, il n'y a aucun inconvénient à leur donner une publicité qu'ils ne me refuseraient pas, et sans plus de façon il les met en scène, comme s'il eût obtenu leur aveu. Pour plus de vraisemblance, le rédacteur écrivit ces lettres dans le style qu'il pensait correspondre le mieux aux sentiments des deux maréchaux; mais, inévitablement maladroit, il éveilla précisément par cette précaution les soupçons des personnes intéressées. A Paris, la maréchale lut ces documents avec stupéfaction, ne reconnut pas au style qu'on lui prêtait l'âme de son mari, et, flairant le piège, elle écrivit, pour savoir la vérité, la lettre curieuse à plusieurs titres que voici.

Je n'ai pas reçu de lettres de toi aujourd'hui, mon unique ami; mais j'en ai lu une dans le *Moniteur*. Je t'avoue

que je n'ai pas reconnu ta manière d'écrire accoutumée, qui est claire, énergique et noble, tandis que rien ne l'est moins que cette phrase qui est sûrement tronquée : « Une grande partie de mes hommes (te fait-on dire) s'est éparpillée pour chercher un refuge contre la rigueur du froid, et beaucoup ont été pris ».

Je suis convaincue que tu ne dis jamais *mes hommes* en parlant des soldats; personne n'honore plus que toi ce titre, et tu as bien raison, car, en parlant des hommes, on a rarement du bien à en dire, et, en parlant des soldats, on sait qu'on parle de gens d'honneur sans jalousies, sans petites passions, et toujours prêts à mourir sous leur drapeau. On a toujours un but pour s'écarter de la vérité, et ce serait en vain, mon Louis, que tu aurais cherché à dissimuler tes pertes. Chacun sait ici que la majeure partie du premier corps a été constamment l'auxiliaire de tous les autres, et que les pertes ont été considérables pendant notre glorieuse marche sur Moscou. Les souffrances, la rigueur de la saison au retour n'ont pas dû le refaire, mais je ne pense pas qu'il te soit arrivé pire qu'aux autres : je crois, au contraire, que la débandade dont on nous a parlé dans le 29e bulletin n'a dû se manifester parmi les troupes de ton commandement que lorsqu'il y a eu impossibilité absolue de penser à les rallier. Lors de l'ouverture de la campagne, on ne cessait d'en vanter *la tenue, la discipline et le bon esprit*. On ne perd pas dans un moment une supériorité *réelle*; mais pour être pris à sa valeur (surtout dans la carrière des armes), il faut ne pas avoir tout contre soi. Quel que soit le mal, l'injustice est le plus grand mal; néanmoins je suis convaincue qu'elle n'abattra jamais une âme comme la tienne, et que tu n'es pas plus navré qu'un autre : quelque *navré* que tu sois, tu sais remonter le courage des autres au lieu de l'abattre. J'ai été trop à même d'en faire la triste expérience; et d'ailleurs *si des pertes plus qu'ordinaires te navrent*, je suis convaincue que tu ne mets pas le public dans ta confidence. — La lettre

du maréchal Ney est sur un autre ton que je n'aime pas mieux : la fin de la tienne est trop larmoyante, et la sienne un peu fanfaronne....

J'ai dit que la lettre de la maréchale était curieuse à plus d'un titre. Une légère pointe de préjugé s'y montre et donne le ton de l'époque. On y sent très bien la distance que vingt-cinq années de guerres merveilleuses avaient fini par établir entre le soldat et le simple citoyen. Naïvement, inconsciemment, par le seul fait de la durée et de l'évolution des événements, l'*el señor soldado* de la guerre de Trente Ans tendait à reparaître dans une société devenue toute militaire.

La réponse de Davout à sa femme est aussi fort curieuse, d'abord parce qu'elle nous apprend l'opinion qu'il avait et qu'il voulait qu'on eût dans le public de la conduite du premier corps d'armée pendant la campagne, ensuite parce qu'elle nous montre une fois de plus combien sa fidélité envers l'empereur était à l'épreuve de toute blessure et de toute injustice. Il n'est pas l'auteur de la lettre insérée au *Moniteur*; n'importe, il ne la désavoue pas, puisqu'il semble qu'elle peut être utile au souverain.

Magdebourg, 14 février 1813.

J'ai éprouvé, mon Aimée, une vive satisfaction en lisant toutes tes réflexions sur la lettre que tu as lue dans le *Moniteur*; si ton Louis en eût été le rédacteur tu n'aurais pas été dans le cas de faire ces réflexions. Elle a été fabriquée et insérée pour détruire tous les mensonges réellement impudents de nos ennemis, qui poussent l'effron-

terie jusqu'à attribuer à la supériorité de leurs armes ce qui n'est que l'effet des privations, des fatigues et des 24 degrés de froid que les troupes ont éprouvés depuis leur départ de Moscou. Si j'en eusse été le rédacteur comme tu l'observes, je ne me serais pas servi de l'expression *mes hommes* en parlant des soldats de mon souverain, ni n'aurais remplacé cette expression par celle de *mes soldats*; je sais qu'ils sont les soldats de l'empereur; ainsi je n'emploie jamais les expressions de *mes soldats*, *mon corps d'armée*. Enfin, je ne me serais pas non plus servi de cette expression que j'étais *navré de douleur*.

Je regrette les soldats que perd l'emperenr, les malheurs militaires qui peuvent nous arriver, mais je ne rendrais pas mes regrets par cette expression exagérée et qui peint une âme abattue. Enfin, mon amie, si j'eusse été le rédacteur, je n'aurais pas avoué qu'un grand nombre de soldats du 1er corps s'étaient débandés pour se procurer des subsistances et un abri contre le froid, car j'eusse été injuste envers les soldats du 1er corps. La presque totalité a péri par le feu en combattant avec une intrépidité sans exemple. Jamais un bataillon n'a été repoussé ou enfoncé. Jamais l'ennemi n'a fait abandonner une position auparavant l'instant où elle a dû être quittée, et elle était évacuée sous le feu du canon avec un calme qui eût fait prendre tous ces mouvements comme des manœuvres d'exercice. Dans toutes les batailles et combats, les corps avaient leurs aigles en présence de l'ennemi, et les corps les ont toutes rapportées, et elles ont toujours servi de ralliement, jusqu'à l'arrivée à Thorn, aux généraux, aux officiers et au petit nombre de soldats qui restaient des nombreux combats que les régiments ont soutenus dans le cours de la campagne; enfin les divisions du 1er corps, qui n'étaient composées que des aigles, des officiers des régiments et d'un petit nombre de soldats, marchaient réunies au milieu des débandés, et la remarque en a été faite plus d'une fois, et cette constance des débris d'un corps d'armée remarquable par son dévouement à

l'empereur, son bon esprit et la discipline en tout lieu, dans les marches, dans les casernes et sur les champs de bataille, a excité l'admiration, et j'ai entendu le vice-roi (le prince Eugène) et bien des généraux faire la remarque que tous ceux qui donnaient un pareil exemple mériteraient d'être membres de la Légion d'honneur.

J'aurais, mon Aimée, exprimé en vingt lignes ce tableau de la conduite du corps d'armée dont l'empereur m'avait confié le commandement, mais je ne rends les comptes que lorsqu'on me les demande, et dans cette occasion j'étais trop éloigné pour que ce compte rendu arrivât en temps utile. Le fait est que l'empereur a voulu faire ressortir les récits mensongers des Russes; il a ordonné de nous faire tenir le langage que nous eussions tenu si nous avions été questionnés. Le rédacteur a rempli cet objet et cela est suffisant. A Dieu ne plaise que j'éprouve des regrets de la façon dont il s'en est acquitté! les regrets ne seraient que ceux de l'amour-propre ou de la vanité : je me mets en garde contre les sentiments et les idées que les petites passions inspirent, et je trouve dans l'amour de mes devoirs, dans mon dévouement sans bornes pour le sauveur de ma patrie le préservatif contre les petites passions et le calme d'âme que les envieux ne sauraient avoir.

Je me suis beaucoup étendu, ma chère amie, pour te donner une preuve de toute ma confiance et de mon estime, et par la conviction que tu garderas pour toi toutes ces réflexions et que tu ne feras connaître à qui que ce soit la vérité sur la lettre en question; je te l'ai dite sous le sceau de la confession, car je manquerais à mes devoirs envers l'empereur si je me permettais la plus simple réflexion en forme de désaveu sur cette lettre.

VI

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1812, PAR PHILIPPE DE SÉGUR. — CARACTÈRES ÉPIQUES DE CE RÉCIT. — LETTRE DE SÉGUR A DAVOUT.

Cette catastrophe de 1812, d'une si dramatique grandeur, sans égale depuis celles des antiques dominations d'Assyrie et de Perse, depuis les légions de Sennacherib, anéanties en un instant par la peste, ou Cyrus disparaissant dans les neiges des Scythes, appelle naturellement le souvenir de son historien. Parler de la campagne de Russie, même quand on n'en parle qu'épisodiquement, sans parler de Ségur, serait presque comme parler de la retraite des Dix mille sans nommer Xénophon. Aussi, bien que l'espace dont notre sujet nous permet de disposer soit trop limité pour nous étendre sur son beau livre aussi largement qu'il le mérite, ne résisterons-nous pas au plaisir de nous y arrêter un instant. Il a été très bien dit que l'*Histoire de la campagne de 1812* était un véritable récit épique; elle est telle en effet, mais plus et mieux encore qu'on ne l'a dit, et c'est

ce caractère seulement que nous voulons mettre en relief.

Elle est épique par la culture classique dont elle fait preuve et qui s'est trouvée en rapport exact avec la nature du sujet, par le ton soutenu d'éloquence qui y règne d'un bout à l'autre et grâce auquel elle échappe à cette simplicité qui est une condition ordinaire de la bonne prose, mais qui en un tel sujet serait impuissante et presque déplacée. Elle est épique par cette qualité de témoin et d'acteur qui permet à l'auteur de suppléer à l'inspiration poétique par la vivacité du souvenir et qui fait circuler dans ses pages ces larmes mêmes des choses dont toute âme humaine est touchée. Ce n'est pas en effet aux historiens qu'il faut s'adresser pour trouver à quoi comparer ce récit, c'est aux poètes, et s'il fallait marquer son rang par la nature des émotions qu'il fait naître, nous ne voyons guère où le placer, si ce n'est à côté du second livre de l'*Énéide*, d'où son épigraphe est tirée. Épique par la forme, cette histoire l'est bien plus encore par la substance, où surabondent ces deux éléments nécessaires de toute épopée, l'héroïsme et le merveilleux. Vous rappelez-vous ce colonel Jacqueminot, traversant à cheval la Bérésina chargée de glaces, s'élançant seul sur les soldats de Tchaplitz qui s'éloignent et en enlevant un qu'il rapporte au bout du poignet à Napoléon, et pensez-vous qu'il y ait dans le moine de Saint-Gall ou dans aucune chronique chevaleresque prouesse plus robuste? Voilà pour l'héroïsme des actions. Vous rappelez-vous Murat et Davout se menaçant devant Napoléon, qui les écoute, la mine

sombre, en jouant du bout de sa botte avec un boulet de canon? Voilà pour la grandeur des scènes. Vous rappelez-vous l'arrivée devant Moscou, Napoléon attendant une députation qui n'arrive pas et l'armée entrant avec stupeur dans une capitale silencieuse, dont les habitants sont d'invisibles démons laissés derrière lui par le magicien Rostopchine pour semer l'incendie, et pensez-vous qu'il y ait dans les poèmes les plus fabuleux histoire de ville enchantée plus merveilleuse que celle-là? Voilà pour l'étrangeté des événements. Et le froid, ce froid inéluctable que certains contes du peuple russe ont transformé en un méchant génie comme les Grecs avaient personnifié la force des rayons solaires en une divinité redoutable, ne vous semble-t-il pas qu'à cette différence près qu'on n'entend pas sonner harmonieusement son carquois lorsqu'il traverse les rangs de l'armée, il tient d'une manière assez dramatique le rôle de Phébus Apollon dans l'*Iliade*? Henri Heine, dans une de ces appréciations en apparence fantasques, mais qui saisissent les caractères des œuvres avec une adresse et une sûreté étonnantes, a comparé les héros de Ségur aux héros des épopées homériques. « Bien que la casaque du roi de Naples ait quelque chose d'un peu trop bariolé, son courage dans les combats et sa témérité sont aussi grands que chez le fils de Pélée; le prince Eugène, noble champion, nous apparaît comme un Hector de douceur et de vaillance; Ney combat comme Ajax; Berthier est un Nestor moins la vaillance. Davout, Daru, Caulaincourt, font revivre Ménélas, Ulysse et Diomède. » Ce n'est pas seulement avec les héros des poèmes

homériques qu'on peut comparer les personnages et les événements de l'*Histoire* de Ségur, car les analogies sont plus étroites encore et plus nombreuses avec les poèmes du cycle carlovingien. Que de rapprochements on peut établir, et sans le moindre effort! Et d'abord le personnage central, celui à qui tout se rapporte, Napoléon, ne vous semble-t-il pas prendre dans Ségur quelque chose de la physionomie que les romans carlovingiens donnent à Charlemagne? Le voilà, le grand empereur, à demi dépouillé de son prestige, déconfit et la mine soucieuse, réduit à assister en spectateur presque impassible aux disputes de ses maréchaux, comme autrefois Charlemagne aux querelles de ses paladins, et à écouter les dures remontrances de ses Caulaincourt, de ses Daru et de ses Duroc, comme Charlemagne celles de ses conseillers. Que de Gannelons aussi il peut soupçonner dans son armée cosmopolite avec ses généraux bavarois, saxons et prussiens, ses de Wrède, ses Thielman, ses York! Ney, coupé de Davout et d'Eugène, se frayant un chemin à travers les précipices neigeux, les fleuves glacés et les Cosaques, et appelant au secours sans être entendu, n'est pas, à la mort près, moins dramatique que Roland, enfermé dans le défilé de Roncevaux et soufflant en désespéré dans son cor. Les Cosaques de Platof et de Miloradovitch, escortant comme des sauterelles meurtrières les flancs de l'armée, tiennent sans désavantage la place des montagnards basques dans la défaite carlovingienne. Quelle figure d'émir sarrasin vaut pour la ruse et la patience implacables celle du vieux Kutusoff? Enfin, tout au loin, derrière un rem-

part de glaces inaccessibles, trône Alexandre invisible, silencieux et presque mystérieux comme une sorte d'empereur d'un Cathay septentrional.

Voilà bien des titres à l'épithète d'épique qui a été donnée à cette *Histoire*; elle en a encore un dernier cependant, et plus singulier que tous les précédents. Si notre civilisation européenne venait jamais à périr par un cataclysme qui ne laisserait subsister d'elle aucune tradition et après lequel la nuit se ferait pendant des siècles, je ne doute pas que les savants qui, dans trois ou quatre mille ans, retrouveraient le récit de Ségur s'accorderaient à lui refuser le titre d'histoire, et prouveraient victorieusement qu'elle n'est qu'une transcription prosaïque d'une grande épopée perdue. Sans difficulté aucune, ils découvriraient dans maint passage des débris de cette épopée apocryphe, et attesteraient en témoignage de la vérité de leurs affirmations tel trait de mœurs ou telle forme de langage qui ne peuvent, diraient-ils, se rapporter qu'à des peuples épiques. Eh bien! ces savants du lointain avenir ne se tromperaient qu'à demi. En lisant Ségur, l'imagination éprouve parfois comme un recul soudain de trois ou quatre mille années. Elle se trouve repoussée jusqu'à l'époque des antiques rapsodes lorsqu'elle apprend que les chefs de l'armée française découvrirent avec un étonnement assez légitime que les proclamations de Rostopchine étaient en prose rythmée; elle se trouve repoussée plus loin encore devant l'étrange adresse des députés lithuaniens où les formes de langage des plus antiques civilisations asiatiques se trouvent conservées : « Que Napoléon le Grand prononce ces

seules paroles : Que le royaume de Pologne existe, et il existera, et tous les Polonais se dévoueront aux ordres du chef de la quatrième dynastie française, *devant qui les siècles ne sont qu'un moment et l'espace qu'un point.* » C'est exactement ainsi qu'on parlait, il y a trente-deux siècles, aux tsars d'Assyrie et aux souverains de Babylone.

Il y a dans le livre de Ségur quelque chose de plus grand peut-être, de plus noble assurément que ce caractère épique : c'est qu'il fut l'expression des sentiments que rapportèrent de Russie les victimes du désastre et qu'il les conserve encore dans ses pages vibrants comme aux premiers jours. Ces sentiments, nous venons de les apercevoir en partie dans la lettre de Davout à la maréchale, précédemment citée; Ségur va nous aider à les accentuer davantage encore. Il nous fait comprendre comment les survivants de cette catastrophe en furent fiers à l'égal des plus glorieuses victoires. Ils se sentirent par leurs malheurs grandis de cent coudées. Ils avaient porté les armes de la France plus loin qu'elles n'avaient été jamais portées sans trouver un ennemi à leur taille, et ils ne s'étaient arrêtés que lorsque la nature leur avait déclaré la guerre. Ils avaient souffert ce que nulle armée ne souffrit jamais, ils avaient résisté jusqu'au point extrême où l'énergie humaine cesse d'être d'aucun secours. A ceux qui leur parlaient de leurs revers pour blâmer ce qu'on appelait leur folie, ils pouvaient, s'ils ne préféraient le silence, répondre dédaigneusement : Vous n'y étiez pas! Ils avaient reçu de cette déroute un sacre particulier qui les faisait plus grands, plus

nobles que les autres hommes et les rendait inaccessibles à leurs critiques et incompréhensibles à leur petitesse. Nous avons parlé d'une lettre de Ségur à Davout écrite en 1816; la voici. Le sentiment que nous venons d'indiquer s'y révèle avec une tristesse altière qui en fait comme une préface jusqu'aujourd'hui inédite de son *Histoire de la campagne de 1812.*

Monsieur le maréchal,

Puis-je espérer que vous ne me trouverez pas indiscret si j'ose vous prier de me faire donner quelques notes sur les opérations de votre armée pendant la guerre de Russie de 1812? J'ai été assez heureux pour réunir les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire morale et militaire de cette campagne. Plusieurs anecdotes importantes et secrètes jusqu'ici, et dont quelques-unes vous regardent, sont parvenues à ma connaissance, soit alors, soit depuis, ce qui vous étonnera peu, ayant été et étant lié d'amitié avec tous ceux qui composaient l'intérieur du cabinet. J'ose espérer, monseigneur, que vous croirez bien que je ne veux faire de ces matériaux qu'un noble et digne usage. C'est pourquoi je me suis déterminé à vous prier d'être assez bon pour dicter quelques notes sur cette époque et d'avoir la bonté de me les envoyer. J'aurais été moi-même vous faire cette prière si j'avais cru ne pas vous déranger. J'aurais été soumettre à votre jugement quelques chapitres d'un livre qui sera très volumineux et qui, tout *en reconnaissant nos fautes, nous placera à la hauteur qui nous convient et d'où nous devons mépriser les attaques de gens dont tous les sens, tous les sentiments sont trop faibles, les habitudes trop circonscrites et les idées trop petites pour qu'ils puissent nous juger*. Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, l'indiscrétion de ma prière. S'il m'était possible de vous lire le commencement de cet ouvrage,

peut-être trouveriez-vous qu'il mérite que vous veuillez bien vous y intéresser.

Aurez-vous la bonté de me rappeler au souvenir de Mme la princesse d'Eckmühl et d'agréer l'expression du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur?

Le général comte de SÉGUR.

On voit par cette lettre, écrite par parenthèse avec l'incorrection propre à Ségur, incorrection qui a été impuissante à détruire le mérite de son livre, tant ce mérite est réel, en quelle estime l'historien tenait le jugement de Davout et quel désir il avait de son approbation. Elle suffit, ce nous semble, pour répondre à quelques reproches d'injustice à l'égard de son père que lui adresse Mme la marquise de Blocqueville. Ce qui nous frappe, au contraire, dans l'*Histoire de la campagne de 1812*, c'est combien ce livre est favorable à Davout. On sent que, dans l'opinion de Ségur, ce maréchal est après Napoléon le personnage principal de l'expédition, et qu'il pense que l'insuccès en doit être attribué en grande partie à cette rancune voilée qui lui refusa la première place dans la direction de la guerre.

VII

REPRISE DE HAMBOURG PAR LES TROUPES FRANÇAISES.— ORDRES TERRIBLES ENVOYÉS PAR L'EMPEREUR A DAVOUT. — COMMENT ILS FURENT EXÉCUTÉS PAR LE MARÉCHAL.

Le même guignon qui avait persécuté Davout pendant toute la campagne de 1812 le suivit encore après son retour en Allemagne, où il se présenta à lui sous la forme de l'événement le plus fâcheux qui pût le surprendre. A la nouvelle de nos désastres et de la défection des troupes allemandes alliées, Hambourg, incorporée à l'empire avec Lubeck depuis 1810, se souleva, appela dans ses murs le partisan Tettenborn, et chassa la garnison et l'administration françaises en massacrant le plus qu'elle put de fonctionnaires et de soldats. A ces nouvelles, la colère de l'empereur fut extrême. Davout fut chargé de reprendre la ville et d'y rétablir l'ordre. Outre qu'il était voisin du théâtre des événements, étant cantonné sur l'Elbe, il y avait une raison décisive pour qu'il fût chargé de cette affaire, c'est que, depuis 1810 jusqu'en mars 1812, où il l'avait quittée pour la

Russie, Davout avait occupé cette ville et comme chef militaire et comme président de la commission de gouvernement chargée de l'organiser administrativement. Le choix de sa personne était donc très explicable, et il ne nous est pas apparent qu'il y eût dans ce choix, comme on l'a insinué, malveillance positive de la part de l'empereur; mais il n'en est pas moins vrai que par cette mission Napoléon chargeait Davout d'une œuvre de vengeance, rôle pénible au premier chef et qui exige une fermeté d'une si particulière nature que nul ne l'accepte qu'à son cœur défendant. A Paris, lorsqu'arrivèrent les nouvelles de cette mission, personne ne s'y trompa. L'opinion publique la vit avec déplaisir et la regretta pour Davout; ses ennemis s'en réjouirent, sentant bien qu'elle allait lui faire une position où il pouvait facilement se rendre odieux. La princesse d'Eckmühl, qui était à l'affût de tous les bruits qui pouvaient intéresser son mari, lui écrivit, sous le coup des alarmes du premier moment, cette très remarquable lettre qui en dit long et sur l'état de l'opinion à cette époque et sur les inimitiés que Davout s'était créées dans l'entourage de l'empereur.

8 mai 1813.

C'est Charpentier qui te remettra cette lettre, excellent ami; sûre de son sort, je puis te dire quantité de choses que je craindrais d'aventurer. Je commence par t'avouer que je n'aime pas ton commandement de la vingt-troisième division militaire : tes pouvoirs sont illimités, mais pour faire le mal; tu en feras le moins possible, c'est consolant pour les gens égarés. M. Auguste de Beaumont, qui

t'est on ne peut plus acquis et qui a cherché à recueillir tout ce qu'on dit à ton sujet, a prêté l'oreille dernièrement dans un café où on lisait l'article du *Moniteur*, qui fait connaître ta mission : on ne l'aime pas, toute de confiance qu'elle puisse être. Bien certainement tu n'aurais pas autant de jaloux si tu n'avais eu que de telles occasions de servir ton prince et ton pays. Ne pouvant te posséder dans les circonstances présentes et ne pouvant pas davantage être sans tourments à ton sujet, je te souhaiterais, mon Louis, à la tête de nos nouvelles légions dont tu tirerais le meilleur parti possible : on les dit animées d'un bon esprit, et elles ne pourraient manquer de confiance guidées par toi. L'empereur en a décidé autrement : s'il ne te tient pas compte de cette tâche pénible et que tu rempliras sans doute à sa plus grande satisfaction, ta conscience du moins te paiera le prix d'un dévouement sans bornes et qui t'a fait bien des ennemis. On peut convenir que ton moindre soin a été d'éviter de t'en faire. Tu as presque toujours été aussi sévère et aussi exigeant pour ceux que tu devais faire servir que pour toi-même, et bien peu accueillant dans tes relations avec tous les autres qui, ne pouvant s'oublier entièrement, diffèrent en cela de toi, qui ne connais aucune composition avec le devoir que tu exerces jusqu'à en être accablé. Ne trouvant pas ou trouvant peu d'imitateurs, on commente ta manière d'être : modère, je t'en conjure, ton ressentiment de ce que la majorité des hommes ne pense pas comme toi, et contente-toi, mon bien cher ami, d'en tirer le meilleur parti en ménageant leur faiblesse. Tu en as froissé plus d'un par l'excès de ton zèle pour le service de ton prince et le bien de ton pays. On ne te pardonne pas d'être informé de beaucoup de choses qu'on considère comme n'étant pas dans les attributions de ton emploi. J'ai su par le général de Beaumont, qui l'a connu à Francfort, que M. de Saint-Marsan a trouvé que tu voulais et croyais savoir mieux que lui les dispositions du gouvernement auprès duquel il était accrédité, et que tu

as eu souvent des motifs d'alarmes lorsqu'il était sûr des dispositions pacifiques de la Prusse. J'ai également connu par la même voie beaucoup de conversations du duc d'Otrante que je ne pourrais rapporter fidèlement, mais qui m'ont prouvé que tu as en lui un ennemi, et un ennemi bien puissant. Il disait dernièrement que tu devrais te borner à faire ton métier, au lieu de te livrer à la manie de tout savoir et de faire des rapports sur les dires les moins croyables et d'en fatiguer l'empereur. Notre ministre actuel de la police n'est pas plus ton ami : tu sais à quoi t'en tenir sur de plus grands personnages, tant il y a que tu obtiens peu de suffrages; on s'aime en général beaucoup trop pour t'imiter, et l'on te blâme de ta manière d'être si différente de celle des autres qui se bornent à remplir sans beaucoup de peine les devoirs de leurs places....

La maréchale aurait encore bien moins aimé cette mission si elle avait connu la nature des ordres transmis à son mari. Ils sont vraiment terribles, ces ordres, et en nous les plaçant sous les yeux, Mme de Blocqueville a été, à notre avis, fort bien inspirée par sa piété filiale. La meilleure manière de dissiper les dernières fausses opinions qui peuvent être restées dans le public sur les événements de Hambourg est assurément de mettre le lecteur à même de constater la différence entre les mesures ordonnées à Davout et celles qu'il se borna à exécuter.

Le 13 mai 1813, deux dépêches de Berthier, l'une chiffrée, l'autre qui ne l'était pas, arrivèrent en même temps à Davout. Toutes deux contenaient les mêmes ordres, mais il y avait entre elles cette différence que celle qui était sans chiffres était rédigée en termes relativement modérés et que les instruc-

tions de celle qui était chiffrée étaient de la plus impitoyable dureté. Cette dépêche est un document des plus singuliers par le mélange de terrorisme et de jésuitisme (nous prenons ce mot dans l'acception vulgairement admise) qui en fait le fond. Napoléon imposait à Davout d'agir non seulement avec violence, mais avec duplicité. Le jour où il dicta cette dépêche est certainement un de ceux où il s'est le plus souvenu qu'il était par ses origines du pays de Machiavel. La voici, diminuée de tout ce qui est relatif aux choses purement militaires. Les passages qu'on y lira soulignés le furent par le maréchal même lorsqu'il eut à préparer son *Mémoire justificatif* pour le roi Louis XVIII.

Vous ferez arrêter sur-le-champ tous les sujets de Hambourg qui ont pris du service sous le titre de sénateurs de Hambourg. Vous les ferez traduire à une commission militaire, et vous ferez fusiller les cinq plus coupables. Vous enverrez les autres sous bonne escorte en France, pour être retenus dans une prison d'État. *Vous ferez mettre le sequestre sur leurs biens, et vous les déclarerez confisqués. Le domaine prendra possession des maisons, fonds de terre, etc.*

Vous ferez désarmer la ville, vous ferez fusiller tous les officiers de la légion anséatique, et vous enverrez tous ceux qui auront pris de l'emploi dans cette légion en France pour y être mis aux galères.

Dès que nos troupes seront arrivées à Schwerin, vous tâcherez, sans rien dire, de vous saisir du prince et de sa famille, et vous l'enverrez en France dans une prison d'État, ce prince ayant trahi la confédération. Vous en agirez de même à l'égard de leurs ministres.

Vous ferez une liste des rebelles, des quinze cents individus de la 34e division militaire les plus riches et qui

se sont le plus mal conduits; vous les ferez arrêter, vous ferez mettre le séquestre sur leurs biens dont le domaine prendra possession. Cette mesure est surtout nécessaire dans l'Oldenbourg.

Vous ferez mettre une contribution de 50 millions sur les villes de Hambourg et de Lubeck. Vous prendrez des mesures pour la répartition de cette somme, et pour qu'elle soit promptement payée.

Vous ferez partout désarmer le pays et arrêter les gendarmes, canonniers, gardes-côtes, et officiers et soldats ou employés qui, étant au service, auraient trahi. Leurs propriétés seront confisquées. N'oubliez pas surtout toutes les maisons de Hambourg qui se sont mal comportées et dont les intentions sont mauvaises. Il faut déplacer les propriétés, sans quoi on ne serait jamais sûr dans ce pays.

Toutes ces mesures, prince, sont de rigueur; l'empereur ne vous laisse la liberté d'en modifier aucune. Vous devez déclarer que c'est par ordre exprès de Sa Majesté, et agir en temps et lieu avec la prudence nécessaire.

Tous les hommes connus pour être chefs de révolte doivent être fusillés ou envoyés aux galères.

Quant au Mecklembourg, l'instruction générale est que ses princes sont hors de la protection de l'empire; mais il n'en faut rien laisser apercevoir, et probablement Sa Majesté aura le temps de donner des ordres. Comme les princes de Mecklembourg peuvent ignorer nos dispositions, vous pouvez promettre d'abord tout ce qu'on voudra, en y mettant pour restriction : *sauf l'approbation de l'empereur*. L'approbation étant parvenue, tout se trouverait en règle.

Vous enverrez le général Vandamme en avant avec votre quartier général. Il faut avoir soin, prince, de ménager ce général, les hommes de guerre devenant rares.

Bien qu'un des dons principaux de Berthier fût une étonnante sûreté de mémoire, qui lui permettait

de reproduire avec une fidélité sténographique les moindres nuances de la pensée de Napoléon, on peut dire cependant qu'il y a dans cette dépêche une part de sa propre personnalité. N'y sentez-vous pas en effet la joie qu'il éprouve à transmettre de tels ordres à son rival détesté, et la recommandation finale sur les égards que Davout doit avoir pour Vandamme n'est-elle pas une flèche de Parthe aussi adroitement que cruellement décochée?

L'excuse de cette dépêche, c'est qu'il est probable qu'en la dictant, Napoléon songeait beaucoup moins à faire œuvre de vengeance qu'œuvre de politique. Ce qu'il se proposait de frapper dans Hambourg, ce n'était pas seulement une révolte partielle, c'était la révolte générale de l'Allemagne. Il voulait, pendant qu'il en était temps encore, intimider la défection, et demandait à son lieutenant un exemple capable d'effrayer les populations, sachant, en politique qu'il était, que la terreur est dans les masses contagieuse à l'égal de la colère et de l'audace. En recevant ces ordres, Davout se sentit mal disposé à les exécuter. Nous connaissons sa maxime favorite : faire à l'ennemi tout le mal nécessaire, mais ne lui faire que celui-là; et cette maxime, il ne l'appliquait souvent qu'à regret. Tout récemment, pendant qu'il était sous le commandement du prince Eugène, lorsqu'il lui avait fallu faire sauter le célèbre pont de Dresde, le cœur lui avait saigné en pensant à la peine qu'il allait faire à un vieux souverain qu'il aimait particulièrement, et en 1815, lorsqu'il devint ministre de la guerre, nous le voyons écrire à Vandamme pour qu'il eût soin de ne faire dans le parc de Chimay que les

dégâts indispensables. Or, non seulement on lui enjoignait de faire un mal qu'il jugeait inutile, mais on lui enjoignait d'être inhumain et perfide. Nous n'avons pas les lettres qu'il adressa en cette occasion à l'empereur, mais il faut qu'elles aient trahi bien des inquiétudes ou qu'elles aient manifesté des scrupules de plus d'une nature, ou qu'elles aient opposé à plus d'une des mesures exigées des refus motivés, car, un mois après cette dépêche, nous voyons Napoléon s'adresser directement à Davout pour préciser le sens de ses instructions. Quoique la sévérité de ses ordres soit d'abord maintenue, on comprend qu'il a consenti à laisser à son lieutenant carte blanche sur plus d'un point, et en somme, au lieu de dire : *Frappez*, comme dans la dépêche précédente, il finit par dire : *Faites-les surtout payer*. Évidemment quelques-unes des remontrances de Davout ont été entendues.

Brunslau, 7 juin 1813.

Mon cousin, je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez désarmer les habitants, vous emparer de tous les fusils, sabres, canons et de toute la poudre, faire des visites domiciliaires, si cela est nécessaire, et utiliser le tout pour la défense de la ville. Je n'ai pas besoin de vous dire non plus que vous devez presser tous les matelots, au nombre de trois à quatre mille, et les envoyer en France; que vous devez presser également tous les mauvais sujets et les envoyer aussi en France, pour être incorporés dans les 127e, 128e, 129e régiments. Débarrassez ainsi la ville de cinq à six mille hommes, et faites peser le bras de la justice sur la canaille, qui paraît s'être on ne peut plus mal comportée. Pour les autres dispositions, je m'en rapporte à la lettre chiffrée du major général, en date du 7 mai.

Dresde, 17 juin.

Mon cousin, je suis surpris que vous n'ayez encore ramassé que quatre mille fusils. Faites faire des exécutions militaires, et pour l'exemple, que le premier qui sera convaincu d'avoir soustrait son fusil soit puni de mort. Sur les quatre mille fusils que vous avez, faites-en partir deux mille pour Dresde. Nous en avons grand besoin.... Je suppose que vous avez fait la liste des cinq cents individus qu'il faut déposséder, que vous avez fait mettre le séquestre sur leurs biens et que le domaine en a pris possession.

Dresde, 27 juin.

Tout le monde dit que l'ancien maire s'est bien comporté. Vous pourriez lui faire intimer, à lui et à quelques autres, de rentrer, en leur donnant un délai, et alors on ne les inscrirait pas sur la liste des absents. Pourtant si, lors de votre entrée, vous aviez trouvé les sénateurs en charge et que vous en eussiez fait passer cinq par les armes, cela eût été convenable; actuellement il vaut mieux les mettre sur la liste des absents.

Dresde, 1er juillet.

Mon cousin, je vous laisse maître, si vous le jugez convenir à mes intérêts, de publier une amnistie pour ceux, bien entendu, qui seraient rentrés dans l'espace de quarante-cinq jours; vous excepteriez de cette amnistie qui vous jugeriez convenable. La meilleure manière de punir les marchands, c'est, en effet, de les faire payer. Ce qui serait surtout bien nécessaire, c'est de vous défaire d'un tas de gens de la dernière canaille, qui ont été dans l'insurrection et qui sont plus dangereux que les gens comme il faut. Je vous laisse carte blanche sur tout cela.

Dresde, 9 juillet.

... Quant à l'amnistie, vous savez bien que je vous ai donné carte blanche. Je ne vous fais aucune difficulté à cet égard; j'aime mieux les faire payer; c'est la meilleure manière de les punir. Il faut chercher aussi à atteindre la canaille, et faire peser sur elle une portion de la contribution de guerre, en doublant et quadruplant la contribution personnelle, celle des portes et fenêtres, en augmentant l'octroi, en augmentant les droits sur le débit au cabaret, etc. Cela ne produira que deux ou trois millions, mais il est convenable de frapper aussi la canaille et de lui faire voir qu'on ne la craint pas. Il faudrait l'atteindre en en prenant le plus qu'on pourra pour envoyer en France dans les troupes, et en saisissant tous les boutefeu, qu'on enverra aux galères et dans les maisons de force en France.

Mme de Blocqueville nous dit avoir tenu entre ses mains une réponse du maréchal à ces ordres de l'empereur, laquelle débutait par cette phrase : « Jamais Votre Majesté ne fera de moi un duc d'Albe; je briserais mon bâton de maréchal plutôt que d'obéir à des ordres dont l'empereur serait lui-même le premier à regretter l'exécution. La guerre est assez horrible sans y ajouter des cruautés inutiles. Je ne ferai fusiller personne. Je n'expédierai point les princes sous escorte. » Elle ajoute que M. Villemain, dont la merveilleuse mémoire était bien connue, ayant retenu cette lettre par cœur, après l'avoir lue deux fois, avait été ainsi à même d'en tirer une copie dont il lui avait promis un double. On ne peut que faire des vœux pour qu'une pièce d'une telle importance se retrouve, soit dans les papiers tombés en partage

aux autres membres de la famille de Davout, soit dans les papiers laissés par M. Villemain; mais ce qui peut consoler de la perte de ce document, c'est qu'il nous est inutile pour juger en toute assurance que la conduite de Davout fut entièrement conforme à la réponse donnée plus haut. Il comprit dès le premier instant la situation qui lui était faite et il en éluda les périls avec un admirable bon sens. Il prit sur lui de ne pas exécuter la lettre des ordres prescrits, tout en en conservant l'esprit, et il en trouva le moyen en se renfermant sans en sortir d'une ligne dans les lois propres à la guerre et en les appliquant dans toute leur rigueur. Le voulait-on sévère, même dur, soit, les lois de la guerre, qui obligent tout soldat, sont sévères et dures; mais on lui recommandait la cruauté, et c'est à cela qu'il avait le droit de se refuser, ces lois n'imposant pas la cruauté avec la même évidence qu'elles imposent la sévérité. Il traita donc les Hambourgeois comme un chef d'armée traite les habitants d'une ville conquise et non comme un vainqueur dans les guerres civiles traite des rebelles au gouvernement de la patrie; c'est dire qu'il leur épargna ces représailles qui rendent si douloureuses les répressions des discordes civiles et qu'autorisait cependant le titre de sujets de l'empire qu'ils portaient depuis 1810. Il ne fit fusiller ni rechercher personne pour cause d'opinions, mais il fit passer par les armes les espions avérés et les embaucheurs pris sur le fait. Il ne confisqua les biens de personne, mais lorsqu'il fut contraint par les besoins de l'armée, il s'empara *manu militari* de la banque de Hambourg et lui demanda les ressources

que le commerce hambourgeois lui refusait. Il ne fit aucune proscription, mais lorsque les nécessités de la défense l'exigèrent, il usa du moyen dont se sert tout commandant d'une place assiégée et fit sortir de Hambourg vingt-cinq mille habitants. Pour toutes ces mesures, il était couvert non seulement par les ordres précis de Napoléon, mais par les lois traditionnelles de la guerre, en sorte qu'il put dire quelques mois plus tard en toute vérité à ses accusateurs : « J'ai fait simplement mon métier, j'en ai appliqué les règles et je ne suis coupable que si elles le sont ». C'est le raisonnement même qui fait le fond de son *Mémoire justificatif* adressé au roi Louis XVIII et qui lui prête une force de logique à l'abri de toute réfutation.

VIII

DAVOUT IMMOBILISÉ DANS HAMBOURG. — DÉFENSE DE CETTE VILLE. — 1814. — LE « MÉMOIRE JUSTIFICATIF ».

Si l'occupation de Hambourg n'eut pas pour Davout les conséquences odieuses qu'il avait pu un moment redouter, elle en eut une funeste qu'il ne fut pas en son pouvoir d'éviter, c'est qu'elle le cloua sur place et le tint éloigné du théâtre principal de la guerre pendant ces deux décisives années de 1813 et de 1814. Des juges fort experts en matière militaire se sont étonnés de cette immobilisation de Davout et ont insinué qu'il en fallait chercher le secret dans la défaveur de Napoléon. Nous n'avons guère autorité pour contredire ces jugements, mais il ne nous est pas évident qu'au début cette immobilisation fût dans la pensée de l'empereur. Napoléon attachait à Hambourg une importance exceptionnelle, si exceptionnelle qu'il voulait en faire une place forte de premier ordre. Désespérant d'y arriver dans les circonstances difficiles où il était, il voulut au moins que Davout la mît en état de défense sur tous les points où les

travaux pouvaient être exécutés promptement, de manière qu'une faible garnison suffît à la défendre et laissât disponibles les forces du maréchal. La possession de Hambourg permettait en outre de surveiller de près les mouvements du prince de Suède, et Napoléon s'était probablement dit qu'il n'avait personne qu'il pût opposer à Bernadotte avec autant de confiance que Davout. Enfin, lorsque Hambourg serait repris et fortifié, Davout, y laissant, comme nous venons de le dire, une faible garnison, devait relier ses opérations à celles d'Oudinot sur Berlin dès que les ordres lui en parviendraient. On ne voit guère en tout cela une pensée d'immobilisation systématique. Mais les circonstances déconcertèrent ces premiers plans, les opérations d'Oudinot échouèrent, et les ordres attendus n'arrivèrent jamais. A partir du 18 août 1813, c'est-à-dire peu de jours après l'expiration de l'armistice, jusqu'à la chute de l'empire, Davout resta entièrement livré à lui-même, sans instructions quelconques, et sans pouvoir prendre à la guerre générale une autre part que celle trop modeste, par rapport à ses grands talents, que lui permettait cette situation fatale.

Dans la correspondance de Davout et de la princesse d'Eckmühl pendant les mois moroses de cette occupation, on aperçoit les mouvements de la terrible lutte engagée au cœur de l'Europe comme par le moyen d'une lanterne sourde. Éloignés l'un et l'autre du théâtre de la guerre, les deux correspondants sont comme enveloppés dans une sorte de nuit; mais de temps à autre un filet de lumière jaillit brusquement et révèle l'imminence de la cata-

strophe. Là-bas, à Paris, on sent le danger qui s'avance à marches forcées et on se hâte pour le prévenir. Le besoin d'hommes est pressant, et il faut qu'il menace de le devenir bien davantage pour qu'on se décide à ces levées en masse de jeunes conscrits pris avant l'heure, levées dont s'afflige la maréchale, non sans bon sens et avec une prévoyance relevée de grâce : « J'aurais souhaité, pour le plus grand avantage de l'armée, qu'on n'eût pris que des hommes faits et parfaitement dans le cas de supporter la suite des fatigues, car le premier tourment des parents est la faiblesse de leurs enfants. Les très jeunes gens peuvent être moissonnés avant d'avoir rendu le plus petit service. Je voudrais qu'ils se formassent au métier des armes dans de bons dépôts et que ceux qui doivent marcher de suite soient bien forts. Mais de quoi se mêle mon Aimée? vas-tu dire. Elle se mêle de *désirer que la force soit réelle au lieu d'être apparente*, pour que la paix soit promptement rendue à l'Europe, et par suite le bonheur à ton Aimée, toute à toi jusqu'à son dernier soupir. » Il semble aussi, symptôme fâcheux sous un tel régime, que l'on commence à parler beaucoup, que l'on est à l'affût des nouvelles et qu'une des grandes préoccupations du moment est de s'informer. On disait hier dans le cercle de l'impératrice; — la comtesse Compans vient de m'assurer; — je tiens de la duchesse de Castiglione; — les lettres de la maréchale sont pleines de ces *on-dit* qui toujours se rapportent à quelque mauvaise nouvelle. Faux bruits, répond invariablement Davout, bruits qu'il faut regarder comme des manœuvres de l'ennemi, qui chante à chaque instant des *Te Deum*

menteurs à nos oreilles et nous inonde de libelles anonymes. *Te Deum* et libelles peuvent être menteurs, ils n'en témoignent pas moins de l'acharnement toujours croissant de l'ennemi à provoquer la défection chez les quelques alliés qui nous restent, la rébellion chez les populations soumises, et, s'il se peut, la désertion parmi nos propres troupes. Pendant le mois qui suit l'armistice, la maréchale parle encore librement, mais le mois d'octobre venu, sur une lettre où elle trahit un peu trop vivement ses inquiétudes, Davout l'engage à se renfermer dans les nouvelles qui concernent sa santé et ses enfants, parce que ses lettres, n'arrivant plus aussi directement que par le passé, peuvent tomber entre les mains de l'ennemi, ce qui veut dire : « Je suis cerné plus étroitement que précédemment, les partisans se montrent en plus grand nombre et avec plus d'audace ». Enfin, dans les derniers jours d'octobre, cette correspondance presque journalière cesse brusquement. C'est que le désastre de Leipzig a eu lieu et que Davout, séparé désormais irrémédiablement de l'armée et de la France, a été obligé de s'enfermer dans Hambourg et d'y attendre que les événements viennent le relever de ce poste de combat.

C'est seulement alors que commença la véritable défense de Hambourg. Il en faut lire les détails dans la relation du général César de Laville, relation incorrecte sans doute, mais où parle cette éloquence des faits que ne remplace aucune adresse de langage. Davout y apparaît admirable. Cette tâche ingrate jusque-là, il la vivifie de tout le feu de son génie militaire et la relève jusqu'à l'héroïsme. Rare-

ment on vit dans l'histoire militaire d'aucun peuple exemple d'une telle constance. Le voilà seul désormais, coupé de ses communications avec la France, sans espoir de réparer ses pertes, presque à la merci d'une population hostile, que la moindre étincelle peut enflammer et la moindre faiblesse dans le commandement enhardir jusqu'à l'insurrection. Sans perdre une heure, Davout se met à l'œuvre et fait en quelques jours une ville imprenable d'une ville en mauvais état de défense. Ces fortifications provisoires, recommandées par l'empereur, il les complète sous le feu même de l'ennemi. On fait des travaux de défense avec les matières les plus étranges, avec des branches d'osier et de la terre, avec le fumier des casernes, avec de la neige arrosée d'eau, qu'une nuit de froid transforme en remparts de glace. Pour se mettre à l'abri des surprises, Davout ordonne un abatis impitoyable des immeubles situés sur les glacis et des maisons de campagne des environs, puis, le pays ainsi découvert de manière qu'aucun mouvement ne puisse s'y faire sans qu'il l'aperçoive, il prend ses précautions contre l'ennemi de l'intérieur. Dans l'isolement où il est, qu'une attaque extérieure réussisse un instant, et des vêpres hambourgeoises sont à craindre; pour se rassurer contre cet accident possible, il fait sortir d'un coup vingt-cinq mille habitants et les jette sur Altona et autres localités. Il ordonne aux habitants restant de s'approvisionner de vivres pour six mois, prend des mesures analogues pour son armée et se précautionne ainsi contre la famine, qui a livré plus de places de guerre que le sort malheureux des

armes. L'ennemi cependant multiplie ses attaques; quoique toujours repoussé, il devient de plus en plus pressant, et bientôt il arrive à séparer Davout du corps allié des Danois, qui, de son côté, est obligé de s'enfermer dans Gluckstadt; mais cet accident n'est point pour affaiblir la constance du chef, et il tient avec plus de ténacité que jamais. Le territoire défendu se retrécit insensiblement; Davout ne bronche pas. Les nouvelles de France n'arrivent plus jusqu'à lui, mais l'ennemi qui les sait mauvaises s'en autorise pour menacer et provoquer à la révolte; Davout n'en trahit pas la moindre alarme. Enfin l'empire s'est écroulé, et Davout, qui tient Hambourg pour le compte de Napoléon, est encore debout plusieurs semaines après la chute de son maître, il serait debout six mois encore, si les événements le demandaient. Le 11 mai 1814, il sort enfin de cette place, qu'il n'a pas rendue, en y laissant, sous le commandement du général Gérard, une armée de quarante-deux mille hommes, qu'il a trouvé moyen de préserver contre l'hiver, la famine et la maladie. Hambourg est la troisième grande page de l'histoire militaire de Davout; elle est digne des deux premières, elle leur est peut-être supérieure en ce sens que Davout y eut occasion de montrer ses qualités avec un *ensemble* que ne lui avaient permis ni Auerstaedt, ni Eckmühl, où il n'avait eu à les déployer que dans leurs parties les plus brillantes.

Comme il revenait en France, une lettre de sa femme l'atteignit en route et lui porta de fâcheuses nouvelles. « Comme j'allais fermer cette lettre, hier on est venu me dire qu'un aide de camp du ministre

de la guerre avait une lettre à me remettre.... Quelle a été ma surprise en reconnaissant que cette lettre t'était destinée et qu'elle renfermait l'invitation de quitter Paris, où l'on te croyait, pendant que tu serais appelé à te justifier des griefs portés contre toi? Le premier est d'avoir fait tirer sur le drapeau blanc, le second de t'être emparé de la banque, et enfin d'avoir commis des actes arbitraires qui tendaient à rendre le nom français odieux. Il est pénible de se devoir défendre pour avoir fait ce que tout homme possédé du génie mililaire eût fait à ta place. Tu trouveras un grand mécompte entre ce que l'on eût dû accorder à ta conduite et la manière dont on l'envisage; mais, mon Louis, mon unique bien, cette injustice te met à même de montrer l'homme vertueux dans tout son état; jusqu'ici, l'on ne connaissait que tes vertus militaires, dont la nature est d'être accompagnées d'infiniment de rigueur. » On sait comment Davout, pour répondre à ces accusations, écrivit alors son *Mémoire justificatif* adressé au roi Louis XVIII. Il n'eut pas de peine à établir que, s'il avait fait tirer sur le drapeau blanc, ce n'était point par pensée d'outrage, mais parce que Beningsen, contrairement aux conventions arrêtées, avait fait avancer ce drapeau pour s'emparer de positions que ces mêmes conventions lui refusaient. Pour les autres mesures, il se couvrit, comme nous l'avons dit, des lois de la guerre et surtout des ordres de Napoléon; mais avec une loyauté que l'on ne saurait trop admirer, il ne cita de ces ordres que les parties les plus avouables et qui pouvaient le moins soulever la réprobation contre l'homme que les pas-

sions du temps n'appelaient plus que l'ogre de Corse [1]. Ce mémoire, peu répandu à l'origine, supprimé en 1815 par Napoléon, est aujourd'hui connu de peu de personnes; en le réimprimant dans la présente publication, la fille de Davout a rendu en plus d'un sens un véritable service à la mémoire de son père. A ne prendre cette pièce qu'au point de vue littéraire, elle mériterait encore d'être lue. Remarquable par la clarté du style, l'ordonnance des faits, la déduction aisément logique des raisonnements, ce mémoire est le morceau capital de la plume de Davout, et le seul certainement qu'il ait écrit en toute sa carrière à tête reposée.

C'est ici l'occasion de dire un mot du style propre à Davout. Ce style est à la fois excellent et incorrect. Le maréchal n'était pas un peseur juré de diphtongues, cela va sans dire, et il écrivait beaucoup trop et dans des circonstances trop pressantes pour avoir le temps d'éviter les répétitions ou de rechercher les tours de phrase élégants. Sa pensée en sortant s'habille comme elle peut du premier mot qu'elle rencontre; si le mot est heureux, c'est tant mieux; s'il est faible, c'est tant pis. Ce qui est certain, c'est qu'en dépit de ces inégalités et à cause de ces inégalités mêmes, son style est bien fait à l'image de son caractère. Il lui faut la phrase courte, sans incidentes ni parenthèses, telle que l'aiment les pensées simples et les esprits tout d'une pièce. Les longues

1. « Avouez, Davout, lui dit Napoléon la première fois qu'il le revit en 1815, que ma lettre a bien servi à votre justification. — Il est vrai, sire, répondit Davout, mais si j'avais aujourd'hui à écrire ce mémoire, je donnerais la lettre entière. »

périodes ne sont point son fait non plus que les pensées compliquées; il s'y débrouille mal et manque de patience pour en suivre les mouvements ou d'adresse pour en relier les parties. Jamais homme ne fut moins fait pour le style de rhéteur ou d'académie. Mais il y a en lui un véritable écrivain *en puissance*, qui n'a pas eu le temps de se développer ni même de se reconnaître : on le sent au vigoureux relief des expressions et à la forte couleur dont la phrase est empreinte lorsque les rencontres sont heureuses. Une seule fois cet écrivain a eu l'occasion et le loisir de se révéler, c'est dans le *Mémoire justificatif sur Hambourg*, et ce document suffit pour nous laisser deviner ce qu'aurait été Davout comme écrivain s'il avait livré sa vie à la pensée aussi complètement qu'il l'avait livrée à l'action.

IX

1815. — DAVOUT MINISTRE DE LA GUERRE PENDANT LES CENT-JOURS. — SON ROLE POLITIQUE APRÈS WATERLOO. — FUT-IL D'AVIS DE DÉFENDRE PARIS CONTRE LES ALLIÉS? — NOTE IMPORTANTE DE M. CLÉMENT (DU DOUBS).

Davout, ne devant rien à la première restauration qu'une demi-persécution, répondit sans hésiter au premier appel de Napoléon après le retour de l'île d'Elbe. Nommé ministre de la guerre, il servit son ancien maître pendant les Cent-Jours avec cette activité qui lui était ordinaire et cette fidélité invulnérable que n'avaient pu entamer ressentiments ni dégoûts. Les nouveaux mémoires nous offrent peu de documents importants sur son ministère jusqu'à Waterloo; nous avons eu occasion, dans le cours de cette étude, d'en citer les principaux, la correspondance avec Oudinot et la lettre à Rapp, à laquelle nous aurions pu ajouter une lettre du même ton écrite à Soult pour le prier de ne pas contrecarrer par ses ordres ceux qu'il donnait lui-même. Des documents restants, le plus curieux est un rapport à l'em-

pereur sur un certain baron saxon du nom de La Sahla. Ce personnage, convaincu d'avoir voulu naguère assassiner Napoléon en Allemagne, s'était fait envoyer par Vandamme à Davout, prétextant qu'il était maintenant rallié à la cause de l'empereur et montrant comme preuves de sa véracité des passeports qu'il prétendait avoir obtenus du ministère prussien sur la promesse d'une nouvelle tentative de meurtre. Les documents postérieurs à Waterloo ont un intérêt plus véritable, et dans le nombre il en est un d'une importance considérable qui nous invite à nous arrêter sur le rôle du prince d'Eckmühl pendant les jours troublés qui séparèrent l'empire de la seconde restauration.

Nous savons par nos tristes expériences contemporaines ce qui se passe dans ces moments de crise où les nations sont comme sous un nuage. Comme dans ces moments la rapidité des événements crée la nuit dans les intelligences, que ce qu'on avait cru vrai la veille se trouve faux le lendemain, que l'appui sur lequel on comptait il y a une heure se trouve à l'heure suivante ne plus exister, les passions, surexcitées par le danger qui les presse et affolées par l'incertitude, vont tâtonnant avec violence dans les ténèbres, cherchant à quoi se soutenir et qui accuser. De là ce feu croisé d'invectives, de délations, de récriminations, d'injures, de calomnies, de superstitions et de sottises, qui toutes ont trouvé sur le moment des crédules, des adhérents et des dupes, mais qui à distance font à celui qui pèse froidement les circonstances de cette crise, devenue de l'histoire, l'effet de cette fonte des paroles gelées qui émerveilla si grandement

Pantagruel et ses compagnons. La conduite du prince d'Eckmühl, à cette époque, a été diversement jugée, et toujours passionnément, soit par les royalistes, qui lui trouvaient trop peu d'empressement à marcher au-devant des Bourbons, soit par les bonapartistes, qui l'accusaient d'ingratitude envers Napoléon, et reprochaient à sa fidélité de n'avoir pas survécu à l'abdication. La conduite du prince d'Eckmühl fut, à notre avis, cependant fort claire, et nous allons tâcher de l'expliquer en quelques mots telle qu'elle nous apparaît.

Il y a deux phases à cette conduite, la phase d'avant l'abdication et la phase d'après; mais, dans l'une comme dans l'autre, Davout n'a voulu qu'une même chose sous deux formes diverses : sauvegarder l'indépendance nationale de manière que la France restât maîtresse de ses destinées et que la défaite de ses armes ne fût pas un prétexte pour lui imposer celles même qui pouvaient lui être le plus bienfaisantes et que le cours des événements indiquait en toute évidence. Après Waterloo, et dès que Napoléon fut de retour, Davout s'empressa de se rendre auprès de lui; il le trouva au bain, fort abattu, et roulant déjà des pensées d'abdication. Avec la décision qui était dans sa nature, Davout lui conseilla de prendre hardiment parti sur l'heure, de casser les chambres et de résumer en lui seul pour un temps le gouvernement de la France. Le conseil assurément n'était pas conforme à l'orthodoxie constitutionnelle, mais la question est de savoir si ce moyen peu parlementaire n'était pas le seul qui répondît aux nécessités de l'heure présente. Si la lutte était encore possible, en

effet, elle ne pouvait l'être qu'à cette condition. Il fallait que la France parût une dans sa résistance, et pour cela il fallait que sa cause parût identifiée à Napoléon, inséparable de sa personne. Or le maintien des chambres devait rendre impossible cette illusion nécessaire. Avec elles, la France allait apparaître divisée contre elle-même; on verrait qu'une partie refuserait d'associer l'existence nationale à la fortune du souverain, tandis que l'autre, par amour aveugle du souverain, serait prête à compromettre cette existence même. D'ailleurs, même quand elles vont vite les assemblées procèdent encore avec trop de lenteur, et les circonstances étaient de celles qui n'admettaient pas une lutte languissante. Ce conseil rejeté, l'abdication était inévitable, et une fois cet acte accompli, Davout vit clairement qu'il n'y avait qu'un seul dénouement à la crise dans laquelle s'agitait la France, et que ce dénouement était fatal.

Ce fut librement qu'il accepta cette solution, car qu'un tel homme ait pu être la dupe de Fouché, comme on l'a écrit et comme sa fille semble l'admettre, c'est ce qu'il nous est très difficile de croire. Quel besoin Davout avait-il de Fouché pour comprendre que, Napoléon ayant abdiqué et le gouvernement de son fils sous une régence n'ayant aucune chance d'être accepté par les alliés, il n'y avait pour la France que deux alternatives : ou se prêter au rétablissement des Bourbons, ou revenir à l'anarchie révolutionnaire, qu'il abhorrait de toute son âme. Mais, après comme avant l'abdication, l'indépendance nationale restait son principal souci. Il

lutta autant qu'il le put pour que le nouveau gouvernement fût ou parût un choix de la France et non une conséquence de la victoire, et pour empêcher que les alliés ne s'arrogeassent le droit d'imposer à la France ses conditions d'ordre intérieur. Après l'abdication, il essaya de négocier un armistice avec les généraux des armées alliées en cherchant à leur faire accepter la distinction qu'il établissait dans sa pensée entre la France et le souverain qui était la cause unique de la guerre. « Les motifs de la guerre que nous font les souverains alliés n'existent plus, puisque l'empereur Napoléon a abdiqué », disait-il dans une lettre fort noble adressée à Wellington. C'est le raisonnement par lequel après Sedan le parti républicain essaya aussi d'arrêter la guerre ; le moyen, il faut le dire, ne réussit pas mieux à Davout en 1815 qu'à la république en 1870. Wellington lui répondit en *gentleman* correctement poli qu'il ne s'arrêterait que lorsqu'il aurait obtenu des conditions de paix stable; Blücher lui répondit en fanatique qui se venge que l'abdication de Napoléon n'emportait pas toute raison de continuer la guerre, et que les alliés poursuivraient leur victoire, Dieu leur en ayant donné la volonté et les moyens. Puisque les généraux des armées alliées refusaient de faire la distinction que demandait Davout, il était bien permis de penser que c'était à l'indépendance même de la nation qu'ils en voulaient, et alors cette question se posait naturellement : ne vaut-il pas mieux courir les chances d'arracher par de nouveaux combats une paix honorable que d'attendre passivement celle qu'il plaira aux alliés de nous imposer? C'était le

sentiment d'une partie de l'armée, et quoique Davout fût trop sagace pour ne pas savoir que le sort de la France ne tenait pas désormais à une bataille gagnée de plus ou de moins, je crois fermement qu'il le partagea un moment. Comment donc se fait-il qu'il ait été précisément accusé de n'avoir pas voulu livrer bataille pour défendre Paris contre l'entrée des alliés?

C'est qu'il se trouvait dans une situation difficile dont les complexités embarrassaient sa nature peu flexible bien mieux que toutes les finesses de Fouché. Hier ministre de Napoléon, aujourd'hui résigné par raison aux Bourbons, il se trouvait au confluent de deux partis dont il ne voulait servir ni les espérances ni les craintes. La partie ardente du camp bonapartiste désirait la continuation des hostilités, beaucoup dans l'espérance qu'une bataille gagnée aurait chance de faire accepter par les alliés le fils de Napoléon et de rendre l'opinion moins favorable au rétablissement des Bourbons; le parti royaliste la redoutait parce qu'il prévoyait que toute nouvelle défaite se traduirait dans l'opinion vulgaire par un accroissement d'impopularité pour la dynastie restaurée. Il était assez difficile de faire comprendre aux premiers que, s'il fallait continuer les hostilités, ce ne pouvait être que par point d'honneur patriotique et pour que la France restât maîtresse d'elle-même, aux seconds qu'une bataille gagnée aurait pour les Bourbons ces inappréciables avantages de ne pas associer leur restauration à une défaite, de ne pas aliéner l'armée, de permettre au roi de traiter directement de la paix avec les alliés et d'entrer dans Paris sans escorte étrangère. Davout était attaché par des liens trop

nombreux au parti vaincu pour rompre ouvertement en visière avec lui et pour blesser des regrets qu'il partageait plus que probablement, et d'autre part, il était trop suspect au parti royaliste pour espérer d'avoir assez d'action sur lui pour l'amener à partager cette politique patriotique que nous avons résumée dans les lignes précédentes. Dans cette position difficile et se sentant pour ainsi dire isolé dans ses opinions, il se renferma d'abord dans le silence qui lui était habituel, mais les circonstances ne lui permirent pas de s'y tenir longtemps, et quand il le rompit, ce fut pour se déclarer ouvertement favorable à la continuation de la lutte.

Il y a une vingtaine d'années, vivait encore M. Clément, député du Doubs en 1815. Il avait fait partie, en qualité de secrétaire de la chambre des représentants, de la réunion d'état convoquée par Fouché pour délibérer précisément sur la question de savoir si l'armée française devrait se porter en avant pour arrêter la marche des alliés sur Paris. Mme de Blocqueville, ayant entendu dire que ce respectable vieillard professait pour le patriotisme du prince d'Eckmühl en 1815 une admiration qui datait précisément de cette fameuse séance, désira être mise en rapport avec lui. Le résultat de ces entrevues fut la note suivante, qu'il rédigea sur l'invitation de la fille de Davout et qu'il lui remit à la condition qu'elle ne serait pas publiée de son vivant. Nous donnons cette note dans toute son étendue, d'abord à cause de son importance, ensuite parce qu'elle est le document même dont M. Thiers s'est servi pour le récit de cette scène dans son dernier volume de l'*Histoire de l'em-*

pire. Il est évident, en effet, ou bien que cette note lui a été communiquée, ou bien qu'une note à peu près identique a été rédigée pour lui par le même M. Clément, ainsi que pourront s'en convaincre tous ceux qui, après l'avoir lue, auront la curiosité de la comparer au récit de l'historien.

Après le désastre de Waterloo, les armées anglaise et prussienne, sous le commandement de Wellington et de Blücher, se dirigeaient sur Paris.

L'armée française, campée à la Villette et commandée par le maréchal prince d'Eckmühl, ministre de la guerre, demandait à marcher à l'ennemi et à lui livrer bataille. Elle avait exprimé ce vœu dans les adresses envoyées aux deux chambres et au gouvernement provisoire.

Dans ces circonstances, le duc d'Otrante, président du gouvernement, crut devoir convoquer les bureaux des deux chambres pour les consulter sur la question de savoir si notre armée se porterait à la rencontre de l'ennemi et lui livrerait bataille.

La réunion eut lieu au palais des Tuileries où siégeait le gouvernement provisoire. Elle était composée de cinq membres du gouvernement, savoir :

Le duc d'Otrante, *président*;

MM. Carnot, Caulaincourt duc de Vicence, comte Grenier et Quinette;

M. Berlier, *secrétaire*;

Des bureaux des deux chambres;

Du maréchal prince d'Eckmühl, ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée de Paris;

Du maréchal prince d'Essling, commandant les gardes nationales de la Seine.

Le ministre de la guerre s'était fait accompagner des généraux Decaux et Évain, chargés des services de l'artillerie et du génie, lesquels devaient rendre compte de l'état

de la place de Paris, de ses moyens de défense en cas de siège, des approvisionnements de toute espèce, etc.

Le conseil réuni, le duc d'Otrante annonça le motif pour lequel il avait été convoqué et invita les membres à faire connaître leur opinion.

Personne n'étant préparé pour une discussion de cette nature et n'ayant demandé la parole, le président interpella brusquement celui qui écrit ces lignes, M. Clément, l'un des secrétaires de la chambre des représentants, avec lequel le duc avait eu de fréquents rapports depuis la réunion des chambres, ce qui avait établi entre eux une espèce de familiarité : il l'invita à ouvrir la discussion.

M. Clément, un peu étonné de cette interpellation, répondit que, n'étant pas militaire, il ne pouvait avoir d'opinion dans une pareille affaire, qu'il s'en formerait peut-être une quand il aurait entendu MM. les maréchaux qui faisaient partie du conseil. Il exprima surtout, mais avec beaucoup de réserve et de déférence, le désir de connaître l'opinion de M. le prince d'Essling, qui s'était illustré par la défense de Gênes et qui lui paraissait parfaitement en état de juger si Paris pouvait être défendu, en cas d'attaque.

Le duc d'Otrante invita alors le prince d'Essling à faire connaître son opinion. Celui-ci ne put se dispenser de prendre la parole; mais, soit parce qu'il n'était pas préparé à parler, soit parce que ses facultés s'étaient peut-être déjà un peu affaiblies, il ne dit rien qui pût éclairer le conseil et faciliter une discussion; il se renferma dans des généralités et ne conclut point.

Après M. le prince d'Essling, deux secrétaires de la chambre des pairs parlèrent successivement et avec une grande violence. Ils exprimèrent l'un et l'autre l'avis qu'il fallait livrer bataille, ne fût-ce que pour l'honneur de nos armes. L'un de ces orateurs ayant dans son discours prononcé quelques mots qui semblaient être une attaque contre M. le prince d'Eckmühl, celui-ci s'en émut, et, se levant immédiatement, demanda la parole avec une grande vivacité.

Il dit qu'il n'ignorait point qu'on répandait dans Paris le bruit qu'il n'était point disposé à se battre, que c'était une infâme calomnie contre laquelle il protestait de toutes les forces de son âme. Il ajouta qu'il ne demandait au contraire qu'à se battre et qu'il était prêt à livrer bataille dès le lendemain si le gouvernement l'y autorisait.

Ces paroles ayant été prononcées avec beaucoup de chaleur et l'accent de la plus grande loyauté, le duc d'Otrante craignit qu'elles ne produisissent sur les membres du conseil un effet contraire à celui qu'il paraissait désirer; il essaya en conséquence d'embarrasser le prince d'Eckmühl, le sommant en quelque sorte de dire si, en demandant avec autant d'assurance à livrer bataille, il croyait pouvoir répondre de la victoire. Ce furent ses propres expressions.

Mais le prince d'Eckmühl, sans se laisser déconcerter par une pareille question, répondit : « Oui, monsieur le président, j'ai une armée de 73 000 hommes, pleins de courage et de patriotisme, et je réponds de la victoire et de repousser les deux armées anglaise et prussienne, si je ne suis pas tué dans les deux premières heures ».

Cette réponse fit une très vive impression sur le conseil, dont la majorité des membres aurait probablement exprimé une opinion conforme au vœu du prince d'Eckmühl, si M. Carnot, l'un des membres du gouvernement, n'eût pris la parole en ce moment.

M. Carnot, qui portait un habit de simple garde national, tout couvert de poussière, fit un discours dont M. Clément, qui écrit cette note, se rappelle entièrement la substance et même les paroles.

Il dit qu'il descendait de cheval et venait d'inspecter, pour la seconde fois, les travaux entrepris pour la défense de Paris; qu'il n'était pas suspect dans l'opinion qu'il allait exprimer, car il avait voté la mort de Louis XVI et n'avait à attendre que des persécutions et l'exil de la part des Bourbons, qui, par l'appui des armées coalisées, étaient à la veille de rentrer dans la capitale, mais qu'il était Français avant tout, et qu'à ce titre il se croirait

coupable s'il conseillait une résistance qui serait inutile et aboutirait en définitive au siège de Paris.

Il représenta avec beaucoup d'énergie la responsabilité qui pèserait sur ceux qui auraient exposé aux horreurs d'un siège une capitale renfermant une population aussi nombreuse, tant de richesses, de monuments, etc. Il fit entendre qu'il y avait trahison évidente, car Paris n'était défendu que sur les points où il ne pouvait pas être attaqué, et qu'il était absolument sans défense sur les points vulnérables. D'ailleurs, les subsistances n'étaient point assurées et les approvisionnements de guerre manquaient tout à fait.

En cet état de choses, et tout en rendant justice au patriotisme du prince d'Eckmühl, M. Carnot déclara que, en son âme et conscience, il regarderait comme un crime d'avoir contribué à exposer Paris à un siège, attendu qu'il était sans défense.

Ces paroles prononcées avec calme et une véritable conviction, et surtout de la bouche d'un homme dont on connaissait l'austérité de principes et le dévouement à son pays, produisirent sur l'assemblée une vive émotion. La délibération cessa à l'instant, et chacun se retira dans un profond sentiment de tristesse. Mais celui qui écrit cette note et qui siégeait entre les deux maréchaux d'Eckmühl et d'Essling est resté convaincu de la loyauté et du patriotisme du prince d'Eckmühl et n'a pas douté un instant, après l'avoir entendu, de sa ferme résolution de livrer bataille s'il y eût été autorisé. Il est probable que tous les hommes graves et sans passions présents au conseil partageaient cette opinion.

M. Clément, guidé par l'amour de la vérité et par ses sympathies pour le sentiment filial de Mme la marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl, a rédigé cette note pour elle, mais non pour recevoir la publicité.

Signé : M.-L. CLÉMENT.

P. S. — Il n'est pas inutile d'ajouter comme complé-

ment de cette note que M. le prince d'Eckmühl, après avoir prononcé le discours mentionné ci-dessus, et comme ayant un pressentiment que sa conduite pendant les Cent-Jours pourrait être incriminée, avait dit à M. Clément, en lui serrant les mains avec émotion : « Je vous prie, monsieur, de vous rappeler les paroles que je viens de faire entendre. Peut-être serai-je un jour dans le cas d'invoquer votre témoignage au sujet de ce qui se passe ici en ce moment. »

Signé : M.-L. CLÉMENT.

Cette note obtenue, Mme de Blocqueville nous dit qu'elle n'en fut point entièrement satisfaite, et Edgar Quinet, à qui elle fut communiquée quelques années après, exprima une opinion analogue. Elle a paru cependant suffisamment claire à M. Thiers, qui a accepté le témoignage de M. Clément sans le torturer pour lui faire dire autre chose que ce qu'il dit. Nous demandons, comme lui, à cette note ce qu'elle affirme, non ce qu'elle tait, supprime ou laisse entendre. Nous n'avons pas à chercher qui Carnot accusait lorsqu'il faisait entendre qu'il y avait trahison. Interrogé sur ce point, M. Clément refusa de répondre catégoriquement, et parla de Fouché et encore d'un autre qu'il ne nomma pas. Or cet autre ne pouvait être évidemment le prince d'Eckmühl, car s'il en eût été ainsi, la note de M. Clément, que rien ne l'obligeait à écrire, loin d'être un hommage à la vérité, comme il le dit, serait une œuvre volontairement mensongère d'un bout à l'autre, et il faudrait en outre supposer qu'en rendant justice au patriotisme de Davout, Carnot ne faisait autre chose que s'acquitter d'un devoir de banale politesse, ce

qui est impossible à concevoir d'un homme aussi rigide et dans un pareil moment.

Ce point obscur une fois écarté et en nous en tenant à ce qu'elle affirme, cette note est la justification complète du prince d'Eckmühl, quel que soit le point de vue auquel on se place. Si, en effet, comme une certaine opinion répandue l'en accusait, il se refusait à livrer bataille, l'avis émis par Carnot est plus que suffisant pour faire comprendre que cette hésitation était fort naturelle et ne peut inculper en rien son patriotisme. Mais cette hésitation n'a pas même existé, car nous le voyons, au contraire, demander à livrer bataille avec une véhémence extraordinaire, et que cette demande fut faite avec une entière sincérité, nous en avons pour garantie non seulement l'impression de M. Clément, mais cette parole prononcée au sortir de la séance et recueillie par son aide de camp Trobriand : « Aucun ne veut prendre la responsabilité, eh bien, je la prendrai, moi, s'ils me laissent faire ». Enfin cette demande est repoussée, et c'est l'avis de Carnot qui prévaut. Pas un des membres présents ne le réfute, et cependant cette réunion est composée de personnages fort considérables, plusieurs militaires, entre autres un certain Masséna, prince d'Essling, le seul rival de gloire véritable de Davout. S'ils partageaient l'avis du prince d'Eckmühl, que ne le disaient-ils? Et si ce fut être coupable que de ne pas essayer de s'opposer à l'entrée des armées alliées, qui donc le fut en réalité? En tout cas, il faut convenir que voilà une accusation qu'il serait injuste de faire porter à Davout seul, et qu'il faut l'étendre à bien

des personnes, à Carnot tout le premier, à Carnot, dont le patriotisme, je suppose, n'a jamais été mis en question.

Notre tâche finit avec ce cruel mécompte, où se montre encore l'implacable guignon qui poursuivait le maréchal depuis 1812. Ses derniers actes, en cette année 1815, sont bien connus. On sait comment, après la capitulation, il conduisit les débris de l'armée de l'autre côté de la Loire; mais ce que l'on n'a pas assez dit, c'est la véhémence, la chaleur, la constance opiniâtre avec lesquelles il plaida la cause de cette armée, qu'il redoutait de voir sacrifiée aux rancunes du parti royaliste. Il voulait qu'une sorte d'amnistie tacite couvrît sa conduite pendant les Cent-Jours, et que les proscriptions et les révocations fussent épargnées à ses membres. A toutes ses sollicitations on répondit qu'une soumission pure et simple serait seule agréée, et il reçut l'ordre de faire prendre à ses troupes la cocarde blanche. Cet ordre, il l'exécuta, il faut le dire, avec une bonne grâce médiocre, et, cela fait, il méditait de donner sa démission de général en chef et même de maréchal, lorsqu'à son retour de l'armée de la Loire il fut interné dans sa terre de Savigny, qu'il trouva envahie par les Prussiens. Une circonstance dramatique le tira momentanément de cette retraite forcée à la fin de 1815, mais pour lui faire échanger cet exil en famille et aux portes de Paris contre un autre beaucoup plus dur : nous voulons parler du procès du maréchal Ney. On se rappelle la mésintelligence qui s'était élevée entre les deux maréchaux pendant la campagne de Russie; mais, il faut le dire à la

louange de leurs cœurs, ils n'avaient ni l'un ni l'autre persisté dans leurs rancunes. Du côté de Davout au moins, nous savons que cette rancune ne dépassa jamais une certaine froideur. Ainsi, lorsque Ney fut créé prince de la Moskowa, Davout applaudit, mais se dispensa de le féliciter à cause de leurs relations peu amicales; lorsque les revers vinrent sérieusement pour l'un et pour l'autre, ils ne se souvinrent que de leur confraternité d'armes. En 1814, nous voyons Ney multiplier les démarches en faveur de Davout et plaider vivement sa cause auprès de Louis XVIII. En 1815, ce fut au tour de Davout à intervenir en faveur de Ney; il insista d'abord pour que la famille du maréchal demandât qu'il fût jugé par un conseil de guerre, et fut désespéré que son avis fût rejeté. « Pas un seul, même Raguse, l'entendit-on s'écrier, n'aurait condamné un pareil homme. » Appelé en témoignage devant la cour des pairs, on sait qu'il déclara que la convention de Paris signée par lui couvrait tous les actes accomplis pendant les Cent-Jours, que par conséquent Ney se trouvait placé sous la protection de ce traité. La récompense de cette déposition fut, nous venons de le dire, l'échange de l'internement à Savigny contre l'exil à Louviers. Cet exil dura un an, au bout duquel temps le maréchal, rentré en grâce, sinon en faveur, prêta serment à Louis XVIII et fut appelé à venir prendre son rang à la Chambre des pairs. Il y commençait une nouvelle carrière, moins périlleuse à coup sûr que la première, mais qui peut-être, si elle eût pu se prolonger, n'eût pas montré moins efficacement l'étendue réelle de ses

facultés, ainsi qu'en témoignent les quelques discours prononcés dans sa courte carrière parlementaire, lorsque, le 1er juin 1823, la mort vint prématurément mettre fin à une existence qui n'avait eu d'autre repos que celui que lui avaient fait les disgrâces et l'exil.

Un dernier trait qui fait trop d'honneur à Davout pour être omis nous oblige de nous arrêter encore un instant. La chute de l'empire le laissa dans une situation de fortune des plus difficiles. Malgré ses nombreuses et immenses dotations, il n'avait jamais été paisiblement riche, et pendant les quinze années du régime impérial, nous le voyons obligé de faire face à d'énormes échéances sans cesse renaissantes. Cette gêne relative de Davout n'était un secret pour personne dans le haut monde impérial, car nous voyons Mme de Rémusat se servir précisément de cet exemple pour expliquer comment la fortune des grands dignitaires de l'empire était plus apparente que réelle. L'empereur récompensait magnifiquement les services qui lui étaient rendus, mais c'était à la condition que ces récompenses mêmes seraient utiles à son gouvernement en rehaussant l'éclat de sa cour. Elles imposaient donc à ceux qui en étaient honorés une existence qui ne permettait aucun calcul privé ni même aucune prudence de gestion. Ainsi la maréchale résista très longtemps à l'obligation d'avoir un hôtel à Paris, mais il fallut enfin céder, et cette acquisition fut pour les époux une des principales sources des difficultés financières dans lesquelles nous les voyons se débattre en 1815. Si libérales qu'elles fussent, les récompenses impé-

riales n'étaient d'ailleurs rien moins que gratuites. Sur chaque dotation, il fallait payer des sommes considérables à la caisse de l'empereur et au domaine public. Enfin, par sa nature même cette opulence des grands dignitaires de l'empire était extrêmement précaire, étant fondée sur des dotations qui n'étaient pas destinées à survivre au régime napoléonien. Certainement Davout avait à plusieurs reprises reçu de magnifiques dotations; cependant, tous comptes faits, on trouve qu'il n'a pas été opulent plus de trois ou quatre années. Sa très grande fortune, en effet, date des années 1807 et 1809. Or, dès 1812, ses revenus fléchissent; en 1813, la guerre étant transportée dans les pays allemands, ils sont presque nuls; en 1814, tout disparaît à la fois, dotations de Pologne, dotations d'Allemagne, salines de Nauheim, etc. Restaient les dotations d'Italie : en 1815, elles disparaissent à leur tour. Il faut ajouter que, pendant tout le temps qu'avait duré cette opulence passagère, Davout, avec une générosité sans calcul, en avait profité non seulement pour en faire bénéficier ceux qui l'entouraient ou lui tenaient de près, mais pour se créer des obligations de bienfaisance de diverse nature. La chute de l'empire, en tarissant la source de ses revenus, le plaça donc dans un état de crise financière qui sans avoir de gravité sérieuse, n'en était pas moins momentanément fort aiguë et l'obligeait à des privations de tout genre. Plus d'un de nos lecteurs peut-être aura pu connaître par expérience combien sont délicates et difficiles au point de vue financier les transitions d'un certain état d'existence à un autre état; c'est

dans une de ces transitions nécessaires que Davout se trouvait engagé lorsque l'exil de Louviers vint le surprendre. Parmi les soucis que lui créait cet exil, il faut compter — qui le croirait? — les nécessités de la double dépense de logement auquel l'obligeait sa séparation d'avec la maréchale. Obligée de liquider le passé, la princesse d'Eckmühl est forcée de louer son hôtel pour se créer des ressources, et l'on trouve dans sa correspondance de cette époque des détails comme celui-ci : « J'oubliais de te dire que je viens de vendre seize douzaines d'assiettes d'argent à 54 francs le marc ». Une lettre écrite de Louviers en 1816 — on voit que ses embarras de finances durèrent de longs mois — va nous montrer à quelles préoccupations d'économie cette situation le réduisit.

Je désire vivement que les espérances que Julie te donne se réalisent. Si ma situation actuelle se prolongeait, elle ajouterait beaucoup à nos embarras de fortune, car, avec quelque économie que nous subsistions ici, ce sont des dépenses en plus : le loyer de la maison et notre nourriture, voilà ce que nous économiserions à Savigny. Je reconnais chaque jour que, pour laisser un peu de pain à nos enfants, il faut que nous nous abonnions aux plus grandes privations; avec le peu que nous avons, nous leur transmettrons l'honneur et le désintéressement.

Je viens de recevoir une lettre d'un Danois, *qui malheureusement me coûte trente-six sous de port* (*il faut, pour que je fasse cette réflexion que je sois bien dénué de fonds*), qui m'offre de faire l'acquisition d'une belle terre dans le Holstein. Le roi de Danemark, dit-il, toujours mon ami (il ose en répondre) — ce sont ses expressions, — me verrait établi avec beaucoup de plaisir dans ses États. Cet offi-

cieux suppose que, parce que pendant dix ou douze ans j'ai eu de grands commandements, j'ai dû acquérir une grande fortune. Oui, j'ai eu de grandes dotations; mais les événements m'en ayant privé, il ne nous reste de bien que les économies que tu as faites sur les revenus de nos dotations; aussi si je ne suis pas sans pain, c'est à toi, mon Aimée, que j'en ai l'obligation.

Je répondrai à cette personne que, pour deux raisons, je ne puis accepter sa proposition : la première, c'est que, pour acquérir chez lui, il me faudrait vendre le peu que je possède en France, et la seconde, c'est que, à moins de force majeure, je veux être enterré dans ma patrie....

Je désire bien apprendre, mon amie, que tu as terminé la location de l'hôtel et que tu as obtenu un trimestre d'avance, afin de pouvoir le distribuer à nos fournisseurs; nous sommes sensibles à leurs procédés, bien rares, de les voir se contenter des acomptes que nous pouvons leur donner.

« Là où sont les grandes portes sont aussi les grand vents », dit un proverbe des paysans de nos régions du centre. Ce dicton expressif, qui mériterait d'être retenu par toute personne à propensions envieuses, pour être récité comme *charme* contre les mauvais mouvements de son cœur, trouve une ample justification dans le cas de Davout.

Nous avons tout dit maintenant, n'ayant pas à nous occuper de ce qui est de l'histoire depuis longtemps connue; mais cependant, en terminant, nous sentons un vif regret que nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer : c'est de n'avoir pas parlé autant que nous l'aurions voulu de l'éditeur de ces documents et des parties qui lui appartiennent en propre dans sa publication. Heureusement l'ardente piété filiale dont témoignent ses pages vibrantes

nous est sûr garant que Mme la marquise de Blocqueville nous pardonnera si son père a pris, à son détriment, toute la place dont nous pouvions disposer. Elles méritent d'être lues et elles seront lues avec des sentiments fort divers peut-être, mais qui, dans leur diversité, n'auront rien qui les rapproche de l'indifférence et de la froideur, ces pages tantôt enthousiastes, tantôt vengeresses, toujours contagieuses dans l'exaltation comme dans la colère, ainsi que le sont et doivent l'être les expressions de tous les sentiments forts. Les partisans aujourd'hui si nombreux des doctrines de l'atavisme pourraient lire ces pages avec intérêt, ne fût-ce que pour vérifier leurs théories sur l'évolution physiologique des penchants et des aptitudes par la transmission héréditaire, car à la véhémence de ces réfutations, à la soudaineté de ces bonds éloquents par lesquels son indignation s'abat sur les détracteurs de son père, à la joie impitoyable avec laquelle elle les lacère de son ironie, on reconnaît aisément la fille d'un lion. Les effets de cette *musique du sang* dont parle Calderon sont là sensibles en toute évidence. Par cette publication, Mme la marquise de Blocqueville a donné une preuve nouvelle et très frappante de cette vieille vérité que les époques sceptiques aiment trop volontiers à nier : c'est que les inspirations du cœur sont les meilleures et de beaucoup. Peut-être, avant de commencer cette entreprise, a-t-elle eu à lutter contre les défiances de ses amis, contre les craintes légitimes de ses proches, mais fermant l'oreille à tous les conseils elle n'a voulu prendre avis que des mouvements de sa piété filiale, et finalement il s'est

trouvé qu'elle avait eu raison. Cette tâche, qu'on lui faisait entrevoir si lourde, elle l'a soulevée à son plus grand honneur, et sa piété filiale agissant en elle comme, selon le dogme chrétien, la grâce agit dans les âmes qui gardent confiance, ses forces, au lieu de diminuer, se sont accrues à mesure qu'elle avançait, ainsi qu'en témoignent ces deux derniers volumes, qui sont de beaucoup supérieurs aux premiers. Cette publication est pour elle une véritable victoire, car elle y a réalisé ce qu'elle avait voulu faire, c'est-à-dire une apologie toute nouvelle de la nature morale de son père. Il y a quelque vingt années, Edgar Quinet, ayant eu occasion d'échanger à propos de la publication de son *Histoire de 1814* une correspondance avec Mme la marquise de Blocqueville, l'engageait vivement à entreprendre une biographie du maréchal Davout. « Personne plus que vous, madame, lui disait-il, n'a qualité pour une telle œuvre. Vous assouplirez le bronze.... » Eh bien! cette espérance de l'auteur d'*Ahasverus* a, on peut le dire, trouvé satisfaction. Le bronze a été réellement assoupli par les soins de la fille du maréchal, car, par cette publication, le sévère et opiniâtre homme d'action que l'on connaissait depuis longtemps se trouve désormais inséparablement associé à un homme moral, généreux, humain, aimant, qu'il ne sera plus permis d'ignorer maintenant. Davout n'appartient plus seulement à la catégorie des hommes qui sont la gloire de notre nature, il appartient à la catégorie bien plus rare de ceux qui en sont l'honneur, et cette couronne morale, c'est bien la main de sa fille qui l'a tressée et déposée sur son front, d'où elle ne sera plus enlevée.

APPENDICE

Nous sommes assez heureux pour pouvoir ajouter deux lettres inédites du maréchal Davout à cette esquisse de sa vie et de son caractère; on ne peut dire avec certitude à qui là première fut adressée, la suscription manquant. Elle doit avoir été écrite soit à Masséna, soit au maréchal Soult.

I

Il paraît, mon cher maréchal, qu'il se passe en Russie des événements de la plus grande importance; divers rapports assurent que l'empereur Alexandre a quitté Pétersbourg avec toute sa famille. Tout porte à croire que ce souverain est déterminé à remplir les engagements qu'il a pris avec notre empereur. Je vous adresse copie d'un des rapports qui me sont parvenus.

Du côté de la Galicie tout est tranquille, cependant les Autrichiens sont sous les armes; mais la mauvaise saison va bientôt rendre toute opération militaire impossible.

J'attends des nouvelles sur ce qui se passe en Russie,

aussitôt qu'elles me seront parvenues je vous les communiquerai.

Je vous prie, mon cher maréchal, de me faire connaître celles qui vous parviendront.

Je vous réitère l'assurance de mon amitié.

Le maréchal : L. DAVOUT.

Varsovie, le 11 octobre 1807.

II

Au général en chef, Marmont, à Utrecht.

Mon cher général, l'empereur me prévient le 14 qu'il arrivera à la Haye pour que l'on fournisse dans le plus bref délai les 6 à 700 matelots qui manquent pour compléter les équipages des bâtiments de guerre et de transport de la flottille batave aux ordres de l'amiral Verhuell qui, par le même courrier, écrit à son gouvernement pour le presser de remplir les intentions de Sa Majesté dont le désir est, lorsqu'elle viendra à Ostende, de faire manœuvrer toute cette flottille. Il n'y a que vous, mon cher général, qui puissiez faire mettre à exécution les intentions de l'empereur en stimulant, animant le gouvernement batave et en faisant quelques sacrifices que vous saurez bien réparer.

Je vous ai instruit dans ma dernière du 22 des propositions que l'amiral Verhuell avait faites en vous priant de les appuyer. Aujourd'hui, comme vous le prouvera la lettre de l'empereur, que vraisemblablement ce courrier vous porte, nous ne devons plus compter que sur votre intervention.

Je profite de cette occasion, mon cher général, pour vous renouveler l'assurance de mon estime et de mon amitié.

L. DAVOUT.

DEUXIÈME PARTIE

LA DUCHESSE

ET LE DUC DE NEWCASTLE

I

LA DUCHESSE

Très haute et très puissante dame, Marguerite Lucas, seconde épouse de William Cavendish, successivement comte, marquis et duc de Newcastle, gouverneur du prince de Galles, futur Charles II, général en chef des forces de Sa Majesté Charles Ier dans les régions du Nord pendant la *grande rébellion*, fort malicieusement ridiculisée par ses contemporains et fort dédaigneusement négligée par les générations suivantes, a eu l'heureuse fortune, cent cinquante ans environ après sa mort, d'inspirer à Charles Lamb une admiration si particulière qu'elle allait jusqu'à une manière de culte. Il a parlé d'elle trois fois dans ses délicieux *Essais d'Elia*, et toujours avec une sorte d'attendrissement respectueux, comme le chapeau à la main et le genou courtoisement fléchi. Les volumineux écrits de la duchesse figuraient dans sa bibliothèque sur les rayons d'honneur, et de même que les dévots jugent qu'il ne saurait y avoir de châsse assez précieuse pour les reli-

ques de leurs saints préférés, il estimait que ces œuvres étaient de celles pour lesquelles les reliures soignées et luxueuses doivent être réservées plus particulièrement. « A certains égards, plus un livre est bon, moins il réclame la reliure. Fielding, Smollett, Sterne, toute cette classe de volumes qui se reproduisent perpétuellement, grands stéréotypes de la nature, nous les voyons périr avec moins de regrets parce que nous savons que les copies en sont éternelles. Mais lorsqu'un livre est à la fois bon et rare, lorsque l'individu est presque toute l'espèce... comme l'est, par exemple, la vie du duc de Newcastle par sa duchesse, aucune cassette n'est assez riche, aucun étui suffisamment durable pour honorer et tenir en sûreté un tel joyau [1]. » Ce culte allait si loin qu'il n'aimait pas à entendre parler de la duchesse avec moquerie, et qu'il a noté avec quelque vivacité le dissentiment qui le séparait sur ce sujet de sa cousine Brigitte, c'est-à-dire Marie Lamb, sa propre sœur. « Ma cousine a une native antipathie pour tout ce qui sonne singulier ou bizarre. Rien de ce qui est précieux, irrégulier, ou hors de la commune sympathie n'a de prise sur elle. Elle tient que la nature est plus habile. Je puis lui pardonner sa cécité à l'endroit des belles *obliquités* de la *Religio Medici* [2], mais elle me doit des excuses pour certaines insinuations irrespectueuses qu'elle s'est amusé dernièrement à jeter sur les dons intellectuels d'une chère favorite à moi de l'avant-dernier siècle,

1. Essais d'Elia : *Pensées détachées sur les livres et la lecture.*
2. Le plus important et le plus éloquent des écrits de sir Thomas Browne.

la trois fois noble, chaste et vertueuse, mais je l'accorde, quelque peu fantastique et de cerveau excentrique, la généreuse Marguerite de Newcastle [1]. » Cela ne vous rappelle-t-il pas par le ton et le tour le langage des anciens héros des romans de chevalerie, et depuis don Quichotte, s'est-on jamais exprimé sur une noble dame avec une admiration plus respectueuse? Aussi, comme il dérobait son trésor à la vue des profanes, comme il le défendait contre ces intimes emprunteurs de livres qu'ils ne rendent jamais, au nombre desquels était son illustre camarade de *Christ's hospital*, Samuel Taylor Coleridge! Il y eut un jour cependant où une partie de son trésor lui fut enlevée, malgré toute l'énergie de ses résistances, par un de ces *chipeurs* familiers. Un certain James Kenny, auteur de farces dramatiques alors en vogue, partant pour la France, eut l'idée passablement bizarre d'emporter avec lui la volumineuse collection des lettres de la duchesse. Au souvenir de ce rapt amical, de cette violence à ses sentiments de dilettante, son cœur saigne réellement, et sa rancune s'exhale en reproches comiques presque touchants. « Perdre un volume pour l'avoir prêté à C... (Coleridge), cela a quelque sens et quelque intérêt. Vous êtes sûr qu'il fera un cordial repas de vos viandes, s'il ne peut vous donner ensuite aucune nouvelle du plat. Mais qu'est-ce qui te poussait, pervers, malfaisant K (Kenny), à emporter, en dépit de mes larmes et de mes supplications pour t'en empêcher, les lettres de cette femme

1. Essais d'Elia : *Mackery End dans le Hertfordshire.*

princière, la trois fois noble Marguerite de Newcastle, sachant parfaitement, lorsque tu as fait cela, et sachant aussi que je savais, que jamais tu ne tournerais une page de l'illustre in-folio? Qu'est-ce qui t'a poussé à pareille chose, si ce n'est le pur esprit de contradiction, et le plaisir de vaincre la résistance de ton ami[1]? » C'est, dis-je, un véritable triomphe posthume que d'avoir inspiré une pareille idolâtrie, car voilà le nom de la duchesse de Newcastle assuré de vivre maintenant aussi longtemps que les *Essais d'Elia*, ce qui est une promesse de longévité très exceptionnnelle. Que d'œuvres, en effet, à prétentions plus hautes sont moins assurées de durer que cette collection unique de légers feuilletons, bien modestes par les sujets et les sentiments, mais frappés de ces qualités d'exquisité et d'excellence des œuvres qui ne doivent pas périr[2]!

1. Essais d'Elia : *Les deux races d'hommes.*

2. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'exemples d'une fortune littéraire comparable à celle de Charles Lamb. Apprécié seulement par ses amis et par un tout petit public de *dilettantes* pendant sa triste vie, tenu longtemps au second et même au troisième rang, sa renommée n'a commencé sérieusement qu'après sa mort, mais alors grandissant toujours d'année en année, il y a eu un moment où elle s'est comme précipitée, avec une rapidité quasi vertigineuse. A l'heure qu'il est, il n'y a pas d'écrivain ou de poète anglais, aussi illustre soit-il, pas même Shakspeare, qui soit honoré d'un plus grand nombre d'éditions *simultanées.* Nous en comptons huit sur les catalogues en petit nombre qui sont à notre portée; c'est dire que presque toute maison importante de librairie possède la sienne. Les Anglais ont fini par reconnaître en lui leur plus véritable humoriste, et cela, à notre avis, avec grande justice; car, comme les Allemands l'ont fait pour Jean-Paul, mais avec beaucoup plus de raison, ils pourraient l'appeler l'*unique.* L'*humour*, en effet, est le tout de Charles Lamb, tandis que chez tous les autres

Ce qui est certain, c'est que si j'ai eu le désir de faire connaissance avec les écrits de la duchesse de Newcastle et si j'en viens parler aujourd'hui, c'est grâce à Charles Lamb.

Longtemps j'ai cru que mon désir ne pourrait être satisfait. Treize tomes *in-folio* de comédies, de poèmes, de fantaisies, d'allégories, d'élucubrations philosophiques, de lettres à la façon de l'ancien Balzac, ne se réimpriment pas, et à moins que Kenny n'ait oublié dans quelque chambre d'hôtel garni parisien le volume dérobé à Charles Lamb, il est douteux que beaucoup de ces in-folio se soient égarés hors de l'Angleterre. A la vérité, les connaisseurs érudits avaient depuis longtemps distingué au milieu de ces fatras deux œuvres historiques d'un intérêt considérable, une courte autobiographie enfermée dans le premier in-folio de la duchesse (1656) et la vie de son mari, William Cavendish, écrite sous la restauration, pendant ses dernières années, et publiée en 1667; mais ces écrits mêmes n'avaient jamais été sérieusement séparés de la masse, et un seul, l'autobiographie de la duchesse, avait obtenu les honneurs d'une réimpression grâce à une circonstance assez particulière. En 1814, un des critiques les plus distingués du premier tiers de ce siècle, sir Egerton Brydges, avait établi une imprimerie pour son usage personnel à Priory Lee, dans le comté de Kent, et son bon goût, précédant de quelques années l'enthousiasme de Charles Lamb, lui conseilla de consacrer quelques

écrivains dits *humoristes*, il n'est, quelque dominant qu'il soit, qu'un auxiliaire de certaines facultés dramatiques, imaginatives, poétiques ou philosophiques.

journées de ses presses à l'autobiographie de la duchesse. Il en donna donc une édition, volontairement incorrecte, par respect peut-être exagéré pour la ponctuation absolument fantaisiste de cette noble femme de lettres, et il la fit précéder de quelques pages où se révèle un jugement sûr, exercé, et surtout sans emphase, qualité rare chez les éditeurs qui se donnent pour tâche de ressusciter les morts oubliés. Cette impression que tout libraire aurait probablement refusé d'entreprendre, exécutée dans les circonstances que nous venons de dire, d'une manière toute désintéressée, sans aucune arrière-pensée mercantile, par un éditeur titré, est la première réparation qui ait été faite à la mémoire de la duchesse, hommage exactement en rapport avec le caractère et la condition d'une personne dont les choses du négoce n'approchèrent jamais. La tentative de sir Egerton Brydges ne trouva pas d'imitateurs, et sa réimpression était elle-même devenue presque introuvable, en sorte que nous désespérions de pouvoir jamais apaiser notre curiosité, lorsqu'enfin en 1872 la librairie Russell Smith réunit les deux œuvres historiques de la duchesse de Newcastle dans un des volumes de sa collection des vieux auteurs que les curieux étrangers regrettent de voir s'accroître si lentement. La loterie des chances heureuses et malheureuses existe pour les morts comme pour les vivants, et il y a des moments où les heureuses se multiplient sur tel ou tel nom littéraire, sans qu'on puisse dire pourquoi : l'année 1872 fut pour Marguerite Lucas un de ces moments-là. En même temps que paraissaient ces œuvres qui nous

racontent la vie des deux nobles époux, un de ces chercheurs qui rendent à chaque génération le service de lui faire connaître nombre d'œuvres qu'elle aurait ignorées, M. Édouard Jenkins, publiait pour les *Golden series* de l'éditeur Macmillan un charmant volume porteur de ce joli titre : *The Cavalier and his lady*, et composé de fragments poétiques et philosophiques tant de la duchesse que du duc, qui nous permettent de juger de la nature de leurs esprits et de la saveur propre de leurs productions. Nous tenions enfin l'oiseau rare si longtemps poursuivi.

Y a-t-il eu pour nous déception? Nullement, et l'enthousiasme de Lamb est loin de nous sembler aussi extravagant qu'ont bien voulu le dire quelques critiques. A la vérité, les œuvres poétiques et philosophiques de la duchesse, si nous en jugeons par les fragments considérables qui nous en ont été donnés, peuvent sans inconvénient dormir leur sommeil éternel sous cette poudre des bibliothèques où Pope les a montrées gisantes dans un vers cruel de la *Dunciade*; il n'y aurait à la troubler davantage, je le crois, ni grand intérêt, ni grand plaisir. Il n'en va pas ainsi, heureusement pour sa mémoire, de son esquisse autobiographique et de la vie de son mari. Ce sont deux documents historiques de sérieuse importance, et nous nous étonnons qu'on ait hésité si longtemps à les placer parmi les meilleurs du XVIIe siècle anglais. A quiconque les lit avec attention, deux personnages de Van Dyck apparaissent encadrés dans les draperies de grandeur et entourés de tous les accessoires d'élégance et de richesse de la vie noble d'autrefois. C'est le moment où cette vie

noble va se voir contestée pour la première fois et où elle va subir l'outrage des premières mutilations; mais en dépit de l'orage elle reste encore entière, car ces mutilations n'ont atteint que sa partie matérielle, et elle n'a consenti encore aucune humiliante transaction. C'est de ces deux portraits que nous voudrions essayer une copie réduite, avec impartialité, mieux encore avec neutralité, sans leur demander d'autres leçons que celles qui peuvent se tirer de la contemplation de deux belles toiles de Van Dyck; mais ces leçons sont encore fort nombreuses, et nous allons voir qu'on peut en tirer un cours assez complet de vieilles opinions et de vieilles mœurs.

I

Le père de la duchesse, Thomas Lucas, de Saint-John's, près Colchester, appartenait à la meilleure, la plus riche et la plus ancienne *gentry* du comté d'Essex. Un fatal accident de jeunesse décida de sa courte existence. A peine avait-il fait son entrée dans le monde qu'il eut querelle avec un M. Brooks et le tua loyalement en duel. Une telle aventure n'était point rare chez les gentilshommes de cette époque, et, quoique les lois anglaises sur le duel fussent des plus sévères, l'autorité royale fermait volontiers les yeux sur les infractions qui leur étaient faites. Malheureusement pour le délinquant, sa victime se trouvait être le propre frère de lord Cobham, ministre et favori d'Élisabeth, alors à son déclin; aussi, « bien qu'il eût défié son adversaire par honnenr, qu'il l'eût

combattu avec valeur et tué en toute justice », eut-il à subir un exil dont il fut délivré peu après par la mort de la reine. Il aurait pu aisément pousser sa fortune sous Jacques Ier, qui, en héritant du trône d'Élisabeth, n'avait point hérité de ses rancunes, et dont le règne fut d'ailleurs particulièrement indulgent aux duellistes; mais cette malignité de lord Cobham semble l'avoir guéri d'emblée de l'envie des grandeurs, en lui faisant connaître certains sentiments qui furent tellement communs et forts pendant cinq ou six générations, qu'ils ont rempli la moitié des œuvres poétiques de près de deux siècles. Renonçant donc à toute ambition, il se retira dans ses domaines de l'Essex et y resta jusqu'à sa mort.

Toute époque orageuse connaît un certain pessimisme, et la forme que prit celui du XVIe siècle fut l'horreur de la vie des cours, où toute fortune est glissante, où la vertu est un acheminement à la ruine, et la gloire un point de mire pour les attaques de l'envieuse médiocrité ; de là cette faveur universelle de la pastorale, qui, sous la forme du drame ou du roman, présentait la vie volontairement obscure, au sein de la solitude, comme un remède souverain aux innombrables éclopés de l'ambition et victimes de l'implacable *struggle for greatness* de cette tragique période. C'est dans les deux plus grands poètes de la fin du XVIe siècle, le Tasse et Shakspeare, qu'il faut chercher l'expression immortelle de cette sorte de bouddhisme pastoral partout disséminé à cette époque. Se rappeler, dans la *Gerusalemme liberata*, l'épisode de la fuite d'Herminie et le récit du vieux berger, qui se souvient si éloquemment du Virgile

des *Géorgiques*; se rappeler surtout le *Cymbeline* de Shakspeare et l'épisode du vieux seigneur Belarius et des deux frères chasseurs, fils de roi. Les conseils des poètes étaient suivis, car le spectacle quotidien des événements les confirmait avec une écrasante éloquence. Thomas Lucas, par exemple, ne vécut-il pas assez pour voir son ennemi lord Cobham, naguère si puissant, tomber à la suite du noble sir Walter Raleigh et finir ses jours dans la plus extrême indigence? Il était tellement fondé sur des raisons sérieuses, ce bouddhisme pastoral, qu'il va prolonger encore son existence pendant tout le cours du XVIIᵉ siècle sans défaveur marquée [1], si bien que, cent ans après Shakspeare et le Tasse, quatre-vingts ans après l'*Astrée*, notre adorable Fénelon en donnera dans son *Aristonoüs*, surtout dans son *Mélésichton*, une suprême expression, qui n'est inférieure à aucune des précédentes et qui leur est même supérieure par la suavité et l'onction persuasive. C'est que les causes qui lui avaient donné naissance à l'origine se montrèrent capables d'une telle fertilité de métamorphoses qu'il retrouvait avec chacune un recommencement de vie. La révolution d'Angleterre sera la plus prochaine de ces métamorphoses, et ses conséquences feront connaître à la fille de Thomas Lucas les mêmes sentiments qui le poussèrent dans la solitude cinquante ans plus tôt.

Une fierté aristocratique d'un genre assez parti-

1. Nous le trouvons encore en Angleterre, en 1681, dans *l'Orpheline* de Thomas Otway, dont les personnages du noble Acasto et de ses deux fils ne sont que des transformations ingénieuses du Belarius et des frères chasseurs de *Cymbeline*.

culier, et qui pouvait s'allier aisément, ou même se confondre avec le sentiment que nous venons d'indiquer, trouvait d'ailleurs son compte à cette retraite. « Mon père, dit Marguerite, était gentilhomme, titre qui est donné et fondé par le mérite, et non par les princes; c'est l'œuvre du temps, non de la faveur. Quoiqu'il ne fît pas partie de la pairie du royaume, il y avait peu de pairs qui eussent de plus grands domaines et y vécussent plus noblement. Cependant, à cette époque, de grands titres étaient à vendre, et le prix n'en était pas si haut que sa fortune ne lui eût permis d'en acheter un; mais mon père n'estimait les titres qu'autant qu'ils étaient gagnés par d'héroïques actions, et comme le royaume était alors en paix avec toutes les autres nations et qu'il était gouverné par un sage roi, le roi Jacques, il n'y avait pas d'emploi pour les esprits héroïques. » Ne lit-on pas bien nettement dans ces lignes le dédain du gentilhomme de vieille souche qui de la noblesse a la substance plus que l'éclat, pour l'homme de cour qui de la noblesse a l'éclat plus que la substance, et dont on tire ces favoris auxquels Thomas Lucas devait ses années d'exil?

« La noblesse est l'œuvre du temps et non de la faveur. » C'était l'opinion du plus grand des contemporains de Thomas Lucas après Shakspeare, lord Bacon de Verulam, et si Marguerite la répète, ce n'est pas par plagiat ou réminiscence, mais parce qu'elle exprimait le mieux l'état propre de sa famille, et surtout parce qu'elle était celle des anciennes classes nobles sur leur propre condition. Pas plus que Marguerite, elles ne niaient que le mérite individuel fût

le germe de la noblesse, mais elles soutenaient que ce germe ne prenait corps que dans la descendance et par la gestation du temps. Il y en aurait long à dire sur cette opinion, qui intéresse plus qu'on ne le croit les sociétés non aristocratiques; nous ne voulons, pour le moment, nous y arrêter que pour faire remarquer à son sujet l'incertitude et le va-et-vient des doctrines du pauvre esprit humain. Il y a quelque quarante ans, à l'époque de notre jeunesse, cette opinion de l'ancienne noblesse sur elle-même était non seulement tenue pour surannée, gothique et superstitieuse, mais regardée comme une preuve d'incorrigible et ridicule infatuation. Ah! que de bonnes plaisanteries se débitaient alors sur les barons à trente-six quartiers! Que de saillies sarcastiques sur ce prétendu droit de naissance, plus choquant pour le bon sens que ne l'était même le prétendu droit divin des rois! Quelles tirades philosophiques indignées contre ce qu'une telle prétention avait d'insultant pour le vrai mérite! Que de contrastes éloquents entre l'individu qui est l'ouvrier de sa propre fortune et le noble qui, pour tout mérite, ne pouvait montrer qu'un parchemin rongé des vers! Mais la roue du temps a tourné et de nouvelles doctrines ont surgi avec Darwin et Herbert Spencer, avec les psychologues à toute outrance et les physiologistes intransigeants, doctrines qui ont si bien remplacé les anciennes et les ont démontrées si insuffisantes que ces dernières ont perdu toute autorité dans le monde de la science, de la spéculation philosophique et de la critique, et que, pour leur trouver encore quelques adhérents, il faut les cher-

cher ailleurs que dans les régions où l'on pense véritablement. Cependant, parmi ces anciennes doctrines que les nouvelles ont rejetées dans le bric-à-brac du passé, il en est une qui est restée debout, et j'ai le regret de révéler à MM. les darwiniens et spenceriens qui se réclament de la démocratie — le nombre de ces penseurs inconséquents ou médiocres logiciens est encore assez considérable — que c'est précisément cette opinion des anciennes classes aristocratiques sur la manière dont la noblesse se crée et se perpétue. Elles disaient que la noblesse s'attachait à certaines familles de préférence à certaines autres et à l'exclusion du plus grand nombre, c'est-à-dire que cette vertu ou qualité s'était choisi les organes qui pouvaient le mieux lui prêter vie, force et puissance. Eh! mais il nous semble que c'est là de la *sélection* au premier chef, car que dit de plus cette doctrine sur les méthodes par lesquelles la vie se cherche ses expressions les plus parfaites par la concentration de tous les éléments de force et de santé chez certains individus privilégiés et certaines espèces mieux armées, et par l'élimination des faibles au profit des forts? Elles disaient encore, ces anciennes castes, que l'individu pouvait bien jeter les fondements de la noblesse, mais que la noblesse n'existait réellement que lorsqu'elle passait de l'individu au genre, parce qu'en se généralisant ainsi elle cessait d'être une qualité morale attachée à un seul pour devenir comme une fonction vitale inhérente à la famille; que, loin d'être plus difficile chez les descendants que chez le progéniteur premier, elle y était, au contraire, plus aisée, puisqu'elle y était à

l'état d'habitude innée transmise par le sang; en d'autres termes, que ce n'étaient pas seulement les titres constatant sa noblesse que l'ancêtre transmettait à ses descendants, mais les qualités mêmes par lesquelles il l'avait fondée, et qui se perpétuaient par l'hérédité en vertu de cette loi physique qui veut que les enfants ressemblent aux pères. Les anciennes castes avaient-elles tort de penser ainsi? Eh bien! alors, que les docteurs de l'*atavisme* ramassent, s'ils l'osent, quelques-unes des pierres qui leur furent jetées jadis et les en lapident encore! Ils disaient enfin, ces hommes d'autrefois, que la noblesse est d'autant plus certaine qu'elle s'éloigne davantage de son origine, comme ces fleuves qui s'élargissent davantage à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, qu'elle était plus forte à la dixième génération qu'à la troisième ou quatrième, et à la troisième ou quatrième que chez le fondateur même, parce que le temps, en en faisant une affection héréditaire, lui avait donné l'infaillibilité d'un instinct, et qu'il en avait purifié graduellement la substance de tous ces limons d'âpre ambition, de rapacité, de convoitise et de dureté qui manquent rarement de se rencontrer dans l'origine des grandes fortunes; mais, en pensant ainsi, n'étaient-ils pas des précurseurs inconscients de l'évolutionnisme? De ce qui nous semblait naguère le plus blessant des préjugés, la philosophie et les sciences les plus modernes sont en train de faire une vérité d'autant plus difficile à contester qu'elles la présentent comme étant d'ordre purement naturel.

Dans sa retraite rustique de l'Essex, Thomas Lucas

travailla consciencieusement à réparer le dommage qu'il avait fait à la société par son duel *heureusement malheureux*, comme dit sa fille. De sa femme, Élisabeth Leighton, il eut huit enfants, dont Marguerite fut la plus jeune, trois garçons et cinq filles, « tous sans rien de contrefait ni de difforme, ni nains, ni géants, mais bien proportionnés en tout; beaux de traits, clairs de teint, bruns de chevelure, les dents saines, les haleines pures, la parole nette, les voix bien timbrées — j'entends pour le discours plus que pour le chant, — sans aucune de ces défectuosités si fréquentes, comme bégaiement, grasseyement, nasillement, accent criard, et les voix n'étaient d'un ton ni trop haut, ni trop bas, mais dans la bonne mesure et dans le juste accord ». Dès qu'il eut mis au monde cette florissante postérité, la nature jugea que cette charmante réparation de son péché de jeunesse était suffisante; il mourut donc et fut réuni à ses pères, ainsi que ne manque jamais de dire le biblique auteur du *Livre des rois*.

Sa veuve, quoique très belle et encore fort jeune, ne songea pas à se remarier. Ce ne fut pas seulement par regret de son mari, bien que ce regret semble avoir été très profond, ou parce qu'elle pensa que la postérité qu'elle avait déjà mise au monde ne demandait aucun accroissement. C'est qu'elle était protégée contre les faiblesses propres à son sexe par cette ambition que, dès les âges les plus reculés, le Zend Avesta avait reconnue comme la plus naturelle à toute femme d'un esprit sensé et d'un cœur pur, que la commère de Bath, des *Contes de Cantorbéry*, a présentée comme la secrète passion des dames dans un

récit où la crudité des vieux fabliaux s'unit de la manière la plus amusante aux plus bizarres subtilités de la logique scolastique, et que Voltaire, modernisant Chaucer, a pris à son tour pour sujet d'un de ses plus jolis contes. Le portrait que trace sa fille de cette prude veuve est celui d'une mistress Poyser aristocratique. Elle aimait à être maîtresse de maison et elle s'y entendait à merveille. Elle était experte dans l'art de passer des baux et des contrats, se connaissait aux choses de la volière, des basses-cours, de l'écurie et de l'étable, savait ordonner à ses intendants, et s'entendait si bien à diriger ses hommes d'affaires qu'elle ne se laissait jamais induire par eux en procès coûteux et en différends interminables. Elle menait haut la main et haut le ton ses serviteurs, sans leur faire sentir le mors, avec un mélange de défiance et de prudence très sensées, se refusant à être dupe par faiblesse et prenant toutes précautions légitimes contre les dangers de leur familiarité, facilement féconde en résultats fâcheux. « Ma mère était une bonne maîtresse pour ses serviteurs, prenant soin d'eux dans leurs maladies et n'épargnant aucune dépense pour leur guérison, et, dans leur bon état de santé, n'exigeant jamais d'eux plus qu'ils ne pouvaient faire avec facilité. Elle entrait par fois en colère, mais seulement lorsqu'elle en avait juste cause, par exemple contre des serviteurs négligents ou coquins qui gaspillaient sans nécessité ni mesure, ou qui détournaient les choses par larcins subtils. » Là où cet art de commander se montre avec tous ses avantages, c'est dans les rapports qu'elle avait établis entre ses enfants et ses serviteurs;

la page où Marguerite explique ces rapports mérite d'être citée et proposée aux réflexions de toutes les mères en tout temps et en tout état de société.

Nous fûmes accoutumés, dès l'enfance, à être respectueusement servis, chacun de nous ayant son serviteur particulier, et tous ses domestiques, en général, rendaient à ses enfants, même les tout à fait jeunes, les mêmes respects qu'ils lui rendaient à elle-même, car elle ne souffrait pas qu'ils fussent sans gêne devant nous ou qu'ils prissent empire sur nous, ce que tous les vulgaires serviteurs sont enclins à faire. Elle ne permit jamais que les domestiques mâles fissent compagnie avec les bonnes dans la *nursery*, de crainte que leur grossière façon de faire l'amour ne leur fît commettre des actions inconvenantes ou prononcer de vilains mots en présence de ses enfants, sachant que la jeunesse est apte à gagner infection par les mauvais exemples, faute de raison pour distinguer le bien du mal. Il ne nous était pas davantage permis d'avoir avec les bas serviteurs familiarité ou conversation ; toutefois, elle nous avait instruits à nous comporter avec eux avec une humble civilité, comme elle les avait dressés envers nous à une déférence respectueuse. Ce n'est pas parce qu'ils étaient serviteurs que nous étions si réservés, car nombre de nobles personnes sont forcées de servir par nécessité, mais parce que les serviteurs d'ordre vulgaire sont aussi mal élevés que bassement nés, et donnent aux enfants de mauvais exemples et de pires conseils.

Lady Lucas garda jusqu'à sa mort ce gouvernement domestique qu'elle exerçait avec une si judicieuse autorité. Quelquefois elle faisait mine de vouloir s'en décharger sur son fils aîné, prétextant que c'était trop d'occupations et de fatigue pour elle; mais ces velléités de retraite n'étaient que feintes, comme sa fille nous le laisse entendre assez clairement. La

famille se trouva bien de cette direction ennemie du *coulage*, qui faisait régner chez elle l'abondance avec l'ordre. « Nous ne menions pas une vie de noces et festins, car une telle vie, même dans les cours des rois et les palais des princes, amène la ruine sans plaisir ni contentement,... en sorte qu'avant les guerres, loin d'être endettés, nous étions toujours en avance, achetant tout au comptant, non à crédit. » N'allez imaginer cependant aucune application anticipée de la grise science du bonhomme Richard ; ce talent d'ordonner les dépenses, fondé sur des principes et conduit par des habitudes tout aristocratiques, visait beaucoup moins à l'économie générale qu'au maintien et, s'il se pouvait, à l'accroissement du superflu, de manière à permettre aux enfants la satisfaction de leurs goûts, plaisirs préférés et caprices même, plutôt qu'à grossir leurs dots particulières. Ils furent donc élevés aussi richement que le comportaient leur naissance et leur fortune, sans prodigalité mais sans lésine, avec une juste mais large dépense, « de crainte, dit la duchesse, que trop de parcimonie n'engendrât chez nous des vices de rapine, de viles pensées et de basses actions ».

Nous manquons de renseignements pour dire jusqu'à quel point l'âme de cette mère, à la fois prudente et fastueuse, se retrouvait chez tous ses enfants; mais ce qui nous apparaît en toute évidence, c'est qu'il en était resté beaucoup chez la duchesse. Marguerite eut bon nombre des qualités vraiment nobles, de la libéralité d'esprit, de la loyauté de cœur, une ferme insouciance des sottises de l'opinion, une rectitude d'action qui la rendait incapable de tout

manège et de toute intrigue, une vertu si sérieuse qu'elle en fut à risée et à scandale aux gais mondains et aux belles dames de la cour de Charles II; je crains que la générosité lui ait quelque peu manqué, et que sa main ait toujours été moins ouverte que sa conduite. Elle aimait la vie somptueuse, cela est visible, mais plutôt pour les respects qu'elle pouvait en retirer que pour la faire partager aux autres. C'est elle-même qui en a fait l'aveu en disant que, bien qu'elle ne fût pas prodigue, elle était capable de l'être par vaine ambition d'obtenir les marques extérieures de la considération et du respect. Elle faisait à cet égard le plus complet contraste avec son mari, qui ne sut, une seule heure de sa vie, même dans ses jours les plus sombres, se retenir de ses habitudes de magnificence. et qui crut toujours que la fortune n'avait pas de meilleure manière de lui conquérir l'honneur et la louange qu'en se répandant sur ceux qui l'approchaient. Aussi ne mettons-nous pas en doute qu'elle n'ait supporté les dures privations de l'exil avec beaucoup d'égalité d'humeur, et qu'ensuite la retraite volontaire sous la Restauration ne lui ait été un plaisir plutôt qu'un chagrin. Ce qui est absolument certain, c'est qu'elle savait calculer avec une précision capable de faire l'admiration des arithméticiens les plus experts. Il faut voir, dans sa *Vie du duc de Newcastle*, avec quelle exactitude elle dresse le compte de la fortune de son mari et établit le chiffre des pertes que la révolution lui a fait subir. Tout y est, non seulement châteaux détruits, bois coupés, cheptels enlevés, revenus perdus, mais les intérêts composés, les accroissements gradués d'une fortune

en parfait équilibre, les profits inévitables, les économies probables ou possibles; pas un shilling n'est oublié, pas un penny n'est dédaigné. Certes, ce n'est pas elle qui aurait jamais inventé et appliqué cette expression de *quantité négligeable* si fort à la mode aujourd'hui.

Bien décidément, lorsque la nature nous a prédestinés à jouer tel ou tel rôle, tout nous conduit à le jouer, et les obstacles mêmes nous y sont un aide. La duchesse de Newcastle fut, en date, la première de ces *bas bleus* qui ont formé en Angleterre une tribu si nombreuse, si étendue, si mêlée, et, tous comptes faits, si glorieuse. Rien cependant, dans son éducation, ne la prédisposait à ce personnage, et il s'y trouvait même une certaine particularité qui était plutôt faite pour la détourner de le devenir jamais. Écoutez plutôt : « Quant à nos maîtres, quoique nous eussions toute sorte de *virtuoses* [1] pour le chant, la danse, la musique, la lecture, l'écriture et autres choses semblables, nous n'étions pas strictement tenues à toutes ces études, qui étaient beaucoup plus pour la forme et les convenances que pour le fond et le profit; car ma mère ne se souciait pas autant de notre danse et de notre *musiquerie*, de notre chant et de notre *bredouillage* des langues étrangères, qu'elle ne se souciait que nous fussions élevées vertueusement, modestement, civilement, honorablement et dans d'honnêtes principes ». Il est impossible de s'exprimer avec plus de dédain pour tout ce qui relève purement de l'intelligence. Ah!

1. Dans le sens de gens habiles en leur métier.

que ces quelques lignes nous reportent loin de la moderne omnipotence des beaux-arts, de la prééminence des peintres, de la suprématie des musiciens et de l'apothéose des chanteurs! Sur tous ces dons, talents, acquisitions de la culture humaine auxquels nous attachons tant d'importance, les hommes d'autrefois n'étaient pas éloignés de penser ce que Platon pensait des poètes et de la poésie : ils les flétrissaient élogieusement du nom d'*arts d'agrément*, et les rejetaient ensuite au second ou au troisième plan parmi les choses de jeu et de récréation qu'il est indifférent de connaître et sans profit de pratiquer. De là leur manière de comprendre l'éducation, qui était tout à l'inverse de la nôtre. Tandis qu'ils s'adressaient surtout à la conscience pour en obtenir la création de l'homme moral, nous nous croyons plus sûrs du même résultat en le demandant exclusivement à l'intelligence. Les deux méthodes ont leurs partisans, entre lesquels nous nous garderons bien de décider; tout ce que nous nous permettrons de dire, c'est que, l'intelligence visant avant tout et presque exclusivement le vrai, et la conscience visant avant tout et presque exclusivement le bon, la question se ramène peut-être à savoir ce qui importe réellement le plus à l'ordre et au maintien des sociétés, de la connaissance du bien et du mal ou de la connaissance du vrai. Que chacun réponde à cette question selon son expérience personnelle.

Une observation avant de passer outre. Il y a un instant nous remarquions que nos doctrines philosophiques les plus modernes et les plus avancées justifiaient, à l'envi les unes des autres, la vieille

opinion des régimes périmés sur la manière dont la noblesse se créait et se perpétuait; eh bien! malgré les différences qui nous séparent des siècles passés sur le sujet de l'éducation et la supériorité que nous accordons à l'intelligence sur toutes les autres facultés, il est curieux de constater que ces mêmes philosophies, tout à fait modernes, ne sont peut-être pas si loin qu'on le croit, sur le chapitre des beaux-arts et belles-lettres, de penser absolument comme les hommes d'autrefois. Lisez, pour vous en convaincre, le dernier chapitre de la *Psychologie* d'Herbert Spencer, où il réduit l'art à être simplement la part du jeu dans le labeur humain. La logique des faits se chargera de prouver un jour qu'en tout cas il ne peut guère être autre chose dans les sociétés démocratiques.

Les liens de la parenté étaient singulièrement étroits et puissants dans les anciennes classes nobles, surtout dans les noblesses provinciales, ce qui tenait à deux causes principales, dont la première et la plus importante était l'estime qu'elles avaient d'elles-mêmes, et la seconde la demi-solitude où elles vivaient et qui leur épargnait les occasions où cette estime pouvait recevoir quelque atteinte. La famille des Lucas présente un exemple des plus frappants de cette puissante étroitesse des parentés nobles d'autrefois; aussi bien l'action des deux conditions que nous venons de dire se laisse-t-elle lire chez eux en toute évidence. En quelle estime la duchesse tenait le sang dont elle était issue, on a pu déjà s'en apercevoir, et cette estime, elle ne la distribue pas entre les divers membres de sa famille, elle la porte

tout entière sur chacun d'eux. Tous les fils furent vaillants, toutes les filles vertueuses, dit l'épitaphe de la duchesse, résumant ainsi les jugements qu'elle porte sur tous ses frères et sœurs. La solitude dans laquelle ils avaient grandi ensemble leur était si nécessaire qu'ils trouvaient moyen de la reconstituer partout où ils allaient, même au sein de la capitale. C'est pour eux et entre eux exclusivement qu'ils prenaient ces plaisirs alors en vogue : promenades équestres dans les rues principales, flâneries à Hyde-Park, et ces soupers et concerts sur l'eau aussi à la mode dans le Londres de Charles Ier qu'ils l'étaient dans le Paris du *Menteur* de Corneille. Le mariage ne parvenait pas à détruire cette intimité; et les filles, quittant leurs foyers, vivaient la plus grande partie de l'année avec leur mère, empressées qu'elles étaient de retrouver la solitude de leur enfance. Cela allait plus loin encore : en contractant des alliances matrimoniales, les enfants changeaient si peu de famille qu'ils n'entraient pas en rapports avec les parents de leurs conjoints et qu'ils les connaissaient à peine [1]. Marguerite, qui était la plus jeune, note elle-même, avec une pointe d'étonnement, cette

1. Parmi les mariages des Lucas, il en est un qui conserve encore pour nous un certain intérêt. Le frère cadet de la duchesse, sir Thomas Lucas, épousa la fille de sir John Byron. Ce fut la sœur de l'ancêtre direct d'un certain poète du nom de Noël Byron, fort célèbre sous la Restauration, mais aujourd'hui quelque peu passé de mode, paraît-il, quoiqu'il ait accompli le tour de force peu commun de donner à des sentiments, tellement personnels qu'ils en sont excentriques, une belle forme classique, ce qui revient à dire qu'il a eu l'art d'imprimer un caractère général à ce qu'il y a eu de plus particulier au monde.

intimité que n'ont pu relâcher ni les intérêts nouveaux, ni les déplacements et l'absence.

Lorsqu'ils étaient à Londres, ils étaient dispersés dans leurs diverses demeures, cependant ils se réunissaient presque tous chaque jour, se fêtant les uns les autres comme les enfants de Job.... J'observais qu'ils ne faisaient jamais de visites et qu'ils ne sortaient jamais en compagnie d'étrangers, mais qu'ils allaient tous ensemble en troupeau, s'accordant si bien qu'il semblait qu'ils n'avaient à eux tous qu'une seule âme. Et ce n'étaient pas seulement mes frères et mes sœurs, mais aussi mes beaux-frères et mes belles-sœurs qui s'accordaient ainsi, et leurs enfants, quoique tout jeunes, avaient les mêmes aimables natures et dispositions affectueuses. Il ne me souvient pas qu'il y ait jamais eu entre eux d'altercation, ou qu'ils en soient jamais venus à ces propos de colère ou d'aigreur. J'observais également que mes sœurs étaient si loin de se mêler avec d'autres compagnies qu'elles n'avaient pas de fréquentation familière et de rapports intimes avec les familles auxquelles ils étaient unis, les uns les autres, par le mariage, c'est-à-dire que la famille de chacun des conjoints restait absolument étrangère à tous mes autres frères et sœurs.

Les meilleures choses ont leur revers, et dès son entrée dans le monde, Marguerite Lucas eut occasion de constater que cette éducation solitaire et cette vie exclusivement de famille, si propre à développer les sentiments forts, avait engendré cependant chez elle une des infirmités de caractère les plus déplorables qui existent, c'est-à-dire une insurmontable timidité. Elle se fit sous de sombres auspices, cette entrée. Les jours heureux que nous venons de décrire ne durèrent pas. La guerre civile éclata, et les divers

membres de cette famille si unie furent dispersés par le vent de l'orage à tous les coins de l'horizon. Il va sans dire que tous les Lucas prirent le parti de Charles Ier, et Marguerite voulut faire aussi à sa manière acte de royalisme. Ayant appris que la reine n'avait plus à Oxford, où l'avait poussée une des plus violentes rafales de la tempête, le nombre habituel de ses dames d'honneur, elle sollicita de ses proches la permission d'aller à la cour, permission qui lui fut accordée, malgré l'opposition de ses frères, par sa mère, mieux avisée. Mais à peine était-elle installée dans le poste convoité qu'elle s'aperçut qu'elle avait trop présumé de son courage. « Lorsque je me trouvai hors de la vue de ma mère, de mes frères et de mes sœurs dont la présence me donnait confiance, je me trouvai comme quelqu'un qui n'a plus de terrain ferme pour se tenir droit et de guide pour se diriger, ce qui me faisait craindre d'errer par ignorance hors du sentier de l'honneur. Si bien que je ne savais plus comment me conduire. En outre, j'avais entendu dire que le monde était porté à jeter des insinuations même sur les innocents, ce qui faisait que je n'osais plus ni regarder avec mes yeux, ni parler, ni me montrer sociable d'aucune façon, en sorte que je passais pour sotte de nature.... » Aussi désirait-elle maintenant repartir avec autant d'ardeur qu'elle avait désiré venir. Cette fois lady Lucas refusa de lui complaire en lui faisant observer que ce serait un déshonneur de quitter la cour sitôt après y être entrée. Elle resta donc; et la défaite de Marston-Moor ayant forcé la reine à quitter l'Angleterre, elle la suivit à Paris où sa destinée

devait venir la trouver dans la personne du marquis de Newcastle, l'illustre vaincu de la mémorable bataille qui avait fait passer définitivement du côté des parlementaires l'ascendant longtemps incertain et disputé.

La timidité est peut-être de toutes les affections de l'âme celle dont les moralistes et psychologues se sont toujours le moins occupés, et dont ils ont le moins bien parlé, soit qu'ils l'aient estimée de nature trop puérile pour lui accorder attention, soit que leur expérience ne leur ait fourni à son sujet aucun renseignement digne d'intérêt. La vie de la duchesse de Newcastle est à cet égard un véritable document qui permet de combler quelque peu cette lacune. Elle est d'abord un bel exemple de l'égalité avec laquelle cette malfaisante affection sévit à la fois sur toutes les conditions, et contre laquelle ne peuvent prévaloir ni la naissance, ni la fortune, ni l'esprit. Elle confirme le nom d'infirmité que nous lui avons donné justement, car la timidité a tous les effets d'un mal physique, effets qui vont tantôt jusqu'à l'évanouissement, tantôt jusqu'à l'angoisse la plus cruelle. Elle prouve enfin que le mal est incurable, et que tous les correctifs qu'on emploie contre lui ne font que l'augmenter, et donner encore plus de prise à toutes ses malignités. Ces correctifs sont au nombre de trois; la duchesse, selon les âges, les connut et les appliqua a tour de rôle, et aucun ne lui réussit. Jeune, sa timidité se renfermait volontiers dans le silence, elle répondait mal, ou à peine, et alors on disait : c'est une sotte. Plus tard, lorsqu'elle fut devenue bel esprit, appelant à son aide tout son

courage, elle se répandait avec véhémence en flots de paroles qu'elle accompagnaît de gestes trop expressifs, et on disait : c'est une ridicule. En tous temps enfin, mais surtout, semble-t-il, dans ses dernières années, elle réagissait volontiers contre l'endurance silencieuse à laquelle sa timidité la condamnait par de violents accès de colère, et alors le monde disait : c'est une folle, *mad Madge of Newcastle*. Mais passons-lui la parole quelques minutes; elle-même a décrit quelques-uns des caractères de son infirmité, et elle l'a fait en termes excellents.

Je suis naturellement timide. Ce n'est pas que je sois honteuse de mon esprit ou de mon corps, de ma naissance ou de mon éducation, de mes actions ou des événements de ma vie, cette timidité est dans ma nature et ne vient d'aucun crime. J'ai eu beau faire effort sur moi-même et me raisonner, j'ai trouvé que ce qui était inné était trop difficile à déraciner. Je ne me suis jamais aperçue que ma timidité eût souci de la qualité des personnes, mais seulement de leur nombre, car s'il me fallait entrer dans une compagnie de *Lazares*, je serais aussi décontenancée que s'ils étaient tous des Césars ou des Alexandres, des Cléopâtres ou des reines Didons. Je crois aussi avoir remarqué que ma timidité se traduit moins souvent par des rougeurs qu'elle ne contracte mes esprits en froides pâleurs. Mais, circonstance heureuse, cette timidité d'ordinaire a le temps de s'évanouir, de renaître et de s'évanouir de nouveau avant d'être remarquée, et plus je juge la compagnie dans laquelle je me trouve folle et méprisable, et plus mal à l'aise je suis, en sorte que le meilleur remède que j'aie jamais pu trouver est de me persuader que toutes les personnes que je rencontre sont sages et vertueuses. La raison en est, je crois, que les sages et les vertueux censurent moins, excusent davantage, louent mieux, estiment

droitement, jugent justement, se comportent avec politesse, agissent respectueusement, et parlent modestement, tandis que les sots et les indignes sont aptes à commettre des absurdités, et portés à être effrontés, grossiers, impolis, tant en paroles qu'en actes, oubliant ou ne comprenant pas bien ce qu'ils sont et ce qu'est la société où ils se trouvent. Et bien qu'il ne m'arrive jamais de me trouver avec de telles sortes de gens mal élevés, cependant j'en ai par nature une telle aversion que je redoute de les rencontrer, comme les enfants ont peur des esprits, ou comme d'autres ont peur de voir et de rencontrer des diables, ce qui me fait penser que ce défaut naturel qui est en moi (si c'est un défaut) est plutôt crainte que timidité. Mais qu'il soit ceci ou cela, je l'ai trouvé fort gênant, car il a souvent empêché mes paroles de sortir et troublé mes actions naturelles, me forçant à me contraindre ou à me laisser aller à des mouvements désordonnés. Toutefois comme c'est plutôt crainte des autres que peureuse défiance de moi-même, je désespère d'une guérison complète, à moins que la nature aussi bien que les gouvernements humains n'arrivent à un état de civilisation et d'ordre méthodique, où les paroles et les actions seront régies par le pouvoir souverain de la raison et l'autorité de la discrétion. Une nature grossière est pire qu'une nature brute, autant qu'un homme est supérieur à une bête, et ceux qui sont de nature polie et de dispositions courtoises sont aussi près des créatures célestes que ceux qui sont grossiers et cruels sont près des diables.

Tous ceux qui pour leur malheur ont l'expérience de la timidité comprendront en lisant ce passage pourquoi ils ne se sont jamais sentis rassurés que dans la compagnie des gens supérieurs ou d'une éducation accomplie, c'est-à-dire de ceux qui logiquement devraient inspirer le plus de craintes.

A cette timidité la duchesse ajoutait, quoique fille,

sœur et femme de Cavaliers, cette sorte de poltronnerie charnelle qui se rencontre chez presque toute femme, pour telle chose ou pour telle autre. Nous avons connu une personne de la nature la plus vaillante, que l'approche d'une vache rencontrée en plein champ mettait en fuite, la duchesse de Newcastle était ainsi. C'est elle qui en fait l'aveu, pensant justement que cet aveu ne pouvait faire douter de son courage. « Si mes plus proches étaient en danger, volontairement et joyeusement je donnerais ma vie pour eux, pareillement n'épargnerais-je pas ma vie si l'honneur m'ordonnait de mourir; mais dans un danger où ni mes amis ni mon honneur ne sont intéressés et où ma vie peut être perdue sans profit, je suis la plus grande *couarde* du monde, comme en mer, ou dans des endroits dangereux, ou les voleurs, ou le feu, et autres dangers semblables; la décharge d'un fusil, voire d'une canonnière, va me faire tressaillir, et bien moins encore ai-je le courage de tirer moi-même un coup de fusil, ou bien, si une épée est dirigée contre moi par simple plaisanterie, j'ai sérieusement peur [1]. » On voit que les objets de la *poltronnerie* de la duchesse étaient assez nombreux.

II

Quelles que soient les souffrances que sa timidité lui ait imposées, Marguerite Lucas n'eut qu'à s'en

1. J'extrais ces lignes de l'édition que sir Egerton Brydges a donnée de l'autobiographie de la duchesse. M. Édouard Jenkins les a supprimées dans la sienne. Pourquoi? Est-ce par crainte qu'elles ne pussent nuire à la duchesse dans l'esprit du lecteur?

louer. Elle lui dut le bonheur de sa vie, s'il est vrai, comme elle l'insinue, que c'est à ses rougeurs, balbutiements et yeux baissés qu'elle dut de faire la conquête du vaillant marquis de Newcastle. « Mylord le marquis de Newcastle approuva ces craintes timides que tant d'autres condamnaient. » La conquête fut-elle aussi spontanée qu'elle affecte de l'insinuer? Selon certains témoignages, Marguerite aurait été recommandée au marquis par son frère lord Lucas, et cette recommandation aurait été l'origine de son mariage. Cependant s'il faut en croire un passage du journal de John Evelyn, il y aurait eu d'autres intermédiaires. « Visité encore aujourd'hui le duc de Newcastle, dont il y a de longues années j'avais fait la connaissance en France, où la duchesse *avait eu obligation* à la mère de ma femme (lady Browne) pour son mariage. Elle était sœur de lord Lucas et alors demoiselle d'honneur de la reine mère; ils furent mariés dans notre chapelle, à Paris », écrit Evelyn à la date du 25 avril 1667. On peut induire de ce passage que le mariage de Marguerite Lucas ne fut pas absolument exempt de tout manège mondain et qu'il ne se manqua pas de bonnes âmes féminines pour assurer le bonheur du marquis, alors fugitif, las et humilié. On devine assez aisément l'état d'âme du brillant chef des Cavaliers. Souffrant encore de l'affront secret que lui avait infligé le roi en lui substituant le prince Rupert dans le commandement du Nord, vaincu à Marston-Moor contre sa volonté et ses conseils par l'héroïque imprudence du prince, il avait, par dépit plus encore que par désespoir de la cause royale, quitté définitivement la partie et s'était volon-

tairement exilé sans autres ressources que les quelques pièces d'or qu'il avait sur lui au moment de la bataille. Triste, irrité, solitaire, il avait besoin de consolation; cette consolation s'offrit à lui sous la forme d'une jeune fille bel esprit, capable de partager ses goûts de virtuose et d'admirer ses talents de gentilhomme lettré, il l'accepta avec l'empressement d'un homme à qui il était plus facile de renoncer à la gloire qu'au bonheur [1].

Marguerite Lucas répondit à ces espérances. Elle ressentit vivement l'honneur de cette alliance illustre, à laquelle quelques mois auparavant elle n'aurait pas osé songer, car la grandeur même a ses degrés, et il y avait loin de l'intéressante jeune provinciale qu'elle était alors à cet aimable et brillant seigneur, arbitre souverain de toutes les élégances, artiste d'une perfection impeccable dans tous les exercices du gentilhomme, modèle accompli des Cavaliers d'Angleterre,

1. Ce mariage du duc de Newcastle a été l'objet d'une erreur absolument extraordinaire de sir Egerton Brydges. Il le place en Angleterre, avant la bataille de Marston-Moor, et montre les époux prenant ensemble le chemin de l'exil. Or c'est la duchesse elle-même qui s'est chargée de nous apprendre que ce mariage avait eu lieu à Paris, en 1645. « Monseigneur, étant arrivé à Paris, alla sans délais présenter ses humbles devoirs à Sa Majesté la reine mère d'Angleterre, chez laquelle ce fut ma fortune de *le voir pour la première fois*, et après qu'il eut séjourné quelque temps, il lui plut de m'honorer d'une attention particulière et de m'exprimer plus qu'une affection ordinaire, en sorte qu'il résolut de me choisir pour sa seconde femme. » Il est vrai que ce n'est pas dans son esquisse autobiographique, mais dans la vie de son mari que la duchesse nous donne ces détails. Faut-il en conclure que, lorsqu'il édita la biographie de la duchesse, sir Egerton Brydges n'avait jamais lu la vie du duc?

qui, de l'épée et de la bourse, venait de soutenir pendant quatre longues années le trône chancelant de Charles Ier. C'est un amour très particulier que celui de la duchesse pour son mari où se révèle en pleine évidence la *femme d'un mérite supérieur*, car c'est là ce qu'elle fut réellement et le titre qu'il convient de lui donner. Elle prétend n'en avoir jamais été éprise [1], et cependant elle l'aima profondément, d'un amour fait de droiture et de bon jugement. Elle lui fut une compagne vaillante et dévouée pendant les années d'exil, une compagne loyalement soumise pendant les années de sa retraite volontaire après le retour. Comme elle ne pouvait guère se dissimuler que c'était à l'exil et au malheur qu'elle devait un tel mari, on serait tenté de croire que, par une délicatesse d'un tour noblement excentrique, elle voulut lui vouer une affection conforme aux circonstances qui le lui avaient donné, si elle n'avait pris soin de nous apprendre que cette manière d'aimer lui était naturelle et qu'elle n'en connut jamais d'autre. Laissons-la expliquer elle-même avec la bizarre éloquence qui lui est propre la nature de cet amour et la forme générale qu'avait prise chez elle cette plus tyrannique de nos passions.

1. C'est peut-être ce naïf aveu qui explique pourquoi l'esquisse autobiographique de la duchesse qui figurait dans la première édition de son livre intitulé : *Nature's pictures*, publié en 1566, fut supprimée presque aussitôt après. Il est permis de supposer que le duc, célèbre par ses bonnes fortunes dont sa femme le loue avec l'indulgence d'un cœur qui n'a pas de jalousies rétrospectives, aura été quelque peu blessé de l'aveu et obtenu la suppression de l'écrit qui le contenait.

Quoique je craignisse le mariage et que j'évitasse les compagnies des hommes autant que je le pouvais, cependant je n'eus ni la volonté ni la force de le refuser par la raison que mon affection s'était portée sur lui, et il fut la seule personne que j'aie jamais aimée. Avouer cet amour ne m'était pas une honte, au contraire, je m'en faisais gloire. Car ce n'était pas un *amour amoureux*. Je ne fus jamais infestée d'un tel amour, c'est là une maladie, ou une passion, ou l'une et l'autre chose à la fois, que je connais par ouï-dire seulement, mais non par expérience. Ce ne furent ni le titre, ni la richesse, ni la puissance, ni *la personne* qui m'invitèrent à l'aimer, mais mon amour fut honnête et honorable, parce qu'il eut le *mérite* pour objet. Cette affection trouvait joie dans le renom de sa valeur, plaisir dans les charmes de son esprit, orgueil dans le respect qu'il me montrait, triomphe dans les sentiments qu'il professait pour moi. Ces sentiments, il me les a confirmés par un acte du temps, scellés par sa constance, assignés par un inaltérable décret de sa promesse, et ils font mon bonheur en dépit des menaces de la fortune. Car, bien que le malheur puisse dissoudre et dissolve en effet souvent les affections basses, déréglées, dissolues et sans fondement, cependant il n'a pas de pouvoir sur celles qui sont unies par le mérite, la justice, la gratitude, le devoir, la fidélité et autres sentiments semblables.... Ceux que distingue mon affection, je les aime extraordinairement et avec constance, non cependant follement, mais avec sobriété et attention, non pas en m'accrochant à eux comme un ennui, mais en veillant sur eux comme une servante. Cette affection ne prend racine que là où elle trouve ou croit trouver du mérite, et où les lois divines et morales me permettent de la donner. Cependant, je trouve cette passion tellement pénible que c'est le seul tourment de ma vie, car telle est la crainte que je ressens pour eux des méchants hasards de la mauvaise fortune, des accidents, de la maladie ou de la mort, que je ne suis jamais entièrement en repos.

Nous avons donné à cet amour le nom que la duchesse [1] veut qu'on lui donne, mais nous ne pouvons pas ne pas remarquer que les sentiments que nous venons de lui entendre exprimer seraient pour satisfaire le cœur le plus exigeant et qu'ils ne diffèrent en rien de ceux que la passion met en branle. Il est probable que la duchesse, dans la parfaite innocence de son cœur, s'est donné le change à elle-même sur la nature de ses sentiments et qu'elle a ignoré le nom qui était réellement le leur. Elle croit que son amour diffère des autres, parce qu'il s'est attaché au mérite plutôt qu'au titre ou à la personne, et elle ne réfléchit pas que la porte par laquelle l'amour entre dans l'âme importe peu, pourvu qu'une fois entré il occupe l'âme tout entière, et c'est justement ce qui lui était arrivé. Sur presque tous les points, elle fut un produit et une victime de l'éducation noble, et nous en avons ici une nouvelle preuve. On lui a tant dit et répété depuis l'enfance que l'amour dans les hautes conditions ne devait s'attacher qu'aux qualités morales, qu'elle croirait déroger si elle pensait autrement. Naïvement elle s'est fait accroire que son affection pour son mari était un amour d'estime, la vérité est qu'elle en raffolait, et que, par conséquent, elle connut cet amour amoureux qu'elle se flattait d'ignorer, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. A chaque instant, dès qu'il est question de

1. Pour éviter certains inconvénients de rédaction nous donnerons désormais aux Newcastle, sans distinction d'époque, le dernier et le plus haut titre qu'ils aient porté; mais il est bien entendu que Marguerite Lucas n'était que marquise pendant toute la période de l'exil. Newcastle fut créé duc en 1665 seulement.

son mari, elle trouve des mots, des accents, des élans où éclate la passion la plus vraie. — « Je ne m'ennuie pas d'être seule, pourvu que je sois près de mon seigneur et que je sache qu'il est en bonnes conditions », dit-elle en parlant de son penchant à la retraite. Et ne vous semble-t-il pas que dans la phrase que voici on découvre assez aisément ces craintes d'être négligé par l'être aimé, et ces inquiétudes jalouses qui tourmentent les cœurs vraiment épris? « Et véritablement je suis assez vaine, assez pleine d'infatuation, assez partiale par nature à mon endroit pour penser que mes amis ont autant de raisons de m'aimer qu'une autre, puisque personne ne peut aimer plus sincèrement que moi, et que ce serait une *injustice de préférer* une affection plus faible ou d'estimer la beauté plus que l'esprit. » Et ce dernier trait, après s'être accusé d'être prodigue à l'occasion par vaine gloire : « Quoique je désire paraître au mieux de mes avantages tant que je vis en vue du public, je consentirais bien volontiers cependant à me séparer du monde et à ne voir jamais d'autre visage humain que celui de mon seigneur tant que je vivrais; oui, je m'enfermerais comme une anachorète et je porterais une robe de frise avec une corde à la taille pour ceinture ». La fameuse *nut brown Maid* de la ballade populaire a-t-elle jamais parlé avec plus de passion? Disons pour faire comprendre l'étendue du sacrifice dont la duchesse se déclare capable que la recherche des vêtements était la seule faiblesse féminine que l'on surprenne en elle.

Le cœur le plus pur a ses mystères que la raison refuse de connaître, que la conscience refuse d'ex-

cuser, et que lui-même ne s'avoue que pour les ensevelir encore plus profondément dans le secret et le silence. Difficilement la même image le remplit toujours et tout entier, et, sous les noms d'amitiés, de sympathies, d'affinités intellectuelles, mille formes de sentiments subtils trouvent moyen de s'y glisser. Si la duchesse n'a pas connu l'amour *amoureux*, comme elle s'en vante, a-t-elle été absolument à l'abri de cette autre forme de l'amour que notre Corneille a décrit dans une tirade *madrigalesque* de sa *Rodogune* :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies....

Eh bien, avec tout le respect qui est dû à cette vertueuse personne, il ne nous est pas prouvé qu'elle n'ait pas connu quelque chose de ce sentiment pour le plus jeune frère de son mari, sir Charles Cavendish. Vaillant Cavalier, il avait fait, sous le commandement de Newcastle, toute la longue campagne de la première guerre civile, avait quitté l'Angleterre avec lui le soir même de Marston-Moor, et fut l'intime associé de son exil dans toutes les villes où il résida sur le continent, Hambourg, Paris, Rotterdam, Anvers, jusqu'au jour où il retourna en Angleterre pour y accompagner la duchesse, désireuse d'arracher, s'il se pouvait, des griffes des Têtes Rondes quelques lambeaux de la colossale fortune de son mari, et de diminuer ainsi les privations dont il souffrait. Sir Charles Cavendish ne revit l'Angleterre que pour y mourir, et la duchesse, qu'il y laissa, exprima les regrets que lui causait cette perte dans une page admirable de tendresse pompeuse que nous citerons

plus tard comme exemple du style qui lui est propre. Mais à défaut de cette page, voici une petite pièce de vers, écrite du vivant de sir Charles Cavendish, d'où il vous semblera peut-être, comme à nous, qu'il s'échappe un secret de chaste, timide et religieuse affection.

Sir Charles est entré dans ma chambre pendant que j'écrivais ma *Reine des fées*. « Je vous en prie, m'a-t-il dit, lorsque vous verrez la reine Mab, présentez mes services à Sa Majesté, et dites-lui que la renommée a porté jusqu'à moi de hauts éloges et de sa beauté et de la magnificence de sa cour. » Lorsque je vis la reine Mab dans l'intérieur de mon imagination, mes pensées s'inclinèrent humblement par crainte de trop peu de respect : baisant son fin vêtement tissé par la fantaisie, je m'agenouillai sur une de ces pensées, comme quelqu'un qui prie, et alors dans de doux chuchotements, je lui présentai le message d'humble service qu'il lui avait gaîment envoyé. C'est ainsi que par le secours de l'imagination je suis allée à la cour des Fées et que j'en ai vu la reine.

Qu'il y a de délicatesse noble dans cette pensée à la fois chérie et refoulée, sur laquelle elle s'agenouille comme pour prier! Si c'est un aveu, loin d'accuser le cœur de la duchesse, il en prouve la parfaite pureté, et confirme ce qu'elle dit d'elle-même : « Je suis chaste à la fois par nature et éducation à ce point que j'abhorre toute pensée qui ne l'est pas ». A une femme de telle droiture il a suffi d'un certain degré de vivacité dans le sentiment pour lui faire comprendre le danger des sympathies les plus naturelles et les plus innocentes, et elle semble l'avoir senti, à preuve cette pensée si vraie et si franchement

exprimée : « L'amour platonique est un entremetteur de l'adultère ». Les pensées et maximes de la duchesse sont parfois alambiquées, mais il y a un sujet sur lequel elles sont toujours d'une netteté parfaite, et c'est le sujet de la vertu féminine. Un ou deux exemples en passant, choisis entre dix autres : « Si une femme fait une tache à sa réputation, elle ne peut plus jamais l'effacer ». — « Un homme est aussi souvent déshonoré par l'indiscrétion de sa femme que par sa déshonnêteté. »

La duchesse fut puissamment aidée dans sa carrière de vertu par certaines qualités négatives qui sont peut-être les plus précieuses, pour le bon ordre d'un ménage et la tranquillité d'un mari. Jamais femme de si haute condition n'a été dénuée à ce point de tout agrément de société et de tout talent mondain. Elle devait cette bienheureuse indigence en partie à son penchant pour la rêverie solitaire, et en partie à son éducation. Nous avons vu que lady Lucas avait fait enseigner à ses enfants tous les arts d'agrément en leur apprenant à les mépriser, et les enfants avaient écouté ces conseils. « Mes frères ne dansaient ni ne faisaient jamais de musique, disant que cela était trop efféminé pour des esprits masculins. Ils n'entendaient rien non plus aux cartes, dés et autres jeux semblables. » La *pratique* de la duchesse, pour employer son langage, était à l'avenant de celle de ses frères. De sa vie elle ne toucha cartes ou dés, et dès qu'elle fut mariée, elle renonça à danser, cet amusement « étant de nature trop légère pour n'être pas en désaccord avec la gravité de l'état conjugal ». Elle aimait trop la solitude pour

être facilement complaisante aux exigences de la sociabilité; faire ou recevoir des visites lui était une fatigue. De même pour les parties, banquets, festins et fêtes, son humeur volontiers morose s'en accommodait mal, et elle n'avait pas plus de goût à les présider que de plaisir à y prendre part. D'ailleurs les délicatesses de la vie matérielle la trouvaient insensible; sobre à l'excès, elle ne buvait que de l'eau, et dînait d'ordinaire d'un peu de poulet bouilli, ce qui suffit pour indiquer le peu d'aptitude de son sens du goût et donne une médiocre idée de sa cuisine. En cela d'ailleurs ses habitudes se trouvèrent conformes à celles de son mari qui, tout magnifique qu'il fût, vivait avec une sobriété remarquable, ne faisant qu'un repas par jour et soupant d'un œuf et d'un demi-verre de sherry. Une circonstance contribuait encore à la tenir à l'écart du monde pendant ces longues années d'exil; elle ne pouvait converser qu'en anglais, n'ayant jamais pu apprendre aucune des langues du continent de manière à se faire comprendre. Son seul grand plaisir était d'écrire, mais de celui-là, par exemple, elle s'en donnait à cœur joie, d'autant plus qu'elle trouvait dans son mari, poète et bel esprit lui-même, un collaborateur toujours prêt. Elle ne sortait de cette retraite studieuse que pour faire de temps à autre un tour en voiture sur les promenades à la mode d'Anvers, où abondaient le beau monde des Pays-Bas d'alors et tous les étrangers de distinction qui étaient de passage dans ce carrefour européen. Ce n'était pas là des goûts ruineux, et il est probable que ce peu d'aptitude aux pompes et aux œuvres du monde contribua à faire

régner un ordre relatif dans le train de maison de son princier époux, et à lui alléger quelque peu la gêne dont il souffrait. Sous le premier Empire on appelait *femmes essentielles* celles qui se distinguaient par des talents hors ligne pour la tenue d'une maison, la gestion d'un haut ménage et l'art de représenter en noble société, de manière à faire sentir le rang plutôt qu'à amuser et séduire; l'originalité de la duchesse de Newcastle fut d'avoir les talents de cette femme *essentielle* avec des goûts forcenés d'écritoire, alliance quelque peu bizarre qui se rencontre rarement.

Parmi les existences d'exilés, il n'y en a guère eu de moins douloureuse que celle de Newcastle, et cela tient à cette raison, faite pour ravir les psychologues, qu'il resta dans la mauvaise fortune exactement ce qu'il avait été dans la bonne. C'est un des curieux exemples qu'on puisse citer, que nous sommes toujours, en dépit des circonstances, ce que nous ont fait la nature et la longue habitude. Après Marston-Moor, il avait quitté si précipitamment l'Angleterre qu'il ne s'était pas donné le temps nécessaire pour prendre les précautions les plus indispensables, et qu'il dut débarquer sur le continent sans autres ressources que les cent livres sterling qu'il avait en poche le jour de la bataille. Une maigre somme, il faut en convenir, pour un tel homme : aussi dès son arrivée essaya-t-il de prendre quelques-unes des mesures qu'il avait négligées; mais il y trouva des difficultés insurmontables. Ses biens étaient sous le séquestre, ses parents soumis à des embarras pécuniaires pareils aux siens, les commu-

nications avec l'Angleterre peu sûres, les intermédiaires rares et timides; la gêne devint donc vite assez sérieuse, mais il eut l'art de ne jamais la sentir en ne renonçant pas une heure à ses habitudes de magnificence pendant ses dix-huit années d'exil. Au moment même où il empruntait à grand'peine 200 ou 300 livres sterling, il trouvait moyen de se monter une écurie de huit chevaux, et quels chevaux il fallait à l'homme qui avait la réputation d'être le premier cavalier de l'Europe! Trois fois il fallut changer de résidence pour raisons d'économie. Lorsqu'il quitta la première, Paris, pour Rotterdam, voici dans quel équipage il en sortit : deux carrosses, trois chariots de déménagement et un nombre indéterminé de serviteurs à cheval. Avec la libéralité de Timon d'Athènes, il donnait ce qu'il n'avait plus, et rendait sous forme de cadeaux les prêts qui lui étaient faits pour soutenir son état, en sorte qu'il était le soir aussi embarrassé que le matin. C'èst ainsi qu'à peine arrivé à Paris avec les fameuses 100 livres du jour de Marston-Moor, on le voit offrir à la reine sept chevaux sur neuf qu'il avait achetés aussitôt après son débarquement à Hambourg. A Rotterdam, il tint grand état de maison pendant six mois, avec table ouverte à tous venants, particulièrement aux militaires. A Anvers, où il prit sa retraite définitive, il eut le coûteux honneur de traiter toute la famille royale, et il le fit en homme qui se souvenait de l'hospitalité fastueuse que dans ses jours d'heureuse fortune il avait offerte à Charles Ier dans ses châteaux de Bolsover et de Welbeck : « Monseigneur, lui dit en manière de remerciement son

ancien élève Charles II, je m'aperçois que votre crédit peut vous procurer meilleure chère que ne pourrait m'obtenir le mien. » Cependant, en dépit des ressources qu'il tirait de l'amitié, de la famille, des souvenirs reconnaissants des grands services rendus à la cause royale [1], il avait à passer de durs moments. « Je ne me plains pas, pour ce qui me concerne, disait sir Charles Cavendish, mais vraiment ce que je mange ne me fait aucun bien en voyant comment mon frère est toujours si près de manquer qu'après un dîner il n'est jamais sûr du suivant. » Un jour, à Paris, son maître d'hôtel vint l'avertir qu'il lui serait impossible de lui servir son dîner, les fournisseurs refusant de faire plus longtemps crédit. « Vous serez obligée de mettre vos

1. Grâce aux détails très minutieux dans lesquels la duchesse est entrée sur ces années d'exil, nous pouvons faire le compte à peu près exact des sommes que le duc a pu se procurer pendant cette période besogneuse. La reine Henriette lui fit un don de 2 000 livres (50 000 fr.) et s'engagea pour ses dettes de Paris; son cousin le comte de Devonshire et le marquis de Hereford firent à eux deux 2 000 livres; le fils de sir Thomas Aylesbury, frère de lady Clarendon, fournit 200 livres; sir Charles Cavendish envoya d'Angleterre 200 livres; sa fille, lady Cheiney, lui donna le produit de la vente de son argenterie, plus 1 000 livres (25 000 fr.) de son douaire; son fils, lord Ogle, vint à différentes reprises à son secours pour des sommes non spécifiées, mais que l'on peut supposer importantes; 400 livres encore furent empruntées à Paris. A toutes ces sommes, il faut ajouter le domaine de la duchesse qu'elle s'empressa de réclamer à son frère lord Lucas dès que les difficultés devinrent trop sérieuses, ce qui restait de la fortune de sir Charles Cavendish après qu'il eut composé avec le gouvernement républicain, et enfin ce que lui fournit le crédit, sur lequel il vécut principalement pendant ces dix-huit ans. Une addition même sommaire de ces différentes ressources donnerait encore un total fort respectable.

robes en gage, si vous voulez dîner », dit-il en riant à la duchesse, et ce jour-là, en effet, on ne dîna que parce que la femme de chambre mit en gage ses propres bijoux. Mais c'était précisément dans ces moments de crise que Newcastle se montrait avec tous ses avantages; il faisait face à toutes les difficultés avec sa belle humeur d'homme d'esprit et son assurance de grand seigneur. Lorsque les créanciers devenaient trop pressants, ou refusaient de continuer le crédit, Newcastle les mandait en troupe, puis lorsque toute la meute était assemblée devant lui, il les haranguait avec une si persuasive éloquence qu'il les renvoyait domptés et si bien rassurés que non seulement ils renonçaient à réclamer leur dû, mais qu'ils s'offraient à lui faire un crédit encore plus considérable que par le passé. Vingt fois, tant à Anvers qu'à Rotterdam et à Paris, Newcastle a joué en toute honnêteté la scène de don Juan et de M. Dimanche, et toujours avec un plein succès. Ce miracle de l'éloquence et des dons de *charmeur* de son noble époux étonnait la duchesse elle-même, et volontiers elle l'attribuait à la volonté divine. « Certainement ce fut une œuvre de la divine providence, si ces marchands montrèrent tant de sympathie, de respect et d'honneur à mon seigneur, un étranger à leur nation, si malgré sa ruine et le peu d'apparence qu'il y avait qu'il recouvrât jamais son bien, ils consentirent à lui faire crédit partout où il vécut, en France, en Hollande, en Brabant, en Allemagne, de manière à lui permettre, à lui banni de sa patrie, dépossédé de son avoir, de vivre avec autant de splendeur qu'il le fit. »

Sir Charles Cavendish, un peu moins compromis que son frère, était aussi dans de meilleures conditions de fortune. Ses biens n'avaient été mis que sous une sorte de demi-séquestre, et, après la déroute finale des royalistes en Écosse, le parlement lui fit savoir qu'ils allaient être vendus sans délais s'il ne se hâtait de revenir en Angleterre composer avec le gouvernement. Son premier mouvement fut de se refuser à toute transaction, mais il en fut empêché par Édouard Hyde, sur la demande de Newcastle, et il fut décidé qu'il partirait en compagnie de la duchesse, qui, de son côté, essaierait d'arracher au parlement la part de propriété qu'il reconnaissait sur les biens séquestrés de la plupart des proscrits à leurs femmes et à leurs enfants. Ce fut un mélancolique voyage. En arrivant en Angleterre, ils étaient si peu munis d'agent qu'ils furent forcés de faire halte à Southwark, et que, pour payer leurs dépenses d'hôtellerie, sir Charles dut mettre sa montre en gage, un de ses ex-intendants n'ayant même pas pu lui procurer la petite somme nécessaire à cet effet. A Londres, elle retrouva ses sœurs et son frère aîné, mais que de deuils et que de ruines dans sa famille depuis son départ! Tous avaient vu leurs demeures détruites ou en avaient été violemment séparés. Lady Lucas était morte après avoir aussi vaillamment que vainement résisté aux assauts répétés des Têtes Rondes qui lui rendaient de temps à autre de coûteuses visites, d'où ils revenaient approvisionnés de blé et de bétail, après force abatis de bois pour les nécessités de leur chauffage. Son frère cadet, sir Thomas Lucas, était mort d'une bles-

sure reçue en Irlande. Plus lugubre encore avait été le sort de son plus jeune frère, sir Charles Lucas. Il avait été parmi les plus acharnés défenseurs de Colchester, et lorsque, après la défaite de Worcester, la ville, n'espérant plus aucun secours, eut été obligée de se rendre, il avait été exclu, avec un de ses compagnons d'armes, sir George Lisle, des garanties de la capitulation, et fusillé au pied des remparts par Ireton, le gendre de Cromwell. Cette exécution sommaire eut un si grand retentissement et produisit un tel effet de terreur sur les imaginations populaires que la légende s'en empara immédiatement. Quelques années après, John Evelyn, revenant de cet interminable voyage sur le continent qui lui rendit le service de ne pas assister au spectacle de la guerre civile, rencontra cette légende toute formée. On lui montra la place où les deux officiers avaient été fusillés, elle était entièrement nue, tandis que tout autour la terre était touffue du plus beau gazon, et on lui dit que jamais plus l'herbe ne pousserait là où le sang des deux Cavaliers avait coulé. Soixante ans après, du temps de Defoë, la tradition existait encore [1]. Tant de deuils, si douloureux et si récents,

1. Cette exécution sommaire de sir Charles Lucas et de sir George Lisle est un des faits de la révolution d'Angleterre qui ont été le plus déplorés, mais le moins bien éclaircis par les historiens. La seule explication à peu près satisfaisante et portant la marque de la vraisemblance que nous en connaissions se rencontre dans un mémoire écrit par un des assiégés de Colchester et inséré par Defoë dans un livre d'impressions de voyages qu'il publia, en 1724, sous ce titre : *Tour à travers l'île entière de la Grande-Bretagne*. Selon l'auteur de ce mémoire, où la passion politique se fait si peu sentir qu'il est impossible de dire s'il est l'œuvre d'un royaliste ou d'un parlementaire,

n'étaient pas pour diminuer ce penchant à la solitude qui était naturel à la duchesse ; aussi, à Londres, où elle fit en tout une demi-douzaine de visites, vécut-elle exclusivement dans la compagnie de sa famille et serait-elle repartie sans avoir pris d'autre plaisir que quelques promenades à Hyde-Park, si elle n'avait trouvé dans les concerts qui se donnaient chez le musicien Lawes, l'ami de Milton, une distraction noblement assortie à la mélancolie de sa fortune.

Le séjour de la duchesse en Angleterre se prolongea inutilement un an et demi. Elle ne put rien obtenir du parlement qui lui répondit que les concessions faites aux femmes et aux enfants des proscrits ne pouvaient lui être accordées, parce que son mariage avait été conclu postérieurement à la mise hors la loi de son époux, situation qu'elle n'avait pas ignorée, et que, d'ailleurs, l'indulgence dont bénéficiaient d'autres exilés ne pouvait se porter sur l'homme qui avait été le plus grand traître de l'Angleterre. Cette sévérité n'est pas pour trop étonner quand on pense au rôle joué par Newcastle pendant la première période de la guerre civile, et la duchesse était par nature peu capable de l'adoucir. Elle n'avait rien de ce qui fait la bonne solliciteuse, sa hauteur de caractère, qui était extrême, et cette timidité invétérée qu'elle nous a si bien décrite lui défen-

sir Charles Lucas aurait été exécuté parce que, fait prisonnier pendant les événements antérieurs au siège, il avait été mis en liberté sur sa parole d'honneur de ne plus jamais porter les armes contre le parlement. Dès le début du siège, lord Fairfax l'avait averti qu'il serait passible de toute la rigueur des lois militaires et avait refusé obstinément de répondre à toutes les communications où figurait son nom.

dant les manèges, assiduités et importunités qu'exige l'exercice de cet art fait pour moitié d'humilité feinte et pour moitié d'effronterie vraie. Elle s'aperçut donc très vite de son peu d'aptitude à ce rôle peu princier, et ne fit aucun effort pour se vaincre, n'étant pas de celles qui ont pour devise secrète ce titre de la jolie comédie de Goldsmith : *She stoops to conquer*. Elle parut une fois, en compagnie de son frère lord Lucas, au comité chargé des mesures concernant les biens des proscrits, y reçut la réponse que nous avons dite, se tourna vers son frère pour lui demander de la conduire hors de ce lieu par trop *ungentlemanly*, et n'y retourna plus. Cependant, il paraît que les cancans de Londres la représentèrent courant de comité en comité : « Sois froide comme la neige, chaste comme Diane, tu n'échapperas pas à la calomnie », dit Hamlet à Ophélia. La duchesse s'indigne de ces commérages et les dément, mais, en le faisant, elle nous révèle un détail important des mœurs d'alors; c'est que les conséquences de la guerre civile et l'omnipotence du parlement non seulement avaient fait pulluler les solliciteuses, mais avaient fait naître une classe inconnue auparavant de femmes d'affaires. « Les coutumes de l'Angleterre sont changées aussi bien que ses lois, puisque maintenant les femmes deviennent plaideuses, avocates, *pétitionneuses*, et autres choses semblables, colportant partout leurs causes propres, se plaignant de leurs griefs propres, s'exclamant contre leurs ennemis particuliers, se vantant des diverses faveurs qu'elles ont reçues des puissants.... Je n'entends pas parler ici des nobles, vertueuses, discrètes et dignes

personnes que la nécessité force à se soumettre, à consentir à poursuivre leurs réclamations, mais de celles qui n'ont rien à perdre et qui font leur métier de solliciter. » Plus heureux que sa belle-sœur, sir Charles Cavendish réussit à reconquérir ses biens, moyennant une composition de 5 000 livres sterling. Il s'empressa aussitôt de racheter aux prix les plus onéreux les deux principales résidences de son frère, Welbeck et Bolsover, et ce fut une compensation de l'insuccès de la duchesse pour ce séduisant Newcastle que la fortune la plus adverse ne regarda jamais sans un sourire.

Ce voyage d'Angleterre ne fut cependant pas perdu pour la duchesse. Elle avait toujours aimé à écrire, et, dans les années qui avaient précédé son voyage, elle avait produit un in-folio qui s'appelait *World's Olio* (*Olla podrida du monde*); mais dans les nombreux loisirs que lui faisait ce séjour prolongé à Londres, loin de son adoré seigneur, la rage de l'écritoire s'empara d'elle avec une violence sans merci. C'est de cette époque que date chez elle l'ambition littéraire, car la duchesse n'écrivait pas, comme d'autres grandes dames, pour le jeu et le plaisir : elle écrivait par ambition de se conquérir une renommée qui fît vivre sa mémoire; elle en fait l'aveu, et dans ces termes mêmes. Elle écrivit à Londres des poèmes, des fantaisies philosophiques, des allégories morales, des essais de drames et de comédies, toute la copie nécessaire pour un in-folio de grosseur respectable [1]. Mais ces travaux mêmes

1. Nos ancêtres aimaient les titres longs et détaillés, donnant non seulement l'idée générale du livre, mais la nomenclature

ne parvenaient pas à lui faire oublier son époux adoré. Il lui tardait d'aller les continuer en sa compagnie, et, malgré son affection pour son beau-frère, sir Charles Cavendish, déjà aux prises avec le mal qui l'emporta peu après, elle repartit pour le continent. C'est qu'en Newcastle elle trouvait mieux qu'un juge indulgent, elle trouvait un conseil et un collaborateur. Ils s'admiraient mutuellement et se le disaient en prose et en vers. La duchesse employait son éloquence à célébrer les vertus de son mari; le duc écrivait des intermèdes et de jolies chansons, à la façon des dramaturges de l'époque précédente, pour les comédies et les drames de sa femme. Cependant, pour bien marquer les nuances, il faut dire que cette admiration mutuelle semble avoir été plus entière et plus franche chez la duchesse que chez le

de ses diverses parties et l'indication des matières épisodiques. En Angleterre, cette habitude avait prévalu plus encore que sur le continent, et la duchesse a trouvé moyen de l'exagérer. La citation *in extenso* d'un de ses titres, qui d'ordinaire n'occupent pas moins d'une page entière, paraîtra peut-être curieuse : « Peintures de la nature représentées au vif par le pinceau de l'imagination, écrit par la trois fois noble, illustre et excellente princesse, la dame marquise de Newcastle. Dans ce volume, on trouve diverses histoires inventées de choses naturelles, comiques, tragiques, tragi-comiques, poétiques, romanesques, philosophiques et historiques, à la fois en prose et en vers, quelques-unes tout en vers, quelques autres tout en prose, quelques autres mélangées, partie en prose et partie en vers. Il y a aussi quelques essais moraux et quelques dialogues, mais ils sont par-dessus le marché, comme les treizièmes pains sur la douzaine d'un boulanger. Il y a aussi tout à fait à la fin une histoire vraie où il n'y a aucune fiction. » — Cette histoire vraie était son esquisse autobiographique qui portait encore ce titre particulier : *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie.*

duc. Elle se plaisait à lui rapporter l'honneur de ses propres poésies et à le dire humblement son inspirateur. « Je ne suis pas poète par nature ni éducation, dit-elle dans une petite pièce où elle présente ses poèmes au lecteur ; mais je suis mariée à un spirituel poète dont le cerveau est un printemps riant et frais où croissent les fantaisies et où chantent les Muses. Souvent, inclinant ma tête, je deviens toute attention pour attraper ses mots au passage et ne pas laisser échapper une de ses fantaisies. Dans ce jardin splendide de belles choses, je prends de quoi me faire un bouquet de vers, et moi qui n'ai pas de jardin qui me soit propre, je cueille dans le sien des fleurs toujours nouvellement écloses. » On peut supposer, au contraire, quelque peu de courtoise ironie dans les éloges que le duc donne aux poèmes de sa femme, dans une pièce très gentiment tournée : « J'ai lu vos poèmes, et j'aurais souhaité qu'ils fussent miens en admirant les riches ornements de chaque vers ; vos fantaisies nouvellement nées, et en telle abondance, ont de quoi faire rougir nos poètes et les décider à ne plus écrire. Oui, le spectre de Spenser vous hantera la nuit, et Jonson ressuscitera, gonflé du venin du dépit ; Fletcher et Beaumont, troublés dans leurs tombeaux, chercheront quelques grottes plus profondes et mieux cachées ; et le noble Shakspeare pleurera, parce que ce qui lui est désormais réservé de plus glorieux sera d'être enseveli dans la même poussière que Chaucer. Le même noir oubli couvre tous ces noms, puisque vous les avez dérobés de leur renommée.... Le pinceau de votre imagination surpasse celui de Van Dyck ; votre tête

est l'alambic où les Muses distillent la quintessence de l'esprit, élixirs de la fantaisie, essences si douces! Dans vos vers, vos nombres, exactement cadencés, marchent sur des pieds de velours. Je croyais vous louer; mais, hélas! ma manière de dire est à la vôtre ce que la nuit est au glorieux jour. » L'ironie est transparente, certainement, dans l'exagération de ces éloges; mais, même en lui faisant sa large part, il y reste encore assez de sincérité pour témoigner de l'estime dans laquelle le duc tenait les talents de sa femme. Ce qui n'empêche qu'il n'ait pu répondre, comme le veut une anecdote traditionnelle, à un ami qui le félicitait sur la sagesse de sa femme : « Ah! vraiment, une femme sage est une folle créature », car une telle fureur d'écrire et si persistante ne peut aller sans entraîner certaines habitudes qui sont évidemment pour mettre hors de ses gonds, de temps à autre, le plus courtois des maris [1].

Nous avons quelques détails sur les habitudes littéraires de la duchesse; il est probable qu'elles ont plus d'une fois changé l'heure des repas ou fait manger au duc un déjeuner refroidi, ou renvoyé furieux quelque visiteur qui n'avait pas été admis, ou fait arrêter les gens de service dans les corridors pour savoir ce qui se passait dans les appartements de Sa Grâce. Ces habitudes rappellent d'assez près celles de deux autres écriveuses enragées, lady Mary

1. Un autre mot de Newcastle, celui-là rapporté par la duchesse, est encore à citer. Elle était sujette à de violents accès de colère, et lui dit un jour qu'elle ne s'emportait jamais que contre ceux qu'elle aimait le mieux. « J'espère, lui répondit-il, que je ne suis pas un de ceux que vous aimez le mieux. »

Hamilton, amie du chevalier Croft, qui fit tant endêver le pauvre Charles Nodier, qu'elle avait honoré de la correction de ses épreuves, et Mme de Genlis. Comme la première, elle écrivait jour et nuit et composait entre deux sommeils. « Cette frénésie était tellement invétérée, dit M. Jenkins, qu'elle avait toujours près d'elle quelques jeunes dames pour lui servir de secrétaires; elles couchaient tout près d'elle, afin qu'au premier coup de sonnette elles fussent toujours prêtes à attraper au vol les fantaisies de ses veilles. Comme la seconde, elle avait l'habitude de parler ses vers et sa prose à haute voix, en se promenant à pas lents dans sa chambre, avant de les coucher par écrit, prétendant que, lorsqu'elle ne les parlait pas, ses conceptions en étaient refroidies et arrêtées. Elle redoutait tellement d'être gênée dans ses mouvements de verve et dans les courses au clocher de son imagination, qu'elle avait pour principe de ne jamais revoir ce qu'elle avait écrit, parce que cette revision retardait, disait-elle, l'essor de ses conceptions nouvelles; de là la détestable ponctuation de ses écrits. A ces divers signes, vous reconnaîtrez une personne dont les inspirations étaient de tête plus que de nature et dont les pensées, obtenues par le branle cérébral qu'elle devait à ces habitudes de gymnastique et de pantomime, ressemblaient à cette chaleur qui s'engendre par le frottement. L'éloquence, la force, l'énergie et aussi la subtilité sont compatibles avec ces méthodes *mouvementées* de composition, mais rarement la simplicité, la naïveté, la vraie *geniality*, et presque jamais la grâce; et, en effet, cette dernière

qualité est entièrement absente des écrits de la duchesse.

Elle nous a vanté avec enthousiasme la beauté de tous ses frères et sœurs; mais elle-même était-elle jolie? Il existe d'elle deux portaits : l'un peint à Anvers par Abraham van Diepenbach, élève de Rubens[1], qui est aujourd'hui, paraît-il, à Wentworth-Castle, dans le Yorkshire, l'autre qui se trouve à Welbeck, et qui est évidemment celui dont son moderne éditeur a placé le *fac-similé* en tête de la vie du duc. L'examen de ce portrait laisse la question assez indécise; car, peint postérieurement au retour, il représente une femme placée déjà entre deux âges et qui, de la jeunesse, n'a plus que le crépuscule. Mais vraiment elle est mieux que belle, car elle est sympathique au possible, tant le visage parle expressivement de véracité, de sincérité et de fidélité. Tout dans ces traits et cette physionomie inspire la confiance, même les défauts. De bonnes joues, un peu replètes, faites à souhait pour les baisers légitimes et pas d'autres; de beaux gros yeux, tout larges ouverts, avec quelque chose d'un peu égaré, indiquent une personne fréquemment absente d'elle-même. Dans l'ensemble du visage, un caractère rêveur très marqué, et, sur les lèvres, une moue d'innocente bouderie. Il pouvait être, du reste, assez difficile à un peintre de représenter la duchesse au mieux de ses avantages pour une raison qu'elle nous a dite et qui apparaît clairement dans le portrait. Sa seule faiblesse fémi-

1. Et peint probablement dans la maison même de Rubens, que le duc habita pendant tout son séjour à Anvers.

nine était la toilette, mais elle la comprenait d'une façon très particulière qui l'exposait à de nombreuses erreurs d'élégance et à des retards plus nombreux encore sur les modes régnantes. Elle nous dit que dès son enfance elle prit grand plaisir « aux beaux atours, aux choses de modes, surtout à celles que j'inventais moi-même, celles qui étaient inventées par les autres ne me charmant pas du tout. Je détestais qu'on suivît mes modes, car j'ai toujours eu l'amour de la singularité, même dans les choses du costume. » Et voilà pourquoi elle apparaît dans ce portrait somptueusement accoutrée plutôt qu'élégamment vêtue. Ce qui, dans la jeunesse, avait été originalité, devint, à mesure qu'elle avança dans la vie, excentricité, et prit enfin des formes caricaturales qui firent d'elle la risée des élégantes et des courtisans de la cour de Charles II. Mais cette intelligence erronée des choses du costume n'est-elle pas une imperfection inhérente à presque toutes les femmes d'esprit; et, sur ce chapitre de la toilette, les plus vulgaires des mondaines ne retrouvent-elles pas sur elles une supériorité facile, mais incontestable? Le turban de Mme de Staël est célèbre, et George Sand n'a jamais su s'habiller, paraît-il, avec harmonie; il y a cependant des exceptions en tout, et nous n'avons pas besoin d'interroger bien longuement nos souvenirs personnels pour constater que le parfait bon goût dans les choses de la parure n'est nullement inconciliable avec les qualités les plus éminentes de l'esprit.

Ses dernières années d'exil s'écoulèrent dans les occupations littéraires que nous avons dites. Lorsque le retour de Charles II fut chose certaine, Newcastle

fut le premier à l'aller féliciter; mais il était, il est permis de le croire, encore plus affamé de patrie que de royauté; car, sans attendre le depart du roi, ni retourner à Anvers, il s'embarqua précipitamment après avoir écrit à la duchesse qu'il la laissait en gage pour rassurer ses créanciers et la chargeait de remercier à sa place l'édilité anversoise des services qu'elle lui avait rendus. Après s'être débarrassée assez aisément de ces divers soins, la duchesse partit comblée des vœux de bon voyage tant des créanciers que des édiles d'Anvers, qui lui offrirent comme cadeau de bon souvenir un petit tonneau de vin de choix. Lorsqu'elle eut rejoint son mari à Londres, son premier mot fut pour l'engager à se rendre immédiatement dans quelqu'une de leurs résidences, tant son goût de la retraite était vif, et tant sa timidité naturelle lui faisait redouter le monde, qu'elle voyait cette fois tout prêt à la saisir. Pour des raisons délicates que nous dirons en esquissant le portrait du duc, Newcastle n'avait pas besoin de bien grandes sollicitations pour accéder à ce désir de sa femme; il alla donc présenter à son royal élève ses hommages, mais non plus ses services, lui demanda permission de s'éloigner de la cour et partit le lendemain pour ses domaines du Nord, échangeant ainsi l'exil forcé du continent contre un exil volontaire au sein de la patrie. Les deux époux ne sortirent plus de leur retraite, et, à vrai dire, ils n'en avaient guère besoin, les gens d'esprit, dont le duc aimait le commerce, venant les y visiter, et les éloges, dont la duchesse était particulièrement friande, affamée comme elle l'était de gloire, venant l'y trou-

ver sous forme de compliments, d'épîtres universitaires et autres variétés de cette flatterie littéraire qui ne manque jamais aux puissants. M. Jenkins nous donne le texte d'un de ces compliments, qu'il appelle justement audacieux, celui des membres de l'université de Cambridge : *A Marguerite première, princesse des philosophes, qui a dissipé les erreurs, apaisé les différences des opinions et rétabli la paix dans la république des lettres!* Il est douteux que même en Italie, et dans les époques les plus serviles, on ait jamais eu à un plus haut degré l'impudence de l'adulation.

Ils exécutaient cependant de temps à autre de courts voyages à Londres, mais le souci de leur gloire littéraire y avait plus de part que l'envie de se recommander aux puissants du jour. Lorsqu'ils apparaissaient, ils faisaient aux courtisans, qui florissaient alors, l'effet de deux pièces vivantes d'un musée d'antiquités. Un de ces voyages est resté presque célèbre, celui qu'ils firent en 1667, le duc pour lancer sa comédie de *Sir Martin Marall*, faite en collaboration avec Dryden, la duchesse pour voir représenter une élucubration dramatique de sa façon qui s'appelait *les Amants fantasques*, et probablement aussi pour surveiller l'impression de la Vie de son mari, qui est justement de cette date. La duchesse parut à tous tellement surannée qu'elle arrachait un sourire d'ironie, même aux plus indulgents et aux plus amis. « Je suis allé aujourd'hui faire ma cour au duc et à la duchesse de Newcastle, qui sont récemment arrivés du Nord, à leur maison de Clerkenwell. Ils m'ont reçu avec une grande bienveillance, et j'ai été tout à fait charmé par les extraordinaires et fantasques cos-

tume, accoutrement et conversation de la duchesse », écrit John Evelyn à la date du 18 avril. On ne s'entretenait dans Londres que de ses excentricités, si bien qu'un autre *diarist* du temps, Samuel Pepys, curieux de voir une personne dont il se faisait tant de récits, guetta pendant plusieurs semaines toutes les occasions de la rencontrer. C'est une véritable course au clocher des plus amusantes. Comme il était aussi assidu aux représentations dramatiques que son confrère Evelyn l'était aux sermons, c'est au théâtre qu'il alla d'abord la chercher. Il ne l'y trouva pas, et quelques jours après il se rabattit sur la cour, où elle n'était pas davantage. « 11 avril. A White-Hall, pensant y voir la duchesse de Newcastle, qui devait venir ce soir à la cour faire visite à la reine. Toute l'histoire de cette dame est un roman, et tout ce qu'elle fait est romanesque. Ses laquais sont en habit de velours, et elle-même en costume du temps jadis, à ce qu'on dit. Elle assistait l'autre jour à la représentation de sa pièce, *les Amants fantasques*, la plus ridicule chose qui fût jamais écrite, mais elle et son mari ont été absolument ravis de la représentation, et elle a fait de sa loge ses compliments et ses remercîments aux acteurs. Comme on s'attend qu'elle vienne à la cour, il y a quantité de gens qui s'y rendent pour la voir comme si elle était la reine de Suède; mais j'ai perdu mes peines, car elle n'est pas venue ce soir. » Enfin 15 jours après, le 26 avril, il parvient à l'apercevoir passant en carrosse, mais cette vision est trop rapide pour satisfaire sa curiosité. « Rencontré milady Newcastle avec ses carrosses et ses laquais tout en velours; elle-même que je n'avais

encore jamais vue, telle qu'on me l'avait souvent décrite — car tout le monde parle aujourd'hui de ses extravagances, — avec sa toque de velours, sa chevelure tombant sur les oreilles, quantité de mouches noires sur le visage, à cause de boutons autour de la bouche, le cou entièrement nu, et un justaucorps noir. Elle m'a semblé une très aimable femme, mais j'espère la mieux voir le 1er mai. » Il n'a garde de manquer la date, mais voyez la fatalité, il ne peut pas mieux l'examiner à son aise que la fois précédente. C'est à Hyde-Park qu'a lieu la rencontre. « Nous y étions allés, et aussi presque tous ceux qui étaient là pour voir milady Newcastle, mais nous ne le pûmes, car elle était suivie et masquée par un si grand nombre de voitures que personne ne pouvait l'approcher; tout ce que je pus voir, c'est qu'elle était dans un grand carrosse noir orné d'argent au lieu d'or, avec des rideaux blancs, tout blanc et noir, et elle là dedans avec sa toque. » Heureusement la duchesse eut l'idée de vouloir assister à une séance de la Société royale, alors nouvellement fondée, et ce fut pour Pepys l'occasion désirée.

Le récit qu'il nous fait de cette visite est d'une assez amusante vivacité. « 30 mai. Je suis allé à Arundell House (le siège de la Société) où j'ai trouvé beaucoup de monde dans l'attente de la duchesse de Newcastle, qui avait désirée être invitée à une des séances de la Société, et qui l'a été après beaucoup de débats pour et contre, car il semble que bon nombre y étaient opposés, et nous croyons que la ville va être pleine de ballades à ce sujet. La duchesse arrive bientôt avec les femmes de sa suite, parmi les-

quelles la Ferabosco, dont on dit tant que sa maîtresse lui recommande de bien montrer sa figure et de mettre ainsi à mort les galants. Cette Ferabosco [1] est vraiment très brune, et elle a de bons petits yeux noirs, mais, somme toute, elle me semble une femme très ordinaire, sauf qu'on dit qu'elle chante bien. La duchesse a été une bonne et aimable femme, mais son costume est tellement grotesque et en même temps sa manière d'être si ordinaire que je ne l'aime pas du tout; je ne l'ai entendue dire quoi que ce soit valant la peine d'être écouté, si ce n'est qu'elle était pleine d'admiration, et encore d'admiration. Quelques belles expériences sur les couleurs, les pierres d'aimant, les microscopes, les liquides, lui furent montrées, entre autres une belle pièce de mouton rôti qui fut en sa présence changée en sang pur. Après qu'on lui eut montré ces expériences et qu'elle eut encore crié qu'elle était pleine d'admiration, elle partit, accompagnée par divers lords qui étaient là, entre autres lord George Berkeley, le comte de Carlisle et un très joli jeune homme, le duc de Somerset. » Ce fut John Evelyn qui eut l'honneur de lui servir d'introducteur. « 30 mai. A Londres pour accompagner la duchesse de Newcastle (qui a d'énormes prétentions à la poésie et à la philosophie et a publié divers livres dans ces deux genres) à la Société royale. Elle y est venue en grande pompe, et a été reçue par notre lord président à la porte de la salle de nos séances, la masse portée devant elle, et diverses expériences lui ont été

1. Probablement la fille d'un musicien de ce nom qui était au nombre des amis de Ben Jonson.

montrées, puis j'ai conduit Sa Grâce à son carrosse et suis rentré. »

Ce fut son dernier grand jour d'exhibition mondaine. Elle mourut sept ans après, en 1674. A Westtminster, où elle repose près de son gracieux époux, au-dessous de la statue funèbre qui la représente un livre à la main, on lit cette épitaphe, qui aurait pu être composée par elle-même, tant elle porte la marque de son style habituel :

« Ici gît le loyal duc de Newcastle, et la duchesse, sa seconde femme de laquelle il n'a pas eu d'enfants : son nom était Marguerite Lucas, la plus jeune sœur de lord Lucas de Colchester, une noble famille, car tous les frères furent vaillants et toutes les sœurs vertueuses. La duchesse fut une sage, spirituelle et savante femme, comme en témoignent ses nombreux livres; elle fut une épouse très vertueuse, aimante et attentionnée, resta avec son mari tout le temps de son exil et de ses misères, et, lorsqu'il revint à ses foyers, ne se sépara jamais de lui dans sa retraite solitaire »[1].

1. Cette épitaphe, remarquée par Washington Irving pendant une de ses promenades à Westminster, a fourni le sujet d'un des charmants essais de son *Sketek book*.

II

LE DUC

Le 18 mars 1668, après une journée laborieuse au conseil de White-Hall, Samuel Pepys, rentré chez lui, prit pour se distraire l'*Histoire du duc de Newcastle* par la duchesse, livre qui était alors dans toute sa nouveauté, et voici le jugement que, selon sa coutume, il en coucha sur son journal avant de s'endormir : « Resté au logis où, mes yeux m'en donnant permission, j'ai lu la ridicule histoire de mylord Newcastle écrite par sa femme, laquelle histoire prouve qu'elle est une folle, infatuée et ridicule personne, et lui un âne de souffrir qu'elle écrive ce qu'elle écrit, et ce qu'elle écrit de lui ». C'est avec cette justice et cette aménité que se traitent les contemporains. Ah! M. Guizot avait bien raison, l'histoire est la seule école de respect.

Loin d'être ridicule comme le prétend Pepys, le livre est tel au contraire qu'il serait désirable qu'il y en eût beaucoup sur les grands acteurs de la politique et de la guerre, et l'enthousiasme de Charles

Lamb, peut-être excessif pour les autres écrits de l'auteur, est beaucoup plus légitime pour celui-là. Ce qui en faisait le ridicule aux yeux des contemporains est précisément ce qui en fait le prix aujourd'hui, c'est-à-dire cette abondance de détails familiers dans laquelle la duchesse a été jetée par adoration pour son mari. Lorsqu'elle eut entrepris de l'écrire, elle demanda à Newcastle de se faire assister dans son travail par quelque homme de lettres, versé dans les élégances de la rhétorique et les artifices des compositions méthodiquement ordonnées; mais le duc la refusa net, jugeant avec bon sens que l'amusante gaucherie de sa femme lui rendrait meilleur service et le représenterait plus au naturel que ne pourrait le faire l'expérience littéraire de l'écrivain le plus accompli. « Il me répondit que n'ayant eu aucune assistance pour écrire mes livres précédents, je n'en aurais pas d'autres pour écrire sa vie que les informations que je pourrais tirer de lui et de son secrétaire sur ses opérations et vicissitudes de fortune jusqu'au jour où il m'épousa. Je lui dis humblement que sans une autre assistance lettrée cette histoire serait défectueuse; il me répliqua que la vérité ne pouvait pas être défectueuse. Je lui dis encore que la rhétorique servait la vérité, et il me répondit que la rhétorique était mieux faite pour les faussetés que pour les vérités. » La volonté de Newcastle a été exécutée, et telle a été la soumission de la duchesse à s'y conformer que non seulement la rhétorique qu'il redoutait est absente de cette histoire, mais qu'elle en a changé pour l'écrire le style qui lui est habituel. Le fait est d'autant plus remarquable que d'ordinaire ce style est loin d'être

dépourvu de ces mérites et agréments qui se peuvent puiser dans la rhétorique. Elle a de la noblesse, mais encore plus de pompe; de l'imagination, mais presque autant d'emphase; des saillies originales, mais encore plus de goût pour les affectations de langage. Rien de pareil dans cette vie de son mari, le style en est d'un bout à l'autre simple jusqu'à la banalité, nu jusqu'à l'indigence, familier jusqu'à la trivialité. C'est que le livre a été composé en partie avec ses souvenirs, en partie avec les propos qu'elle a entendu tenir à son mari; d'instinct elle a abrégé et écarté les récits des périodes qui demandaient de l'art, de l'ordonnance, de l'ampleur, un style d'une élévation soutenue et constante. Quoiqu'il soit l'œuvre de la duchesse, ce livre a donc été écrit sous la dictée même de Newcastle, et peut être considéré comme ses mémoires personnels. C'est lui-même qui se décrit, se raconte, s'explique, se justifie; nous le voyons dans la familiarité de ses goûts de magnificence et de virtuosité, nous entendons ses propos de table, ses conversations de coin du feu avec la duchesse, ses entretiens avec les lettrés de son intimité. Si l'homme public n'y est qu'en abrégé, l'homme privé en revanche y est au complet et dans le plus minutieux détail.

C'est là le principal, ce n'est pas le seul intérêt du livre de la duchesse. Il paraîtrait que, si l'homme public n'a pas dans cette histoire une place plus vaste, ç'a été encore par la volonté expresse du duc. « Quoique je me sois efforcée de rendre cette histoire aussi claire que possible, dit-elle dans une de ses nombreuses préfaces adressée à son mari, il y a

quelque chose qui a beaucoup contribué à l'obscurcir, et cette chose, c'est que Votre Grâce m'a commandé de ne rien rapporter qui pût être au préjudice ou à la disgrâce d'une famille ou d'une personne quelconque.... » Et ailleurs : « Ce livre eût été beaucoup plus volumineux si Sa Grâce m'avait donné permission de publier les actions de ses ennemis ». Ne pouvant tout dire, elle s'est ingéniée cependant à laisser soupçonner ce qu'elle taisait; cette histoire est semée de réticences, de sous-entendus, de silences calculés. A la distance où nous sommes de l'époque, et dans l'ignorance où nous sommes de ces mille détails que connaissent les contemporains, il est impossible d'interpréter avec justesse tous ces sous-entendus et tous ces silences, mais il est au moins deux faits qu'elle laisse transpercer et qui changent singulièrement la physionomie de l'homme public chez Newcastle. Le premier, qu'on y peut deviner, mais sur lequel je ne vois pas qu'aucun historien depuis Clarendon jusqu'à Carlyle se soit nettement expliqué, c'est que Newcastle prit le parti du roi et se lança dans la guerre civile par simple loyauté, mais sans aucune forte conviction dans le bon droit de Charles et surtout sans aucun espoir de succès final. Le second et le plus important, c'est que vanté, loué, remercié, flatté officiellement, Newcastle fut en réalité, avant même Marston-Moor, l'objet d'une défaveur secrète, dont rien ne transpira jamais ouvertement, mais qui dura jusqu'à sa mort, et que par là s'expliquent et son découragement si soudain, et cet exil volontairement cherché avant l'heure, et son inertie pendant les longues années qui suivirent, et

enfin, après la restauration, cette retraite si complète au moment où il semblait que sa place était marquée auprès de son royal élève.

I

Il y eut trois hommes dans Newcastle : le cavalier, l'homme de guerre, le bel esprit. Voyons successivement ce que la duchesse nous apprend particulièrement de chacun.

Comme sa noblesse était assez illustre pour dispenser de remonter à ses origines, il a suffi à la duchesse de nommer son ancêtre le plus immédiat, William Cavendish, son grand-père, qui fut conseiller privé et trésorier de la chambre royale sous les trois règnes de Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie. Une circonstance de la vie de ce grand-père mérite d'être mentionnée comme ayant exercé une influence très particulière sur la destinée de Newcastle. Étant déjà quelque peu avancé en âge, il épousa par amour une jeune et belle veuve, Élisabeth Hardwicke, qui, ayant pris sur ce mari trop mûr l'ascendant que donnent facilement la jeunesse et la beauté, le décida à quitter son natif Devonshire, où il avait ses immenses domaines, pour aller s'établir dans le Derbyshire, dont elle était originaire. Par cette obéissance aux désirs de sa femme, il se trouva qu'il avait préparé le théâtre futur de l'action militaire de son petit-fils. Le détail est à retenir, car la manière dont Newcastle recruta les premières armées royalistes et conduisit la première guerre civile ne s'explique réellement que par

ce théâtre des régions du Nord, où il était tellement chez lui qu'on peut dire qu'il y faisait la guerre à domicile.

« L'enfant est le père de l'homme »; c'est une parole souvent citée du poète Wordsworth, dont une anecdote de la jeunesse de Newcastle prouve la profonde vérité de la manière la plus amusante. Lorsqu'il était encore à l'université de Cambridge, un de ses jeunes parents, ayant fait quelques économies, les employa à s'acheter de la terre, tandis que, dans le même temps, le jeune Cavendish employait son argent de poche à s'acheter un cheval du prix de 50 livres, un chien du prix de 12 livres et un petit chanteur (sans doute un castrat) du prix de 50 livres. Le moderne éditeur de la *Vie de Newcastle*, quelque peu embarrassé de l'anecdote, insinue dans une note que les jours du feudalisme étant déjà passés, c'était le talent du chanteur plutôt que sa personne qui avait été acheté. Tout ce que nous oserions affirmer, c'est que le servage, sous un si jeune et si aimable maître, ne pouvait rien être de bien dur ; mais quant au fait de l'achat même, nous ne voyons pas de bonne raison pour le révoquer en doute. Est-il bien sûr que toute possession de l'homme par l'homme eût complètement disparu à l'époque de la jeunesse de Newcastle? Elle persistait certainement sous des formes assez diverses, par souvenir des temps antérieurs, par fantaisie, par cupidité, par vice. Bandello, pour prendre un exemple, ne nous a-t-il pas appris ce qu'il advenait fréquemment, après le sac des villes d'Italie, de tel enfant enlevé au milieu du désordre ou ramassé parmi les ruines. De tels êtres de plaisir et de luxe

n'entraient-ils pas, d'ailleurs, dans les somptuosités de la grande vie d'autrefois? L'époque où le jeune Cavendish achetait son petit chanteur est à peu près celle où son futur protégé, Ben Jonson, écrivait son *Volpone*. Et qui ne se rappelle ce lever de rideau, le plus étrange, assurément, qu'il y ait dans aucun théâtre, où l'on voit le rapace *Magnifico* vénitien si singulièrement entouré de son parasite, de son nain, de son bouffon castrat et de son hermaphrodite.

Ces précoces achats de chevaux, de chiens, et de petits chanteurs disent assez quels furent, dès la première heure, les goûts dominants de Newcastle. La duchesse nous dit qu'à l'université, bien qu'il ne fût pas rebelle à l'étude, il y était cependant peu enclin, préférant les exercices qui sont propres aux gentilshommes et en rapports intimes avec la vie élégante, comme l'escrime et l'équitation, préférences que son père, dont nous venons de voir les complaisantes dispositions, encouragea de son mieux en envoyant le jeune homme, en Lorraine, chez un M. Antoine qui tenait, sur la Meuse, un manège ou école d'équitation, alors fréquenté par tous les gens de bon ton [1]. Point n'est étonnant que le duc et la duchesse aient fait ensemble si bon ménage; quelles que fussent les différences de leurs natures, il y avait entre elles des ressemblances essentielles. Pas plus que le duc, la duchesse n'avait jamais eu aucun appétit bien vif à l'étude. Elle, qui écrivait tant, n'avait presque rien lu; c'est elle qui en fait l'aveu,

1. Ce M. Antoine qui habitait sur la Meuse serait-il par hasard l'ancêtre de l'ex-député lorrain au Reichstag et candidat antiboulangiste à Paris?

en nous révélant que, lorsqu'elle voulut parler de philosophie, elle ouvrit pour la première fois les livres qui en traitaient, pour apprendre au moins les termes dont ils se servaient. L'un et l'autre furent deux beaux esprits par la grâce seule de la nature, mais furent *livresques* aussi peu que possible, pour employer l'expression de Montaigne, qui le fut, lui, beaucoup plus qu'il ne veut bien le dire, puisqu'il doit au moins aux livres les exemples, en nombre infini, dont il appuyait les pensées avec lesquelles son âme rêveuse aimait à s'entretenir.

Comme l'astrologie judiciaire était au nombre des croyances et des pratiques du temps, il est possible que l'horoscope de Newcastle ait été tiré à sa naissance. Nous avons cherché avec curiosité, mais vainement, dans tous les livres à portée de notre main, si nous en trouverions trace; c'était pour nous une manière indirecte de reconnaître si cette science est mieux que conjecturale et si ses prédictions touchent juste quelquefois, car il faut la tenir pour bien menteuse si cet horoscope ne le montrait pas né sous une conjonction d'astres propices à l'excès. La première partie de sa vie ne fut qu'une longue suite de jours heureux. Ce bonheur commença tôt. Lorsque le roi Jacques créa chevalier de l'ordre du Bain son fils aîné Henri (lequel, par parenthèse, fut réellement aimé des dieux, puisqu'il mourut prématurément, cédant ainsi à son frère Charles la lugubre fortune que la vie lui aurait faite inévitablement), il jugea l'occasion favorable pour conférer la même dignité au jeune Cavendish, qui n'avait encore que quinze ou seize ans, exemple probablement unique, nous

dit l'éditeur récent de son histoire, d'un tel titre accordé dans un âge si tendre. Cette faveur en promettait d'autres; elles ne manquèrent pas, et Jacques eut le temps, avant de mourir, de le créer vicomte de Mansfield et baron de Bolsover. C'était peu de chose en comparaison de ce que lui réservait le règne de Charles Ier. La générosité de ce roi, presque implacable dans sa munificence, fit pleuvoir sur lui en quelques années, jusqu'à l'en accabler, titres, places et dignités. En 1633, lors de la première réception qu'il fit à Charles, on le voit baron de Bothel et Hepple, comte de Newcastle, lord lieutenant du Nottinghamshire et du Derbyshire, lord gardien de la forêt de Sherwood, gouverneur du prince de Galles, membre du conseil privé de Sa Majesté. Ces titres et dignités étaient soutenus par d'énormes richesses que la déesse Fortune, aussi implacable que le roi Charles dans sa générosité, s'était plu à accroître par tous les moyens. Sa grand'mère, devenue veuve, avait épousé en troisièmes noces un Saint-Loo, tout exprès, dirait-on, pour en hériter de vastes domaines dans le Staffordshire qui passèrent à son petit-fils. Sa tante, la comtesse de Shrewsbury, mourut juste à point pour laisser sa mère seule héritière de la baronnie d'Ogle. Sa première femme, Élisabeth Basset de Blore, veuve d'un Howard, mourut en le faisant héritier d'une fortune d'environ 90 000 livres de rente. D'après les calculs de la duchesse, qui déclare ne pas bien savoir le chiffre exact des richesses qui étaient arrivées au duc par les voies indirectes que nous venons de dire, les rentes de ses seules propriétés territoriales s'élevaient, à l'époque où com-

mença la guerre civile, au chiffre rond de 575 000 francs. Comme il faut ajouter à cette somme les revenus provenant de ses capitaux ou usufruits, et les émoluments de ses diverses places, on peut calculer que Newcastle devait jouir à peu près d'un million de rente, ce qui représente environ cinq ou six millions d'aujourd'hui. Un joli denier, n'est-il pas vrai? Cependant ne vous hâtez pas de vous récrier; tout est relatif, cette fortune n'est, après tout, que l'équivalent de celles de nombre de ses égaux d'aujourd'hui en Angleterre, et c'est presque l'indigence si on la compare aux fortunes des riches contemporains dans la démocratique Amérique.

Il fut digne de ce bonheur. Il eut l'âme libérale et les goûts magnifiques. Un poète du temps, son protégé, Ben Jonson, par exemple, aurait pu dire dans le style imagé qui lui était propre que la fortune l'avait choisi pour son ministre plutôt encore que pour son favori, qu'elle n'avait accumulé sur lui ses richesses que pour les répandre par son moyen et être plus sûre de leur juste distribution. Ce langage métaphorique, pour aussi pompeux qu'il eût été, n'aurait eu rien d'exagéré. Ces faveurs qu'il tenait de Charles Ier, Newcastle les lui rendit toute sa vie sous les formes les plus nobles. La première occasion qu'il en eut fut le voyage que le roi fit en 1633 pour visiter sa native Écosse. Comme il devait visiter le Nottinghamshire, il fut invité par Newcastle à choisir le château de Welbeck pour une des étapes de son voyage, et il y reçut la plus splendide des hospitalités. Une circonstance littéraire intéressante se rapporte à cette réception. Entre autres plaisirs, il

fut offert à Charles un de ces masques allégoriques dont la mode persistait encore et qui sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier avaient été pour le haut monde anglais le plus fastueux des divertissements. Newcastle s'était adressé pour ce masque au vieux Ben Jonson, qui en avait fait tant et de si beaux, le maître incomparable en ce genre facilement monotone et artificiel, mais auquel l'étendue de son savoir mythologique avait fait rendre des combinaisons toujours nouvelles et dont sa robuste imagination avait réchauffé des flammes de la vie les froides allégories. Le poète n'était plus alors que l'ombre de lui-même; deux ou trois attaques successives de paralysie lui prédisaient sa fin prochaine, son existence toujours étroite était devenue avec la vieillesse et la maladie besogneuse à l'excès, et il venait justement d'épuiser ce qui lui restait de verve contre son ancien associé, Inigo Jones, l'architecte, le décorateur et le machiniste de ces divertissements princiers et municipaux. Il fit donc ce qu'il put, arrangea une manière de divertissement rustique où il multiplia les allusions tant à l'hôte qu'au royal invité, mais la chaleur et la clarté manquent, et ce masque qui dans des temps meilleurs lui eût été une occasion de se surpasser est la plus faible de ses œuvres. Quelques passages cependant conservent encore assez de force pour reporter la pensée vers les préoccupations politiques de l'époque et les dangers que pouvait laisser entrevoir dès lors le caractère de Charles Ier. « Notre roi est un *prince qui est la loi par lui-même*, il est bon pour l'amour de la bonté même, et devient ainsi la règle de ses sujets.... Ah!

bénis son voyage et son retour, ô puissant roi du ciel ! bénis sa belle compagne et les gages certains qu'ils nous ont donnés, afin que la destinée ne lui en fasse jamais sentir l'absence, car la succession assurée fortifie un État, et, puisqu'il faut qu'il soit mortel, fais qu'il ne sente rien de mortel dans sa maison.... » Mais quelle que soit la faiblesse de cette production, nous aimons à savoir qu'elle fut payée grassement à Ben Jonson, et qu'il eut sa petite part des 4 000 livres sterling (100 000 fr.) que cette réception coûta à Newcastle. « Votre munificence est tombée sur moi comme la manne », écrit-il au futur duc dans une lettre de remerciements qui est celle d'un bon artisan à un patron généreux, et n'a rien de la noble allure de celle de son contemporain Cervantes au duc de Lerme : « Le pied déjà dans l'étrier de la mort, grand d'Espagne, je t'écris ceci... ».

L'année suivante, 1634, Charles Ier répèta son voyage en Écosse en compagnie de la reine, et avant son départ il écrivit à Newcastle qu'il espérait pour elle la même hospitalité qui lui avait été si gracieusement offerte. Newcastle redoubla donc de magnificence, et cette fois la réception eut lieu dans deux manoirs et deux comtés différents, Welbeck dans le Nottinghamshire, qui fut réservé pour le logement de Leurs Majestés, et Bolsover dans le Derbyshire, où eurent lieu les fêtes données en leur honneur au milieu de l'affluence de toute la *gentry* du Nord, appelée à venir rendre ses devoirs au souverain. Comme l'année précédente, le masque fut commandé à Ben Jonson. Cette nouvelle œuvre trahit encore plus que la précédente l'essoufflement de la

verve, mais elle est moins obscure et va droit à son but par des moyens plus naturels. Il y célébra sous les noms d'Éros et d'Anteros l'amour réciproque pour lequel ce couple infortuné a été célèbre, et auquel il dut cette royale lignée que le pinceau de Van Dyck a immortalisée dans une toile inoubliable. Cette seconde réception coûta à Newcastle la bagatelle de 14000 livres sterling (350000 fr.). La duchesse mentionne encore une troisième réception faite à Welbeck en l'honneur des deux neveux du roi, l'électeur palatin et le fameux prince Rupert, que Charles voulut promener dans cette forêt de Sherwood, célèbre par les antiques exploits de Robin Hood; mais comme les frais de cette réception ne dépassèrent guère la somme de 1500 livres (37500 fr.), il suffit de lui accorder une simple mention d'estime.

Ben Jonson nous est une transition toute naturelle pour parler de ces talents de gentilhomme qui rendirent célèbre le nom de Newcastle dans toute l'Europe, car personne ne les a vantés d'une manière plus flatteuse, comme le prouve la petite pièce suivante, où il trouva moyen en même temps de louer l'habileté de cavalier de son patron, et de lui témoigner sa reconnaissance de la manière la plus facétieusement originale.

Lorsque je vous vis pour la première fois, monseigneur, monter votre cheval, provoquer son ardeur, commander sa force et la faire plier à tous les exercices de la manœuvre et de la course, il me sembla que je lisais la description de l'ancien art de Thrace, et que je voyais un Centaure supérieur à ceux de ces vieux contes de la Grèce, tant vous paraissiez d'une seule pièce, votre cheval

et vous. Vous paraissiez comme Persée sur Pégase, ou comme Castor sur son Cyllare, ou vous rappeliez ce que notre légende nationale nous raconte du hardi sir Bevis et de son Arundelle. Oui, vous faisiez si bien valoir ses belles formes par la façon dont vous aviez pris siège que je commençais à souhaiter d'être moi-même cheval, et assurément si auparavant j'avais vu vos écuries, je crois que mon souhait aurait été exaucé, car jamais encore je n'ai découvert que les Muses, ni aucun de leurs serviteurs eussent un semblable logement. Oh non vraiment! Aussi lorsque j'en vis le sol et les dispositions, je regardais si Hercule n'était pas le valet, et je m'écriai : « Arrière le pain de César! à ces immortels râteliers Virgile se nourrissait ».

Remarquez bien le dernier trait; il est tout à fait dans le goût de l'humour benjonsonienne, qui n'est jamais plus à son aise que lorsqu'elle exprime quelque gloutonne convoitise ou quelque appétit vigoureux resté inapaisé. Par là encore se révèle l'infériorité native de ce robuste talent qui marque sa place de lui-même dans ses relations avec les grands; celle d'un client, d'un commensal, d'un protégé, nullement celle d'un ami ou d'un favori. Nous constations tout à l'heure combien pour la fierté il était loin d'un Cervantès, constatons maintenant combien il était loin aussi de cette aisance élégante qui engendre l'intimité, voire même l'égalité, et qui caractérise les relations d'un Shakspeare avec son Pembroke et son Southampton.

Si M. Victor Cherbuliez n'a pas lu le livre de la duchesse, ce qui, pour quelques-unes des raisons que nous avons dites, est bien possible, nous sommes heureux de lui fournir la matière de quelques phrases supplémentaires intéressantes pour

une prochaine édition de sa charmante fantaisie esthétique : *A propos d'un cheval*, en lui apprenant que Newcastle pensait exactement sur les diverses races de chevaux comme il prétend que pensaient les Grecs. Le duc avait à leur sujet des mots de toute noblesse et de toute courtoisie. « De toutes les espèces de chevaux, ceux que monseigneur aimait le mieux étaient les genets d'Espagne et les chevaux barbes, et il disait que les genets d'Espagne étaient comme des princes dans leur espèce, et les barbes comme des gentilshommes. » Ces râteliers qui excitaient si fort l'appétit de Ben Jonson, ces écuries qui auraient été un logement convenable pour une ambassade de nobles *Houyhnhnms* s'il s'en était présenté quelques-uns en Angleterre pour demander secours contre une rébellion des obscènes *Yahoos* ou négocier un traité d'alliance avec une nation où l'élégance de leurs formes et leurs grands talents pour la course furent toujours si bien appréciés, disent assez de quelle manière des chevaux définis avec tant d'urbanité étaient traités dans ses jours de grande prospérité. Mais même dans ses pires jours de détresse, il ne put jamais admettre que ses chevaux fussent des objets commerçables, disant que les bons chevaux sont si rares qu'ils ne peuvent pas être appréciés en argent, c'est-à-dire que, comme pour un Raphaël ou un Titien, aucune somme ne peut représenter leur prix réel, pas plus la plus petite que la plus forte. Aussi ne pouvait-il concevoir qu'on eût l'audace de lui proposer de les acheter, ou la sottise d'en proposer un prix quelconque. La duchesse rapporte à ce sujet plusieurs

anecdotes curieuses qui se rapportent aux années d'exil, c'est-à-dire à l'époque de sa plus grande gêne.

Un étranger étant venu ici (Anvers) et, voyant les chevaux de Monseigneur, eut grand désir d'en acheter un que Monseigneur aimait plus que tous les autres et qu'il appelait son favori, un beau genet d'Espagne, et il supplia l'écuyer de Monseigneur de l'informer de son désir et de lui demander le prix dudit cheval. Monseigneur, lorsqu'il fut informé, commanda à son serviteur de lui amener le marchand s'il revenait, et, l'ordre ayant été exécuté, il lui demanda s'il était bien résolu à acheter son genet d'Espagne. — Oui, répondit-il, et j'en donnerai un bon prix à Votre Seigneurie. — Je n'en doute pas, répondit Monseigneur, ou autrement vous ne l'auriez pas : mais il faut que vous sachiez que le prix de ce cheval est aujourd'hui de 1 000 livres (25 000 fr.), demain il sera de 2 000, après-demain de 3 000, et ainsi de suite. — Le marchand, comprenant par là que Monseigneur ne voulait se séparer de son cheval à aucun prix, prit congé et s'en alla à ses affaires.

Le duc de Guise, qui était aussi un amateur de bons chevaux, entendant faire de grands éloges d'un grand cheval gris sauteur qu'avait alors Monseigneur, dit au gentilhomme qui le recommandait que, si Monseigneur voulait vendre ledit cheval, il en donnerait 600 pistoles. Le gentilhomme, connaissant l'humeur de Monseigneur, répondit qu'il était sûr que Monseigneur ne s'en séparerait à aucun prix, et, à cet effet, il envoya une lettre de Paris, mais Monseigneur était si loin de vouloir vendre ce cheval qu'il lui déplut d'apprendre qu'on pouvait lui en offrir un prix quelconque.

Ses chevaux lui rendaient l'affection qu'il leur portait, et la duchesse nous donne à ce sujet de curieux détails : — « J'ai observé positivement et je

crois en toute conscience que quelques-uns avaient un amour très particulier pour Monseigneur, car ils semblaient exprimer leur joie par leurs piétinements et le bruit qu'ils faisaient toutes les fois qu'il entrait dans ses écuries; ils manœuvraient certainement mieux dans le manège lorsqu'il était présent que lorsqu'il était absent, et lorsqu'il les montait lui-même, ils semblaient y prendre beaucoup de plaisir et en ressentir beaucoup d'orgueil. » Il entrait donc dans l'équitation de Newcastle quelque chose de cette discipline d'amour, propre aux cavaliers d'Athènes, que M. Cherbuliez recommande d'après Xénophon. Oui, mais avec une nuance qui vaut d'être notée. Newcastle est auteur d'un traité d'équitation, intitulé : *la Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, publié avec grand luxe, en 1658, lorsqu'il vivait encore en exil. Ce traité, qui fut jadis réputé le meilleur du genre, est orné de planches représentant les différents exercices, et parmi ces planches il en est une dessinée par Diepenbach, cet élève de Rubens, à qui nous devons le portrait de la duchesse, qui est d'une composition tout à fait fantastique : « Jupiter et les dieux et déesses, dit M. Jenkins, sont assis dans les nuages, regardant le marquis monté sur Pégase et s'envolant à travers les airs, tandis qu'en bas onze chevaux assis sur leurs hanches, les jambes de devant et les têtes inclinées, lui offrent adoration et soumission ». Ne dirait-on pas un dessin pour un épisode des voyages de Gulliver que Swift a oublié d'écrire? Quelques vers français épouvantables placés au-dessous de cette planche spirituelle, bredouillent l'explication

de cette pantomime religieuse des chevaux qui rappelle celle des indigènes d'Amérique lorsqu'ils aperçurent les Espagnols pour la première fois.

Il monte avec la main, les éperons et gaule,
Le cheval de Pégasse qui volle en capriole;
Il monte si haut qu'il touche de sa tête les cieux;
Et par ses merveilles ravit en extase les dieux.
Les chevaux corruptibles qui là-bas sur terre sont,
En courbettes demi-airs, terre à terre vont
Avec humilité, soumission et bassesse,
L'adorer comme Dieu auteur de leur adresse.

Il est remarquable que ces vers odieux répètent assez exactement dans leur jargon barbare la description que fait Ben Jonson de Newcastle cavalier, et donnent la même impression sur le mode d'équitation qui lui fut propre, et ce mode d'équitation explique à son tour les attitudes respectueuses des chevaux de la planche de Diepenbach. Cette méthode nouvelle de dressage qu'enseignait Newcastle, c'était la voltige, les cabrioles, les difficultés vaincues, tous les exercices du cirque et du manège, qu'on n'obtient des chevaux qu'après les avoir amenés à mettre toute leur fierté à être esclaves et toute leur adresse à exécuter avec obéissance tout ce que la nature ne leur commande pas. Et voilà pourquoi le cheval dressé par Newcastle, au lieu d'être, comme dans la démocratique Athènes, l'ami qui se donne librement, selon l'expression de M. Cherbuliez, se présente, dans la planche de Diepenbach, comme le serf prêtant l'hommage féodal devant son seigneur suzerain, en toute fidélité et religieuse soumission.

Ces dieux et déesses qui, dans la planche de Diepenbach, contemplent Newcastle chevauchant à tra-

vers l'espace aérien sont une représentation allégorique des scènes qui se passèrent fréquemment pendant son exil. Comme l'équitation était sa seule distraction, il avait établi à Anvers un manège où il s'y livrait journellement; mais il ne put conserver longtemps le huis clos, et tout le haut monde des Pays-Bas, les exilés anglais de renom, les princes étrangers de passage, forcèrent ses portes, curieux de voir en selle l'homme qui avait dû à ses talents d'écuyer l'honneur d'être nommé gouverneur du futur Charles II, lequel passait pour excellent cavalier. Un jour, c'était le prince d'Oldenbourg et le prince d'Est-Frise qui présentaient à Newcastle des chevaux de leur pays; un autre jour, la suite entière de don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas; un autre, le duc d'Ormond et le comte de Bristol; un autre encore, le marquis de Caracena, successeur de don Juan d'Autriche, ou même S. M. Charles II, qui, non content d'admirer son ex-gouverneur, voulait montrer à quel point il avait bien profité des leçons de son maître, et, pour ce faire, donnait à la noble assistance réunie dans le manège le spectacle des plus rares et plus difficiles tours d'adresse du cirque.

Rentré en Angleterre, Newcastle renonça à l'exercice quotidien du cheval, sur les instances de la duchesse, qui, ayant remarqué qu'il s'y échauffait trop, craignit pour cet adoré mari les fluxions de poitrine ou les bronchites qui pouvaient en être la conséquence. Il borna dès lors tous ses exercices à la seule escrime, art qu'il pratiquait, paraît-il, selon une méthode de son invention. Il semble qu'il fît quelque peu mystère de cette méthode, car il ne

l'enseigna pas même à Charles II et n'en fit part qu'au duc de Buckingham de la Restauration, dont il avait été le tuteur (le malicieux auteur du *Rehearsal*), et à ses deux fils. C'est tout ce que la duchesse nous dit à ce sujet; mais Ben Jonson nous en apprend davantage. D'après la description qu'il nous fait de ce second talent de Newcastle, dans une petite pièce encore adressée à son patron, cette escrime ressemblait à son équitation, c'est-à-dire que l'adresse et l'agilité y dominaient. Un jeu brillant, rapide, pressant, visant plutôt à éviter l'adversaire et à le mettre hors d'état de nuire qu'à l'attaquer et à le détruire; quelque chose d'irrésistible et de chevaleresque en même temps, où l'humanité trouvait son compte, et c'est cette dernière qualité qu'exalte surtout Ben Jonson, médiocre admirateur des spadassins et ferrailleurs.

On fait de beaux récits de l'escrime, de l'usage des armes, de l'art de pousser et d'éviter les coups, de la noble science, de l'habileté magistrale à faire des approches exactes de manière à tuer sûrement, à toucher en angles, à choquer l'épée en mesure, comme si la défense et l'offense étaient un carillon. Je hais un tel feu mesuré; j'en veux un plus ardent, dont la flamme vacille agitée, mais qui n'en monte par là que plus haut! Un mouvement vif et éblouissant, deux corps qui se rencontrent comme de l'air raréfié, leurs épées lancées avec assez de flamme et de fougue pour dépasser l'éclair en rapidité, voilà une chose à voir, voilà un spectacle qui mérite à la valeur d'être admirée! La vraie loi du courage, c'est de ne pas faire injure; la vraie valeur, c'est de mépriser l'injure lorsqu'elle vous est faite. Connaître les diverses variétés du danger, de manière à savoir, quand il faut, le dompter, le briser, le provoquer ou le souffrir, tout cela, monseigneur, est

valeur. Telle est la vôtre, telle était celle de votre père, telle celle de tous vos ancêtres, qui osèrent être grands parmi tous les chauds et froids de la vie humaine, comme parmi toutes les gelées et ardeurs de la fortune, soit que la mort apparût, soit que ce fût l'ennemi en armes, et qui furent vaillants avec ou sans l'action de leurs mains.

Ce que Ben Jonson cherche à insinuer dans le langage passablement tourmenté de cette petite pièce, c'est qu'il y a un rapport plus étroit qu'on ne se le figure entre ces exercices extérieurs et la nature de celui qui s'y livre, qu'ils sont une pantomime par laquelle l'homme intérieur se révèle et que, selon le caractère de ces mouvements tout physiques, on peut reconnaître ce que la nature a de plus essentiel. La pensée est vraie, si son expression est quelque peu obscure, et l'exemple de Newcastle justifie pleinement cette unité et identité de l'individu qu'elle cherche à faire comprendre. Il est certain qu'à bien y regarder, ce qu'on nous dit de l'équitation de Newcastle ressemble à ce qu'on nous dit de son escrime, et que son escrime est à son tour un vrai symbole de sa tactique militaire et de la manière dont il engagea et poussa la première guerre civile. Une action rapide, alerte, vive, des mouvements prompts et lestes, autant pour éviter l'ennemi que pour le surprendre, un manège déconcertant, mais sans durée ; au fond, plus d'adresse que d'action sérieuse, une stratégie tout de haut *chic*, qui, au premier moment, eut assez facilement raison des gaucheries et des lourdeurs de plébéiens improvisés soldats. Cette brillante escrime militaire fut vaincue, mais il est juste de dire qu'il y fallut un homme de génie. « Cousin Hampden, dit Cromwell en

assistant à la déroute des troupes parlementaires dans un des premiers combats, il est vain d'espérer que ces apprentis et ces garçons cabaretiers puissent lutter avec des gens d'honneur. Pour lutter avec des gens d'honneur, il nous faudrait des gens de religion. » Il avait compris la raison des succès de cette tactique militaire, et du coup il en avait inventé une autre tout originale et en tout à l'opposé de celle de ses adversaires, froide autant que l'autre était vive, et ferme autant que l'autre était agile. Ce fut à Marston-Moor que cet élément militaire nouveau fit son avènement, et ce qu'il y eut de remarquable, c'est que le premier jour de sa fortune fut le dernier de celle de Newcastle. Dès que cet élément se fut révélé, le chef brillant des cavaliers, qui en avait pressenti si bien le danger qu'il s'était refusé à le provoquer et qu'il fallut, pour l'y contraindre, l'impérieuse obstination du prince Rupert, comprit qu'il n'avait plus qu'à disparaître, ce qu'il fit incontinent, sans attendre une heure après la défaite, laissant à de plus aveugles le soin de conduire une cause qu'il estimait dès lors perdue.

Il fut un généreux patron des poètes et des lettrés, le tout à fait dernier de ces protecteurs magnifiques, à la mode des règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, qui savaient tempérer leur munificence par de gracieuses familiarités et qui étaient des amis autant que des soutiens, les Philippe Sidney, les Walter Raleigh, les Pembroke et les Southampton. Pour comprendre à quel point le noble rôle de mécène a déchu dans les âges qui vont suivre, il suffit de le comparer aux indignes patrons de la Restauration, les Buckingham et les Rochester, ou aux secs, indifférents, ou vani-

teux patrons de l'époque d'Anne et des princes George, un Compton, un Onslow, un Chesterfield, un Horace Walpole. Nous avons dit la protection qu'il étendit sur la vieillesse de Ben Jonson, et que le poète lui dut de sortir de ce monde autrement que par la faim. Un autre de ses protégés fut James Shirley, le dernier dramaturge de la grande époque et l'auteur à la mode des divertissements de la cour sous Charles Ier. Shirley avait dédié à Newcastle un de ses meilleurs drames, *le Traître*, dont le sujet, par parenthèse, est le même que celui du *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, et la petite préface par laquelle il lui adressa son drame indique, à ne pas s'y tromper, que la générosité du grand seigneur avait de beaucoup précédé la dédicace. Anthony Wood, cité par M. Edmond Gosse, dans une substantielle préface dont il a fait précéder un choix récemment publié des œuvres de Shirley, nous apprend que cette générosité avait été assez loin pour que Shirley, qui était d'ailleurs ardent royaliste, crût devoir s'enrôler dans l'armée de son patron. Il fit donc sous Newcastle les premières campagnes de la guerre civile, et le suivit après Marston-Moor sur le continent [1], d'où il revint furtivement en Angleterre quelques années après, lorsqu'il fut évident que la cause du roi était définitivement perdue.

1. M. Edmond Gosse s'étonne de ne pas trouver mention de Shirley dans le livre de la duchesse. Une telle fidélité reconnaissante n'était pas en effet pour être omise; mais, les relations de Shirley et de Newcastle étant antérieures à son mariage, elle ne l'a probablement pas connu. Enfin, il est remarquable qu'à l'exception de Hobbes elle ne nomme aucun des beaux esprits de leur intimité.

Shirley n'était pas le seul poète dramatique que Newcastle eût enrôlé dans son armée. Dans la liste donnée par la duchesse des officiers composant l'état-major de son mari, je relève le nom de son lieutenant général d'artillerie, sir William Davenant, le poète lauréat de l'époque. Ce fut un nom célèbre à son heure ; il n'en est pas aujourd'hui de plus effacé dans toute l'histoire de la littérature anglaise. Davenant n'en fut pas moins l'auteur d'une tentative littéraire mémorable qui aboutit à la création de cet *heroic play* qui allait prendre la place de l'ancien drame dont nous venons de nommer, avec Shirley, le dernier représentant. Il avait été très frappé de ce qu'il y avait dans ce drame de contraire à la morale, et cela, fait curieux, au moment même où les puritains l'anathématisaient de leur côté comme une œuvre de Satan. Il entreprit donc de le purifier et de l'ennoblir, et pour cela il écrivit plusieurs pièces qui eurent un certain succès sous la Restauration, plus un poème intitulé *Gondibert*, toutes œuvres aujourd'hui enfouies dans la poudre des bibliothèques vieilles de deux siècles. Davenant était de ceux pour qui a été prononcé le *sic vos non vobis*. Ce fut Dryden qui recueillit les bénéfices de sa tentative en la corrompant légèrement et fit triompher le *drame héroïque* en l'assaisonnant d'un peu de cette brutalité dont il prétendait le sauver. Et voilà ce qui arrive lorsqu'on a la présomption de vouloir être plus moral que son temps et qu'on ne sait pas reconnaître que le courant de votre siècle pousse à Etheredge l'effronté, à Wycherley le cynique, à Congreve le pointu libertin. Après cela la vertu n'est pas seule punie en ce monde, le vice

aussi l'est quelquefois, et si Dryden s'était tenu plus près des intentions vertueuses de Davenant, il y aurait gagné peut-être de n'être pas enveloppé dans les invectives dont Jeremy Collier, à la fin du siècle, vint flétrir au nom de la religion le théâtre de cette époque, et en tout cas de se défendre par de meilleures raisons qu'il ne le fit contre les attaques de ce *gêneur* victorieux qui mit fin, d'un coup net et frappé droit, au scandale prolongé d'une littérature dramatique dont le mépris de la décence avait été la principale condition de succès.

Pendant sa longue vie de près d'un siècle, Thomas Hobbes fut un commensal assidu des Cavendish. Il avait été le précepteur du premier comte de Devonshire, et après lui il en éleva encore deux générations, après quoi la reconnaissance et la longue habitude le fixèrent à leur résidence de Chatsworth, où il vécut dans la plus entière liberté, philosophant à son aise au milieu des nuages de fumée dont il aimait à s'entourer. Il n'est donc pas extraordinaire que nous le trouvions au nombre des intimes de Newcastle, qu'il visita fréquemment en France, où il avait conduit son pupille, le second comte de Devonshire. Quelques années après, il fut donné au futur Charles II comme professeur de mathématiques, et cette circonstance contribua probablement à rendre plus étroites ses relations avec l'ancien gouverneur du prince. Il méditait alors son *Leviathan*, un des plus étranges livres de philosophie qui aient jamais été écrits, où l'on voit que le christianisme n'est que le simple *millenium*, et que les prêtres sont les successeurs des fées dont ils ont hérité les pouvoirs miracu-

leux. Il ne négligeait pas de prendre à l'occasion l'avis de Newcastle sur les points de détail où il avait des doutes, et la duchesse nous a conservé deux fragments de ces conversations, dont un sur les sorcières, que Hobbes a transporté dans son livre. Que ne nous en a-t-elle conservé davantage! nous connaîtrions les vraies opinions de Newcastle sur le gouvernement civil et la religion, et il est probable que nous verrions qu'elles furent celles même d'un Hobbes modéré, prudent et sans insolence agressive, c'est-à-dire que nous le découvririons partisan d'un pouvoir civil omnipotent, englobant dans ses attributions le gouvernement des consciences comme tous les autres, mais l'exerçant par délégation et non directement, au moyen d'une Église fortement encastrée dans l'État de manière à en être une pièce essentielle, et à n'avoir en conséquence d'autres intérêts que ceux du corps dont elle serait partie intégrante.

Les poètes dramatiques abondent dans l'intimité de Newcastle, ce qui n'est pas pour étonner, quand on sait qu'il avait quelques prétentions aux arts du théâtre. Ses deux dernières relations en ce genre furent John Dryden et Shadwell. Il prit Dryden pour collaborateur de plusieurs de ses tentatives dramatiques, *Sir Martin Mar-Off*, adaptation de *l'Étourdi* de Molière, et *le Feint Astrologue*, adaptation d'une comédie du même nom de Thomas Corneille. Il est difficile de dire quelle part revient exactement au duc dans cette collaboration, et si Dryden y est pour autre chose que les prologues et épilogues dont toutes ses pièces sont invariablement flanquées; toujours est-il que ce dernier seul en a recueilli le bénéfice,

puisqu'il reste devant la postérité l'unique auteur de ces deux pièces qui sont allées grossir la collection passablement volumineuse de ses œuvres dramatiques. Cette collaboration avec Dryden ne l'empêcha pas d'être au nombre des appréciateurs de Shadwell, ennemi déclaré de ce grand satirique, qui lui a fait payer cher son inimitié, et dont le talent inégal, mais certain, n'est pas encore, peut-être à cause de ces vengeances, estimé à sa valeur. Shadwell rendait au duc ses éloges sous forme d'admiration pour ses talents de critique et de connaisseur en matière d'art dramatique, les plus étendus et les plus profonds, disait-il, qu'il eût jamais rencontrés. Flatterie à part, nous ne doutons pas qu'il n'y ait eu beaucoup de vrai dans ce jugement, et que, si les opinions de Newcastle en cette matière nous étaient parvenues, nous les trouverions sensées, judicieuses et inclinant plus volontiers vers le classicisme français que vers l'exubérance et l'audace hyperbolique du drame anglais.

II

C'est ce magnifique seigneur, si bien fait pour les arts de l'élégance, que la seule mauvaise chance de sa vie désigna pour commencer la guerre civile d'Angleterre. La guerre civile! la seule qui laisse sans gloire, même lorsqu'on y est victorieux, la seule pour laquelle la politique de Rome ne voulut jamais de triomphe! Qu'il y ait été un *fantastique virtuose à cheval*, selon la pittoresque expression que War-

burton, au siècle suivant, trouva pour le définir, nous le croyons sans peine, car, s'il y eut jamais âme qui fût en disproportion avec les pénibles devoirs qu'impose cette plus déplaisante des tâches, ce fut la sienne. Il y faut une âme ferme jusqu'à la dureté, froide jusqu'à la cruauté, maîtresse d'elle-même en apparence, mais avec une colère latente et permanente, pareille à un tonnerre sans éclairs ni grondements, et la sienne n'était que dilettantisme, aimable culture, élégante adresse, et généreuse belle humeur.

Ce qu'il avait ne lui nuisait pas moins que ce qui lui manquait. Il avait de la clairvoyance, de l'ouverture d'esprit, de la liberté dans les opinions, et une absence presque complète de préjugés. Mais cette clairvoyance ne servait qu'à attiédir son ardeur, cette ouverture d'esprit à faire entrer en lui le scepticisme, et cette absence de préjugés à lui faire pratiquer l'indifférence. Eh! que n'avait-il plutôt l'aveugle ardeur, l'absurde opiniâtreté, les espérances erronées et les préjugés indéracinables du plus obtus des *squires* qui le suivaient! ou pourquoi sa culture d'esprit ne lui avait-elle pas présenté cette pensée profonde de son antagoniste Cromwell : « Un homme ne va jamais aussi loin que lorsqu'il ne sait pas où il va », il aurait compris qu'en guerre civile la véritable prudence, c'est d'aller toujours de l'avant, de ne jamais douter de la puissance de sa cause, et de ne jamais admettre qu'une défaite soit irréparable.

Avant que les troubles civils eussent commencé, il avait toujours eu mauvaise opinion de la tournure que prenaient les événements et il avait averti Charles Ier du danger qu'il courait. « Quelque temps

avant la guerre, il dit à feu Sa Majesté le roi Charles Ier et à Sa Majesté, maintenant la reine mère, qu'il observait par l'humeur du peuple l'approche d'une guerre civile, et que la personne de Sa Majesté courait risque d'être déposée, si on ne prenait pas à temps des mesures pour empêcher cet événement. » La prédiction se réalisa peu après par la révolte des Écossais, et alors Newcastle, avec plus de loyauté que de confiance, offrit son concours à Charles Ier sous la double forme de la bourse et de l'épée. Il prêta 10 000 livres à ce malheureux prince, que les querelles avec son parlement laissaient fort à court d'argent, et se montra disposé à accepter tous les commandements qu'il voudrait lui donner, mais sans y mettre aucun empressement marqué. Au contraire, tout ce qui l'éloignait du théâtre de l'action lui était agréable. Au commencement des troubles il apprit que le parlement parlait de forcer le roi à lui retirer le poste de gouverneur du prince de Galles; il prit les devants, pria le roi d'agréer sa démission, et se retira dans ses foyers, heureux d'être rendu à ses chers exercices d'équitation et de poésie.

Il fit la guerre civile avec entrain, avec verve, avec *brio*, mais en même temps avec une intermittence dans l'action qui semble accuser son énergie et une indolence qu'on a pu croire quelquefois calculée. Jamais il ne sut concentrer ses forces pour un grand dessein et combiner un coup décisif. Un jour, causant avec la duchesse, il se prononça nettement contre les généraux qui multiplient les escarmouches au lieu de réserver leurs forces pour des batailles rangées; il faisait, en parlant ainsi, la critique de sa

propre carrière militaire. Il n'eut jamais de grandes batailles, mais seulement des combats plus ou moins brillants et plus ou moins heureux. Ce qui apparaît clairement, c'est que son labeur militaire eut grande ressemblance avec la fameuse toile de Pénélope et qu'il lui fallait chaque matin recommencer le travail de la veille. Pendant trois longues années, malgré la surprise où les succès de ses premiers combats laissèrent les populations, il ne put faire un pas hors de ces comtés du Nord, où il avait son commandement. Les forces qu'il dispersait se reformaient quelques lieues plus loin, les villes qu'il emportait sans trop de peine redevenaient rebelles dès qu'il s'en éloignait et le forçaient à revenir sur ses pas. La seule condition de succès pour le parti royaliste était cependant dans la jonction des forces du Nord avec celles du Centre et du Sud que commandaient Rupert et Charles en personne. Enfin, un jour, il se vit enfermé dans York par les rebelles et serré de si près qu'il fallut que Rupert, faisant ce qu'il n'avait pas pu faire, montât du Sud pour le dégager.

La loyauté de Newcastle fut-elle entière et son âme ne fut-elle jamais partagée? « Les hommes, a dit quelque part M. de Rémusat, obéissent bien plus qu'ils ne le croient à leur véritable opinion »; rien de plus profondément vrai, mais cette obéissance n'est pas une marque de franchise, comme le croit l'écrivain que nous citons, et, au contraire, elle ne s'obtient d'ordinaire que par une sorte d'outrage à la loyauté. Le rôle d'Ashley Cooper, premier comte de Shaftesbury, sous la Restauration, est un exemple mémorable du triomphe de ces opinions ésotériques qui veulent

être servies en dépit de tous les liens d'honneur et de bonne foi; et qui donc, s'il n'est pas aveugle, ayant considéré même sommairement la carrière de M. de Talleyrand, n'a pas aperçu le libéralisme persistant, opiniâtre, qui la distingue, en dépit des sept ou huit gouvernements qu'il a servis et de ces nombreux serments qui n'avaient rien coûté à sa candeur? Nous avons cherché avec curiosité s'il y avait eu chez Newcastle quelque chose de ce sentiment qui était alors si répandu dans l'aristocratie anglaise, surtout dans la plus haute, et qui fut une des causes principales de la révolution d'Angleterre, c'est-à-dire la crainte que le triomphe du roi ne fût fatal à ses prérogatives. Elle ne pouvait se dissimuler que, si la cause royale l'emportait, on verrait s'établir en Angleterre le même changement qui s'était opéré dans les monarchies continentales, particulièrement celle de France sous la main de Richelieu, une monarchie absolue, entourée d'une noblesse dont le seul rôle serait de faire cortège au souverain et la seule prérogative d'être chargée d'exécuter ses ordres à l'exclusion des autres classes de sujets. Il résultait de cette crainte une extrême division parmi les défenseurs de la cause royale, d'où les cabales, les intrigues, les manèges factieux, les trahisons discrètes, les adroites défections. De là aussi, du côté du roi et des royalistes dévoués sans réserve, les méfiances hasardeuses, les précautions dangereuses, les erreurs de jugement sur les personnes et les actes. La duchesse rapporte à ce sujet un fait fort curieux : « Une certaine personne de qualité ayant été envoyée dans le Nord avec un message de Sa

Majesté qui était pour lors à Oxford, elle prit monseigneur à part et l'informa que divers membres de la noblesse qui étaient avec le roi désiraient qu'il prît parti avec eux contre Sa Majesté, alléguant que, si Sa Majesté devenait absolue, il perdrait tous ses droits et privilèges ». Si le message était sincère, il faut conclure que le roi était servi par des agents peu sûrs, et s'il ne l'était pas, comme le suppose la duchesse sans toutefois se prononcer, il faut conclure que la confiance du roi en ses meilleurs soutiens était médiocre, car alors cette ouverture n'avait d'autre but que de sonder les sentiments secrets de Newcastle et impliquait un soupçon à l'endroit de ses desseins. Mais Newcastle était si loin de partager ces appréhensions générales de l'aristocratie qu'il avait précisément les contraires, c'est-à-dire qu'il craignait que les prérogatives et dignités de la noblesse ne survécussent pas à la défaite du roi, et il répondit dans ce sens au messager dont nous venons de faire mention. Il identifiait donc la cause royale avec la cause de l'aristocratie et il était évidemment de bonne foi en pensant ainsi, car il avait été trop titré par deux souverains successifs pour ne pas être persuadé que la faveur royale était une source certaine de noblesse. A cet égard, les opinions de la duchesse étaient presque républicaines, comparées aux siennes, puisqu'elle n'accordait qu'au temps seul le privilège de créer la noblesse; aussi, livrée à ses seules inclinations, était-elle peu disposée à l'éblouissement en face de la majesté royale. « Dans une conversation que j'eus avec monseigneur concernant les princes et leurs sujets, je lui dis que

j'avais observé que les grands princes n'étaient pas comme le soleil qui envoie directement ses rayons de lumière et ses ondes de chaleur,... mais que leur gloire et leur splendeur venaient plutôt des honneurs qu'ils recevaient de leurs sujets. » A quoi monseigneur répondit que « les sujets étaient si loin de donner de la splendeur aux princes, que tous les honneurs et titres dans lesquels consiste la principale splendeur d'un sujet sont principalement dérivés d'eux, car, dit-il, s'il n'y avait pas de princes, il n'y aurait personne pour conférer titres et honneurs ». On peut donc tenir pour certain que la loyauté monarchique de Newcastle fut entière, car toutes les paroles qui nous ont été conservées de lui indiquent qu'il considérait la royauté non pas comme une des pièces de la constitution de l'État, mais comme cette constitution même, comme l'institution d'où toutes les autres dérivaient et sans laquelle elles n'avaient plus ni moyens de défense ni raison même d'exister.

Que ce ne fût pas seulement par amitié et reconnaissance pour Charles Ier qu'il prit parti dans la guerre civile, mais aussi par attachement à ce qu'il croyait être la vraie constitution de l'État, nous en avons la preuve par les rapports qu'il entretint avec l'Église établie pendant toute la durée de son commandement. La chose est d'autant plus à remarquer que, certainement, son protestantisme ne le gênait pas. Ce n'est pas qu'il fît affiche d'incrédulité ou de scepticisme, mais ses paroles et ses écrits montrent assez que, sous le rapport des opinions religieuses, il était volontiers partisan de la foi du charbonnier; cela le dispensait de discussions dangereuses et lui

permettait de penser ce qu'il voulait. « Monseigneur, discutant un jour sur la foi avec un savant théologien, lui dit que, dans son opinion, le plus sage parti pour un homme était d'avoir aussi peu de foi que possible en ce monde-ci, et autant de foi que possible en l'autre. » Dans une de ses poésies, un philosophe se lamente sur la triste condition de l'homme, si inférieure, par le fait du libre arbitre qui le laisse exposé à l'erreur, à la condition des bêtes qui suivent leur loi sans se tromper. La conclusion de l'auteur, c'est que le meilleur remède à ses doutes se trouve dans cette foi du charbonnier, que le premier curé de campagne venu pourra lui recommander pour le plus grand repos de son âme. Il aimait à plaisanter sur quelques-uns des sujets qui sont l'effroi des crédules et des superstitieux. Une autre de ses poésies est consacrée à une description humoristique de l'enfer, où l'on voit qu'il n'avait, à l'endroit de Satan, de ses compagnons et de ses sujets, aucune des haines et des terreurs de ses ennemis les puritains. Ses haines et ses terreurs à lui étaient les querelles religieuses, quelque forme qu'elles pussent revêtir. « Il disait que tous les livres de controverse devraient être écrits en latin, afin qu'il n'y eût que les lettrés qui les lussent et qu'il n'y eût de disputes que dans les écoles, de crainte d'engendrer des factions parmi le vulgaire; car les disputes et les controverses sont une manière de guerre civile entretenue par la plume et qui souvent tire l'épée du fourreau. Il disait aussi que tous les livres de prières devraient être écrits en langue vulgaire; que les excommunications ne devraient pas être assez fré-

quentes pour s'étendre aux peccadilles et que tout ecclésiastique devrait être bon et affectueux pour ses paroissiens, et non orgueilleux et querelleur. » Mais c'est précisément parce qu'il pensait en philosophe qu'il était fermement attaché à l'Église établie, car il croyait, avec son ami Hobbes, qu'il ne doit y avoir d'autres croyances parmi les sujets que celles qui sont approuvées, sanctionnées, ordonnées par le souverain, et l'Église établie, émanation directe de la volonté royale et partie intégrante et inséparable de l'État, lui apparaissait comme le meilleur instrument de son idéal de pacification religieuse. Il y avait encore à cet attachement une autre raison plus pratique, qui prenait naissance dans ces événements auxquels il était si étroitement mêlé. Un jour, Charles lui écrivit pour lui ordonner de recruter parmi les catholiques autant de soldats qu'il le pourrait; avec les dispositions morales que nous venons de faire connaître, il lui en coûtait peu pour exécuter cet ordre. Il obéit donc; seulement il était trop éclairé pour ne pas savoir que la guerre faite au roi était encore plus religieuse que politique, et que, par cette mesure, Charles courait le double risque de donner à ses adversaires un argument irréfutable et de partager ses défenseurs. Il sentit très finement qu'il était impolitique de mécontenter l'Église établie, non seulement parce que la noblesse campagnarde, qui faisait le meilleur élément des armées royales, lui était fortement attachée, mais parce que par son adhésion à la cause royale, elle assurait à Charles le bénéfice de combattre sous le couvert de l'orthodoxie protestante. Il prit donc toutes les précautions en son pouvoir

pour neutraliser les effets de cet ordre téméraire; il multiplia les explications pour excuser ce recrutement des catholiques, déclara que la première condition qu'il exigeait d'un soldat, c'était d'être fidèle au roi, et que la religion ne faisait rien à cette fidélité, et en même temps il s'efforçait de rassurer l'Église établie en lui prodiguant les marques de déférence partout où il passait. Ces marques de déférence, cependant, ne suffisaient pas toujours pour calmer les inquiétudes; il y avait des récalcitrants qui ne voulaient pas être rassurés, des intempérants que l'excès de leur zèle inclinait à l'opposition, des fervents qui étaient plus touchés des dangers que courait la religion que des dangers que courait la royauté; contre tous ceux-là, Newcastle avait inventé une sorte de censure ecclésiastique qui était chargée de les ramener à l'orthodoxie politique, en leur rappelant qu'attaquer le roi, c'était attaquer l'Église même puisqu'elle était partie intégrante de l'État, dont le roi était la tête. Lorsqu'il eut occupé le territoire de l'évêché de Durham, il investit de cet office de censeur un théologien de renom, le docteur Coosens, qui eut devoir d'examiner tous les sermons avant qu'ils fussent prêchés, d'empêcher qu'aucune allusion hostile ne pût s'y glisser et d'y ajouter tout ce que lui suggérait son royalisme en faveur de la cause de Charles. Par ce zèle apparent pour l'orthodoxie protestante, qui lui mérita un jour le singulier honneur d'être appelé le plus ferme pilier de l'Église par sir Charles Lucas[1], il affaiblissait, s'il ne par-

1. « Un jour que Monseigneur visitait avec quelques-uns de ses officiers l'église de Durham, et s'étonnait de la grandeur

venait pas à le détruire entièrement, le reproche que beaucoup ne manquaient pas de faire au roi de choisir ses défenseurs parmi les plus irréconciliables ennemis de la constitution en recrutant ses soldats chez les catholiques. A ceux-là, il pouvait répondre : Ils sont au moins fidèles au roi, tandis que nos adversaires sont à la fois ennemis du roi et de l'Église, et qu'importe que les papistes soient traîtres à l'Église, puisque moi, leur chef, je suis son défenseur dévoué?

Il ne manqua donc jamais à la loyauté, mais il y eut un jour où il fut trop clair qu'il céda au dépit et au ressentiment. Rappelons en quelques mots les circonstances où ce dépit se produisit. Lorsqu'il eut été délivré par Rupert des troupes de Cromwell et de Fairfax, qui l'avaient tenu bloqué dans York, les rebelles s'éloignaient quelque peu décontenancés sans faire mine de vouloir combattre. C'était double succès pour les armées royales, puisqu'elles avaient forcé l'ennemi à lever le siège et qu'il se retirait sans essayer de reprendre l'avantage; mais l'impétueux Rupert voulut le contraindre au combat qu'il semblait éviter et ordonna de le poursuivre. Newcastle, plus prudent, s'y opposa, allégua l'insuffisance des troupes dont il disposait, et demanda qu'on attendît au moins l'arrivée de certains renforts qui étaient en marche. Alors Rupert montra l'ordre du roi qui lui enjoignait de

et de la force des piliers qui en soutenaient la structure, mon frère, sir Charles Lucas, qui était avec lui, lui dit qu'il fallait avouer qu'ils étaient en effet très hauts et de grande force; mais, ajouta-t-il, Votre Seigneurie est un pilier de l'église bien plus considérable que tous ceux-là. »

combattre et lui remettait le commandement en chef des deux armées. Newcastle s'inclina, et s'en alla dormir dans sa voiture, où il fut réveillé par une fusillade qui lui annonçait que la bataille avait commencée. Cette bataille fut celle de Marston-Moor. Le soir, Newcastle quittait l'Angleterre, prétendant qu'il ne pouvait plus rien pour la cause du roi; en réalité, il s'éloignait pour ne pas subir l'affront d'être le second là où il avait été le premier, et d'être commandé là où il avait exercé un commandement sans contrôle et si étendu qu'il comprenait la plupart des attributions royales.

Ce dépit était-il légitime? La question est délicate; toutefois, il est juste de convenir que Newcastle trouvait une excuse dans la manière dont son armée avait été formée. Par une coïncidence qui, à l'origine, lui facilita singulièrement sa tâche, les régions où il avait son commandement étaient précisément celles où se trouvaient ses immenses domaines. Lorsque la guerre civile commença, Newcastle trouva les éléments de son armée parmi ses tenanciers, vassaux, clients de toute sorte. Ces hommes étaient doublement siens, et parce qu'ils relevaient déjà de son autorité ou de son patronage, et parce qu'il les payait de sa propre bourse, le trésor royal étant alors à sec. Il considérait donc son armée comme lui appartenant, c'était une force qu'il prêtait au roi, comme il venait de lui prêter au même moment 10 000 livres sterling. Il considérait tellement cette armée comme son bien propre, qu'il ne souffrait pas qu'aucun officier général, même commandant au nom du roi, lui donnât des ordres trop formels, et

que la duchesse rapporte comme une sorte d'injustice faite à son mari que le roi eût, à diverses reprises, retenu pour son service direct les troupes que Newcastle avait prêtées pour escorter quelque convoi d'armes et de munitions ou pour protéger le voyage de la reine lorsque, après son retour de Hollande, elle voulut rejoindre son époux à Oxford. Et ses hommes, surtout dans les rangs des simples soldats — les factions et trahisons dont il se plaignait n'existaient que parmi ses officiers, — pensaient à peu près comme lui à cet égard. Il y avait parmi ses troupes un régiment qui portait le nom des *Habits blancs de Newcastle* (*White coats of Newcastle*). Ce régiment s'était constitué de lui-même en corps d'élite dans des circonstances assez particulières. Lorsqu'il l'avait formé, Newcastle, manquant de la quantité nécessaire de drap d'uniforme, l'avait habillé de drap blanc provisoirement, mais ces hommes voulurent que ce provisoire fût définitif, refusèrent tout autre uniforme, et devinrent pour Newcastle une garde d'honneur qui le servit jusqu'à la fin avec un entier dévoûment.

Il n'était pas jusqu'aux pouvoirs étendus que le roi lui avait conférés qui ne contribuassent à lui faire considérer cette armée comme sienne, car il avait frappé monnaie pour la nourrir et il avait fait des chevaliers pour récompenser les services de ses chefs. Et c'étaient ces troupes levées parmi ses gens, payées de ses derniers, récompensées directement par lui, dont on venait lui disputer, peut-être lui retirer le commandement ! Il y eut encore, probablement, une autre cause à cet exil précipité : c'est que

la guerre civile allait prendre une nouvelle forme, tout à l'opposé de celle que Newcastle avait su lui conserver. Précisément parce qu'il avait levé ses troupes parmi ses hommes et qu'il possédait ses domaines là où il commandait, il avait épargné à ces régions du Nord les horreurs qui accompagnent d'ordinaire les guerres civiles; sa douceur et son humanité naturelles avaient été doublées par ces circonstances, et par là s'expliquent ses intermittences d'action et sa modération envers ses ennemis. Pas d'exactions, pas de maraudes, pas de vols impunis, pas d'incendies ni de dévastations, et le moins de conseils de guerre possible contre les délinquants et les rebelles [1]; mais, maintenant, tout allait changer de face avec Rupert, dont la qualité de prince étranger ne gênait pas la violence naturelle, qui en combattant les rebelles n'avait pas à se souvenir qu'ils étaient ses compatriotes, et dont la marche était invariablement accompagnée par l'incendie et le pillage.

Que ce dépit n'avait rien de passager et combien la blessure subie était profonde, toute la suite de sa conduite le montra avec évidence. Tout en protestant officiellement et à voix haute de son inaltérable dévouement pour son royal élève, on ne voit pas qu'il ait eu la moindre velléité de le servir, ou manifesté le moindre regret de ne le pouvoir pen-

1. « Il ne siégea jamais aux conseils de guerre, dit la duchesse; mais il accordait nombre de grâces à ceux qui étaient condamnés, et comme quelques personnes lui représentaient un jour qu'il devait s'abstenir de cette clémence, il répondit gaîment que, s'ils pendaient tous les rebelles, ils ne lui en laisseraient aucun à combattre. »

dant les seize années de l'exil. Tout ce qu'il fit fut d'assister au conseil qui fut tenu en Hollande lorsque Charles II dut entreprendre son expédition d'Écosse. Il y fut d'avis que le roi prît lui-même le commandement de ses troupes et qu'il s'efforçât de réconcilier les deux partis d'Hamilton et d'Argyle; quant à prendre part lui-même à l'expédition, il en fut dispensé par les Écossais, qui déclarèrent ne vouloir ni de son concours, ni de sa présence. Une autre fois, comme le marquis de Montrose, partant pour l'Écosse, lui demandait s'il ne se proposait pas de retourner en Angleterre, Newcastle l'envoya promener en toute courtoisie, lui représentant qu'il n'avait pas l'intention d'être homicide volontairement en abusant de la confiance de tous ceux qui consentiraient à le suivre dans une entreprise irréfléchie, pour laquelle il n'aurait ni vaisseaux, ni approvisionnements, ni argent. Les sentiments de son élève étaient à l'unisson des siens. Les Stuarts ne brillèrent jamais par la reconnaissance, et Charles II fut affligé au plus haut degré de ce vice du cœur qui leur fut commun à tous et qui, à chaque génération, découragea leurs serviteurs les plus dévoués; or ce vice est chez lui d'autant plus choquant qu'il fut de tous le plus intelligent et le plus spirituel [1]. Il n'y a

1. Nous ne pourrions dire si les Cavaliers survivants à l'époque de la restauration trouvèrent tous la juste recompense due à leur dévoûment; mais nous savons bien que, pour ce qui est des hommes de lettres, tous ceux qui avaient le mieux servi Charles furent payés de la plus complète indifférence. Voyez plutôt la triste aventure du pauvre Samuel Butler, l'auteur de ce poème d'*Hudibras*, qui vouait à un ridicule durable le parti puritain, sous la forme burlesque d'un Don

donc rien d'étonnant à ce que Newcastle ait connu, lui aussi, les effets de cette royale ingratitude; seulement, comme elle était difficile à afficher envers un homme qui avait rendu de tels services, elle s'enveloppait de déférence apparente et de respectueuse hypocrisie. En public, Newcastle était toujours le gouverneur bien-aimé; le prince fréquentait son manège et se plaisait à faire l'éloge des leçons de son maître, en montrant, par son adresse d'écuyer, comme il en avait bien su profiter; mais les sentiments secrets étaient à l'opposé de ces témoignages extérieurs. Les mots des princes ont toujours de la portée, même lorsqu'ils sont innocents, parce qu'il y a chez tous ceux qui les approchent une propension invincible à chercher où en est leur fortune, ou si leur faveur se maintiendra. En voici un de Charles qui put faire réfléchir le vieux chef des Cavaliers. Pendant son séjour à Anvers, Newcastle reçut plu-

Quichotte théologien. La plus complète indigence fut la seule récompense de ce service signalé, et cependant Charles n'ignorait pas l'auteur, car il avait lu son poème et il en avait fait ouvertement l'éloge. Abraham Cowley passa presque tout le temps des guerres civiles en France, au service de la reine Henriette, pour laquelle il déchiffrait les lettres du roi. Lorsque survint la restauration, Charles ne songea jamais à savoir s'il était au nombre des vivants. Certes Edmond Waller, avec ses versatilités et ses faiblesses, fut un triste caractère politique; mais Charles II n'avait pas le droit de juger de ce caractère, qui pouvait être mésestimé de tous, sauf de lui. Waller n'était-il pas, en effet, un des auteurs de la conspiration qui a gardé son nom? N'avait-il pas joué sa tête dans cette affaire, où il gagna son exil et qui coûta la vie à ses complices? Charles, cependant, feignit d'ignorer ce périlleux dévoûment, qui avait été un acte de repentir des précédentes ardeurs parlementaires de Waller, et ne voulut se rappeler que sa période d'opposition.

sieurs fois le prince à sa table, et un jour qu'après le repas il tenait sa partie et que le sort s'obstinait à le favoriser, Charles, moitié rieur, moitié dépité, lui dit brusquement : « Monseigneur, est-ce que vous m'avez invité pour faire de moi votre pigeon [1]? » Ce qui équivalait à dire : croyez-vous que je sois dupe et que je ne vous connaisse pas pour un tricheur à mon égard? « Cependant, dit la duchesse avec une sournoiserie pleine de finesse, *leurs enjeux n'étaient pas du tout considérables, et la partie n'était que pour passer le temps.* » Ce qui signifie, à qui sait bien lire : l'insulte, étant sans prétexte, fut gratuite et calculée.

Nous avons dit que, lorsque le retour de Charles en Angleterre fut chose certaine, Newcastle fut des premiers à aller le féliciter de cet heureux événement; mais, une fois sa révérence tirée, il s'embarqua aussitôt pour l'Angleterre, et rien ne dit mieux que cet empressement à s'éloigner quels étaient leurs rapports réels, car s'il était quelqu'un qui fût désigné pour faire escorte au roi, n'était-ce pas son ancien gouverneur, le premier en date et le plus brillant des défenseurs de la cause royale? Sa place naturelle, obligée, était tellement dans le vaisseau du roi que son fils, lord Ogle, n'alla pas le chercher ailleurs qu'au point où le roi débarqua et qu'il fut, dit encore la sournoise duchesse, très décontenancé, et *quelque chose de plus*, lorsque Charles lui dit que son père l'avait précédé en Angleterre. Après l'arrivée de Charles, Newcastle, comme au départ de Hollande,

1. *Play the rook with me*, exactement notre expression de *pigeonner*, dans le sens de faire une dupe.

alla saluer le roi, et, cela fait, lui demanda la permission de se retirer dans ses terres pour y mettre en ordre, s'il était possible, ses propriétés ravagées. « Sire, lui dit-il dans une petite allocution dont la froideur est fort apparente, je n'ignore pas que beaucoup croient que je suis mécontent, et il est probable qu'ils disent que je me retire par mécontentement; mais je prends Dieu à témoin que je ne suis nullement ce qu'ils croient, car j'ai tant de joie de l'heureuse restauration de Votre Majesté que je ne puis songer à m'affliger ou à m'inquiéter de rien de ce qui me concerne. Quelque chose donc qu'il plaise à Votre Majesté de me commander, fût-ce de sacrifier ma vie, je l'exécuterai en toute obéissance, car je n'ai d'autre volonté que le bon plaisir de Votre Majesté. » Que le cœur s'était retiré, et que toute affection était morte, ce petit discours le dit, ce nous semble, avec une suffisante clarté.

Mais cette défaveur de Newcastle était de l'ordre de ces affaires mondaines dont on dit : « Tout le monde le sait, personne n'en parle ». Charles, ne pouvant ou n'osant l'avouer, et voulant paraître faire quelque chose, créa Newcastle duc en 1665, et cette distinction purement honorifique, qui n'ajoutait rien à son état, fut la seule marque qu'il obtint de l'attention royale. Pas plus que Charles, Newcastle n'avouait ses sentiments réels. « Après le retour en Angleterre, écrit la duchesse, je lui observai un jour que son gracieux maître ne l'aimait pas autant que lui l'aimait; il me répondit qu'il ne se souciait pas que Sa Majesté lui rendît ou non son affection, car pour lui, il était bien résolu à l'aimer quand même. »

Ajoutez cet autre trait, presque cynique, un jour qu'il lui rentrait cinquante mille livres de rente par suite du décès de la veuve de son fils aîné, lord Mansfield : « Quoique mon roi et seigneur terrestre semble m'oublier, le roi du ciel s'est souvenu de moi, car il vient de me faire cadeau de deux mille livres sterling de rente ». Et encore cet autre mot, d'une si cruelle ironie, à quelqu'un qui se plaignait de n'avoir pas été récompensé selon ses mérites : « Les gouvernements ne récompensent jamais les services passés; si vous avez un service *présent* à rendre, vous pourrez obtenir quelque chose; mais, même dans ce cas, je vous conseille, comme le moyen le plus sûr, de vous le faire payer d'avance ».

S'il restait encore quelques doutes sur ce refroidissement d'affection entre Newcastle et son élève, il suffirait, pour les dissiper, de lire attentivement les notes *personnelles* par lesquelles la duchesse termine son livre. Elle y répond, très à découvert, aux détracteurs de son mari [1] et y donne, avec une pleine

1. Elle leur fait remarquer, avec beaucoup de sens et de finesse, que Newcastle a fait la chose la plus difficile qu'on puisse faire en temps de guerre civile, c'est-à-dire lever une armée pour la cause de l'ordre et du gouvernement, et elle explique en même temps une des raisons de la faiblesse des partis conservateurs, qui est de toutes les époques. « Il est connu par malheureuse expérience que les partis rebelles et factieux s'assemblent avec plus de soudaineté et en plus grand nombre pour accomplir leurs malfaisants desseins que ne font les hommes honnêtes et loyaux pour soutenir une juste cause; et certainement il est déplorable que les méchants soient plus industrieux et plus prospères que les bons, et que les pervers aient plus de courage désespéré que les vertueux n'ont d'active valeur. » Cette remarque a peut-être pu trouver son application quelquefois de nos jours, quoiqu'elle soit vieille de deux siècles.

franchise, la vraie raison de leur retraite. Le mécontentement de Newcastle, dont elle est visiblement l'écho, y éclate avec une extrême amertume. Écoutez plutôt : « J'ai observé que nombre de vieux proverbes sont très vrais, et, entre autres, celui-ci : il est meilleur de se trouver à la fin d'une fête qu'au commencement d'une querelle, car très ordinairement ceux qui sont au commencemeut d'une querelle ont peu de part à la fête, et ceux qui ont couru les plus grands dangers ont peu de part au butin ». Le proverbe et son commentaire sont évidemment à l'adresse des favoris et courtisans du nouveau règne, pour qui se donne la fête de la restauration, au détriment de ceux qui furent acteurs au début de la grande querelle. Voici maintenant quelque chose de plus *pratique* et qui va plus directement encore à son adresse : « J'ai observé que ceux qui se mêlent le moins des guerres, soit civiles, soit étrangères, sont non seulement les plus assurés contre le danger, mais *les plus exempts de pertes*; et quoique les personnes héroïques estiment la renommée plus que la vie, cependant il y en a beaucoup qui croient que le plus sage parti est d'être spectateur plutôt qu'acteur, à moins que la nécessité ne vous y contraigne; car il vaut mieux, disent-ils, être assis sur l'escabeau de la quiétude que dans le fauteuil de l'inquiétude active. » Impossible de dire, en termes plus nets : nous sommes joués, dupés, volés; mais on ne nous y reprendra plus, et désormais nous resterons au logis, que mon illustre époux n'aurait jamais dû quitter. Eh bien! il faut l'avouer, il y a eu maintes fois des plaintes plus nobles que celles que la

duchesse nous fait entendre. Avions-nous tort, dans notre précédente étude, de dire qu'il était resté chez elle beaucoup de l'âme de sa mère calculatrice et prudente?

III

La partie la plus originale du livre de la duchesse est celle où elle a rassemblé les propos mémorables qu'elle a entendu tenir à son mari sur les sujets touchant à la politique, à la religion, et autres grands intérêts sociaux. Que les opinions que ces propos formulent soient fort différentes de celles qui ont fini par triompher dans toute l'Europe, cela est certain; ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'elles ne sont pas pour étonner ou scandaliser un Français qui se rappelle son XVIIe siècle. Elles sont en effet dans le plein courant monarchique de cette époque, et présentent la plus frappante ressemblance avec les maximes d'État qui ont eu crédit prépondérant chez nous entre l'avènement de Richelieu et la mort de Louis XIV.

Ces opinions sont celles d'un homme de gouvernement qui sert un ordre de choses établi, nullement celles d'un chef de parti qui sert une cause ou un groupe social, et, dans la pensée de Newcastle, elles étaient nationales, précisément parce qu'elles étaient exclusivement monarchiques. Quand il s'entendait appeler traître envers la constitution de l'État, il répondait que c'était tout le contraire de la vérité, puisque cette constitution était la

monarchie à laquelle il était tout dévoué, et quand on l'accusait d'être en révolte contre les intérêts de la nation, il répondait que, dans une monarchie, le roi étant l'incarnation même de la nation, être du côté du roi c'était être en même temps pour la société générale. Les traîtres véritables c'étaient les chefs des rebelles qui poursuivaient des vues partielles et servaient des intérêts qui se détachaient de l'ensemble social et ne se réclamaient pas de l'universalité. Aucun alliage aristocratique choquant ne se mêlait à cette foi monarchique. Ce roi, incarnation souveraine de la nation, Newcastle le voulait entouré d'une noblesse riche, puissante, et aussi peu nombreuse que possible, car, disait-il avec profondeur, les noblesses pauvres sont portées à être factieuses, et les noblesses nombreuses sont un fardeau pour une société. Le roi, étant l'incarnation de la nation, doit être le chef absolu et unique de l'armée, car sans cette condition « le prince ne règne que par la courtoisie des autres ». Il importe tant qu'il soit seul armé, qu'on peut dire que les grands princes sont à moitié armés lorsque leurs sujets ne le sont pas. Newcastle va plus loin encore, il voudrait que les armées fussent la propriété exclusive des princes, et pour cela qu'elles fussent payées non par les subsides levés à cet effet sur la nation, mais directement, par le roi même et avec l'argent de son propre trésor privé, de manière qu'elles lui fussent entièrement dévouées, « car tous les hommes suivent la bourse ». Cet idéal de Newcastle a été réalisé un peu plus tard, autant que le leur ont permis leurs ressources, par les premiers souverains de Prusse.

Le prince réunissant les pouvoirs civils et militaires entre ses mains, voilà le gouvernement bien simplifié. Newcastle voudrait une société plus simple encore s'il est possible que ce gouvernement. Peu de lois, les lois nombreuses ne servent qu'à préparer des embûches au sujet, et cette condition sera facile à remplir puisque le prince réunit tous les pouvoirs civils. On voit que Newcastle avait peu de penchants pour les parlements, dont la tendance générale est précisément de multiplier les lois; il en avait encore moins pour les gens de justice de tout plumage. Il aurait voulu que le roi assistât de temps à autre aux séances des cours judiciaires, pour examiner par lui-même les causes de ses pauvres sujets et découvrir les fraudes ou corruptions des magistrats; de même, il voudrait qu'il y eût une limite aux procès et qu'ils ne pussent être poussés au delà d'un certain temps. Ce même dédain qu'il avait pour les gens de loi et les beaux esprits politiques, il le portait à peu près sur les gens d'Église. Nous avons vu dans un chapitre précédent son horreur des controverses théologiques. « Au fond, disait-il nettement, ce ne sont pas tant les lois, la religion et la rhétorique qui maintiennent un royaume en bon ordre, que les armes. » Les professions libérales en général ne lui inspiraient qu'une médiocre tendresse; il les considérait comme improductives par nature, et par conséquent comme étant des causes d'épuisement pour la richesse nationale; il les regardait encore comme aptes à stimuler les ambitions mal justifiées et à servir les esprits d'intrigue et de faction; aussi aurait-il voulu que ceux

qui s'y livraient y restassent enfermés sans empiéter sur d'autres domaines, et qu'il fût pris telles mesures qui empêchassent que dans chacune le nombre des praticiens pût grossir indéfiniment. En revanche, il portait au commerce le plus vif intérêt; en cela il est bien Anglais, et ses opinions sont bien vraiment nationales. Son idéal de société peut être exprimé en deux mots : il voulait des sujets soumis, mais il voulait des sujets riches, et cela encore dans une pensée monarchique, afin que le prince fût riche aussi; or, le commerce étant l'unique moyen de créer et d'accroître la richesse, les princes ne sauraient trop l'encourager. Richesse et soumission, deux termes qui sont d'ordinaire plutôt en contradiction qu'en harmonie, mais cette contradiction, Newcastle ne l'apercevait pas plus que ne l'aperçut plus tard notre Fénelon lorsqu'il recommandait à son royal élève de favoriser les arts de la paix de préférence à ceux de la guerre, et de protéger les industrieux de préférence aux ambitieux. On l'aurait fort étonné, si on lui eût dit qu'une des causes les plus puissantes, quoique des moins apparentes, de cette rébellion qu'il s'était efforcé d'arrêter, était précisément dans l'accroissement de la richesse générale qui avait créé, nourri et encouragé chez les sujets l'esprit d'indépendance mieux et plus certainement que n'auraient pu le faire le souci de la liberté et le souci de la religion. Il voyait encore dans un commerce actif un autre avantage, celui-là tout politique et patriotique : c'est que le commerce exige de fréquents voyages, que les voyages exercent et multiplient les marins, et que les habiles marins sont les vrais défenseurs

d'une île. On a fait remarquer qu'il est le premier en date qui ait parlé des remparts de bois de l'Angleterre, expression destinée à une si grande fortune ultérieure, tant en prose qu'en vers. A coup sûr, voilà un programme social bien différent des nôtres, mais dans tout ce que venons d'exposer, qu'y a-t-il qui puisse étonner beaucoup ceux qui savent ce qu'ont pensé chez nous dans le cours du XVIIe siècle nos grands hommes d'État et nos grands écrivains monarchistes? Richelieu pensait-il autrement sur le rôle de la noblesse, sur les professions libérales, sur le danger qu'il y avait pour un état à permettre aux citoyens de sortir de leurs professions héréditaires? Louvois pensait-il bien différemment sur l'armée, et était-il plus disposé à croire qu'elle appartenait plutôt à la nation qu'au roi? Bossuet avait-il plus de tendresse pour l'esprit de controverse? Cependant il est arrivé mainte fois à plus d'un bon esprit, après avoir rencontré ces opinions dans notre XVIIe siècle, sans en être trop étonné et scandalisé, de n'avoir plus pour elles qu'horreur et mépris s'il tournait ses regards sur l'Angleterre de la même époque. Et pourquoi cette différence, sinon parce que ces opinions ont été chez nous victorieuses pendant un temps, non sans gloire et sans profit pour la nation, tandis qu'elles ont été vaincues en Angleterre, tant le succès est d'ordinaire la mesure du jugement humain, même dans les choses du passé. La philosophie de l'histoire, par exemple, qui n'a à se prononcer que sur des faits accomplis qui ont soit triomphé, soit échoué, et qui par conséquent n'est jamais embarrassée de placer à coup sûr ses enthousiasmes et ses

blâmes, connaît-elle une autre justice que celle qui est compatible avec le succès?

C'est un programme de monarchie très parfaitement absolue que nous venons d'esquisser en plaçant dans un ordre à peu près logique, dont la duchesse ne s'inquiète guère, les conversations de Newcastle. Un dernier trait pour le compléter. Une telle monarchie exigeait des serviteurs entièrement dévoués, et pour les avoir dévoués, Newcastle voulait qu'ils fussent récompensés d'une manière exceptionnnellement magnifique, devançant sur ce sujet le système napoléonien, comme sur le sujet de l'armée nous l'avons vu devancer le système des rois de Prusse; mais il n'admettait pas qu'en aucun temps et dans aucune circonstance les faveurs du souverain pussent se porter sur des opposants à sa volonté. Le livre de la duchesse contient à cet égard une page sérieusement forte, et qui est à citer parce que quelques-unes de ses parties sont d'application sous tous les régimes.

C'est une grande erreur et une faible politique dans un État d'avancer ses ennemis et de s'efforcer de se les rendre amis en les achetant par des honneurs et des places, sous prétexte qu'ils sont d'habiles gens et peuvent faire à l'État beaucoup de mal, et en même temps de négliger ses amis et ceux qui ont rendu à l'État de grands services, en disant : « Ce sont d'honnêtes gens qui ne veulent aucun mal à l'État ». Cette manière de politique vient des païens, qui priaient le diable et non pas Dieu, par la raison qu'ils supposaient que Dieu était bon et ne voulait faire de mal à aucune créature; mais ils flattaient et adoraient le diable parce qu'ils en avaient peur et pour qu'il ne leur fit pas de mal. Par cette folle politique, les gouver-

nements, d'ordinaire, grandissent leurs ennemis et perdent leurs amis; car d'abord elle enseigne à tous que la seule voie à la faveur est d'être contre l'État ou le gouvernement; et puis, comme tous les factieux ne peuvent pas être récompensés ou avancés, par la raison qu'un État a plus de sujets qu'il n'a de récompenses ou de places, le nombre de ses ennemis sera toujours nécessairement considérable, car, lorsque leurs espoirs de récompenses seront déçus, ils deviendront plus factieux et opposants plus invétérés qu'ils ne l'étaient d'abord. La meilleure politique pour un État ou un gouvernement est de récompenser ses amis, de punir ses ennemis et de préférer les honnêtes aux factieux; alors tous seront des amis réels et rendront d'honnêtes services, soit par pur amour et pure loyauté, soit par l'espoir d'avancer, quand ils verront qu'il n'y en a d'autre moyen que de servir l'État.

Cette opinion très probablement exprimée par dépit et aversion de la politique de Charles II envers nombre d'hommes plus ou moins compromis dans les troubles passés, dit ses lacunes par cette origine même. Parfaitement fondée lorsque l'État est en bonne paix ou qu'il est dans une situation de péril ou de combat, elle est en revanche très impolitique après une période orageuse et lorsqu'il s'agit de pacifier. Charles Ier eut peut-être tort de chercher un moment à gagner Pym et Hampden, mais certainement Charles II agissait avec prudence en cherchant à se concilier ceux de ses adversaires de la veille qui ne s'étaient pas d'avance fermé l'accès à sa faveur en se compromettant jusqu'au crime.

Sur ce sujet des récompenses dues aux services rendus à l'État, Newcastle était presque intransigeant. Un de ses sourds griefs contre Charles II était

l'abandon dans lequel, après sa restauration, il avait laissé les vétéranrs de la guerre civile. Il avait plus d'une fois réparé cette ingratitude autant qu'il était en lui; mais enfin, ne pouvant suffire à toutes les pétitions, il payait, faute d'argent, en mots amers et en sarcasmes voilés. La veuve d'un soldat, qu'il avait été obligé de refuser, lui disant que les ennemis de Sa Majesté étaient élevés à de grands honneurs, tandis que ses serviteurs dévoués étaient dans la pauvreté : « c'est une marque que votre mari et moi nous étions des hommes honnêtes », lui répondit-il. Cette indignation s'est fait jour de la manière la plus significative dans une petite chanson qu'il écrivit pour une des comédies de la duchesse, et qui est trop curieuse pour ne pas être rapportée.

LE CHANT DES ÉMIGRANTS

Le capitaine. — Partons pour notre nouvelle plantation, — partons pour notre nouvelle plantation ; — nous pourrons espérer au moins que, dans ce bienheureux pays, nous n'aurons pas à redouter la corde et la potence.

Le lieutenant. — Partons pour notre nouvelle plantatiou, — partons pour notre nouvelle plantation, — puisqu'ici, dans cette très méchante nation, il n'y a pour le soldat ni considération ni récompense.

Le colonel. — Partons pour notre nouvelle plantation, partons pour notre nouvelle plantation ; — chaque homme avec sa femme, quoique cela nous promette dure vie, et que la pauvreté soit notre premier fonds.

Quelque rétrogrades que puissent paraître ces opinions de Newcastle, nous ne parvenons à y découvrir aucune trace de préjugés; elles en sont aussi

libres que celles même de Hobbes. Il n'y a là aucune idolâtrie monarchique, aucune superstition de caste. S'il veut que la volonté du prince soit la loi souveraine, ce n'est pas par croyance à un droit divin quelconque : il parle au nom du seul pouvoir civil et des conditions nécessaires du fonctionnement de l'*État*, dont il s'est fait une idée étroite peut-être, mais très précise, sans rien de mystique, à la façon de Jacques Ier, ou de patriarcal, à la façon de Robert Filmer. L'évêque Laud l'avait eu en grande estime; mais il est probable que, dans les conversations politiques qu'ils eurent ensemble, leur dévouement mutuel à la cause royale les dispensa de pousser jamais la discussion sur le terrain des premiers principes, sans cela ils auraient eu certainement quelque peine à s'entendre. Cela veut dire qu'il avait l'esprit philosophique, mais qu'il ne l'avait pour le monde qu'autant qu'il lui plaisait de l'avoir, dans la mesure où il le jugeait compatible avec l'essentiel de ses opinions et les devoirs qu'elles lui imposaient. Nous avons nombre de témoignages de cet esprit philosophique, et nous en avons déjà produit beaucoup dans le cours de cet essai : il nous reste à citer le plus important de tous, une certaine conversation sur les sorcières, qu'il eut avec Hobbes. Cette conversation, à peu près inédite, n'ayant été relevée, à ma connaissance, par aucun des écrivains qui ont traité de la sorcellerie, est absolument mémorable, tant pour l'opinion qu'elle exprime que pour le commentaire prudent dont la duchesse l'accompagne, et qui prouve le soin avec lequel Newcastle évitait d'ordinaire d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

Un autre jour, leur conversation étant tombée sur les sorcières, M. Hobbes dit que, quoiqu'il ne pût croire rationnellement qu'il y eût des sorcières, il ne se sentait pas cependant entièrement libre de croire qu'il n'y en avait pas, par la raison qu'elles confessaient elles-mêmes qu'elles l'étaient, lorsqu'elles étaient strictement interrogées.

Monseigneur répondit que, bien qu'il eût peu de souci qu'il y eût ou non des sorcières, cependant son opinion était que les aveux des sorcières et les souffrances qui en résultaient provenaient de cette croyance erronée qu'elles avaient fait avec le diable un contrat pour le servir moyennant telles récompenses qu'il était en son pouvoir de leur donner; que c'était leur religion d'adorer le diable et de lui rendre un culte; qu'elles avaient en cette religion une foi si ferme et si constante que s'il leur arrivait quelque chose de conforme à leurs désirs, elles croyaient que le diable avait entendu leurs prières et exaucé leurs requêtes, de quoi elles lui rendaient leurs remercîments, mais que, si les choses arrivaient au contraire de leurs prières et de leurs désirs, alors elles étaient troublées, s'imaginaient l'avoir offensé, ou ne l'avoir pas servi convenablement, et lui demandaient pardon pour leurs offenses. Elles s'imaginent encore que leurs rêves sont des actions extérieures réelles; par exemple, si elles rêvent qu'elles volent en l'air ou qu'elles s'échappent par la cheminée, ou qu'elles prennent différentes formes, elles croient sans hésiter qu'il en est réellement ainsi, et cette opinion perverse les rend industrieuses à accomplir en faveur du diable de telles cérémonies qu'elles lui rendent un culte et l'adorent comme leur dieu, et choisissent de vivre et de mourir pour lui.

Telle est l'opinion que monseigneur exposa sur les sorcières et que M. Hobbes s'est plu à insérer aussi dans son livre déjà mentionné [1]. Mais monseigneur ne tient pas cette

1. Le *Léviathan*. La seconde opinion que Hobbes a empruntée à Newcastle pour ce livre singulier se rapportait à cette ques-

opinion pour si universelle qu'il ne puisse bien y avoir d'autres sorcières que par son imagination ; car il ne parle que de cette sorte de sorcières qui ont pour religion d'adorer le diable de la manière dite ci-dessus. Il ne pense pas non plus que ce soit un crime de professer sur les matières indifférentes telle opinion qui lui semble la plus probable, car sur ces matières les hommes peuvent discourir et argumenter comme il leur plaît pour exercer leur esprit, et peuvent changer et altérer leurs opinions selon qu'ils en ont découvert de meilleures assises ou des raisons plus probantes, tandis que sur les matières fondamentales qui intéressent l'Église et l'État, il est un si ferme adhérent de l'une et de l'autre qu'il ne maintiendra ou ne défendra jamais des opinions qui peuvent leur être préjudiciables.

La page qu'on vient de lire est ce qui a jamais été dit de plus pénétrant et de plus vrai sur la sorcellerie. Newcastle s'est admirablement rendu compte du sinistre phénomène, et il est allé droit avec une raison supérieure à ce qui en est le centre vital, le cœur même. Nous ne pouvons nous y arrêter autant que nous le voudrions, mais si, comme nous en avons bonne envie, nous abordons directement dans un jour prochain ce sujet de la sorcellerie, il nous plaira de reprendre cette opinion et d'en expliquer la haute portée en lui donnant tous les développements qu'elle mérite. Qu'il nous suffise de l'employer

tion bizarre, souvent agitée pendant les deux derniers siècles, si l'homme pourrait voler avec le secours d'ailes artificielles ingénieusement construites. Newcastle répondait non, et en donnait pour raison que les bras de l'homme sont dirigés en avant, tandis que les ailes de l'oiseau, qui sont ses bras, sont dirigées en arrière.

aujourd'hui pour montrer la nature de l'esprit du duc et combien il était pénétrable à la lumière.

Le duc enfin était poète à ses heures, et ces heures-là étaient fréquentes. Outre ses tentatives dramatiques déjà mentionnées, il écrivait des intermèdes pour les pièces de la duchesse, des chansons amoureuses, de grivoises allégories. Le souvenir de la poésie à la mode à l'époque de sa jeunesse y est visible, et sa mémoire y fait plus d'un emprunt aux poètes antérieurs. Par exemple, il a un *boniment* de colporteur vantant sa marchandise aux paysans des villages anglais, où il s'est manifestement souvenu de la chanson d'Autolycus dans le *Conte d'hiver* de Shakspeare. Plus loin, une jolie pièce, les *Flèches de Cupidon*, est une imitation très directe d'une chanson de Robert Greene. En général, les poésies du duc ressemblent singulièrement à celles de sa femme; comme dans ces dernières, l'inexpérience domine, la gaucherie, et une négligence dans l'exécution d'où naissent des inégalités presque incroyables. Un hémistiche heureux est complété par une demi-ligne de prose plus qu'ordinaire; ce style est mou et lâché par places comme un membre sans os qui soutienne la chair. Mais on aurait tort pour cela de juger ces poésies méprisables ou seulement médiocres, car elles rachètent leurs faiblesses par la nouveauté des sujets et révèlent une âme originale trahie par ses moyens d'exécution. Rien de banal même dans le lieu commun, rien d'artificiel même dans le précieux. Poésie de grand seigneur qui en a pris à son aise avec les difficultés de l'art, et à qui le sans-gêne a réussi mieux que ne l'auraient fait probablement un

effort plus studieux et un souci plus inquiet du mieux. Et le noble poète est bien foncièrement de son pays; voilà un adversaire que ses ennemis les puritains n'auraient pu renier pour leur compatriote. L'imagination anglaise est chez lui aisément reconnaissable; il en a les formes les plus caractéristiques et les préférences même les plus outrées, l'amour de la réalité, le goût du grotesque, la recherche du bizarre. Il les a tellement, ces préférences, qu'il en perd tout aristocratisme, et qu'on éprouve parfois quelque surprise à les rencontrer sous la plume du chef des Cavaliers. Une veine d'humour large, abondante, facile, l'aide merveilleusement à contenter ces préférences en le portant naturellement tantôt vers la satire fantasque, tantôt vers les trivialités amusantes et les réalités picaresques. Un exemple. S'il est un caractère qui ait été cher aux poètes anglais des deux derniers siècles dans leurs moments de réalisme, c'est bien celui du mendiant facétieux et de belle humeur, libre par sa pauvreté même, heureux par son abjection même, à qui ses vices ne peuvent plus nuire, qui sent au contraire par eux l'aiguillon de la vie, et qui à l'occasion peut retrouver par leur moyen un élan d'enthousiasme, voire même une aperception des éternelles vérités. Est-il besoin de rappeler le *Beggars' Bush*, cette si amusante comédie de Fletcher, et le *Capitaine Jack*, le voleur pénitent de l'honnête Defoë, et l'*Opéra du mendiant* de Gay, ce type à peu près unique de l'opéra-comique à l'anglaise, et les *Jolly Beggars*, cette admirable cantate picaresque de Burns? Eh bien, croiriez-vous que ce sujet a tenté Newcastle, et qu'il l'a traité sans plus

de répugnance ni de mièvrerie que le plus plébéien des poètes, le plus hanteur de tavernes et populacier d'habitudes? C'est un des plus curieux exemples que le génie de chaque nation exerce universellement sa domination sans distinction de temps, de conditions ni de castes, et qu'il n'y a qu'un même esprit pour tous les hommes d'un même pays. Nous voudrions mettre cette pièce sous les yeux de nos lecteurs rien qu'à ce titre, et quand bien même elle ne serait pas un des meilleurs spécimens qu'on puisse donner du talent de Newcastle comme poète.

LE MARIAGE DU MENDIANT

Jadis vivait un vieux mendiant dépenaillé qui comptait quatre-vingts hivers bien sonnés. Sa tête était toute chenue, sa barbe longue et blanche comme la neige; il ne pouvait marcher qu'appuyé sur un bâton, ses yeux chassieux étaient éteints et froids, ses mains, tremblantes de paralysie, ne pouvaient presque plus rien saisir. Son manteau était formé de plus de pièces qu'arithmétique et algèbre ne peuvent en dénombrer et comptait plus de couleurs que n'en a l'arc-en-ciel. Sa maison, bâtie de mottes, était adossée à un vieux tronçon de chêne et était percée au sommet pour laisser passer la fumée. Tout proche de lui habitait une vieille mendiante décrépite que toute la ville disait avoir cent ans. Elle n'avait plus une dent, bien mieux, ses gencives même étaient usées et tous ses doigts étaient passés à l'état de pouces; ses joues étaient sillonnées de rides, profonds tombeaux de toute joie, ses yeux étaient deux trous par lesquels elle ne voyait guère; à l'occasion, mais peu souvent, elle entendait encore la grosse cloche de la ville; ses paroles étaient rares, et il était plus rare encore qu'elles eussent un sens. Depuis des années des

béquilles assistaient ses jambes endormies par un long oubli du mouvement, et qu'il y avait de temps que ses talents de ménagère avaient cousu ensemble les milliers de loques usées par le vent et la pluie qui lui servaient de vêtements!

Par un chaud jour d'été, ces deux-là se traînèrent au soleil, tout guillerets comme des mouches quand elles quittent leur long sommeil, et alors Apollon fit ce chef-d'œuvre d'allumer quelques étincelles dans ces cendres mortes. Réchauffé et attendri par ce beau temps, il voulut l'embrasser, mais sa vieille tête à elle tremblait tant qu'autant de fois il essayait, autant de fois il la manquait. Il croyait que c'était pudeur, mais comme c'était bien contre son gré, elle faisait de son mieux pour le contenter sans pouvoir y réussir. Elle grommela quelque chose, mais il ne put pas la comprendre. Alors il cria : « Douce Héro, je serai ton Léandre! » et elle répondit : « Avant notre rencontre, j'était froide comme une pierre, mais maintenant je suis Vénus, et vous êtes Adonis. » L'amour parlait par ces deux êtres le même langage passionné qu'il parle par les plus jeunes amants au début même de leur affection, car Cupidon entend régner toujours sur l'homme et le gouverner depuis le berceau jusqu'à la tombe. Vertueux autant que pressés, ces deux amants ne veulent ni pécher, ni retarder, et sur l'heure, dans toute la chaleur de cette rencontre, ils font serment de se marier. Aussitôt la nouvelle de ce mariage se répandit chez tous les mendiants du voisinage et de plus loin. Au jour marqué, boiteux, aveugles et sourds se réunirent. Le fiancé, conduit entre deux boiteux, se poussait lentement d'un pas rythmé par les saccades de la claudication, la fiancée était conduite par deux aveugles qui restaient en arrière d'elle, parce que, vous le savez, l'amour est toujours aveugle. Un prestolet de bourgade, qu'ils allèrent chercher, les maria avec un vieil anneau de rideau. La fiancée n'eut personne pour lui tenir lieu de père, parce qu'elle était si vieille qu'on ne put lui en trouver un.

La chose faite, avec des acclamations de joie bruyante, ils prièrent le dieu de l'hymen d'envoyer un garçon, de faire un miracle, et la paroisse fit très solennellement vœu de prendre à sa charge tous leurs enfants.

Alors un Tom de Bedlam souffla dans sa corne pour appeler les conviés à la fête du mariage. Ils avaient bonne provision d'os à moelle de choix ramassés dans la rue, de carottes tirées du ruisseau d'un adroit coup d'orteil et de je ne sais combien d'autres friandises en plus grand nombre que je ne puis les compter et qu'il serait trop difficile de nommer. Alors vint le banquet indispensable, la ville le donna, c'est-à-dire du pain blanc et de l'ale forte.

Ils se soûlèrent tous si bien qu'ils ne pouvaient se tenir droits; cependant ils voulurent danser et crièrent : de la musique, holà! Ils composèrent un orchestre avec des grils, des pincettes et des clés, les aveugles chantèrent comme faisait Homère, quelques-uns sifflaient ou sonnaient dans des bâtons creux et ainsi mélodieusement ils jouèrent une ronde.

Boiteux et boiteuses se groupèrent, et, clochant à qui mieux mieux, dansèrent jovialement; les sourds s'en mêlèrent à leur tour, car ils ne purent pas y résister quand ils virent ce spectacle, quoiqu'ils n'entendissent rien de la musique, ce qui était pour eux grand bénéfice, et puis enfin ils conduisirent les époux au logis et les y laissèrent soûls comme souris.

Songez que ce que vous venez de lire a été écrit par le plus élégant seigneur d'Angleterre et concluez que toute nation a son génie comme ses mœurs.

Parmi les morceaux écrits par le duc pour les pièces de sa femme, il se trouve un court fragment consacré à la description des qualités qui font le mari modèle. Est-il bien sûr que ce fragment soit du duc? Il est difficile à un critique étranger de se prononcer en telle matière : cependant nous nous per-

mettrons d'exprimer un doute. Ce portrait du parfait mari ressemble tellement à celui que la duchesse a tracé de Newcastle par deux ou trois fois, qu'on peut dire qu'il n'en est qu'une traduction en vers et que, par conséquent, nous sommes fort tentés de le lui restituer.

Je suis résolue à ne jamais me marier, à moins que je ne trouve un homme de sang noble dont les vertus soient plus grandes que son arbre généalogique; qui n'ait aucune crainte, sauf celle de commettre une injustice; qui se rappelle tout, sauf les injures; qui ait un courage supérieur à celui du lion dans son orgueil et sache cependant cacher ce courage dans sa noble poitrine; qui soit juste pour la justice même et sache peser toutes choses dans la balance du jugement, dont la vue nette sache découvrir d'emblée la nature des hommes et des affaires; qui, par le passé, sache prévoir prudemment l'avenir; qui ait un esprit égal à tous les poètes romains, dont l'imagination soit vive et acérée, sans être pour cela offensive, dont le discours soit clair, concis et n'appartienne qu'à lui; qui soit aisé et naturel dans toutes les occasions, de nature excellente, d'âme apte à s'attendrir et prête à obliger le genre humain si la chose était en son pouvoir.

Si ce portrait est du duc, il ne saurait s'en trouver de plus étroitement conforme à l'estime passionnée que la duchesse professait pour lui. Il est probable alors que, pour l'écrire, il s'est contenté de mettre bout à bout les qualités qu'elle avait maintes fois louées en lui, et que ce morceau doit être pris en conséquence comme le plus courtois des remerciements, puisque, pour tracer son idéal d'époux, il n'a pas cherché d'autre modèle que la réalité qu'elle se glorifiait de posséder.

III

LES ÉCRITS DE LA DUCHESSE

La vie de Newcastle et l'esquisse autobiographique sont les œuvres réellement sérieuses de la duchesse, celles par lesquelles elle doit être jugée, et qui lui assurent auprès de la postérité studieuse mieux que l'ombre d'un nom; le reste est affaire de curiosité pure ou de dilettantisme capricieux. Cependant les pages que nous lui avons consacrées resteraient incomplètes si nous ne disions pas quelques mots de ses talents de poète et de moraliste tels que nous les laisse apercevoir le choix fait par M. Jenkins. Ils ne sont nullement à dédaigner, et l'examen sommaire que nous en voulons faire nous permettra de fixer avec précision certains détails du XVIIe siècle anglais, qui ne sont pas sans intérêt.

Nous avons vu que les contemporains de la restauration considéraient la duchesse vieillissante comme une caricature de l'époque précédente. Ses goûts intellectuels étaient, en effet, à l'avenant de ses costumes, et l'on peut dire, si l'on veut, que sa culture

littéraire avait un caractère rétrospectif. En s'inspirant des formes littéraires chères aux générations précédentes, et en restant dans l'ignorance ou le mépris de celles que la restauration mit à la mode, était-elle cependant si loin de son époque qu'il le semble au premier abord? Par sa tournure de pensée, par sa manière d'écrire tant en prose qu'en vers, elle se rattache directement à la période dite *Elizabethan era*; mais cette période était-elle sérieusement close à l'époque où elle écrivit? Un des grands sujets d'étonnement de ceux qui commencent l'étude de la littérature anglaise, c'est de voir l'extension que donnent à l'*Elizabethan era* les critiques les plus éminents de la première partie de notre siècle : Coleridge, Southey, Hazlitt, Leigh Hunt. Non seulement ils y englobent tous les successeurs immédiats de Shakspeare, mais ils y rattachent des écrivains, comme l'évêque Jérémie Taylor, qui mourut dans les premières années de la restauration, et comme sir Thomas Browne, dont la vie se prolongea jusqu'au dernier quart du XVIIe siècle. C'est qu'en effet, de cette période littéraire très inexactement nommée et sans grand souci des dates, le règne d'Elisabeth n'a vu que l'aurore. Elle s'ouvre vers 1588 environ, c'est-à-dire dans les quinze dernières années de la grande reine, et se prolonge, avec des fortunes diverses, jusqu'après la restauration, en sorte que cette ère prétendue d'Elisabeth est bien plutôt, en réalité, celle des deux règnes de Jacques Ier et de Charles Ier. C'est que, malgré l'éclatante exception de Thomas Morus, l'Angleterre n'a eu sa vraie renaissance que longtemps après les nations du continent, que cent

ans séparent Arioste de Spenser, et que par conséquent son XVIe siècle s'est trouvé en grande partie transporté au XVIIe. A la vérité, on peut dire que dès le commencement du règne de Jacques Ier il se produisit dans la poésie anglaise une bifurcation curieuse d'où sortit un courant nouveau, très distinct du précédent. Tandis que la grande poésie épique et dramatique restait fidèle à l'esprit de l'*Elizabethan era* et se prolongeait, avec Milton, jusqu'après la restauration, la poésie lyrique pure s'émancipait, et sous une double forme, amoureuse et religieuse, inaugurait un style particulier, très affecté, très tourmenté, très artificiel, original cependant malgré ses nombreux défauts, qui, de 1610 environ jusque vers 1670, resta en pleine faveur et sévit sur tous les beaux esprits qui se succédèrent entre Ben Jonson et Dryden. Si l'on tient, d'une part, que Ben Jonson, Fletcher, Massinger, Milton et autres appartiennent en réalité à l'*Elizabethan era*, et, d'autre part, que le classicisme de la restauration s'est présenté trop tardivement pour qu'on puisse le considérer comme la représentation de l'esprit anglais au XVIIe siècle, on ne trouvera rien qui appartienne plus en propre à ce siècle, qui le caractérise plus particulièrement que cette poésie dont les noms de Donne, de Crashaw, de George Herbert, de Wither, de Lovelace, de Waller, de Cowley, disent à la fois les mérites et les faiblesses. Eh bien! c'est encore une illusion. Cette poésie lyrique se rapporte moins directement, mais aussi sûrement que la poésie dramatique, à l'*Elizabethan era*, car elle dérive de John Lilly et de son *Euphues*. C'est l'*euphuisme* qui, longtemps contenu

par les barrières robustes que lui opposait la vogue persistante du plus vigoureux des genres littéraires, le drame, a fini par trouver sa pleine liberté avec les genres plus fluides de poésie que réclament les rêveries érotiques et les divagations religieuses. De quelque côté qu'on regarde, on ne trouvera donc, dans l'Angleterre du XVIIe siècle, qu'un prolongement de l'*Elizabethan era*, en sorte que cette appellation de *surannée*, dont les contemporains de la duchesse la gratifièrent, put bien s'appliquer justement à ses costumes et à ses manières, mais serait aussi injuste que légère, appliquée à sa manière de penser et de parler, qui fut celle de tous ses contemporains, sauf ceux de la dernière heure.

Puisque par sa culture littéraire elle se rapporte au courant de l'*Elizabethan era*, est-il possible de surprendre chez elle quelques préférences pour tel ou tel des écrivains de cette période? Oui, cela est possible au moins pour le plus grand de tous, quoiqu'elle ne l'ait jamais nommé. La prose de la duchesse, aux bons endroits, porte la marque irrécusable de l'influence de Shakspeare et pourrait être parlée sans désavantage par les amoureuses et les philosophes de ses drames. Quelques exemples, mieux que toutes les paroles, feront ressortir ces ressemblances. Il s'agit de la mort de sa mère, qui resta belle jusqu'à la fin. « Et quand vint sa dernière heure, on aurait pu croire que le trépas s'était énamouré d'elle, car il l'embrassa dans son sommeil, et tout doucement, comme s'il eût eu peur de la blesser. » Parlant de l'éducation des pensionnats de demoiselles, pour laquelle sa libre éducation lui avait donné une aver-

sion qu'elle explique avec beaucoup de sens, elle dira : « Toutes les demoiselles élevées dans les écoles sont comme ces plats préparés dans la boutique d'un cuisinier, lesquels ont toujours goût de la casserole et de la fumée ». Elle explique qu'elle vit dans la solitude parce que le monde lui est odieux par ses commérages, qui n'épargnent rien ni personne. « Quelqu'un est-il richement vêtu, il est envié ; porte-t-il de simples, d'humbles vêtements, il est méprisé ; une femme est-elle d'une beauté qui passe l'ordinaire, elle peut se tenir pour sûre des dépréciations et des médisances de tout son sexe ; une autre est-elle laide, on lui fait un reproche de sa laideur, quoique ce soit la faute de la nature, non la sienne. Cette autre est-elle simplement de visage passable, on la traite de personne négligeable ; s'il en est de vieilles, on dira qu'elles sont mieux faites pour la tombe que pour le monde ; de jeunes, on dira qu'elles sont mieux faites pour l'école que pour la conversation. En est-il d'âge moyen, toutes les langues de ces dames vont annoncer d'avance sa prochaine décrépitude ; est-elle riche et sans titre, on dira : elle est comme la viande, tout graisse et pas de sang ; a-t-elle de grands titres et peu d'argent, on dira : c'est un pudding sans sauce.... » Et cette sorte de lamentation funèbre que nous nous étions réservé de citer sur la mort de son beau-frère, sir Charles Cavendish : « Je construirai son monument de vérité, puisque je ne le puis de marbre, et je suspendrai mes larmes sur sa tombe en guise d'écussons. Il était noblement généreux, sagement vaillant, naturellement poli, sincèrement bon, loyalement aimant, vertueusement modéré ; ses promesses

étaient comme un décret irrévocable, sa parole comme la destinée; sa vie était sainte, son naturel doux, sa conduite courtoise, sa conversation pleine de charmes; il avait un esprit prompt, une science vaste, un jugement net, une intelligence claire, une pénétration sensée; quoique sa bouche ne prêchât pas la philosophie morale, sa vie l'enseignait, et il était tel enfin qu'il aurait pu servir de modèle à tout le genre humain. » L'imprévu des images, l'outrance des métaphores, les énumérations prolongées et antithétiques de Shakspeare sont assez reconnaissables dans ces extraits pour qu'il soit utile d'insister.

La même influence se fait également sentir dans les poésies de la duchesse, mais avec cette nuance que c'est moins sur le style que sur la fantaisie de l'auteur et le choix de ses sujets qu'elle a eu action cette fois. Croiriez-vous, par exemple, que c'est par ses poésies que les fées ont fait figure pour la dernière fois dans la poésie anglaise? Vous connaissez le grand rôle qu'elles ont joué, chez les poètes de l'époque d'Élisabeth et de Jacques, chez Spenser, Shakspeare, Ben Jonson, Drayton, et aussi, sous des noms plus classiques, dans les poèmes de la jeunesse de Milton. Mais à mesure que le siècle a marché, elles se sont éloignées et rapetissées toujours davantage, si bien qu'à la fin on ne les trouve plus qu'à l'état d'ombres phosphorescentes et d'atomes miroitants comme de la poussière de mica, chez Robert Herrick, qui meurt justement en 1674, la même année que la duchesse. Robert Herrick a été certainement au nombre des auteurs favoris des deux nobles époux, et il y avait de bonnes raisons pour cela. Il avait été

royaliste ardent autant que *clergyman* anglican le fut jamais — ainsi qu'en témoignent les pièces nombreuses adressées à Charles Ier, qu'il appelle *le brave prince des Cavaliers*, à ses fils et à nombre de notoriétés du parti monarchique, — avait quelque peu souffert pour ses opinions après la chute de la royauté, et enfin avait exercé toute sa vie ses fonctions ecclésiastiques dans un coin de ce Devonshire où dominaient les Cavendish, cousins du duc. Nous venons de relire une bonne partie des *Hespérides*, le recueil de ses poésies, et il nous semble que les deux époux lui doivent beaucoup. Il y a telle pièce de Newcastle où il écrème la voie lactée pour faire des petits pots de *custard* à la bien-aimée et les neiges les plus blanches des hauts sommets pour lui préparer des sorbets, qui rappelle les salades de roses, de lis et d'œillets qu'Herrick assaisonne, avec toutes les essences de la création, en l'honneur de ses amies vraies ou imaginaires. La dette de la duchesse est plus forte et de meilleur aloi. C'est à Shakspeare et à Ben Jonson qu'elle doit d'aimer les fées, mais c'est en toute évidence d'Herrick plus que d'aucun autre poète qu'elle a tiré sa manière de les peindre. Comme les meilleurs spécimens que je puisse donner des talents poétiques de la duchesse se rapportent aux fées, je placerai, malgré sa longueur, la description minutieuse des magnificences de la cour de ces capricieuses lilliputiennes sous les yeux de nos lecteurs, en engageant ceux d'entre eux qui sont familiers avec la langue anglaise à chercher, dans *les Hespérides* d'Herrick, les petites pièces intitulées *la Chapelle d'Obéron*, *le Palais d'Obéron*, *la Fête d'Obé-*

ron, la Requête du mendiant à la reine Mab — cette dernière un petit chef-d'œuvre.

LES PASSE-TEMPS DE LA COUR DES FÉES

La reine Mab et tout son petit peuple dansent sur une gentille taupinière : de beaux chalumaux de paille elle tire une douce musique, en observant avec justesse le temps et la mesure. Toutes, la main dans la main, en rond, en rond, elles dansent sur leur féerique domaine. Lorsqu'elle quitte sa salle de danse, la reine appelle ses suivantes pour l'accompagner à un bosquet où elle s'assied sous une fleur pour se mettre à l'ombre du clair de lune au trop vif éclat, et des moucherons chantent pour l'amuser. Pendant ce temps la chauve-souris vole d'ici et de là pour maintenir en ordre toute la bande. La reine se baigne sur une feuille trempée de rosée; et lorsqu'elle s'y assied, elle imprime à la feuille un petit balancement, et découvre la beauté de son corps blanc pareil à un flocon de neige nouvellement tombé. Les suivantes lui passent ensuite ses beaux vêtements faits de la pure lumière du soleil devant lesquels s'effacent les couleurs de tous les objets dont elle s'approche, puis elle se dirige vers son dîner où l'attendent en bon ordre tous ses laquais nains. La table est un champignon, la nappe une belle toile d'araignée, son siège la fleur duvetée d'un chardon, son gobelet une coupe de gland que l'on remplit d'un nectar capiteux distillé des plus douces fleurs. En guise de bécasses, de cailles et de perdrix on lui sert des mouches de toutes variétés, grasses et de choix. Viennent ensuite les omelettes d'œufs de fourmis frais, mais de ces mets de haute saveur elle mange sobrement. La mamelle du loir lui fournit son lait dont on fait ses fromages, sa crème et son beurre. Lorsqu'on l'a mêlé avec une foule d'ingrédients et qu'on y a cassé des œufs frais de fourmis, son habile cuisinière sait bien comment on en compose pudding, crème ou gâteaux de grain.

Pour adoucir ces friandises, l'abeille apporte un miel pur ramassé par son aiguillon. Mais la nourriture des gens de service est plus grossière, elle se compose de viande de loir engraissé à l'étable. Lorsqu'elle a dîné, pour prendre l'air, elle commande son carrosse, qui est une belle coquille de noix, délicatement bordée et richement doublée à l'intérieur d'une peau brillante de couleuvre. Six cricris la voiturent en toute vitesse, lorsqu'elle doit faire un voyage pressé, mais deux suffisent lorsqu'elle veut faire au pas un tour de promenade et flâner à travers le pays des fées. Elle prend quelquefois plaisir à la chasse : si c'est à voler, son oiseau est un frelon au vol agile dont les cornes lui servent de serres vigoureuses pour retenir la mouche-perdrix; si c'est à courre, le lézard lui tient lieu de daim, il fuit si vite, si rapide, que le trop lourd carrosse ne peut le suivre : alors elle saute en selle sur la sauterelle et galope à travers la vaste forêt. Pour viser le lézard à la hanche, elle porte un arc fait d'une branche de saule dont la flèche aiguë, presque comme une lance, est d'une feuille de romarin. Le signal du retour au logis lui est donné par le coq dont le chant lui sonne l'heure, et lorsque la lune se cache, sa journée est finie, elle va se coucher. Des météores, lorsqu'il y en a, l'éclairent comme font les torches; pour lumières, pendant qu'elle soupe, on pose sur la table des vers luisants. Mais les femmes, race inconstante, ne savent jamais se tenir longtemps en paix à la même place; impatiente d'un trop long retard, elle appelle son char, et en route pour la terre supérieure!

Le magnifique palais qu'habite la reine est un édifice construit de coquilles de crabe. Les portières à l'intérieur en sont d'un fin arc-en-ciel d'un effet merveilleux qui vous saisit dès l'entrée; les appartements en sont d'un ambre transparent d'où s'exhale un doux parfum lorsque le feu est allumé : son lit est d'un noyau de cerise creusé et sculpté dans toute son étendue, les rideaux en sont d'une aile brillante de papillon, les draps en sont de paupières de tourterelles, et l'oreiller en est un bouton de violette.

Les murs de la chambre sont en verre transparent afin que la reine puisse être vue lorsqu'elle passe à l'intérieur; les portes sont hermétiquement verrouillées avec des épingles d'argent. La reine est endormie, et maintenant le jour de l'homme commence.

Il n'est aucun de nos lecteurs qui, en lisant ce joli morceau, ne se rappellera les passages du *Songe d'une nuit d'été* où figurent Obéron et Titania, et la description de la reine Mab par Mercutio dans *Roméo et Juliette*, et ne se dira qu'il en sort directement. Eh bien, cette opinion ne sera qu'à demi vraie. Eh oui, la conception première en est de Shakspeare, mais la facture en est d'Herrick [1]. Des deux côtés, c'est le même prolongement minutieux, la même délicatesse entomologique, le même miroitement d'atomes. Par ce tout petit exemple on peut juger des inexactitudes de jugement auxquelles s'expose le critique, lorsqu'il s'en tient pour les individus à des ressemblances trop générales. La vérité est dans la nuance, dit quelque part M. Renan; pour les ensembles, je n'en sais trop rien, et j'y serais plus volontiers partisan des couleurs tranchées, mais

1. Tellement d'Herrick que la duchesse a transporté dans sa pièce, sans y prendre garde, un vers de *la Fête d'Obéron* presque textuellement, celui qui fait mention de table-champignon de la reine. De son côté, M. Jenkins a noté une ressemblance moins étroite qui se rapporte à l'office des moucherons à la cour des fées. Il est vrai d'ajouter qu'Herrick, à son tour, était redevable de nombre de traits de sa description à Drayton, qui dans sa *Nymphidia* a raconté la querelle d'Obéron et de Titania, et comme ce dernier avait emprunté ce sujet à Shakspeare, c'est toujours au grand poète qu'il faut en revenir.

pour tout ce qui est des genres, des familles et des individus, certainement.

Voici un autre tableau du pays des fées, celui-là d'une touche plus large, et rappelant plus directement les maîtres du genre, Milton, Ben Jonson, Spenser. Je n'ose dire qu'il ne serait indigne d'aucun, mais rappelez-vous que Henri Heine a fait une peinture toute semblable, celle de sa *Loreley* peignant ses cheveux d'or aux bords du Rhin, et voyez si celle de la duchesse ne soutiendra pas la comparaison.

Mes coffrets sont des coquilles d'huitres où je garde mes perles d'Orient, et je porte un modeste corail qui rougit dès qu'il touche l'air.

Sur les vagues d'argent je m'assieds et je chante, et alors les poissons immobiles m'écoutent; puis, je me repose sur un rocher et j'y peigne ma chevelure avec une arrête de poisson.

Pendant qu'Apollon avec ses rayons sèche ma chevelure de l'eau dont elle est trempée, sa lumière lustre la surface de l'onde et fait de la mer mon miroir.

En sorte que lorsque je nage sur les hautes vagues, je me vois à mesure que je glisse, mais lorsque le soleil commence à brûler, vite je rentre sous mes flots.

Et je plonge jusqu'au fond; alors sur ma tête coulent les eaux en vagues bouclées, en cercles tout ronds, et je suis ainsi couronnée de marées.

Le trait peut-être le plus caractéristique de l'esprit de la duchesse, c'est sa préférence marquée pour l'allégorie. Elle a fait de cette forme littéraire un usage vraiment prodigue. Il y en a chez elle de toutes les variétés, de métaphysiques, de morales, de religieuses, de psychologiques, voire d'astronomiques; il y en a aussi de toutes les humeurs, de

gaies et de tristes, de misanthropiques et de confiantes, de sceptiques et de croyantes. On peut dire que chez elle l'allégorie revêt tour à tour toutes les robes, celle du prédicateur, celle du professeur, celle du magistrat, celle du conseiller politique. Sans doute, cet engouement a quelque bizarrerie, faut-il le prendre cependant comme la preuve d'un goût suranné? Eh non, car s'il y a une forme qui soit naturelle à l'esprit anglais, c'est bien celle-là. Geoffroy Chaucer l'importa autrefois de France avec le *Roman de la rose*, et l'importation se trouva si conforme aux besoins du génie national qu'elle y fit sur-le-champ une fortune prodigieuse qui ne dura pas moins de deux siècles. De Chaucer aux approches de l'*Elizabethan era* y a-t-il autre chose dans la littérature anglaise que des allégories! Elles sont fort ennuyeuses d'ordinaire, ces vieilles allégories, et elles sont aujourd'hui justement oubliées, mais pendant cette longue période d'acclimatation triomphante, cette forme a lentement enfoncé son empreinte dans le génie anglais, l'a façonné à son moule, si bien qu'au terme de cette longue faveur, lorsque ce génie veut se communiquer au monde, il ne trouve pas, pour le faire, d'autre moyen d'expression, et qu'il l'emploie comme fatalement. Et ce moyen d'expression est tellement le sien propre qu'il se généralise aussitôt, et devient l'organe de toutes les écoles, de toutes les doctrines, de toutes les sectes. L'allégorie enseigne la politesse et le bel esprit, défend les vieilles doctrines et pousse les nouvelles. Est-il besoin de rappeler les noms de John Lilly et de Spenser, de Ben Jonson et de Milton, et à

quelle fortune populaire elle va s'élever tout à l'heure avec John Bunyan? Aucune révolution du goût ne parviendra à la supplanter, et elle bénéficiera de toutes les vogues et de toutes les modes. Un instant, précisément pendant ces dernières années de la duchesse, le courant classique sembla devoir la rejeter parmi les formes surannées, mais dès que cet esprit nouveau se trouva aux prises avec les difficultés sérieuses de la controverse, elle ressuscita soudainement et reprit possession de son ancienne faveur, ainsi que cela se vit par Dryden. Cela se vit bien mieux encore pendant tout le cours du XVIIIe siècle. On sait le parti puissant que Swift sut en tirer au profit des intérêts anglicans, et qu'Addison et Johnson n'eurent pas d'autre moyen d'influer sur les esprits de leurs contemporains, ainsi qu'en témoignent ces vastes répertoires d'allégories, le *Tattler* et le *Spectator*, l'*Idler* et le *Rambler*. Victorieuse de l'esprit classique en dépit de tous les obstacles, elle arrive enfin au plus splendide épanouissement avec le génie romantique auquel elle s'associe si naturellement et si harmonieusement qu'on ne peut la distinguer de ce génie même. Que sont les poèmes de Keats, sinon des allégories esthétiques? et ceux de Shelley peuvent-ils, du premier au dernier, porter d'autres noms que ceux d'allégories morales, métaphysiques ou prophétiques?

La duchesse était donc excusable d'user et d'abuser de cette forme littéraire à laquelle la faveur constante du génie de sa nation a fait une éternelle jeunesse. De quels livres, en effet, pouvait bien se composer la bibliothèque de famille où elle avait puisé

sa première culture, si ce n'est pour les trois quarts d'allégories? et quelles idées, pendant tout le cours de sa vie, avait-elle rencontrées qui fussent exemptes de ce travestissement? Aussi ses allégories ne sont-elles pas de simples artifices de rhétorique ou de pédantesques conventions. Par la longue habitude qu'elle en a, ses pensées prennent naturellement cette forme, d'autant plus naturellement que, d'ordinaire, elles sont plus d'imagination que de raison et de tempérament que de réflexion. Elle en a dont la moralité est peu commune, ou du moins n'a pas encore assez servi pour être arrivée à l'état du lieu commun, comme sa fable de *la Fourmi et l'Abeille*, où elle prouve cette thèse de morale altruiste qu'il ne faut pas toujours défendre notre propre prospérité. Elle en a de très poétiques et qui témoignent d'un emportement passablement audacieux dans la rêverie, comme celle que voici, si bien faite pour enchanter son admirateur Charles Lamb, qui dans son *Ange enfant* a écrit une fantaisie de même famille.

Deux amants séparés sur la terre par la dureté de leurs parents se rencontrent sur les bords du Styx à l'état d'âmes; comme la séparation a été le grand malheur de leur vie, elles consentent à renoncer à toute individualité psychique, et, pour rester plus sûrement unies, à rentrer l'une dans l'autre de manière à ne former qu'une seule âme, ce qui signifiera si l'on veut que notre félicité éternelle se composera de la chose que la vie nous aura cruellement refusée. On voit que la duchesse a découvert, à son insu, cette béatitude par *pénétrabilité* que certains

mystiques n'ont pas hésité à promettre aux âmes insatiables d'aimer, béatitude à la fois redoutable et désirable, et dont la figure par anticipation nous est présentée sous forme païenne par la vieille fable d'Alphée et d'Aréthuse. Mais qu'elles soient poétiques ou quintessenciées, naturelles ou abstraites, les allégories de la duchesse ont toutes ce caractère commun qu'elles sont merveilleusement parées. Prenez ce mot dans le sens que lui donnent les arts du tailleur, de la modiste, du *costumier*. Elle met un soin extrême à composer à ses fantômes métaphysiques des toilettes assorties à leur signification, ce qui les fait parfois ressembler aux *universaux* des écoles du moyen âge qui seraient habillés comme des princes de féeries. A vrai dire, l'habitude était ancienne, les faiseurs de moralités, masques et *pageans* l'ayant pratiquée nécessairement pendant trois siècles; ce qui est nouveau, c'est le procédé qu'elle emploie pour ces toilettes difficiles à combiner avec harmonie, et qui lorsqu'elles ne sont pas platement banales sont aisément extravagantes. Ce sont ces dernières que préfère la duchesse. Et elle y réussit sans peine par l'emploi qu'elle fait de ces rapprochements forcés et contre tout bon sens entre les choses les plus éloignées, que les poètes lyriques du XVIIe siècle, Donne et Cowley en tête, se rappelant, sans en trop rien dire, les vieilles leçons de l'*Euphues*, avaient mis à la mode. Un court exemple suffira pour donner une dée de ce parfait mauvais goût et de cette puérilité parfois amusante. Voici la toilette de la nature; on ne saurait dire qu'elle ne lui convient pas, mais ne vous semblera-t-il pas en la lisant que sa riche bizarrerie

conviendrait à quelque colossale idole des temples d'Orient?

Le soleil couronne la tête de la nature de barres resplendissantes, et dans sa chevelure les étoiles pendent en guise de joyaux. Les vêtements sont faits de cieux du plus pur et brillant azur, le zodiaque attache ses robes autour de ses flancs, les cercles polaires font des bracelets pour ses poignets; les planètes se déroulent en collier autour de son cou, les mines d'or et d'argent sont les chaussures de ses pieds, elle a pour ses jarretières de douces et suaves fleurs, ses bas sont de gazons frais et verts, ses rubans sont d'arc-en-ciel aux multiples couleurs. La poudre de sa chevelure est de neige blanche comme lait, et les vents soufflent lorsqu'elle la peigne. La lumière est le voile mince qu'elle étend sur son visage, et à travers lequel elle voit ses créatures en tous lieux.

La duchesse n'atteint presque jamais que le bizarre; mais il y a cette circonstance atténuante en sa faveur que ce n'est pas par amour du bizarre, comme cela s'est vu de son temps pour nombre de marinistes et gongoristes, mais par le désir plus louable de ne ressembler à personne. Elle veut des formes et des images à l'instar de ses toilettes, c'est-à-dire qui ne soient qu'à elle. Elle a donc la bonne volonté d'être originale, et elle croit l'être en toute naïveté lorsqu'elle n'est que singulière et quintessenciée. Mais si elle se trompe, ce n'est que sur les moyens d'atteindre son idéal, non sur cet idéal même, car elle a de la nature de l'originalité, de ce qui la constitue essentiellement, un sentiment très fort, bien qu'inexact sur quelques points. Elle plaçait l'originalité dans la conception et non dans la forme, dans l'invention plutôt que dans la composition. Elle

détestait les imitateurs, dédaignait les *stylistes*, et n'accordait qu'une estime assez froide à tout ce qui n'était que critique ou érudition. Elle a sur ces sujets des paroles excellentes et parfois d'assez grande portée. « Les imitations sont comme un vol d'oies sauvages qui se suivent à la queue l'une de l'autre, tandis que l'originalité est comme le phénix, qui n'a ni compagnon, ni compétiteur, et qui, pour être solitaire, n'en est que plus admiré. » — « Traduire est faire bon ouvrage; cependant les traducteurs ressemblent aux gens qui montrent les tombes à Westminster, ou les lions à la Tour dont ils sont les *informateurs* et non les propriétaires. » — « Le fou érudit admire et tombe amoureux de tous les langages, sauf du sien propre; car, s'il parlait de naissance le grec ou l'hébreu, qui sont tenus pour les plus significatifs, il préférerait le bas allemand, qui est le moins étendu. Il est fier d'être familier avec nombre d'auteurs, quoique cette familiarité opprime sa mémoire, étouffe son jugement par la multitude des opinions, tue sa santé par l'étude, détruise son esprit naturel par les transplantations et les greffes de ses lectures. Enfin, il est tellement asservi aux règles, qu'il ne s'accorde aucune liberté raisonnable. » Une courte pièce, où elle célèbre la gloire des initiateurs et revendique pour eux la première place, est une de ses meilleures et mérite d'être citée. Elle est en tercets et semble avoir été écrite avec un souvenir de Dante; se rappeler les discours d'Oderisi, d'Arnaud Daniel ou de tel autre artiste ou poète de *la Divine Comédie*.

Comme, au printemps, les oiseaux arrivent, pour couver leurs petits, ainsi les siècles apportent leurs couvées de poètes qui chantent pour le monde la mélodie de leurs vers.

C'est la grande nature qui donne les règles de la musique, et ce n'est pas l'art qui les enseigne; car les fantaisies que la nature façonne dans le cerveau du poète sont les meilleures; celles que crée l'imitation sont néant.

Car les imitateurs ont beau chanter avec toute la perfection possible et composer leur musique avec ce qu'ils ont appris avec le plus d'amour, c'est celui qui enseigne, qui garde toujours la maîtrise : c'est celui-là qui doit avoir la couronne de louange et de renommée et qui mérite d'écrire son nom dans le long rouleau des temps, et ceux qui le dérobent ne doivent gagner que le blâme. Dans la haute cour de la renommée, il ne doit y avoir de places que pour ceux qui, les premiers, ont enlevé la citadelle de l'invention, mais les messagers qui ne font que rapporter n'y ont pas droit.

Aux messagers est due la récompense des remerciements pour les grandes peines qu'ils ont prises, afin d'apporter fidèlement leur message, mais non les honneurs réservés à l'invention originale.

Qu'il y en a qui se composent des costumes de pièces diverses volées ici et là, afin qu'ils puissent faire galante figure devant le monde!

Et le pauvre vulgaire, qui n'en sait jamais bien long, respecte tout ce qui porte une brillante apparence sans examiner comment cet éclat est venu à qui le montre.

Le danger ordinaire des écrits enfantés comme ceux de la duchesse par fermentation solitaire ou par l'arbitraire d'une volonté sans raisons impérieuses d'énergie, c'est de tomber dans la convention et de payer tribut à la rhétorique avec une extrême facilité. Je n'hésite pas à dire que la duchesse est entiè-

rement exempte de ce défaut, ce qui est la meilleure preuve de la sincérité de sa nature. Elle est quintessenciée, elle n'est pas affectée ni précieuse; elle est pompeuse, parce qu'elle croit que la pompe des mots sied aux sentiments nobles, elle n'est pas emphatique; elle a de la grandiloquence, non de la déclamation. Ses défauts plaident en faveur de sa sincérité. Elle n'a de souplesse ni d'adresse d'aucune sorte; son mauvais goût fréquent vient surtout de ce qu'elle est sans artifices. En outre de ce mérite de sincérité, il y a dans ses écrits quelque chose d'assez difficile à définir et que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, une certaine touche de vie qui les sauve d'être de simples élucubrations philosophiques. Cela vient en partie de ce que, comme toutes les femmes, elle exprime des sentiments alors qu'elle croit exprimer des pensées, en partie de ce que ses jugements sur les choses du monde sortent des impressions que lui ont laissées les événements de sa vie et non de raisonnements. Il est évident, par exemple, que le souvenir de la guerre civile lui est toujours présent et qu'il se glisse, souvent à son insu, dans tout ce qu'elle écrit. L'idée de faction, d'intrigue malfaisante, d'ambition effrontée, hante son esprit comme une obsession. Ce silence dont l'esprit de parti enveloppe d'ordinaire la vérité, et cette duplicité générale qui en devient la conséquence dans les temps d'anarchie, l'avaient beaucoup frappée. Elle en a décrit les effets dans une de ses allégories en vers qui s'appelle *les Funérailles de la vérité.* La vérité est morte, mais que de choses vont être enterrées avec elle : les sentiments naturels, car sans vérité ils ne

sont plus; l'honneur, car il n'est estimé que lorsque la vérité domine; la morale enfin, car elle n'est pour ainsi dire que le corps de la vérité. Le monde entier va maintenant aller à Fausseté. « Faction viendra, et gouvernera de haute main, et la concussion trahira l'innocent. Des controverses s'élèveront dans l'Église, et l'hérésie emportera la palme. Au lieu de prêcher la paix, les prêtres prêcheront la discorde et enseigneront dans leurs doctrines la haute rébellion. Alors tous les hommes apprendront à expliquer les statuts, science qui ne servira qu'à enrichir les gens de loi.... » Et voici, décrite avec tout son luxe habituel de métaphores allégoriques, l'image du monde telle que l'ont imprimée dans son esprit les spectacles de son temps. « Le monde est une grande cité où il y a un grand commerce et que traverse une grande et navigable rivière d'ambition dont le flux et le reflux sont le doute et l'espérance. Sur cette rivière flottent des barques de présomptueux amour-propre remplies d'orgueil et de mépris, et des marchands de faction y lancent des vaisseaux de trouble pour importer pouvoir et autorité. Et ces vaisseaux font souvent naufrage par suite des tempêtes de la guerre, et alors paix et bonheur sont noyés dans les vagues de la misère et du mécontentement... *dureté des cœurs, effronterie des faces, tares des consciences, témérité des actions, voilà le fer et l'airain dont sont faits les instruments à la fois de la protection et de l'offense.* » Le style est baroque à l'excès, mais quiconque est tant soit peu familier avec l'histoire reconnaîtra dans les lignes soulignées une image très expressément fidèle de la nature humaine en

temps d'anarchie. Elle a sur l'éloquence une lettre superbe qu'elle n'aurait probablement jamais écrite, si les orages parlementaires et les harangues militaires multipliées ne lui avaient donné l'expérience la plus intime des effets merveilleux du pouvoir de la parole pour le bien et pour le mal. « Réfléchissez-y bien, et vous ne pourrez assez vous étonner du pouvoir de l'éloquence, car il y a en elle un mystère étrange et caché, et elle exerce une influence magique sur le genre humain. Elle est d'une telle puissance dominatrice, qu'elle force la volonté à régler les actions du corps, et l'âme à agir et à souffrir au delà de sa capacité naturelle; elle fait des âmes les esclaves de la langue. Tel est le pouvoir d'un éloquent discours, qu'il enchaîne le jugement, aveugle l'entendement et trompe la raison. Il attendrit les cœurs inexorables, force les yeux secs à pleurer et sèche les larmes dans les yeux humides... et, d'un autre côté, l'éloquence peut exaspérer les pensées jusqu'à la folie et pousser l'âme au désespoir. La vérité, c'est qu'elle peut faire les hommes semblables à des dieux ou à des diables, ayant un pouvoir supérieur à la nature, à la coutume et à la force, car souvent la langue a été trop forte pour l'épée et a remporté la victoire. Elle a été souvent trop subtile pour les lois, jusqu'à en être capable de bannir le droit et condamner la vérité.... »

Presque à l'égal des souvenirs de la guerre civile, la duchesse exécrait les mœurs nouvelles de la cour de Charles II. A cet égard, bien qu'il n'y eût en elle aucune tendresse pour le puritanisme, elle rejoignait presque les sentiments des puritains les plus hostiles.

Sans doute, elle n'invectivait pas comme eux ses contemporains et contemporaines en termes bibliques, mais on voit, par ses lettres, qu'elle ne manquait guère une occasion d'en assurer bon nombre de son plus parfait mépris. Si ce mépris était de solide qualité, et si elle se gênait beaucoup pour faire remonter à qui de droit la responsabilité des scandales du temps, cet extrait d'une de ses lettres suffira pour en faire juger. « Assurément le monde n'a jamais été rempli d'autant de fous qu'il y en a dans ce siècle, et il n'y a jamais eu de plus grandes erreurs et de plus grosses folies que celles que ce siècle a connues. Ce n'est pas un siècle comme celui d'Auguste César *où la sagesse régnait et où l'esprit florissait*. Mais dans ce siècle la débauche est prise pour l'esprit, l'intrigue factieuse pour la sagesse, la trahison pour la politique et les querelles d'ivrogne pour la valeur. En vérité, le monde est si follement pervers et si bassement fou que ceux-là sont les plus heureux qui peuvent s'en éloigner le plus possible. Mais, dites-vous, chacun se plaint du monde, comme je le fais dans cette lettre, cependant personne n'aide à l'amender. Laissez-moi vous dire, madame, que cela n'est au pouvoir d'aucun particulier, ni au pouvoir d'un nombre quelconque d'individus; ce sont *les plus grandes personnes qui doivent corriger le monde, c'est-à-dire celles-là mêmes qui gouvernent le monde*, sans cela le monde risque fort de tomber en piètre condition. Mais il y a des siècles où le monde est plus misérable et plus en haillons qu'en d'autres; et il y a aussi certains siècles où le monde est rapiécé et reprisé, mais rarement avec ce qui est nouveau et convenable, et il

est plus souvent habillé dans un habit de bouffon que dans une grave soutane. » Les phrases soulignées ci-dessus désignent assez clairement, ce nous semble, Charles II et les principaux de sa cour, sinon comme les auteurs, au moins comme les fauteurs de tous les scandales régnants. Elle avait en aversion ce cailletage impur et médisant mis en vogue par le beau monde de la restauration, dont Wycherley nous a transmis l'expression la plus effrontée, mais la plus mâle, et Congrève l'expression la plus lascive et la plus élégante, et elle le regardait, avec raison, comme l'agent propagateur par excellence du vice et de la corruption. « En vérité, on peut dire que dans ce siècle il y a une maligne contagion de babillage, car non seulement une femme en infecte une autre, mais les femmes en infectent les hommes, et les hommes à leur tour s'infectent mutuellement; cela s'étend si loin que les jeunes enfants en sont eux-mêmes attaqués, tant cette infection est forte et maligne. » Comme elle a sans doute entendu chuchoter à ses oreilles qu'elle n'était pas à la mode, elle se demande ce que signifie ce mot et la tyrannie de nouvelle espèce qu'il vient de porter dans le monde, et loin d'essayer de se justifier de ce reproche, elle s'en empare pour s'en faire gloire et en flétrit en termes éloquents l'ineptie et le ridicule. Elle montre avec beaucoup de sens ce qu'il y a d'artificiel dans cette domination de la mode, par la facilité avec laquelle la plupart de ses suivants lui soumettent non seulement ce qui est transitoire et extérieur comme les manières et les formes des vêtements, mais ce qu'il y a de plus essentiel dans notre nature. « Ce qui est

étrange, c'est qu'ils arrivent à avoir *des esprits selon la mode.* Ils donnent leurs opinions et leurs jugements selon la mode, ils aiment et haïssent selon la mode, ils sont courageux ou lâches selon la mode, ils approuvent ou désapprouvent selon la mode. » Elle se demande ce que cela peut signifier que telle chose soit à la mode, si elle n'est pas vraie, ou qu'elle ne soit pas à la mode si elle est vraie. « Les gens justes et sages n'aiment et ne haïssent, n'approuvent ou ne désapprouvent selon la mode; mais ils haïssent ce qui est réellement bas, mauvais et pervers, et ils aiment ce qui est réellement bon, vertueux et digne, non à cause de l'opinion générale, mais pour la vérité.... Ils parlent non avec des phrases à la mode, mais avec les mots les plus clairs et qui peuvent le mieux les faire comprendre, et leurs manières sont de celles qui sont *humaines* et non pas *simiesques*, fantasques ou contrefaites. Leurs habits sont taillés de manière à être surtout utiles, aisés et convenants. Leurs appétits ne raffolent pas des mets ou des sauces en vogue, parce qu'ils ont le *haut goût* de la mode, mais ils préfèrent ce qui est le plus agréable ou le plus savoureux à leur goût. Ils ne suivent pas les vices ou les vanités modes, ni ne s'adonnent aux exercices à la mode, mais à ceux qu'ils aiment le mieux. Si c'est la mode de jouer au *tennis* ou au *paille-maille*, et qu'ils aiment mieux monter à cheval ou faire des armes, ils laissent là les exercices à la mode et continuent les leurs. De même si c'est la mode de jouer aux cartes ou aux dés, et qu'ils aiment mieux écrire et lire. De même si c'est la mode de dîner et de souper en compagnie dans les tables

d'hôte et les tavernes, et qu'ils aiment mieux dîner et souper seuls chez eux. » C'est un plaidoyer très direct *pro domo suâ* que ces dernières phrases où la duchesse multiplie les allusions à ses goûts littéraires, aux goûts d'escrime et d'équitation de son mari, et à la sobriété dans les choses de la table qui leur était commune à tous deux.

M. Jenkins loue à plusieurs reprises la grande piété de la duchesse; mais, après lecture répétée de tous les fragments, tant en prose qu'en vers, qu'il nous présente de ses écrits, cette qualité ne nous frappe en elle que très modérément, et nous aurions plutôt envie de nous demander quelle était réellement l'étendue et la nature de sa foi, et dans quelle mesure on peut dire qu'elle était religieuse. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que cette piété, trop peu dévotieuse pour les catholiques, trop peu intérieure pour les protestants, n'était pour plaire à aucune des deux grandes communions entre lesquelles la duchesse se trouvait placée. Quand elle parle de religion, c'est noblement, mais sèchement, sans aucune tendresse de langage ni aucune humilité de raison. On ne surprend pas en elle la plus petite préférence pour une cérémonie, un rite ou une pratique pieuse quelconque, et il semble vraiment qu'elle n'ait attaché aucune importance à tout ce qui était du culte extérieur, bien qu'elle appartînt à cette église anglicane où les controverses liturgiques ont toujours tenu une si grande place. Son esprit est si peu porté au mysticisme, que le plus naturel des actes religieux de l'âme, la prière, lui est presque antipathique. Elle voulait les prières courtes

et rares, estimant que les prières longues et répétées étaient irrévérencieuses et presque impies, opinion qui peut nous paraître aujourd'hui fort inoffensive, mais qui l'était peut-être beaucoup moins dans un temps où les puritains avaient poussé l'ardeur de la prière plus loin encore que les catholiques, ce qui prouve que, pour juger de l'importance du plus petit détail, il faut le voir dans son vrai milieu [1]. Elle allait beaucoup plus loin encore, estimant les bonnes œuvres supérieures à la prière, sans aucun souci de savoir si cette préférence n'était pas quelque peu téméraire, et n'était pas en contradiction avec cette croyance à la justification par la foi qui est commune à toutes les églises réformées. Elle était d'un tel latitudinarisme sur cette question de la supériorité des bonnes œuvres, qu'elle considérait comme acte de dévotion de travailler à s'enrichir pour avoir moyen de faire la charité avec plus d'abondance. Ses paroles à cet égard sont curieuses à recueillir et à citer. « Une vie chaste, honnête, juste, charitable, tempérante, est une vie dévote, et dévot aussi est le travail temporel, comme d'être *honnêtement industrieux pour acquérir et prudent pour conserver*, afin qu'on puisse avoir davantage à donner. Il n'y a pas de pauvre mendiant qui ne préfère un *penny* à une bénédiction, car il vous dira qu'il mourra de faim avec un *Dieu vous assiste*, mais qu'un denier lui donnera de quoi

1. Pendant le siège de la Rochelle par Richelieu, un des ministres presbytériens qui furent envoyés d'Angleterre pour soutenir le zèle des réformés priait quinze heures par jour. Ce ministre était un des ancêtres directs de mistress Carlyle, et c'est de Carlyle lui-même que je tiens ce détail.

manger.... Soutenir un ami dans la détresse vaut mieux et est plus recommandable que de prier pour lui, secourir un mendiant dans la détresse vaut mieux que de prier pour lui, soigner les malades est meilleur que de prier pour les malades. » Plusieurs fois, dans le cours de cette étude, nous avons eu l'occasion de faire remarquer l'esprit calculateur et pratique de la duchesse, mais cette manière de considérer les bonnes œuvres en est assurément le témoignage le plus original et le plus piquant.

Ces petites hardiesses n'étaient point de simples boutades d'un esprit fantasque en quête d'indépendance, car la duchesse ne se piquait d'incrédulité à aucun degré, et le titre d'esprit fort ne lui eût certainement pas apparu comme une distinction enviable et flatteuse. Mais elle avait trop vécu et conversé avec les philosophes et les hommes politiques du parti des Cavaliers pour ne pas se ressentir beaucoup de leur influence et ne pas avoir appris à leur école à simplifier la théologie. Elle l'avait tellement réduite que, si l'on n'était averti, on ne verrait pas ce qui sépare la sienne des purs déistes et théistes, Dieu, l'immortalité, la providence, en restant les seuls fondements essentiels. Quant au diable, elle avait sur lui une opinion assez originale. Elle lui niait tout pouvoir temporel et lui reconnaissait une puissance spirituelle de bas aloi. Impuissant à infliger le mal physique, il était cependant tout-puissant pour conseiller le mal moral, et elle s'étonnait en conséquence que ce personnage, qui ne pouvait blesser les corps, eût autant d'empire sur les âmes, qu'il n'avait pour séduire que ses imbécillités et ses mensonges.

Comme son mari, elle avait en horreur les controverses religieuses, leur attribuant beaucoup plus de puissance pour l'erreur que pour la vérité, et les considérant en général comme le fait de gens qui tenaient avant tout à faire étalage de leur esprit et de leur savoir, ce qui implique qu'elle était médiocrement disposée à accorder sa confiance à une autorité ecclésiastique quelconque. Elle dut en effet sentir assez rarement le besoin d'avoir recours aux lumières sacerdotales, ayant de longue date appuyé sa croyance sur un argument qui rend vaine d'avance toute discussion. On ne doit pas raisonner sur les objets de la religion, dit-elle, parce que, si ces objets pouvaient être atteints par l'exercice de la raison, la religion serait absolument inutile, et nous voyons qu'elle est nécessaire. Elle s'est exprimée très nettement sur ce sujet dans une courte lettre où elle ne manque ni de logique ni de vigueur.

Vous me dites, madame, dans votre dernière lettre, qu'il y a eu une grande et chaude dispute entre O... G... et C... O... touchant diverses choses qu'il est plus aisé de croire que de prouver, car si la preuve fait la science, la croyance ne fait pas la preuve. Quand bien même des milliers d'hommes auraient cru telle chose ou telle autre pendant des milliers d'années, ni le nombre des hommes, ni celui des années ne prouve que cette chose soit vraie. Cela prouve simplement que tel nombre d'hommes a cru cela pendant tel nombre d'années. La divinité est au-dessus de tout sens, de toute raison, et aussi de toute démonstration. Par conséquent, la foi est requise dans toutes les religions, car ce qui ne peut être conçu ou saisi doit être cru. Maintenant, si le pilier principal de la religion est la foi, il s'ensuit que les hommes devraient croire

davantage et disputer moins, car les disputes prouvent la faiblesse de la foi, bien plus elles rendent faible une foi qui est forte. Les hommes dépensent plus de temps à disputer qu'à prier, et s'efforcent de montrer leur esprit plutôt que d'accroître leurs connaissances.... Les professeurs aiment mieux enseigner les contradictions que la vérité, et les ecclésiastiques la division que l'union.

L'argument n'est pas précisément de l'invention de la duchesse, mais elle a trouvé moyen de l'accentuer d'une manière assez originale. Il est de sérieuse valeur; toutefois il faut dire qu'il est de ceux que les théologiens prudents ont toujours hésité à accepter, ou qu'ils n'ont jamais accepté qu'avec réserve. Cette façon d'avaler la religion *en bloc* a le grand désavantage, en effet, de rejoindre trop facilement les principes sur lesquels s'est appuyé le scepticisme avisé des XVI[e] et XVII[e] siècles. Cette manière de raisonner est-elle si différente de celle de Montaigne, et, parmi les contemporains de la duchesse, Saint-Evremont et La Motte Le Vayer, ce dernier surtout, auraient-ils beaucoup rechigné à l'admettre, et n'y auraient-ils pas reconnu le voile le plus commode à cacher discrètement les hardiesses du doute?

La duchesse avait beaucoup trop vécu solitaire pour que ses écrits renferment de bien nombreuses peintures des mœurs de son temps, toutefois il convient de faire une exception pour le monde religieux dont elle a tracé à diverses reprises des croquis amusants, gais, avec une pointe d'amertume. Seriez-vous curieux, par exemple, de savoir ce qu'était une dame du haut monde puritain entre les années 1665 et 1670, aux alentours de l'acte du *Test*, vous jugerez

peut-être que le portrait suivant n'est pas indigne de vous être présenté. Plus d'un trait qui, par atavisme, s'est transmis de l'aïeule aux descendantes vous assurera de la ressemblance du modèle et de la véracité du peintre.

Hier, Mme P... I... est venue me faire visite, et m'a priée de vous présenter ses humbles services, mais depuis que vous ne l'avez vue, elle a bien changé, car c'est maintenant une âme sanctifiée, une sœur spirituelle. Elle a renoncé à boucler ses cheveux, les mouches lui sont en abomination, sonliers à dentelles et galoches sont autant de pas vers l'orgueil, se décolleter est pour elle pire que l'adultère; éventails, rubans, boucles d'oreilles, colliers et le reste sont les tentations de Satan et les signes de la damnation. Ce n'est pas à la seule toilette que s'est arrêté le changement; manières, conversations, sujets de discours, tout en elle est transformé, si bien qu'à moins d'être avertie d'avance vous ne la reconnaitriez pas, si vous la rencontriez. Elle ne parle plus que du ciel et de mortifications : au bout de deux ou trois paroles, elle m'a demandé de quelle posture je jugeais qu'il était plus convenable de se servir pour la prière; je lui ai répondu que je n'en connaissais aucune de plus convenable et qui s'accordât mieux avec la dévotion que l'agenouillement, puisque cette posture disait en quelque sorte d'où nous sommes venus et où nous irons, car l'Écriture ne nous dit-elle pas que de la terre nous venons et qu'à la terre nous retournerons? Alors elle se mit à parler prières; elle est pour les prières spontanées, et je lui dis que plus nous y employons de mots, et moins elles avaient chance d'être acceptées, car je pensais qu'une adoration silencieuse était mieux faite pour plaire à Dieu qu'un vaniteux babillage. Ensuite elle me demanda si on ne pourrait pas se spiritualiser en modérant ses passions et ses appétits, et en en chassant les pires de son corps et de son âme, de manière

à devenir une façon de divinité, ou à s'approcher tellement du divin qu'on s'éleverait au-dessus de la nature humaine. Je lui répondis non, car à supposer que les hommes pussent changer le cuivre, le fer ou les autres vils métaux en or, et raffiner ensuite cet or jusqu'à son plus extrême degré de pureté, ce ne serait encore qu'un homme. Prenez d'ailleurs les plus parfaits des hommes, ceux qui par la grâce, la prière, le jeûne, se sont élevés jusqu'au degré de saints, ils n'ont été encore que des hommes tant que fut conservée l'union de leur âme et de leur corps; mais lorsque la séparation se fait, ce que devient l'âme, et si elle est un Dieu, un diable, un esprit, ou rien du tout, je n'en ai aucune connaissance. Là-dessus elle leva les yeux au ciel et me quitta, convaincue que j'étais du nombre des réprouvés, incapable de grâce efficace, en sorte que je crois qu'elle ne m'approchera plus, de crainte de souiller sa pureté en ma compagnie. La première fois que nous entendrons parler d'elle, vous verrez qu'elle sera devenue sœur prêcheuse.

La dame devint, en effet, sœur prêcheuse, mais paraît n'avoir obtenu dans ce rôle qu'un médiocre succès. Une seconde lettre de la duchesse nous fait assister au spectacle amusant d'un *conventicule*, et, malgré la longueur relative de cette scène, nous voulons la rapporter, parce qu'elle nous permet de surprendre sur le fait les deux opinions qui rendirent si longtemps les puritains antipathiques au gros de la nation et haïssables au parti des Cavaliers. La première, c'est qu'ils ne craignaient pas de se séparer ouvertement de la masse de leurs concitoyens, considérant qu'ils étaient, au milieu d'eux, comme un nouveau peuple d'Israël au milieu des idolâtres, et s'attribuant par suite sur eux tous les droits qu'une telle *sélection* divine pouvait justifier. La seconde, c'est

que le salut de l'âme individuelle devait passer avant tout autre souci, qu'il n'y avait pas de devoir politique ou social qui ne dût céder à celui-là, fallût-il pour cela entrer en lutte contre l'État ou faire abandon des intérêts nationaux. C'est cette séparation entre le chrétien et le citoyen que combattit toujours l'église anglicane, dont l'effort principal, soutenu, traditionnel, consista, dès l'origine, à maintenir l'alliance entre ces deux hommes et à démontrer que les devoirs du sujet étaient identiques aux devoirs du chrétien. Si vous cherchez la différence entre l'église anglicane et les autres églises protestantes, vous n'en trouverez pas de plus essentielle que celle-là. Elle est tellement caractéristique, cette différence, qu'elle s'est fait sentir encore de nos jours, et qu'un des plus nobles et des plus libéraux défenseurs que l'église anglicane ait eus dans notre siècle, Charles Kingsley, n'a pas hésité à en faire l'objet de ses anathèmes rétrospectifs dans son beau roman historique intitulé : *Westward ho!*

Depuis ma dernière lettre, je suis allée entendre prêcher mistress P... I.., car elle est maintenant ce que j'étais bien convaincue qu'elle deviendrait, une sœur prêcheuse. Nous nous trouvâmes dans une grande réunion de saintes sœurs et de saints frères, dont bon nombre prêchaient à tour de rôle, car, comme ils sont pour la liberté de conscience, ils sont aussi pour la liberté de prêcher. Mais il y eut en tout cela plus de sermons que de science et plus de mots que de raisons. Mistress P... I... commença, mais je ne me rappelle pas bien son sermon ; seulement, lorsqu'elle eut bien soupiré et gémi sa dévotion, un saint frère se leva et fit un sermon dont voici le bref résumé :

« Frères et sœurs bien-aimés, nous sommes ici réunis

en Dieu pour prêcher sa parole parmi nous en toute pureté d'esprit. Nous sommes les enfants élus et chéris du Seigneur, qui nous fait des esprits glorieux et des âmes sanctifiées. Nous avons en nous l'esprit de Dieu qui nous inspire de prier, de prêcher, d'invoquer son nom, et aussi de lui rappeler la promesse qu'il nous a faite de nous rassembler et de nous unir dans sa nouvelle Jérusalem, afin de nous séparer des réprouvés et pour que nous ne soyons pas souillés par leur présence; car vous savez par l'esprit, chers frères, qu'ils ne sont pas les enfants du Seigneur, mais les enfants de Satan. Ils sont les enfants des ténèbres et non les enfants de la lumière. Nous sommes glorifiés et sanctifiés par la grâce surnaturelle; nous sommes un peuple particulier, nous sommes les prophètes du Seigneur, institués pour prévoir, prédire et déclarer sa volonté et son plaisir; nous sommes institués pour encourager les saints dans l'affliction, nous réjouir avec eux dans la consolation et les aider à présenter au Seigneur leurs soupirs, larmes et gémissements; mais voilà que l'esprit m'inspire à cette minute de prier et de cesser de prêcher; prions donc. »

Après que le saint frère eut achevé sa prière, M. M... R..., qui était avec nous, enleva sa perruque et se coiffa d'un bonnet de nuit qui lui donna tellement l'apparence d'un saint frère, qu'ils le prirent pour un des leurs, et, ainsi transformé, il prêcha le discours suivant :

« Chers frères bien-aimés, nous sommes ici réunis en congrégation, quelques-uns pour enseigner, d'autres pour apprendre; mais ni l'enseignement ni l'instruction ne peuvent être donnés et reçus autrement que par des voies naturelles et conformes à l'humaine capacité, car nous ne pouvons être célestes tant que nous sommes terrestres, ni glorifiés tant que nous sommes mortels, et nous ne pouvons pas arriver à la pureté des saints et des anges tant que nous sommes soumis aux imperfections naturelles du corps et de l'esprit. Cependant, il y a certains hommes qui croient être, ou au moins pouvoir être si purs d'esprit par

le secours de la grâce qu'ils en sont sanctifiés; qui croient être tellement pleins du Saint-Esprit qu'ils en ont des visions spirituelles et des conversations familières avec Dieu, dont leurs folles imaginations font un camarade de fréquentation commune. Mais croire qu'ils sont des compagnons convenables pour Dieu lui-même; croire que, eux exceptés, aucune des créatures de Dieu n'est ou ne fut digne de la faveur divine; croire, comme ils se l'imaginent, qu'ils font partie du conseil privé de Dieu, de manière à connaître son plaisir et sa volonté, ses décrets et ses arrêts, toutes choses qui ne peuvent être connues — car le Créateur est trop puissant pour qu'aucune créature puisse le comprendre, — c'est là une opinion qui dérive simplement d'un amour du soi, d'un orgueil de soi et d'une ambition personnelle extraordinaires. Par conséquent, prions humblement l'être que nous sommes impuissants à concevoir. »

Mais avant qu'il eût achevé son sermon, le saint troupeau avait commencé à s'agiter, et à la fin vida si bien la salle que notre ami aurait prié tout seul, si moi et deux ou trois dames qui étaient en ma compagnie n'étions restées. Lorsqu'il eut achevé une courte prière, il nous dit qu'il venait de faire ce que le grand conseil d'État ne pourrait pas accomplir, c'est-à-dire disperser au moyen d'un tout petit discours, sans bruit ni trouble, une compagnie de sectaires.

Une dernière et courte citation pour épuiser complètement ce que les écrits de la duchesse peuvent contenir de renseignements sur les mœurs du temps. Nous avons passé naguère en revue avec Aubrey les grands courants de la superstition au XVIIe siècle; le petit portrait que voici peut nous apprendre de son côté ce qu'était la superstition commune et familière et pour ainsi dire le pain quotidien du superstitieux Anglais sous la Restauration.

Le sot superstitieux est observateur attentif des temps, des situations, des figures, des bruits, des accidents et des rêves. Ainsi, pour le temps, il ne commencera un voyage, ne se mariera, n'achètera de la terre, ne bâtira, ne commencera un travail quelconque que les jours heureux. Chapitre des rêves : s'il rêve que ses dents tombent, ou de fleurs, ou de jardins, ou de quelque chose de vert, ou qu'il voit sa figure dans un miroir, ou qu'il tombe dans un précipice, ou qu'il assiste à un mariage, il estime que cela est fatal. Chapitre des bruits : l'aboiement des chiens, le croassement des corbeaux, le chant des *cri-cris*, le hululement des hiboux. Chapitre des accidents : le saignement de nez, la démangeaison à l'œil droit, la salière renversée. Chapitre des hasards et figures : un lièvre qui traverse le chemin devant lui, trébucher au seuil d'une porte. En sorte qu'il ne jouit jamais d'aucun plaisir présent de crainte d'un fâcheux accident.

Nous voici arrivé au terme de cette longue étude, et maintenant il faut conclure. Eh bien! la duchesse de Newcastle a-t-elle droit à une attention moins frivole que celle du curieux et du *dilettante*, et mérite-t-elle de rester dans l'histoire littéraire à un meilleur titre que celui d'intéressante excentricité? Oui, à notre avis, elle le mérite, et cela pour trois qualités par lesquelles elle a été comme tirée, en dépit d'elle et à son insu, hors de sa situation solitaire, et qui la rattachent au mouvement général de son pays et de son temps. Elle est Anglaise, rien qu'Anglaise, et n'a jamais songé qu'elle pût être autre chose. Elle a cependant longuement vécu à l'étranger, tant en France que dans les Pays-Bas espagnols, et c'est l'époque où les influences de l'Espagne d'abord, et de la France ensuite, modifient si profondément la littérature anglaise que les caractères les plus cons-

tants de cette littérature semblent en être effacés pour jamais; mais de tout cela la duchesse n'a pas subi la moindre atteinte. Elle reste fidèle à la culture anglaise de sa jeunesse et la prolonge. Les romans de La Calprenède et de Mlle de Scudéry, non plus que les tragédies de Corneille, n'ont pas eu empire sur son esprit, et, si on veut à toute force qu'elle ait été précieuse, c'est à une école anglaise qu'elle a appris à l'être; mais l'hôtel de Rambouillet n'y est entré pour rien. En second lieu, quelle que soit la valeur de ses écrits, son nom est assuré de ne pas être effacé de la littérature anglaise, car il est le premier qu'il faudra écrire toutes les fois qu'il s'agira de dresser la liste de ces *bas-bleus* qui ont servi si diversement et si puissamment la cause des sentiments anglais et des idées anglaises. C'est elle qui inaugure réellement la tribu des femmes de lettres anglaises, et elle l'inaugure avec une décence supérieure, une innocence pédantesque, mais naïve, un effort vers tout ce qui est élevé et noble qui, pour être souvent impuissant, n'en reste pas moins toujours respectable. Quelle distance il y a, sous ce rapport, entre elle et telle des contemporaines qui vont suivre, cette Aphra Ben, par exemple, qui ne craignit pas de lutter de licence avec les Etheredge, les Wycherley et les Congreve? Laissons enfin Antoine Hamilton nous révéler le troisième mérite de la duchesse par une anecdote de ses piquants *Mémoires de Grammont*. Vous rappelez-vous l'entrée du chevalier au bal masqué de la cour, et comment, au milieu des rires, il raconte à Charles II qu'il a été arrêté et retardé par un grand diable de fantôme vêtu de

voiles orientaux? « Ah! s'écrie Charles II, ce doit être la duchesse de Newcastle. » Eh! non, ce n'était que la peu morale Muskerry déguisée en Babylonienne. Par cette moquerie, qui résume bien ce que les contemporains reprochaient à la duchesse, Charles II exprimait en même temps ce qui manquait trop à sa cour et faisait involontairement la satire de son règne. Au milieu du monde corrompu de la restauration, la duchesse fut à peu près seule à représenter la vertu. Oh! une vertu qui n'était ni bien stoïque, ni bien mystique, une vertu très *laïque*, très accessible, mais qui, par cela même, eût été digne de plus d'imitation qu'elle n'en rencontra, et s'il en eût été ainsi, qui sait jusqu'où cette imitation facile n'aurait pas poussé ses bienfaits? Il faut souvent aussi peu de chose pour sauver sociétés et États que pour les perdre, et on peut sérieusement se demander si, pour sauver le trône des Stuarts, il n'aurait pas suffi de tenir plus de compte qu'il n'en fut fait des qualités que nous observons chez cette duchesse si ridiculisée, si raillée, si délaissée des contemporains. Deux choses ont perdu la monarchie des Stuarts : le spectacle des mœurs de la cour, qui finit par amener la nation à l'opinion des puritains, et l'intransigeance religieuse, qui finit par arracher à la royauté ses meilleurs et ses plus constants défenseurs, double danger qui aurait pu être évité, ce semble, sans trop d'austérité ni trop de concessions douloureuses à la conscience. Supposez chez Charles II un peu de cette décence de mœurs si chère à la duchesse, et dites si l'opposition des puritains ne fût pas restée sans écho, restant en partie sans objet? Et, d'autre part,

qu'aurait-il fallu à Jacques II pour qu'il évitât sa perte? tout simplement qu'il portât dans les choses de la religion le même esprit respectueux, mais circonspect, qu'elle y portait. Pour maintenir les Stuarts, la nation anglaise ne leur demandait que des *à-peu-près*, et c'étaient précisément ces mêmes *à-peu-près* salutaires que nous rencontrons dans les écrits de la duchesse de Newcastle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos v

PREMIÈRE PARTIE

LE MARÉCHAL DAVOUT

I

LES ANNÉES HEUREUSES (1789-1810)

I. — Origines de Louis Davout. — Mme Davout mère. — L'homme en germe chez l'enfant.......... 3
II. — Davout pendant la période révolutionnaire. — Il commande le 3e bataillon des gardes nationales de l'Yonne. — Son amitié pour Marceau. — Expédition d'Égypte.................... 9
III. — Mariage de Davout avec Mlle Aimée Leclerc. — Mme Campan. — Caractère de la jeune maréchale.................................. 19
IV. — Le général Leclerc. — Davout à l'armée d'Italie. 30
V. — Davout époux. — Caractère de son amour pour la maréchale.............................. 35
VI. — Davout fils et frère. — Son attitude vis-à-vis de sa famille............................. 43

VII. — Caractère militaire de Davout. — Sa modestie. — Son récit de la bataille d'Eylau. — Bataille d'Auerstaedt.............................. 50
VIII. — Injustice de Napoléon envers Davout. — Amour et inaltérable fidélité de Davout pour Napoléon. 59

II

LES ANNÉES SOMBRES (1810-1816)

Avant-propos.................................. 73
I. — Vie de famille de Davout entre 1809 et 1815. — Ses opinions sur les femmes et l'éducation. — Son stoïcisme.............................. 77
II. — Amitiés et haines de Davout.................. 94
III. — Campagne de 1812. — Davout en fut-il partisan? Guignon opiniâtre qui le poursuit pendant le cours de cette expédition. — Désespoir plus fort que sa prudence.......................... 109
IV. — Discrétion pleine de noblesse de Davout pendant la campagne de Russie....................... 118
V. — Sombre état d'esprit de Davout au sortir de Russie. Fausse lettre de Davout publiée par le *Moniteur*.............................. 123
VI. — Histoire de la campagne de 1812, par Philippe de Ségur. — Caractères épiques de ce récit. — Lettre de Ségur à Davout................. 132
VII. — Reprise de Hambourg par les troupes françaises. — Ordres terribles envoyés par l'Empereur à Davout. — Comment ils furent exécutés par le maréchal........................ 140
VIII. — Davout immobilisé dans Hambourg. — Défense de cette ville. — 1814. — Le *Mémoire justificatif*.................................. 152
IX. — 1815. — Davout ministre de la guerre pendant les Cent-Jours. — Son rôle politique après Waterloo. — Fut-il d'avis de défendre Paris contre les alliés? Note importante de M. Clément (du Doubs)........................... 161
Appendice.................................... 182

DEUXIÈME PARTIE

LA DUCHESSE ET LE DUC DE NEWCASTLE

I. — La duchesse.. 187
II. — Le duc.. 247
III. — Les écrits de la duchesse........................ 311

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 169-94.